PL ISSN 0012-7825

EOS

COMMENTARII SOCIETATIS PHILOLOGAE POLONORUM

EDITORES
GEORGIUS DANIELEWICZ SILVESTER DWORACKI
IOANNES WIKARJAK

Volumen LXX 1982
Fasciculus 1

WROCŁAW · WARSZAWA · KRAKÓW · GDAŃSK · ŁÓDŹ
ZAKŁAD NARODOWY IMIENIA OSSOLIŃSKICH
WYDAWNICTWO POLSKIEJ AKADEMII NAUK

EDITORUM CONSILIUM

SOPHIA ABRAMOWICZ, TORUNII
BRONISLAUS BILIŃSKI, ROMAE
MIECISLAUS BROŻEK, CRACOVIAE
MARIA CYTOWSKA, VARSAVIAE
GEORGIUS DANIELEWICZ, POSNANIAE
SILVESTER DWORACKI, POSNANIAE
GEORGIUS ŁANOWSKI, WRATISLAVIAE
VICTOR STEFFEN, POSNANIAE
IOANNES WIKARJAK, POSNANIAE

COMMENTARII EDUNTUR ADMINISTRANTUR
POZNAŃ, UL. MARCHLEWSKIEGO 124—126
INSTYTUT FILOLOGII KLASYCZNEJ

EDITORUM ADIUTOR
LESZEK MROZEWICZ

Commentarii eduntur sumptibus
Academiae Scientiarum Polonae

EOS LXX 1982

EOS

ORGAN

POLSKIEGO TOWARZYSTWA

FILOLOGICZNEGO

POD REDAKCJĄ

JERZEGO DANIELEWICZA SYLWESTRA DWORACKIEGO

JANA WIKARJAKA

Rocznik LXX 1982

WROCŁAW · WARSZAWA · KRAKÓW · GDAŃSK · ŁÓDŹ

ZAKŁAD NARODOWY IMIENIA OSSOLIŃSKICH

WYDAWNICTWO POLSKIEJ AKADEMII NAUK

EOS

COMMENTARII
SOCIETATIS PHILOLOGAE POLONORUM

EDITORES
GEORGIUS DANIELEWICZ SILVESTER DWORACKI
IOANNES WIKARJAK

Volumen LXX 1982

Z księgozbioru
Polskiego Towarzystwa Filologicznego

WROCŁAW · WARSZAWA · KRAKÓW · GDAŃSK · ŁÓDŹ
ZAKŁAD NARODOWY IMIENIA OSSOLIŃSKICH
WYDAWNICTWO POLSKIEJ AKADEMII NAUK
1983

EDITORUM CONSILIUM

SOPHIA ABRAMOWICZ, TORUNII
BRONISLAUS BILIŃSKI ROMAE
MIECISLAUS BROŻEK, CRACOVIAE
MARIA CYTOWSKA, VARSAVIAE
GEORGIUS DANIELEWICZ, POSNANIAE
SILVESTER DWORACKI, POSNANIAE
GEORGIUS ŁANOWSKI, WRATISLAVIAE
VICTOR STEFFEN, POSNANIAE
IOANNES WIKARJAK, POSNANIAE

COMMENTARII EDUNTUR ADMINISTRANTUR
POZNAŃ, UL. MARCHLEWSKIEGO 124—126
INSTYTUT FILOLOGII KLASYCZNEJ

EDITORUM ADIUTOR
LESZEK MROZEWICZ

Commentarii eduntur sumptibus
Academiae Scientiarum Polonae

© *Copyright by Zakład Narodowy im. Ossolińskich, Wydawnictwo, Wrocław, 1983*

Zakład Narodowy im. Ossolińskich — Wydawnictwo. Wrocław 1983.
Nakład: 550 egz. Objętość: ark. wyd. 16,90, ark. druk. 12, ark A1—16.
Papier druk. sat. kl. III 70g, 70×100. Oddano do składania 11 XII 1981.
Podpisano do druku 4 III 1983. Druk ukończono w marcu 1983 r.
Wrocławska Drukarnia Naukowa. Zam 1158/82 Cena zł 80. —

PIIS MANIBUS

CASIMIRI MICHAŁOWSKI

IN UNIVERSITATE STUDIORUM VARSAVIENSI
PROFESSORIS EMERITI

ACADEMIAE SCIENTIARUM POLONAE
SOCII ORDINARII

SOCIETATIS PHILOLOGAE POLONORUM
HONORIS CAUSA SODALIS

QUI PER SEDECIM LUSTRA VITAE ADMODUM LABORIOSAE ET FRUCTUOSAE EXIMIA ARTIS ANTIQUAE MONUMENTA FELICITER INVESTIGARE

PERMULTOS LIBROS COMMENTATIONESQUE AD ANTIQUITATIS SCIENTIAM PERTINENTES LUCULENTER PANGERE

ALIORUM INGENIA AD HAEC STUDIA SUBEUNDA ADHORTARI ET AMPLAM ARCHAEOLOGORUM PROPAGINEM EDUCARE

FORTISSIME CUM PERSEVERARET

DE RERUM ANTIQUARUM SCIENTIA INTRA ET EXTRA POLONORUM FINES PERQUAM AMPLIFICANDA OPTIME EST MERITUS

SOCIETAS PHILOLOGA POLONORUM
HOC EUS VOLUMEN

SACRUM ESSE VOLUIT



Kazimierz Michałowski

C O M M E N T A T I O N E S

Eos LXX 1982
PL ISSN 0012–7825

KAZIMIERZ MICHAŁOWSKI
(1901–1981)

Par

MARIE-LOUISE BERNHARD

Les nombreuses nécrologies consacrées au Professeur Kazimierz Michałowski, décédé le 1er janvier 1981, éminent archéologue et membre de l'Académie Polonaise des Sciences, mentionnent son appartenance à de nombreuses Académies et Associations scientifiques étrangères[1], des doctorats honoris causa de quelques universités[2], ses hautes distinctions polonaises et étrangères[3], des prix d'Etat. Elles témoignent de son activité en de multiples institutions scientifiques et culturelles polonaises et étrangères, mais elles ne peuvent rendre l'homme et le long chemin qu'il a fait suivre à l'archéologie méditerranéenne en Pologne jusqu'à son rang actuel dans la science mondiale.

Il est né le 14 décembre 1901 à Tarnopol et son adolescence vît les luttes pour la résurrection de la Pologne indépendante. Eduqué avec son jeune frère Marian par une mère veuve et grande patriote, il entra alors dans les rangs des troupes polonaises en formation. Après la Première Guerre Mondiale, une fois la situation calmée, il entreprit des études supérieures à L'Université Jean-Casimir de Lwów. Se consacrant d'abord à la philologie romane et l'histoire de l'art, il passa en 1924 un doctorat en art antique et archéologie classique chez le Professeur E. Bulanda, recteur de l'Université pendant de longues années. Jugeant à juste titre les dons de son jeune assistant, E. Bulanda lui assura avec énergie des bourses scientifiques, permettant au jeune savant de perfectionner sa formation à Berlin et Heidelberg, Rome et enfin un séjour de 3 ans à l'Ecole Française d'Athènes où il gagna ses épaulettes d'archéologue.

---

[1] Accademia Nazionale dei Lincei; British Academy; Heidelberger Akademie der Wissenschaften; Akademie der Wissenschaften der DDR; Sächsische Akademie der Wissenschaften zu Leipzig; Institut d'Egypte; American Institute of Archaeology; Société Archéologique Grecque; Ćeskoslovensky egyptologicky Ustav; Deutsches Archäologisches Institut.

[2] Strasbourg, Cambridge et Uppsala.

[3] Croix de Virtuti Militari; Ordre de Constructeur de la Pologne Populaire; Ordre de l'Etendard du Travail Ière Classe; Commandeur et de Commandeur avec Etoile de Polonia Restituta; Officier de la Légion d'Honneur; Commandeur de la Corona d'Italia; Grand Officier de l'Ordre de Léopold II; Ordre du Mérite Syrien; Commandeur de l'Ordre du Phénix; Commandeur avec Etoile de l'Ordre de la Révolution Egyptienne.

En 1929, K. Michałowski passe son doctorat d'état et obtient le veniam legendi à l'Université de Lwów, puis en 1930 professeur-adjoint et ensuite professeur à l'Université de Varsovie. Il dût cette carrière fulgurante à sa thèse sur *Les portraits hellénistiques et romains à Délos*, parue dans la série Exploration Archéologique de Délos, t. XIII, Paris 1932. La valeur de cet ouvrage est illustrée par la distinction en 1952, soi 20 ans après sa parution, de la Médaille Georges Perrot de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Actuellement, 50 ans après sa sortie, il n'a rien perdu de son importance; sa méthode analytique est devenue un secteur dans les recherches sur le portrait antique. Les années passées à l'étranger furent des années d'intense travail scientifique dont les fruits furent de nombreux articles dans les revues spécialisées polonaises, françaises et allemandes. Au cours de ses voyages, K. Michałowski rencontra plus d'une fois le grand philologue polonais Tadeusz Zieliński. Le savant reconnu remarqua le jeune archéologue toujours prêt à la discussion et estimé par ses collègues étrangers.

T. Zieliński faisait partie des rares savants polonais comprenant en ce temps l'importance de l'archéologie dans les études sur l'Antiquité. Aussi, avec d'autres philologues du milieu varsovien, il fit de grands efforts pour créer à l'université de Varsovie une Chaire d'Archéologie Classique. Au passage des années 20 et 30, l'atmosphère était défavorable à une telle idée. On ne voyait pas d'avenir dans le développement de cette discipline en Pologne, la traitant comme auxiliaire pour la philologie et l'histoire. Par ailleurs, on estimait que deux chaires, l'une ancienne à l'Université Jagellonne de Cracovie et l'autre créée sous la Pologne indépendante à l'Université Jean-Casimir de Lwów, suffisaient pour représenter l'archéologie. Pourtant, à la Faculté des Lettres l'initiative de T. Zieliński fut soutenue par les philologues et surtout les historiens[4]. Ces opinions prévalurent et en janvier 1930, Kazimierz Michałowski fut nommé à la Chaire fraichement créée d'Archéologie Classique à l'Université de Varsovie. La formation de la Chaire et l'aménagement de locaux dans les bâtiments exigus de l'Université durèrent encore presque un an, jusqu'en octobre 1931[5].

Le nom et le beau local survécurent à la Deuxième Guerre Mondiale. Au début des années 30, il s'agissait d'une pièce au rez-de-chaussé formant en quelque sorte vestibule à la salle à colonnes. L'agencement de l'Institut était très modeste: une armoire avec quelques livres, une table et des chaises pour les étudiants, un bureau pour le Professeur Kazimierz Michałowski. Dans ce cadre, en janvier 1932 le professeur fit passer les premiers examens d'art antique aux étudiants d'Histoire de l'Art. Je me trouvai parmi eux. Nous étions trois étudiantes effrayées, connais-

---

[4] Prof. Włodzimierz Antoniewicz, Stanisław Arnold, Tadeusz Wałek-Czarnecki, Wacław Tokarz et surtout Marceli Handelsmann (alors doyen) qui avait de larges liens avec la science mondiale et se rendait compte du rôle important joué par l'archéologie dans la représentativité des sciences humaines.

[5] Près de la porte du bâtiment Muséal (actuellement de l'Institut d'Histoire reconstruit après un incendie en 1935), où se trouvaient aux étages le Musée Zoologique et au rez-de-chaussée dans la belle salle à colonnes une fameuse collection de moulages en plâtre, fut fixée la plaque de Institut d'Archeologie Classique de l'Université de Varsovie.

breux objets d'époque ptolémaïque et romaine. Conscient de la pauvreté des collections égyptiennes en Pologne, le professeur Michałowski choisit Edfou, où on pouvait également prévoir la découverte de nombreux monuments d'époque pharaonique. Un rôle non négligeable dans ce choix fut aussi joué par les raisons économiques[12].

Après quatre mois, le professeur Wałek-Czarnecki rentra en Pologne et le professeur Michałowski resta en Egypte comme membre de la Mission française à Deir el-Medineh, dirigée par B. Bruyère. Cela lui permit de connaître les caractéristiques du travail de fouille en Haute Egypte, entièrement différent des méthodes utilisées en Grèce. Ensuite, le professeur visita le Proche Orient. Il revint en Pologne avec l'intention d'entamer dans un avenir immédiat des fouilles en Egypte et un plan pour l'avenir d'étendre les activités archéologiques vers la Syrie et le Soudan. Je me rappelle quand pendant son séminaire il nous décrivit les sensations et émotions de l'archéologue devant les ruines de Palmyre[13].

En 1937 débuta la première mission archéologique polonaise à Edfou, dont firent partie les professeur Jerzy Manteuffel et Kazimierz Michałowski. Avec la mission française[14] dirigée par B. Bruyère, ils entamèrent l'exploration du kôm d'Edfou et le camp fut installé dans la cour du temple de Horus.

L'année suivante, 1938, le professeur Michałowski prit la direction de toute l'expédition et l'équipe polonaise s'élargit de deux personnes: l'architecte A. Czeczot, participant du séminaire archéologique depuis 1934[15], et Mme Manteuffel, qui faisait les „honneurs de la maison" dont elle s'occupait, activité d'une importance particulière dans les conditions du désert.

La troisième, et malheureusement dernière, campagne en 1939 vit, en plus des deux professeurs, l'architecte Górski et l'éminent anthropologue St. Żejmo-Żejmis[16]. L'équipe française aussi changea et Melle Christiane Desroches, qui devint un égyptologue célèbre comme Mme Noblecourt, avait repris le rôle de maîtresse de maison[17].

Comme on sait, les fouilles d'Edfou fournirent une moisson particulièrement

---

[12] P.ex. l'approvisionnement en eau était meilleur marché que sur les autres sites. Mentionnons que la campagne 1937 couta 16.878 zł. et non 100.000 comme l'avait indiqué un journal de Cracovie. Ajoutons que ces frais comprenait aussi les dépenses de voyage des membres de l'expédition, de leur séjour en Egypte, le salaire des ouvriers, enfin le transport des objets d'Edfou jusqu'à Varsovie (en général env. 30 caisses).

[13] Ce compte-rendu n'était pas seulement une vision de l'avenir lointain quand en 1959 une Mission Archéologique Polonaise entreprit des travaux à Palmyre. Déjà auparavant avait fait des sondages sur ce site un des membres du séminaire archéologique de 1935, l'étudiant en architecture Zygmunt Sęczykowski. Une fois obtenu son diplôme, d'ingénieur en 1936/1937, fasciné par Palmyre il partit pour la Syrie et il obtint la permission de mener des sondages qu'il réalisa en 1938 et 1939. Malheureusement il ne vit pas la Mission Polonaise, fusillé par les Allemands en 1941.

[14] Comprenant l'architecte G. Jourdain et l'archéologue J. Sainte Fare Garnot.

[15] Il périt en 1940, fusillé par les Allemands. La Mission comprenait encore J. Sainte Fare Garnot.

[16] Mort en héros pendant la guerre.

[17] Comprenant aussi l'archéologue J. de Linage.

sant le professeur par quelques cours et la visite qu'il nous avait rendu à l'Institut d'Histoire de l'Art pour voir comment nous nous préparions pour cet examen, la première fois mené par un archéologue. Je m'en rappelle parfaitement quand il s'assît à table avec nous et commença par nous imposer une abondante littérature en place du seul manuel allemand de Springer auparavant de rigueur. La panique nous prît: nous avions 2 mois avant l'examen, y compris les fêtes et le début du carnaval. De nombreux livres parmi ceux indiqués par le professeur manquaient dans les bibliothèques universitaires. A notre stupéfaction, quelques jours plus tard le professeur arriva chargé de livres que nous cherchions en vain: c'était sa bibliothèque privée. Justement Kazimierz Michałowski était un tel protecteur des jeunes, apportant aide pour chaque épreuve scientifique ou personnelle. Tel il était et tel il fut jusqu'à son accident tragique. Pour moi, cet examen en janvier 1932 fut un moment crucial car dès ce moment j'entrepris des études d'archéologie classique et c'est ainsi que débuta ma collaboration avec le professeur qui dura 49 ans.

Dans cet Institut d'une austérité extrême naquit l'idée ambitieuse de mener des fouilles polonaises sur les terrains du monde antique. Il ne s'agissait pas seulement des justes ambitions d'un chercheur qui comprenait que la Pologne doit confirmer sa présence sur l'arène archéologique internationale par des chantiers en propre et non uniquement une participation aux fouilles d'autres nations, comme ce fut le cas auparavant. D'autre part, le professeur Michałowski comprenait que les fouilles pouvaient sinon combler, du moins réduire, la pauvreté des collections polonaises issue de la perte de l'indépendance, puis au XIX^{e} siècle des luttes pour la récupérer. Or ce fut la période de formation des principaux musées d'Europe. L'avenir a confirmé la justesse de ses prévisions de développement de la science polonaise et les projets du jeune professeur se réalisèrent assez rapidement. Malheureusement les évènements historiques ne permirent pas au professeur Michałowski d'achever un des éléments, pensait-il, essentiel des grandes réalisations: la création d'une bibliothèque archéologique notable. Malgré que dès les années 30 le professeur fit de grands efforts dans ce but, elle nous manque toujours. Il avait obtenu des crédits supplémentaires pour acquérir de précieuses publications à bon prix chez les antiquaires étrangers. Cette collection fut en partie détruite pendant la dernière guerre[6].

La bibliothèque en croissance avant-guerre débordait du modeste local originel, d'autre part le nombre des étudiants augmentait. Cela mobilisa le professeur a faire des démarches pour des locaux plus amples, assurant aux étudiants des bonnes conditions d'enseignement, qui aboutirent en 1934[7]. Le soin des étudiants allait en de nombreuses directions, non seulement vers de meilleures conditions de travail à l'Institut, mais aussi il s'intéressait à leurs difficultés matérielles, recherchant des bourses pour eux. Mais surtout il lutta pour leur status égal à celui des étudiants

---

[6] Elle fut jetée par la fenêtre dans la cour par les troupes allemandes campant à l'Institut, localisée en 1939 dans le local actuel du Doyen de la Faculté d'Histoire.

[7] L'Institut fut transférée au rez-de-chaussée du bâtiment du rectorat. Au premier étage se trouvait la Chaire d'Histoire de l'Art.

d'autres sections humanistes et pour leurs possibilités de travail dans la profession apprise, une fois les études terminées. Dans ce but, il mena à la reconnaissance d'un diplôme en archéologie classique, préparant un plan minutieux des cours et des examens exigés[8]. Le programme, confirmé en 1936, prévoyait comme directive de ces études l'approfondissement de la formation des élèves en trois directions: histoire, philologie et histoire de l'art, éventuellement préhistoire. Enfin, il était conseillé de choisir un de ces domaines comme une discipline auxiliaire dans le sens large et même en tant que diplôme secondaire. Si je me suis étendue sur ce sujet c'est pour préciser que la génèse du programme actuel de l'archéologie méditerranéenne remonte à cette période. Je pense qu'à l'aube d'une nouvelle réforme des études, les auteurs du futur programme devraient puise dans les principes d'alors, où les études se basaient sur le travail indépendant de l'étudiant sous la direction du professeur, la participation à divers séminaires, tandis que les professeurs étaient astreints à des cours monographiques.

Dans ses cours, le professeur donnait toujours une bibliographie abondante et à jour. Ils nous semblaient alors secs et peu attrayants, nous ne devions les apprécier que bien des années plus tard quand nous-mêmes devions enseigner. Les notes que j'avais pris furent un vademecum pendant la guerre quand j'ai enseigné, presque sans livres, l'archéologie à l'Université de Varsovie clandestine. Par contre les séminaires étaient fascinants se transformant souvent en de longues discussions. Le professeur insistait pour que les étudiants sachent analyser les monuments archéologiques. Pour cela, un important élément était une description stricte et formelle de l'oeuvre d'art, donnant issue à l'interprétation de l'objet et la définition de la période historique de sa création. Les sujets des thèses de diplôme découlèrent d'une telle approche méthodologique et ils devaient porter sur des matériaux originels de Pologne. K. Michałowski suivit cette règle pendant toute son existence, l'élargissant aux résultats des fouilles polonaises. Ainsi, en ces conditions le premier sujet de thèse de diplôme fut „Les vases grecs du Musée E. Majewski de la Société des Sciences et des Lettres à Varsovie". Je rappelle ce détail concernant ma personne car il était symptomatique pour toute la suite de l'activité pédagogique du professeur. Cette thèse fut distinguée par le prix du recteur, ce qui facilita à K. Michałowski les démarches pour l'ouverture d'une série de publications de l'Institut d'Archéologie Classique de l'Université Józef Piłsudski. Ce fut la première série de publications parmi les nombreuses que le professeur créa, après-guerre, et qui comptent aujourd'hui des dizaines de volumes[9]. La première fut interrompue par la guerre.

Conscient du fait qu'il était le seul archéologue à Varsovie, Kazimierz Michałowski désirait que ses étudiants puissent connaître les autres centres scientifiques

---

[8] Ce programme prévoyait des consultations suivies entre les directeurs des deux chaires d'archéologie classique existantes: le professeur Stanisław Gąsiorowski de l'Université Jagellonne et le professeur Edmund Bulanda de l'Université Jean Casimir de Lwów ainsi qu'avec le professeur Ruxer, qui en ce temps menait des cours à l'Université de Poznań.

[9] Mirmeki; Palmyre; Faras; Deir el-Bahari; Alexandrie; Nea Paphos; Travaux du Centre d'Archéologie Méditerranéenne; Corpus Vasorum Antiquorum-Pologne; Corpus Signorum Imperii Romani-Pologne.

riche et bien connue dans la science en ce qui concerne les informations historiques depuis l'Ancien Empire jusqu'à la période copte. Le partage des riches trouvailles entre l'Egypte et la mission franco-polonaise s'avéra très heureux pour les Européens car le Musée du Caire, déjà il y a 40 ans asphixié faute de place, se réserva à peine quelques objets. Les Français par contre, ce qu'il faut souligner avec grande reconnaissance, non seulement laissèrent aux Polonais les fruits des deux premières campagnes, mais encore y ajoutèrent de nombreux objets provenant des fouilles de Deir el-Medineh, remerciant ainsi K. Michałowski pour sa participation à la campagne 1934/1935. Les résultats scientifiques des fouilles furent présentés dans la publication en trois volumes Tell-Edfou, Fouilles Franco-Polonaises, Le Caire 1936—1950. Les fouilles étaient menées en janvier et février, pendant mars et avril le rapport était déjà imprimé sur place par l'Institut Français au Caire. Ainsi en mai, le professeur revenait en Pologne déjà avec les épreuves. Avant le départ pour la campagne suivante, le livre se trouvait en librairie. La rapidité du processus découlait de l'excellente organisation du travail sur le kôm, la notation quotidienne de tous les faits dans le carnet de fouilles, enfin l'élaboration chaque jour après le coucher du soleil d'un inventaire précis des objets, indiquant exactement le lieu de trouvaille, les dimensions, la matière, la description, etc. De retour au Caire, il convenait de conclure et terminer l'ınterprétation exacte de tout le catalogue sur la base des autres publications.

Un travail similaire était mené sur les textes par le professeur Jerzy Manteuffel qui avait recueilli les morceaux de quelques centimètres ou moins de papyrus. Souvent le soir même il recomposait des fragments plus étendus et commençait leur lecture. Il faisait de même pour les ostraca, faisant l'admiration des collègues français laissant ces tâches pour des conditions plus favorables. Nos savants étaient conscients que la nation investissait trop en eux pour laisser le travail en plan. On voit donc combien durement nos professeurs travaillaient en des conditions d'un extrême rudimentaire: cela était loin de ce que certains racontaient combien il est agréable de passer l'hiver en Egypte. Mais c'était le sort de tout archéologue ou papyrologue passioné par son métier. Pour tous deux, le retour au pays était émaillé de nombreuses conférences scientifiques et de popularisation. Rapidement s'accumulèrent les invitations de centres étrangers fascinés par les résultats des fouilles franco-polonaises. Les deux savants les présentèrent en quelques pays et publièrent en diverses revues polonaises et étrangères[18].

Les travaux à Edfou enrichirent aussi les collections du Musée National de Varsovie. En 1937 fut organisée une exposition des fouilles d'Egypte qui eut un immense succès. Les gens faisaient la queue pour voir les objets dégagés par les archéologues polonais. Qu'y avait-il? Quelque stèles funéraires de la VI^{e} dynastie aux couleurs bien conservées, quelques sarcophages, des vanneries, un lit de bois tressé, un tabouret et des sandales de fibre de palme du XIV^{e} siècle avant n.è., beaucoup de céramique depuis l'Ancien Empire jusqu'à la période copte. L'exposition comprenait encore des récipients en albâtre et cuivre. Elle était pourvue d'un

---

[18] Cf. infra, note 27.

en Pologne et à l'étranger, ainsi que les éminents savants étrangers. Dans le cadre de la coopération avec l'Institut Français à Varsovie, il facilita les voyages des étudiants. Avant-guerre il organisa pour les élèves de son séminaire deux excursions à l'étranger: la première à Copenhague où ils furent reçus par la Glyptothèque Ny Carlsberg, l'Université. La seconde mena notre groupe à Berlin où à l'Université nous reçut G. Rodenwaldt, en retour de son invitation à Varsovie, et au Musée C. Blümel. Notre séminaire visita en Pologne des collections privées alors fermées au public mais bien connues des savants étrangers: Gołuchów avec la fameuse collections de vases des Czartoryski, publiée en 1929 par le grand savant anglais sir J. D. Beazley, et la collection des Radziwiłł à Nieborów où entre autres se trouvait la tête de Niobé, publiée dans une des études de jeunesse du professeur Michałowski[10]. Les étudiants nouèrent aussi des contacts avec des savants étrangers invités par le professeur tels que G. Rodenwaldt, S. Marinatos (Grèce) ou Arif Mufid Mansel (Turquie). Il introduisit aussi des pratiques à l'étranger pour les diplômés en Bulgarie, puis des stages à l'Ecole Française d'Athènes destinés aux historiens de l'Antiquité et archéologues[11].

Dès les débuts de son activité scientifique, le professeur Michałowski fut partisan de la vulgarisation comme le prouvent les couvertures Kwartalnik Klasyczny, pour lesquelles il avait choisi des oeuvres marquantes d'art classique, accompagnées d'un bref commentaire facilitant au lecteur la perception de l'art antique. Les mêmes principes patronnèrent au livre, écrit en commun avec Stefan Cybulski, *Les dieux et les hommes dans l'art grec et romain* (4 fascicules: *Zeus*, *Hera*, *Athéna* et *Apollon*), Varsovie 1929—1930. Il fut donc naturel, une fois à la tête de la chaire à Varsovie, de se joindre activement dans le cycle de cours populaires organisé par l'Université de Varsovie. Actuellement, cette forme d'éducation des masses fut reprise par la Radio et la Télévision ainsi que, immédiatement après guerre, par le Musée National. Chaque année sur les affiches présentant le programme de ces cours on voyait le nom du professeur parmi les conférenciers. Par ses conférences, il fit beaucoup pour familiariser la société de la capitale avec les questions d'archéologie, la préparant en quelque sorte à la réception et perception des objets antiques qui bientôt, comme l'avenir le prouva, devaient enrichir les collections varsoviennes.

En même temps, il entreprit la traduction du livre de W. H. Boulton, „The Romance of Archaeology" qu'il a intitulé *Wieczność piramid i tragedia Pompei* (*L'éternité des pyramides et la tragédie de Pompei*), y ajoutant un avant-propos qui devait introduire le lecteur polonais peu familiarisé dans les secrets de l'archéologie. Parallèlement, il écrivit son excellent livre sur *Delphes*, dédié à ses collègues de l'Ecole Française d'Athènes. Après-guerre, ce livre eut encore trois éditions. C'est un livre

---

[10] Ein Niobekopf aus den Sammlungen des Fürsten Radziwiłł in Nieborów, AA 1927, pp. 58—70.

[11] Après le Professeur Michałowski, y furent accueillis K. Bulas de Cracovie, qui put y achever sa thèse d'agrégation, puis le Père dr Fr. Sokołowski, élève de Wałek-Czarnecki, enfin moi-même, mais mon séjour fut interrompu par la guerre.

catalogue qui pendant les deux mois d'ouverture eut deux tirages. Cette exposition gagna le coeur de la société varsovienne qui depuis resta fidèle à l'archéologie.

La campagne de 1938 fournit de splendides monuments de l'Ancien Empire provenant de tombeaux: des bas-reliefs, des objets en cuivre, albâtre et argile. Un accord fut signé entre l'Université et le Musée National qui prenait en dépôt les objets d'Edfou et s'engageait à créer une Galerie d'Art Antique. Je travaillai alors dans les deux institutions et j'ai aménagé avec le professeur cette première exposition fixe d'art antique à Varsovie, où les anciennes collections étaient en nette minorité. La moisson de la campagne de 1939 ne fut plus inclue dans l'exposition; c'est seulement en 1949 que les objets rescapés trouvèrent place dans la Galerie d'Art Antique.

En 1939, la guerre interrompit pour peu la carrière du professeur Michałowski mais changea entièrement son caractère. Il partit au front où il fut décoré de la Croix de Virtuti Militari. C'est la décoration qu'il estimait le plus haut parmi les nombreuses polonaises et étrangères dont il fut ensuite couvert. Le professeur passa les cinq années de captivité dans le camp de Woldenberg à faire des cours pour ses collègues et à enrichir ses connaissances en philologie égyptienne. Il revint à Varsovie en février 1945, après quelques jours à Cracovie où s'était réfugiée sa mère chassée de sa maison de Varsovie par l'occupant allemand après l'Insurrection en 1944.

La vue de Varsovie bouleversa le professeur. Quand au premier matin après son retour à Varsovie nous sortîmes pour aller à l'Université et sur la rue Brzozowa, où il habitait jadis, nous sommes parvenu sur les monceaux de décombres jusqu'à la rue Foksal et le professeur n'eut plus la force d'avancer. L'ampleur des destructions sur la rue Nowy Świat dépassait son imagination. Nous sommes revenus au Musée où nous habitions tous, après une ou deux heures il reprit du coeur et nous repartîmes. Nous marchions en silence, juste de temps à autre le professeur chuchotait „cette ville ne peut revivre". Ainsi, nous sommes arrivés à l'Institut à l'Université, déjà un peu nettoyée, puis jusqu'à la Vieille Ville du côté de la Vistule, car c'était le seul accès vers la rue Brzozowa. Les cris des oies nous accueillirent, puis l'ancien concierge de la maison professorale qui aussitôt demanda au professeur, en tant qu'ancien secrétaire de la coopérative, de lui payer ses gages. Le réalisme de cet homme et les oies eurent un effet foudroyant sur le professeur. Il comprit que Varsovie vivait et donc qu'il fallait la reconstruire. Antée avait touché terre et toutes ses forces d'un homme d'action, d'énergie et de persévérance, lui étaient revenues. Peu après il fut élu Doyen de la Faculté de Lettres, luttant pour le maintien de l'Université à Varsovie, capitale de la Pologne. Il devint aussi vice-directeur du Musée National et, avec le directeur St. Lorentz, il se lança dans la reconstruction de la vie culturelle. Il fut co-organisateur de l'exposition „Varsovie accuse", ouverte quelques jours après la fin de la guerre et de l'exposition de la R.A.F., dont les organisateurs lui confirmèrent la nouvelle tragique de la mort de son frère Marian en tant qu'aviateur au-dessus de Brême.

Dès les premiers instants, il reprend sa place dans la société. En mars 1945 il est élu président de l'Union des Historiens d'Art. Il reprend ses cours à l'Université qui encore pendant deux ans se tiendront dans la salle de projection du Musée

qui en même temps satisfait le spécialiste et apprend beaucoup au laïc et à l'amateur d'Antiquité.

L'activité d'organisation, d'enseignement et de popularisation ne détourna pas le professeur de la science. Il présenta ses résulats à la Société des Sciences et des Lettres à Varsovie à la Société Philologique Polonaise, à l'Association de Protection des Monuments. Ces conférences étaient souvent suivies de vives discomme p.ex. les échanges d'opinions sur la polychromie dans la plastique égéenne et grecque après son exposé sur *Cnossos, conservation et restauration.* Ses convictions exprimées alors en 1932 sur la nécessité de reconstruction des monuments des époques passées devinrent en 1945 un programme quand on entreprit la reconstruction de Varsovie.

Les liens étroits de Kazimierz Michałowski avec la vie artistique de Varsovie sont prouvés par sa participation active au Comité de Construction du Monument de *L'Aviateur*, oeuvre de E. Wittig, qui devait se dresser sur la Place Unii Lubelskiej à Varsovie. Renversé par les Allemands au début de la guerr e, le monument fut restauré eu un autre carrefour.

En rappellant l'Université de Varsovie avant-guerre et ses professeurs, on ne peut omettre le Café Lours où entre 10 et 13h. à la même table se succédaient les professeurs Stefan Czarnowski, Stanisław Wędkiewicz, Stanisław Kętrzyński, Tadeusz Wałek-Czarnecki, Stanisław Arnold, Jan Stanisław Bystroń et Kazimierz Michałowski. Chacun d'eux en matinée, entre leurs occupations universitaires, devait passer même pour un instant remonter le corps par un café et l'esprit par la conversation. Egalement autour de cette table se nouaient des conversations sur la nécessité d'entreprendre des fouilles polonaises. Michałowski et Wałek-Czarnecki y excellaient, commençant ou terminant à l'Institut d'Archéologie Classique. Rapidement ils s'entendirent que les meilleures conditions pour les Polonais se trouvaient en Egypte, où alors il y avait des chances d'obtenir les objets découverts par l'expédition. En effet, suivant les réglementations en vigueur en Egypte, une fois les fouilles terminées se tenait du Musée Egyptien un partage. Une fois vu les matériaux des fouilles, les Egyptiens se réservaient les objets d'intérêt pour eux, permettant d'emporter le reste. L'étude scientifique de toutes les trouvailles appartenait à l'expédition.

Au cours du séjour à Varsovie du professeur Pierre Jouguet en 1935 fut conclue une entente entre l'Institut Français d'Archéologie Orientale au Caire, dont il était directeur, et l'Université de Varsovie pour des travaux de fouilles communes en Egypte. Cette entente était l'aboutissement des pourparlers menés au Caire par l'éminent papyrologue, M. Pierre Jouguet, et les professeurs T. Wałek-Czarnecki, et K. Michałowski. Le professeur Wałek-Czarnecki, en tant qu'ancien élève de Jouguet à Paris, et le professeur Michałowski, en tant que membre de l'Ecole Française d'Athènes, furent accueillis avec une grande chaleur et bienveillance par l'Institut du Caire. Pendant quatre mois les savants polonais voyagèrent et pesèrent les divers sites proposés, surtout sous l'aspect des recherches pour lesquelles ils se sentaient le mieux préparés. Comme l'égyptologie était encore pour eux un domaine étranger, ils cherchaient surtout un chantier donnant l'assurance de trouver de nom-

Athribis devint un polygone de formation des jeunes archéologues, ne serait-ce qu'en raison de l'agencement compliqué des murs d'appareil remontant à diverses périodes, permettant un apprentissage d'interprétation des trouvailles. Les objets découverts enrichirent le Musée National de Varsovie.

De larges changements et un essor des recherches en Egypte découlèrent de la création du Centre Polonais d'Archéologie Méditerranéenne au Caire, dépendant de l'Université de Varsovie. Disposant d'une base fixe scientifique et administrative, les expéditions archéologiques pouvaient fonctionner de manière appropriée.

Le retour d'une mission archéologique polonaise en Egypte coïncida avec l'affaire de Suez et les conséquences qui en découlèrent. Nasser était au pouvoir et le projet d'un barrage sur le Nil prenait forme, vu l'assistance financière et technique dans sa construction par l'Union Soviétique. Le problème crucial pour le Service des Antiquités égyptien devint le sauvetage des monuments archéologiques de Nubie. Le Service avait mis en vigueur des règlementations sévères qui heurtèrent les égyptologues de divers pays dont les missions avaient des traditions centenaires. Au café Groppi, du Caire, comme au café Lours à Varsovie, les archéologues de différents pays discutèrent longuement. Le professeur Michałowski tenta de servir d'intermédiaire et trouver une solution à cette situation souvent envenimée par l'entêtement des gens. La conception d'apaisement du professeur, grâce au soutien de l'ambassadeur polonais Aleksander Krajewski, parvint aux hautes autorités du gouvernement égyptien. De ce fait, le ministre de la culture Saroit Okacha proposa qu'une mission polonaise sous l'égide du professeur Michałowski inspecte le terrain jusqu'au Soudan. Il devait ensuite présenter un projet de solution du problème de la Nubie égyptienne, des fouilles et du sauvetage des monuments. Pour ce faire, la mission obtint un bâteau spécial et cette reconnaissance eut lieu en janvier 1958. Le rapport fut déposé chez le directeur général du Service des Antiquités d'Egypte en février, quelques semaines après fut lancé l'appel du directeur de l'UNESCO pour le sauvetage de la Nubie. Le rapport polonais fut totalement omis lors de l'initiative de la grande campagne internationale. Mais les Egyptiens n'oublièrent pas les efforts du professeur Michałowski, ce qui confirma son immense autorité scientifique et l'amitié réservée au professeur et ses élèves. Après sa disparition, les Egyptiens reportent toute leur sympathie sur ceux qui travaillèrent avec le professeur et continuent son ouvrage. Le professeur Michałowski calma le conflit entre le Service des Antiquités et les missions étrangères, ce qui lui assura de nombreux amis parmi les gens qui le connaissaient peu en raison de l'absence de presque 20 ans des Polonais en Egypte.

En 1958/1959, le professeur Michałowski fut visiting professor à l'Université d'Alexandrie. Il devint évident qu'en menant des travaux à Athribis, participant à la campagne de sauvetage de la Nubie et acceptant en 1959 la proposition de la Syrie, alors unie à l'Egypte, d'entreprendre des fouilles en ce pays, il fallait créer en Egypte une base fixe. Les Egyptiens voulaient que 2—3 personnes résident sur place, assurant des bourses pour les archéologues engagés dans le sauvetage des monuments de Nubie. En ces circonstances, il devint indispensable d'organiser un centre archéologique polonais en Egypte. Le plan fut réalisé grâce au Ministre de

de nombreuses réussites propres. Auprès de cette revue se formèrent non seulement des séries de publications, mais des soirées au Musée National, des conférences publiques, des expositions itinérantes dans les écoles en collaboration avec le Musée et l'Association Philologique Polonaise.

Les objets réunis au Musée National, provenant d'Edfou et d'ailleurs, servirent de sujets pour des thèses de licence, de doctorat et de doctorat d' état. La Galerie fut ouverte en 1949, pourvue d'un guide écrit par le professeur Michałowski[19]. En 1954, le professeur participa au Congrès de Copenhague quand Ventris et Chadwick présentèrent leur découverte historique sur le déchiffrement du linéaire B. Grâce au professeur le milieu scientifique polonais prend rapidement connaissance de cette découverte qui révolutionna notre science de l'Antiquité.

Deux ans plus tard débuta la première expédition de fouilles en Crimée, à Mirmeki. C'était une expédition commune du Musée National de Varsovie et du Musée de l'Ermitage de Leningrad. Nous avons dégagé une colonie grecque sur le bord de la Mer Noire, fondée au VI^{e} siècle avant n.è. par Milet, près de Panticapée. Les trois campagnes 1956—1958 donnèrent de précieuses informations sur le développement de la ville, de son industrie du vin, ainsi que de nombreux objets, surtout de la céramique, qui enrichirent le Musée National[20].

Le professeur veillait à ce que les matériaux des fouilles soient présentés en des expositions dès le retour en Pologne. Mirmeki eut deux expositions, accompagnées de guides de rédaction de groupe avec une introduction du professeur. En janvier 1957 débuta la première campagne de printemps en Egypte. L'affaire de Suez avait empêché de reprendre les travaux communs franco-polonais à Edfou et le professeur rejeta la proposition des Egyptiens de reprendre seul les travaux, comme ce fut le cas des Français après guerre. Ainsi la ville d'Edfou, un des plus beaux sites d'Egypte, attend toujours la reprise des travaux en commun. Il est certain qu'ils seront repris par un des élèves du professeur suivant les principes traditionnels. En 1957, l'expédition commença la fouille d'Athribis, continuée à intervalles jusqu'à nos jours. C'est un chantier très difficile du point de vue technique. Le terrain est marécageux, la ville romaine célèbre est entièrement disparue, il ne reste que des éléments architectoniques. La première campagne vit la découverte de fondations d'un temple du temps de Taharqa (689—664 avant n.è.). De nombreux fragments de constructions remontaient à l'époque saïte, dont des fortifications, et surtout les fondations d'un temple funéraire d'Amasis (vers 570—520 avant n.è.) avec un dépôt de fondation de ce roi. A l'époque romaine remontent des restes de thermes du I^{er} siècle de n.è. aggrandis au III^{e} siècle. Par suite d'un accord avec l'église copte d'Egypte, la mission polonaise entreprit la fouille d'une basilique du IV^{e} siècle. Les trouvailles ont confirmé le témoignage des sources médiévales sur une magnifique décoration intérieure avec des chapiteaux dorés, car on a trouvé des chapiteaux avec des traces de dorure.

---

[19] K. Michałowski, *Sztuka starożytna*, Warszawa 1955.

[20] La publication du secteur polonais fut l'oeuvre de K. Michałowski, *Mirmeki I*, Varsovie 1958; le secteur soviétique fut publié en russe par V. F. Gaidukievitch, *Mirmeki II*, Varsovie 1959. Le tome suivant du secteur polonais: Z. Sztetyłło, *Mirmeki III*, parut en 1978.

National. Il a env. 200 auditeurs, mais hélas manquent ses élèves d'avant-guerre morts à la guerre ou dans les camps: A. Czeczot, H. Danilczuk, J. Herzweig, A. Kozakiewicz, Leżański, K. Martin, A. Michalska, pour ne mentionner que ceux qui préparaient des doctorats ou diplômes. En décembre 1945, K. Michałowski épousa Krystyna Baniewicz qui fut aux côtés de son mari dans toutes ses entreprises scientifiques, en tant que dessinatrice et prenant à sa charge les difficultés de l'intendance lors des expéditions archéologiques, en ces conditions climatiques éprouvantes.

Au début de 1946, il fut élu membre de la Société des Sciences et des Lettres à Varsovie, puis son secrétaire scientifique. Il alla à Paris et Londres, noua des liens avec des savants étrangers, ramena des livres offerts pour la bibliothèque très appauvrie de l'Institut. Il donna des conférences à la Société des Sciences et des Lettres à Varsovie à l'Association Philologique Polonaise. La même année il prit part à la conférence de l'UNESCO à Mexico et New York, devenant un des principaux représentants de la science polonaise. En 1949, il fut délégué pour le centenaire de l'Ecole Française d'Athènes, où il fut accueilli avec enthousiasme. En dehors de ces manifestations internationales, il reprend la vie universitaire malgré la transformation des études d'archéologie en un cycle peu réussi de 3 ans d'Histoire de la Culture Matérielle. Le professeur ne changea pas ses exigences envers ses élèves, considérant à juste titre que la science vaincra et reviendra sinon l'ancien système d'éducation, du moins un plan d'études raisonnable.

En même temps Doyen et Prorecteur de l'Université, Vice-Directeur du Musée National et Secrétaire de la Société des sciences et des Lettres à Varsovie, il tenta de lier les intérêts de ces trois institutions dans l'action de sauvegarde des oeuvres d'art aussi bien que des bibliothèques. Aussi, au cours de telles missions souvent déléguée par une des institutions, j'avais les pleins pouvoirs des trois. C'est ainsi que s'enrichirent le musée et les bibliothèques. Le professeur se consacra sans relâche à la science et il l'exigeait de ses élèves. Il avait aussi des perspectives d'avenir et dès 1946 il me dicta un premier memorandum pour la continuation dès que possible des fouilles d'Edfou.

Ce tableau est trompeur, pouvant suggérer que tout était facile, sans heurts et agréable. Il faut rappeler que ce fut une période extrêmement difficile pour notre discipline, considérée comme „bourgeoise". Le professeur fut attaqué, mais des défenseurs se trouvèrent. Surtout il était protégé par son travail, ses résultats et son ardeur dans la reconstruction de la science polonaise. Néanmoins, dans le rapport au I^{er} Congrès de la Science Polonaise résumant les réussites de l'archéologie classique des deux dernières décennies, on tenta de passer sous silence les trois campagnes de fouilles à Edfou. Mais quelqu'un qui lut ce rapport protesta; le fait fut corrigé, mais omis à la lecture. J'en parle pour caractériser le climat en lequel ce grand savant dut travailler en ces années „d'erreur". Il écrivit en ce temps *Technika grecka* (La technique grecque, 1959), *Mechanika grecka* (La mécanique grecque, 1952), *Praca górnika* (Le travail du mineur, 1949). Il publia une nouvelle édition de *Delphes*, ce qui devint possible après la création en 1946, en commun avec le professeur K. Kumaniecki, de la revue „Meander". Dr L. Winniczuk, secrétaire de cette revue, pleine d'initiative et d'énergie, mena à bon port tous ces projets y ajoutant

l'Education, le professeur Stefan Żółkiewski, le recteur de l'Université de Varsovie, le professeur Turski et l'ambassadeur de Pologne, Aleksander Krajewski. Le professeur Żółkiewski comprenait l'importance de la question et obtint l'accord du Président du Conseil polonais. Ainsi naquit le Centre Polonais d'Archéologie Méditerranéenne au Caire. Immédiatement, elle dut mener une action complexe, coordoner les fouilles existantes avec les nouvelles propositions des Egyptiens, p.ex. l'aide au Centre de Documentation pour la division du territoire de la Nubie égyptienne en concessions destinées aux missions étrangères. D'autre part, un architecte polonais fut délégué pour des travaux en Nubie, pour commencer. La réalisation scrupuleuse de ces tâches entraina de nombreuses autres commandes et appels à l'aide. Ainsi, nous avons contribué au démontage et transport des deux premiers temples égyptiens à Tafa et Dabod, tandis que nos collègues fouillèrent les fondations de ces monuments.

Le premier secrétaire du Centre, installé dans une maison du quartier d'Héliopolis, fut Tadeusz Andrzejewski, éminent égyptologue très apprécié par les Egyptiens et ses collègues des autres missions. La preuve en fut qu'on lui confia l'étude du tombeau de Ramsès III dans la Vallée des Rois, mahleureusement interrompue par son décès.

Le professeur Michałowski pensait d'abord installer le Centre à Alexandrie, mais cette conception ne fut pas acceptée par le gouvernement égyptien qui considérait le Caire comme le siège de tous les instituts étrangers. L'avenir prouva que le fait fut heureux, mais les Alexandrins n'oublièrent pas que le professeur en y installant le Centre polonais voulait rehausser le prestige scientifique de la ville. L'expression de cette gratitude fut la proposition du professeur Shukry de mener des sondages en plein centre, au coeur de la ville, à Kôm el-Dikka, en cours de nivellation pour la construction d'un bâtiment moderne. Suivant la tradition c'est là que se trouvait le tombeau d'Alexandre le Grand. D'abord fut découverte une villa romaine, puis des thermes romains tardifs et byzantins, enfin le théâtre qui fut une grande sensation, car c'était le premier édifice de ce type découvert en Egypte et pour le moment le seul. Ces réussites entrainèrent une haute distinction pour la Pologne à qui on accorda la concession de fouilles, la seule accordée à des étrangers à Alexandrie.

Les fouilles continuent et récemment aboutirent à la découverte d'un quartier d'habitation romain. Malheureusement, malgré de nombreuses études, il n'y a pas encore de publication d'ensemble de ces découvertes, exigeant une préparation très minutieuse. Le professeur Michałowski souffrait de cette situation et incitait les chercheurs, distribuant de nombreux sujets de thèses de doctorat liés aux matériaux d'Alexandrie.

Tous les chantiers mentionnés jusqu'ici où travaillaient les archéologues polonais concernaient la période gréco-romaine, hors le tombeau de Ramsès III, car à cette période se limitaient les fouilles d'Athribis, Alexandrie et de Palmyre en Syrie, commencées en 1959. Mais en même temps venaient du Soudan des appels du professeur Vercoutter, alors chef du Service des Antiquités du Soudan, et de l'ambassadeur de Pologne Witold Skuratowicz pour prendre part au plus tôt dans l'ac-

tion de sauvetage des monuments de la région de la II[e] Cataracte du Nil. Connaissant le Soudan de ses voyages avant et après guerre, sur la base d'une solide étude historique, le professeur Michałowski choisit le site de Faras et en février 1961 débuta la première mission avec des tentes, des outils, mais en réalité une base technique très rudimentaire. Le choix s'avéra des plus justes.

Or, pendant la première campagne à Faras arriva un télégramme du Service des Antiquités égyptien proposant de mener aux frais du gouvernement égyptien la conservation du temple de la reine Hatchepsout à Deir el-Bahari. Les travaux devaient commencer immédiatement, avec l'envoi rapide d'au moins un architecte. Le professeur accepta cette proposition et se mit au travail. Ainsi les équipes polonaises ne se limitaient pas à la période gréco-romaine, mais entraient sur un des sites les plus prestigieux du Nouvel Empire. Peu après, la découverte du temple de Thoutmosis III devait assurer la gloire au Centre Polonais d'Archéologie. Le professeur savait que de nombreuses autres missions guettaient cette proposition. D'abord, les travaux sur le temple de Hatchepsout consistèrent en l'inventarisation de milliers de blocs décorés provenant de cet édifice, l'élaboration d'un plan de conservation et la préparation de dessins pour la restitution des diverses parties du sanctuaire.

Les travaux se concentrèrent sur la troisième terrasse du temple. Les deux terrasses inférieures étaient déjà reconstruites, mais approximativement et parfois avec des erreurs. On a commencé le travail par le Portique des Osiriaques, le gouvernement égyptien couvrait les frais de la main-d'oeuvre et d'emploi d'un architecte, la responsabilité scientifique incombait au Centre et son directeur, le professeur Michałowski. La tâche avançait lentement. Le manque d'outillage approprié et l'impossibilité d'engagement de spécialistes indispensables sur la base du modeste budget du Centre freinaient les travaux, qui en grande partie retombaient sur les boursiers du Centre. Après trois années, le professeur décida de continuer en collaboration avec l'Entreprise d'Etat de Conservation des Monuments (P.K.Z.)[21].

Le temple de Hatchepsout ne fut pas le seul élément de succès du professeur Michałowski à Deir el-Bahari. Il avait l'habitude d'observer très soigneusement le terrain, aussi il remarqua qu'au Sud, entre le temple d' Hatchepsout et celui de Mentouhotep (Moyen Empire) se trouvait un cône de gravats et une portion de rampe. Il est surprenant que celle-ci ne fut pas remarquée par les prédécesseurs du professeur Michałowski à Deir el-Bahari. Les archéologues du Metropolitan Museum de New York ne s'y étaient pas intéressés. Le professeur décida l'exploration de ces gravats, comptant trouver des blocs appartenant au temple d'Hatchepsout et voulant résoudre la question de la rampe qui menait nulle part. En quelques semaines furent dégagées les ruines d'un temple inconnu de Thoutmosis III, avec de nombreux bas-reliefs polychromes, un riche matériel épigraphique et une statue de 2 m en granit noir de Thoutmosis III trônant. Mais le résultat le plus frappant fut la démonstration que le plan de ce temple divergeait de celui des autres

[21] Depuis 1968, les travaux sont menés par les P.K.Z. de Gdańsk.

édifices de ce type, surmontant les deux voisins plus anciens et devenant l'axe de tout le complexe sacral.

La découverte du temple de Thoutmosis III attira l'attention de tous les égyptologues sur la mission polonaise et son directeur. La thèse qu'en Egypte on peut encore trouver des tombes, même royales, mais que tous les temples sont bien connus fut ainsi renversée. Ces trouvailles furent analysées par des élèves du professeur qui ne leur consacra que quelques articles, accaparé par la publication de ses magnifiques découvertes de Faras. Sur ce sujet, dans un de ses livres le professeur écrivit „La presse mondiale considérait que les Polonais avaient gagné le gros lot dans la loterie nubienne". On commença à attribuer les découvertes de Faras, du théâtre d'Alexandrie et du temple de Thoutmosis III en à peine deux ans à une chance inouïe du professeur. Cette légende l'irritait, car il considérait qu'elle faisait plus de dégâts que de gloire, portant au rang de mythe la méthode scrupuleuse qui devrait être celle de chaque archéologue[22].

A Faras au début le budget était très réduit, les carences dans l'approvisionnement du camp énormes. Cela n'empêcha pas au bout de trois semaines de dégager la chapelle de l'évêque Yoannès avec les deux premières peintures. L'affaire devint connue, toutes les missions archéologiques commencèrent à rendre visite aux Polonais, l'excursion aux fouilles de Faras entra dans le programme des tours de Khartoum[23].

La plus fructueuse fut la troisième campagne, 1962—1963, quand sous les masses de sable remplissant la cathédrale apparurent plus de 120 peintures. La tâche était immense, le labeur des membres de la mission ardu: il fallait surveiller les fouilles, mesurer le terrain, inventariser les objets, photographier. Cette campagne dura 6 mois et ce fut l'avant-dernière. De plus, il s'avéra que les fresques étaient superposées en plusieurs couches. Le démontage des peintures se fit pendant la quatrième campagne, en 1964, suivie du partage entre Khartoum et Varsovie. Il faut rappeller que le professeur était déchiré entre Faras, le Caire et Abou Simbel, car il présidait

---

[22] Il définit très clairement cette méthode qu'on peut ranger sommairement en quelques points 1. Le choix du site et la signature de la concession d'exploration ne peut se faire qu'après analyse de la littérature spécialisée pour savoir s'il existe des indices que les fouilles donneront de sérieux résultats scientifiques; 2. Ensuite vient la prospection du terrain qui ne peut être confiée qu'à un archéologue expérimenté; 3. Ensuite vient le choix des membres de la mission suivant les exigences du site donné, parmi lesquels doit régner une atmosphère cordiale; 4. Une bonne organisation matérielle de l'expédition et de son approvisionnement, enfin une attitude convenable envers les ouvriers et la population locale. On peut citer comme exemple combien le professeur pratiquait cela et était aimé des ouvriers le fait qu'en 1943 au camp de prisonniers le professeur reçut de son contremaître d'Edfou un colis avec café et des dattes séchées.

[23] Au début des fouilles on trouva des blocs avec de beaux reliefs d'un temple de Thoutmosis III, en continuation des travaux de F. Ll. Griffith d'Oxford avant la Première Guerre Mondiale. Mais le professeur était intrigué par le kôm surmonté par la citadelle abandonnée. Le temps pressait et il n'était pas question d'explorer systématiquement depuis le sommet. Le professeur attaqua le kôm de l'Est pour le trancher. Cela permit d'atteindre les fondations de la citadelle. On renonça au tri des blocs mentionnés formant un excellent matériel qui fut l'objet d'une thèse de doctorat. Tous les ouvriers furent employés pour cette tranchée. Après deux semaines émergea le mur de la Cathédrale avec la chapelle de Yoannès, ornée de fresques et de stèles funéraires d'évêques encastrées dans le mur.

le Comité International de l'UNESCO pour le sauvetage des temples rupestres, enfin *Deir el-Bahari où durait le dégagement des ruines du temple de Thoutmosis III.*

Les fresques ramenées à Varsovie furent conservées et présentées en une galerie spéciale. Les travaux de recherche furent menés déjà en cours de fouille, on recourut à de nouvelles méthodes dont le large usage des analyses anthropologiques, que le professeur Michałowski avait utilisé pour la première fois à Edfou. La craniométrie permit d'identifier, grâce aux portraits des évêques, leurs squelettes. Les succès du professeur Michałowski à Faras incitèrent le gouvernement soudanais à proposer une continuation des travaux par les Polonais au Soudan, cette fois à Dongola. Depuis 1964, les travaux continuent sur ce site où furent dégagées de nombreuses églises.

L'activité la plus intense du professeur Michałowski se plaça dans les années 1961—1964 quand en dehors des travaux menés en Egypte il continuait l'exploration archéologique de Palmyre entamée en 1959 et qui dure encore. Le professeur choisit comme terrain de recherches le „Camp de Dioclétien" et la „Vallée des Tombeaux". Les fouilles polonaises démontrèrent que la ville se développa par le rapprochement de deux agglomérations groupées autour des deux cultes principaux; à l'Est autour du sanctuaire de Bel, à l'Ouest probablement de la déesse Allat, dont le temple est situé sur le terrain de la concession polonaise. Les sculptures trouvées par la mission polonaise se rangent parmi les plus précieux objets du musée de Palmyre. L'analyse des tombeaux et des magnifiques oeuvres d'art fournit des informations essentielles sur l'évolution de l'architecture sépulcrale en cette ville. En dehors de la série de publications „Palmyre" de l'Académie Polonaise des Sciences, présentant les rapports et des monographies liées aux découvertes polonaises, la Chaire d'Archéologie Méditerranéenne de l'Université de Varsovie créa des „Etudes Palmyréniennes". C'était le premier périodique consacré aux questions de ce site parmi les plus prestigieux du monde antique. Malheureusement, les difficultés d'impression actuelles ont entraîné une suspension temporaire de ce périodique.

Palmyre était un ville fondée sur la route des caravanes d'Est en Ouest et vers l'Afrique, un lien entre les cultures orientales et classiques, mais elle ne remplissait pas les aspirations polonaises de recherches sur des sites grecs et romains. Ce ne put être assuré que par la mission polonaise à Chypre. Il était facile de justifier que le Centre Archéologique Polonais au Caire fouille dans une île qui fut pendant trois siècles sous la domination des Ptolémées d'Egypte. Avec enthousiasme le professeur Michałowski accepta l'invitation de P. Dikaios et choisit pour terrain des fouilles polonaises Nea Paphos, lié avec le culte d'Aphrodite qui serait née de l'écume non loin à Palea Paphos.

En 1963, le professeur choisit le terrain, signa la concession, mais le début des travaux fut retardé par les troubles politiques dans l'île entre la population grecque et turque. Enfin, en 1965 après la fin de Faras les travaux à Chypre furent intensifiés et des fouilles systématiques furent continuées chaque année.

Après quelques années riches en sculptures, monnaies, mosaïques, on a établi que le grand édifice dégagé par nous était le palais du proconsul romain. L'inté-

les. Pour remplir ces conditions il fallut non seulement créer une série de publications, mais surtout avoir un cercle d'élèves qui avec lui édifia l'archéologie méditerrannéenne polonaise. Introduits par le Maître dans le milieu scientifique international, ils y furent acceptés grâce à leurs propres réalisations, présentées le plus souvent en langue étrangère et cités dans la littérature spécialisée du monde. Les opinions souvent rendent hommage à ,,L'Ecole Polonaise d'Archéologie'' et son créateur, Kazimierz Michałowski. Nous prévoyons avec confiance la continuation des projets de notre maître, car nous savons qu'il a laissé un groupe de successeurs parfaitement préparés, mais aussi avec crainte car nous avons perdu un protecteur et conseiller infatigable dans les moments difficiles. Nous subissons ces moments douloureux après sa perte, mais nous sommes convaincu que sont passées sans retour les périodes où les décisions sur le sort de l'archéologie se prenaient sans elle. Le milieu a la conscience de sa force, car il peut être fier de résultats incontestables dans la lutte pour son existence et pour son avenir, pour la défense de la position de l'archéologie méditerranéenne polonaise au niveau auquel l'a placée le professeur Kazimierz Michałowski, qui suivit vers ce but un long chemin ardu, jalonné par son travail et sa persévérance découlant d'une grande science et d'un immense prestige scientifique.

Kraków

dalej zdarzają się rymy żeńskie:

matki lamentowały
lamentowały dziewki
w głos:
O, nie radosne hejnały,
Nie śpiewki,

Koniec strofy znów wygląda jak wiersz toniczny:

Podobien iście do grzmotu
Był płacz i ryk, kiedy z miasta
Straszna skrzydlata niewiasta
Którego z mężów porywa

choć jednocześnie każdy wiersz liczy osiem zgłosek. W sumie mamy w jednej, długiej co prawda strofie, wiersze należące do różnych systemów wersyfikacyjnych. Powstaje jednak pytanie, czy można mówić o kunsztownej strofice, skoro strofa i antystrofa nie odpowiadają sobie rytmicznie i brak paralelizmu rymów.

W 1916 roku ukazał się przekład twórczości Sofoklesa, pióra Kazimierza Morawskiego[23]. Partie chóralne tłumaczył on zwykle wierszem sylabicznym, stosując najprzeróżniejsze kombinacje wierszy różnej długości i charakteru, niejednokrotnie w obrębie jednej pieśni. Na przykład chór I z *Króla Edypa* składa się z sześciu strof różniących się liczbą wierszy, ich długością oraz systemem rymów. Obraz zaciemnia pewna skłonność do sylabotonizmu oraz — bardzo niekonsekwentne — próby zachowania responsji rytmicznej w strofie i antystrofie, a także chyba heksametr polski na początku pierwszej strofy i antystrofy (Sofoklesa *Tragedie*, s. 222):

Zeusa wieści ty wdzięczna, jakież w złociste Teb progi
I w Pytona wzniosły chram
Wici niesiesz nam?
Duch się wytęża, a kłębią się myśli od zgrozy i trwogi.
Delicki władco, o Peanie,
Drżę ja czy nowy trud nastanie,
Czy dawne trudy w czasów odnowisz kolei?
Głosie niebiański, ty przemów, ty dziecię złotej nadziei!

Znacznie rzadsze są strofki bardziej jednolite, jak na przykład dwunastowierszowa strofka ośmiozgłoskowców trocheicznych, których zbyt monotonny tok ożywia jeden sześciozgłoskowiec (s.476):

Kto o długim śni żywocie,
Nie syt wieku zwykłej miary,
O tym sądzę, że w głupocie
Zgubne goni mary.

[23] Sofoklesa *Tragedie*, przełożył i wstępami opatrzył K. Morawski, Kraków 1916.

DE RATIONIBUS AB ARISTOTELE AD ACADEMICORUM „DE IDEIS" DOCTRINAM EVERTENDAM ADHIBITIS

Summarium

Res de rationibus, ab Aristotele in scripto deperdito Περὶ ἰδεῶν nec non in *Metaphysicorum* libro primo, cap. 9 ad Academicorum de ideis opiniones evertendas prolatis, agitur. Quarum rationum — inveniuntur autem viginti tres in novem capitulis complexae — si non omnes, attamen magnam earum partem iam in scripto illo *De ideis* enumeratas esse verisimile videtur.

nymi strofami sylabicznymi, starając się osiągnąć wrażenie polimetrii poprzez zestawianie wierszy różnej długości i różnorodne rymy np. w *Agamemnonie* Ajschylosa (*Dzieła*, s. 143):

Mącą się myśli! zawrót głowę chwyta!
Bezsilna dłoń mi opada!
Biada domowi temu, biada!
Krwi fala rwie go w szumiące koryta!
Boginie ostrzą miecz i krwi przybywa!
Ziemio troskliwa,
Czemum nie spoczął w cichem twojem łonie,
Aby nie widzieć, jak w sieci tej srebrnej
Poniosą króla na obrzęd pogrzebny?...

W jedenastozgłoskowce wpleciono ośmio-, dziewięcio- i pięciozgłoskowiec. Nietrudno poza tym zauważyć — porównując z oryginałem — że Szujski nie tyle tekst przekłada, co parafrazuje, silnie skraca i dość dowolnie przydziela partie tekstu poszczególnym postaciom.

Słuszna się więc wydaje lapidarna ocena Witkowskiego[16]: „Szujski używa wiersza białego, pieśni chórowe oddaje wierszem rymowym. Wartość przekładu średnia". Węclewskiego ocenił surowiej: „Próba wypadła pod względem poetyckim słabo. Węclewski również tłumaczy dialog wierszem białym, partie liryczne rymowym". Nie na wersyfikacji oparł Witkowski swój znacznie pochlebniejszy sąd o przekładach Kazimierza Kaszewskiego[17], ponieważ zasady wersyfikacyjne są u niego te same, co u Więclewskiego, choć nie bez różnic. Kaszewski lubił rozmaite rodzaje wiersza umieszczać w jednej pieśni chóru, i tak w *Królu Edypie* mamy mieszankę rymowanych dziesięciozgłoskowców tworzących strofkę dziesięciowierszową, po której następuje jakby antystrofa; dziesięć wierszy na przemian dziewięcio- i dziesięciozgłoskowce rymowane przemiennie, co drugi rym męski (s. 11):

Ciebie, Ateno, ja wzywam wprzód,
I Artemidy, twojej siostrzycy,
Która w opiekę nasz wzięła gród
I ma tron świetny w naszej ziemicy;

Następna para strof ma charakter sylabotoniczny. Są to bardzo popularne ośmiozgłoskowce trochaiczne:

Pustka w mieście. W wielkiej kupie
Leży nagi trup przy trupie,
Nieopłakan, niegrzebiony

---

[16] Aischylos, *Prometeusz skowany*, przeł. J. Kasprowicz, opr. S. Witkowski, Kraków b.r., B.N. S.II, nr 7, s. 60.

[17] Aischylos, *Persowie*, przeł. K. Kaszewski, wstępem i objaśnieniami zaopatrzył S. Witkowski, Kraków b.r., BN S. II, nr 9, s. 32. Por. S. Witkowski, *Tragedia grecka*, t. I, Lwów 1930, s. 264.

Przychodzimy, Elektro, z nowiną.
W drodze nam się towarzysz nawinął,
Pasterz chyba, bo szaty miał wiejskie.
A powiada, że wszędy
Święcić mają obrzędy
Ku czci Hery dziewczęta argejskie.

Chórowi odpowiada Elektra ośmiozgłoskowcem trocheicznym:

Ani cieszy mnie biesiada,
Anim ci ja tańcom rada.
Łzy mi w myśli — nie zabawy.

Jerzy Łanowski[34], tłumacz całej zachowanej twórczości Eurypidesa oraz *Filoktеta* Sofoklesowego, tłumaczy partie śpiewane wierszem wolnym. Podobnie postępuje Stanisław Hebanowski[35]. Podstawowym wyróżnikiem ich wiersza jest fraza, co można zilustrować na przykładzie Stasimonu z *Heleny* Eurypidesa:
J. Łanowski:

Skierujcie bieg waszych koni
Spieszący poprzez Eter
Synowie Tyndareosa
Wśród wirów gwiazd jaśniejących.
Wy, co w niebiosach mieszkacie,
Dwaj zbawiciele Heleny
Na odmęty błękitne, na ciemne grzbiety fal,
Na siwe piany morza
Żeglarzom pomyślne wiatrów powiewy
Ześlijcie od Dzeusa,
Niesławę barbarzyńskiego związku
Z siostry swej zmyjcie —
Niesławę, którą przez spór na Idzie
Zyskała karę, ona,
Co nigdy nie była w Iliońskiej ziemi
I w murach wzniesionych przez Feba

S. Hebanowski:

Wy, co na swym rydwanie
pędzicie konie powietrznym szlakiem,
przybywajcie,
synowie Tyndara!

---

[34] Eurypides, *Tragedie*, przeł. i opr. J. Łanowski, t. I—II, Warszawa 1967—1980; Sofokles, *Filoktet*, przeł. opr. i wstępem poprzedził J. Łanowski, Warszawa 1975.

[35] Eurypides, *Helena* (fragment), przekład S. Hebanowskiego, Poezja VIII 1973 nr 11, s. 12—16.

THE POLISH TRANSLATIONS OF THE CHORAL ODES OF THE GREEK TRAGEDIES

Summary

Up to the present date no uniform system of rendering the Greek lyrical metres in Polish has been generally accepted. There are two main attitudes towards this problem whose adherents are still involved in heated discussions: 1. The Greek lyrical odes ought to be translated according to the principles of Polish versification, and 2. The translation should be made according to the principles of the Greek poetry adapted to the Polish language.

The aim of this article is to investigate the hitherto existing translations of the choral odes of the Greek tragedies against a background of the development of Polish versification systems.

The author of the first play written after the fashion of the Greek tragedy, Jan Kochanowski, observed both trends. From among three choral songs in *Odprawa posłów greckich* two have the syllabic form, whilst the third one is written in a logaedic unrhymed verse. In the 19th century, when first noteworthly translations of the Greek tragedies were made, the translators (K. Kaszewski, Z. Węclewski, J. Szujski) wrote the choral odes in the syllabic and syllabotonic verse, thus observing the rules of contemporary Polish versification. The tonic verse, originated in the beginning of the 20th century hardly appeared in the translations (J. Kasprowicz). In the 20th century Polish classical philologists postulated the assimilation of the Greek versification into Polish and set to provide translations which would fulfil this requirement (S. Srebrny, W. Klinger). Other translators would still use the syllabic and syllabotonic verse (K. Morawski, A. Sandauer, M. Brożek) or in some cases made their translations in free verse (L. H. Morstin, J. Łanowski, S. Hebanowski). The development of succeding Polish versification systems enriched the fashions of translating the Greek lyrical metres, but did not eliminate any of them. Nowadays all these fashions exist side by side. The principle of the patterning Polish translation in the Greek versification system has not proved to be very useful. Furthemore an uneducated reader often wastes the translator's effort reading the isometric verse as if it were written in free verse.

The principles of versification in a translation do not appear to be worth so lively a discussion, as they have little influence upon the artistic value of the translation.

Ludwik Hieronim Morstin[30] świadomie wybrał wiersz wolny, ale rymowany: „Starałem się, czytając je po grecku usłyszeć jakby rytm melodii wewnętrznej i ten rytm oddać w poetyckiej frazie polskiej"[31]. Przekład ten wzbudził zachwyty, ale także bardzo poważne zastrzeżenia krytyki dotyczące głównie niestaranności wersyfikacyjnej i nietrafnego doboru słownictwa. Ogólnie biorąc jest on chyba nierówny i obok fraz bardzo pięknych, ma nie najlepsze. Trzeba przyznać, że gdyby nie wyznanie tłumacza, trudno byłoby jednoznacznie ów wiersz sklasyfikować i wyznaczyć różnice wersyfikacyjne pomiędzy przekładem Morstina i na przykład Brożka. Dla ilustracji zacytujmy to samo stasimon *Antygony*:

Wiele jest dziwów i mocy i potęg, na tym bożym świecie,
Największa z nich ludzka potęga.
On na wzburzone wypuszcza się morze
Jednej łzy żalu nie roniąc spod powiek,
On matkę ziemię lemieszami orze,
Muły i konie zaprzęga,
człowiek.

Artur Sandauer, bicz na poprzedników[32], jest tu znacznie bardziej staroświecki niż wielu mu współczesnych i starszych tłumaczy. Buduje on tradycyjne strofki sylabiczne, obok sylabotonicznych, nowatorstwo rezerwując raczej dla warstwy słownej i skojarzeniowej. Dla przykładu Chór I z *Króla Edypa* składa się z sześciu strof sześciowierszowych, o ilości zgłosek 10, 8, 10, 8, 10, 10, rymowanych ab, ab, cc. Takiej uporządkowanej budowy strof nie spotykało się u żadnego tłumacza od czasów Węclewskiego (s. 69)[33]:

Jakaż do Teb przybywa nowina
Z kapiącej złotem wyroczni?
Lękam się ciemnych słów Apollina
Jaki się sens uwidoczni.
Za świeże grzechy wymierzyć karę
Czy też wyrównać długi chce stare?

Nietrudno zauważyć, że jest to dość częsta w polskiej poezji odmiana sekstyny, czyli że Sandauer i w strofie zdecydowanie stosuje wersyfikację polską. Potwierdzają to także pieśni tłumaczone wierszem sylabotonicznym na przykład anapestach (*Elektra*, s. 124):

---

[30] Sofokles, *Król Edyp, Edyp w Kolonie, Antygona*, przeł. L. Hieronim Morstin, Warszawa 1956, s. 25 n.

[31] Morstin, *Moja praca nad przekładem*, s. 281.

[32] A. Sandauer, *Źle o poprzednikach*, Dialog VIII 1963 nr 5, s. 81—83.

[33] *Dramaty greckie*, Wybór w przekładach i opracowaniu A. Sandauera, Warszawa 1977. Zawiera: Ajschylos, *Agamemnon*; Sofokles, *Edyp królem*; Eurypides, *Elektra*; Arystofanes, *Chmury*, *Ptaki*, *Żaby*.

on Horace's *Satires*. He supported his defence with Basil's authority, whose *Address* he published and supplemented with his own preface which extensively and fully justified the requirement of studies of ancient literature. He also inserted two other papers which motivated the need of such studies, i.e. St. Jerome's letter and Lorenzo Valla's preface to his *Elegantiarum* Chapter IV. We know just a few dates placed in 1519 and 1543 from Valerianus' life, although the historians from the Dominican Order (17th century), who described him as a bishop and an outstanding preacher, did not mention the date of this birth and death. Valerianus' adventures and his efforts did not remain insignificant for the development of the humanistic trend; they also testified to the important role of the essay of Basil, the great Church Father, in the development of humanism in Poland.

Eos LXX 1982
PL ISSN 0012–7825

CHÓRY TRAGEDII GRECKICH W PRZEKŁADACH POLSKICH

Napisała

ALICJA SZASTYŃSKA-SIEMION

Zasady przekładania z jednego języka na inny utworów literackich zawsze budziły wiele gorących dyskusji. Przyczyn tego jest wiele, najważniejszą jest ogromna złożoność procesu, jego wielopłaszczyznowość. Sytuację twórcy przekładu najwymowniej chyba przedstawił Mieczysław Jastrun, gdy pisał: „... trud nowoczesnego tłumacza, usiłującego przełożyć utwór poetycki z filologiczną wiernością i zarazem troską, by nie uronić czaru pierwowzoru, zasługuje w równej mierze na podziw, co na politowanie. Jeśli utwór tłumaczony ma skomplikowaną budowę metryczną i gęste rymy, chyba tylko Muza Przekładu wie, jakie do łez prawo ma poeta odtwórca”[1]. Właśnie budowa metryczna, zwłaszcza dotychczasowe koncepcje przyswajania polszczyźnie partii chóralnych tragedii greckiej będą przedmiotem naszych rozważań.

Jak wiadomo, nie ma dotychczas jednego, powszechnie przyjętego sposobu przenoszenia na grunt polski greckich lirycznych miar wierszowych i nie ma zgody, tak po stronie tłumaczy, jak i odbiorców, których oczekiwania powinny przecież wpływać — przynajmniej do pewnego stopnia — na kształt powstających tłumaczeń. Z jednej strony tłumacze, w ogromnej większości filologowie klasyczni, za punkt najważniejszy uznają względną przynajmniej wierność oryginałom, i to w różnych jej aspektach. Są przekonani, że przyjęta przez nich słuszna metoda zapewni godziwy kształt artystyczny przekładu. Koncepcje słusznej metody bywają rozmaite. Z drugiej strony odbiorcy, zwłaszcza ci bez wykształcenia klasycznego, oczekują przekładów ładnych, komunikatywnych, łatwo wpadających w ucho, nie odstręczających nadmiernym efektem obcości. Chcieliby sobie bez wysiłku przyswajać i wierzyć, że mają do czynienia jeśli nie z arcydziełami, to przynajmniej z utworami, należącymi do literatury pięknej. Solidność roboty naukowej, wierność oryginałom nie są tu w cenie. Znamienne jest powodzenie przekładów Artura Sandauera.

Zadaniem naszym jest zbadanie dotychczasowych metod przenoszenia na grunt polski skomplikowanych układów wersyfikacyjnych chórów greckich tragedii, na tle rozwoju systemów wersyfikacji polskiej. Na uboczu pozostawimy sprawy leksykalnych, brzmieniowych, skojarzeniowych i innych ekwiwalentów tekstów greckich w przekładach polskich. Niemożliwe jest tu, oczywiście, kompletne przedstawienie i charakterystyka wszystkich dotychczasowych przekładów, chodzi raczej o prezentację najważniejszych kierunków i tendencji. Nie chodzi też o ferowanie wyroków, arbitralne chwalenie jednych metod jako doskonałych i ganienie

---

[1] M. Jastrun, *Słów kilka o przekładzie poetyckim*, Odrodzenie IV 1947, z dnia 30 marca, s. 4.

blikowany po raz pierwszy na łamach „Biblioteki Warszawskiej”[12] przekład *Hekabe* Eurypidesa zawiera trzy większe pieśni chóru. Stasimon I składa się z jedenastozgłoskowców z cezurą po piątej sylabie. Ten typ wiersza nie poddaje się zabiegom sylabotonicznym[13]. Jedenastozgłoskowce podzielono na oktawy rymowane ab, ab, cc, dd, a więc w sposób dosyć urozmaicony (Przegląd Warszawski s. 76):

Wiatrze, o wiatrze morski, który łodzie
Polotne spławiasz topielistą drogą,
Przez zapienionych bałwanów powodzie,
Dokąd mnie, dokąd zaniesiesz niebogą?
Kupioną sługę dom podejmie czyi?
Czy w Doris ziemi lub na brzegach Ftii
Gdzie rodzic cudnych fal, jak wieść opiewa,
Apidan żyzniąc przyłęgi zalewa...

Nietrudno zazważyć, że warstwa wersyfikacyjna nie budziłaby żadnych oporów czytelnika, gorzej jest ze słownictwem, te „topieliste drogi”, „zapienionych bałwanów powodzie”, „przyłęgi” stworzone dla uzupełnienia sylaby, czy dwuzgłoskowo traktowany zaimek „czyi”[14].

Chór drugi to triada złożona z ośmiowierszowej strofy i antystrofy oraz dziesięciowierszowego epodu. Wszystkie wiersze liczą po osiem zgłosek i rymują się w pierwszej części strofy przemiennie ab, ab, w drugiej parami cc, dd. Epodos ma rymy parzyste. Zgodnie z tendencją ośmiosylabowca do ulegania sylabotonizacji w metrum trocheiczne, chór ten składa się jakby z trochejów, choć nie bez odchyleń wymagających transakcentacji (s. 80).

Strasznej ujść nie miałam biedy,
Ulec musiałam zagładzie,
Odkąd jodłę z leśnej Idy
Paris ściął i na pokładzie
Łodzi przez morze spienione
po Helenę biegł, po żonę
Najcudniejszą jakiej lica
Słońca złoty blask oświca.

Trzecia pieśń to ni mniej, ni więcej tylko polska strofa saficka, dobrze u nas zadomowiona od czasów renesansu, nigdy jednak przez Greków nie używana w pieśniach chóralnych (s. 87):

---

[12] Eurypides, *Hekabe*, przeł. Z. Węclewski, Biblioteka Warszawska, Poczet nowy 1863, s. 59—97.

[13] S. Furmanik, *Podstawy wersyfikacji polskiej*, Warszawa 1947, s. 114; *Sylabizm*, pod red. Z. Kopczyńskiej i M. R. Mayenowej, Wrocław 1956 (Poetyka. Zarys Encyklopedyczny, dz. III, t. III), s. 351.

[14] Warto zauważyć, że w wydaniu książkowym, *o.c.* s. 296, znalazła się poprawna forma *czyj*, kosztem rymu (*czyj — Ftyji*) oraz poprawności wersyfikacyjnej.

Eos LXX 1982
PL ISSN 0012–7825

IN MARGINE AL PRINCIPIO ARISTOTELICO DI NON CONTRADDIZIONE ED AL PROBLEMA DELLA VERITÀ

Di

MARIAN WESOŁY

Numerosi sono i problemi riguardanti il suddetto titolo, anche se in questa brevissima nota ci fermeremo sui punti piú notevoli. Volendo interpretare il principio di non contraddizione in termini genuinamente aristotelici, bisogna anzitutto osservare che questo principio da un lato fa parte ad una vasta teoria degli opposti, e da un altro si appoggia ad una concezione della verità. Per quel che riguarda la dottrina degli ἀντικείμενα, Aristotele già molto presto ha chiaramente precisato la distinzione tra la contraddizione (ἀντίφασις) e gli altri tipi di opposti, vale a dire i contrari (ἐναντία), i relativi (τὰ πρός τι), le privazioni ed i possessi (στερήσεις καὶ ἕζεις)[1]. Quanto alla contraddizione, costituita dall'opposizione tra l'affermazione e la negazione, la sua caratteristica essenziale esige sempre la verità o la falsità di una delle sue parti.

„Quelle cose che si oppongono come affermazione e negazione è manifesto che non si oppongono in nessuno dei modi anzidetti, giacché soltanto in questo caso è necessario che l'una sia vera e l'altra falsa" (*Cat.* 13 a 36–13 b 2. Trad. di D. Pesce).

Prima di esaminare il senso del vero e del falso che la contraddizione presuppone, è opportuno precisare che in Aristotele ci sono vari contesti in cui si parla della contraddizione. La definizione logico-descrittiva di ἀντίφασις è molto chiara. „È dun-

---

[1] Il tracciato seguente può, forse, servire a illustrare questa distinzione tra varie speci degli opposti (cf. *Cat.* 10–11; *De int.* 6–9; *Met.* Γ; *ibid.* Δ 10; *ibid.* I 4–7; *ibid.* K 5–6):

Contraddizione ἀντίφασις	Contrari τὰ ἐναντία	Relativi τὰ πρός τι	Privazioni e possessi στερήσεις καὶ ἕζεις
L'opposizione fra l'affermazione e la negazione, p.es. „sta seduto — non sta seduto". Un antitesi di cui solo una di due parti è presente, pur non avendo alcun intermedio.	Le cose maggiormente differenti nell'ambito del medesimo genere (o nel medesimo ricettacolo, o sotto la medesima potenza), p.es. „salute — malatia", „bianco — nero".	Le cose tali che, proprio quello che sono, si dicono di altre o comunque in riferimento ad altro, p. es. „il doppio — il mezzo", „il più — il meno".	Privazione e possesso si dicono in riferimento al medesimo oggetto, in cui si origina naturalmente il possesso, p.es. „la vista e la cecità" si riportano all'occhio.

innych. Celem jest w miarę obiektywny opis zjawiska, chociaż trudno nie przyznać, że każdy ma swoje sympatie i upodobania w tym zakresie.

Historię przyswajania polszczyźnie chórów tragedii greckiej rozpoczyna Jan Kochanowski *Odprawą posłów greckich*[2], w której na wzór dramatów antycznych znajdują się pieśni chóru. Każda z trzech partii chóru została zbudowana według innej zasady. Dwa pierwsze chóry prawodawca sylabizmu polskiego napisał wierszem sylabicznym. Chorus I zaczyna się od słów:

By rozum był przy młodości
Nigdy takiej obfitości
Pereł morze i ziemia złota nie urodzi,
Żeby tego nie mieli tym dostawać młodzi...

i liczy 20 wierszy o niejednakowej długości; na przemian po parze ośmio- i trzynastozgłoskowców, na końcu sześć trzynastozgłoskowców ze średniówką po siódmej sylabie. Rymy parzyste, ale ostatnie cztery wersy niezrymowane: *teraz — w radzie, zostać — nawiedzić*. Chorus II:

Wy, którzy pospolitą rzeczą władacie,
A ludzką sprawiedliwość w ręku trzymacie,
Wy, mówię, którym ludzi paść poruczono
I zwirzchności nad stadem bożym zwierzono...

to pięć strof, z których każda składa się z czterech dwunastozgłoskowców ze średniówką po siódmej zgłosce, rymowanych parzyście.

Wreszcie najciekawszy Chorus III to pierwszy polski przykład wiersza metrycznego, czyli układu logaedycznego, bezrymowego[3]:

O białoskrzydła morska pławaczko,
Wychowanico Idy wysokiej,
Łodzi bukowa, któraś gładkiej
Twarzy pasterza Pryjamczyka
Mokrymi słonych wód ścieżkami
Do przezroczystych Eurotowych
Brodów nosiła!

Z listu Kochanowskiego do Zamoyskiego[4] wiadomo, że ten składający się przeważnie z daktyli i trochejów chór powstał w wyniku świadomego zabiegu przyswojenia polszczyźnie miar antycznych. Na wiele lat pozostał on odosobniony[5].

---

[2] Tekst *Odprawy posłów greckich* cytujemy według wydania: Jan Kochanowski, *Dzieła polskie*, t. II, opr. J. Krzyżanowski, Warszawa 1967.

[3] M. Dłuska, T. Kuryś, *Sylabotonizm*, pod red. Z. Kopczyńskiej i M. R. Mayenowej, Wrocław 1957 (Poetyka. Zarys Encyklopedyczny, dz. III, t. IV), s. 23: „Jest to nasz pierwszy sylabotoniczny wiersz bezrymowy". Zob. też s. 284, 304, 310.

[4] Tekst listu znajduje się w cytowanym wydaniu *Odprawy*, s. 87.

[5] *Sylabotonizm*, s. 304; zob. też: E. Miodońska, A. Kulawik, M. Tatara, *Zarys poetyki*, Warszawa 1978, s. 493 n.

Ojczyzno moja! już nikt ciebie w rzędzie
Twierdz niezburzonych wymieniać nie będzie:
Taka ćma greckich dzid w koło się chmurzy
I ciebie burzy!

Eksodos oddany został w dwunastu dziesięciozgłoskowcach, kunsztownie rymowanych, z tak zwanymi rymami obejmującymi aa, bb, c, dd, c. Ten dziesięciozgłoskowiec z cezurą po czwartej sylabie ulega sylabotonizacji na szeregi anapestyczne lub trochaiczne (s. 90):

Jeszcze kaźni nie wziąłeś lecz snadnie
Ją odbierzesz. Jak kiedy kto wpadnie
W przepaściste bezportowe morze,
W głębi życie swe utraca hoże.

Dwa pierwsze wiersze uformowały się w anapesty, ale całość należy traktować jako wiersz sylabiczny[15].

Anapesty Eurypidesa przybierają u Węclewskiego postać dwunastozgłoskowców amfibrachicznych (s. 46):

Hekabe Prowadźcie niewiasty staruszkę przed progi
Namiotu. Wesprzyjcie chód naszej współbranki
Obecnie, a przedtem królowy Trojanki.

W przekładach innych tragedii Węclewski najczęściej oddaje chóry jedenastozgłoskowcem, ale nie bez wyjątku. Stasimon I *Bakchantek* to trymetry amfibrachiczne (w. 355—357):

Zbożności czcigodna i można,
Ty, która skrzydłami złotemi
Latając się wzbijasz od ziemi

natomiast parodos to siedmiozgłoskowe trocheje (w. 65—57):

Opuściwszy święty Tmol,
Z Azji ziemi śpieszę tu
Bromiosowi oddać cześć

ale tylko w pierwszej strofie i antystrofie. Strofy dalsze składają się z sylabowców o różnej liczbie zgłosek, przede wszystkim jedenasto- i dziesięciozgłoskowców.

W sumie stwierdzamy, że Węclewski swobodnie stosował wszystkie sobie współczesne rodzaje wiersza polskiego, nie wprowadzał żadnych ryzykownych nowości, a niepowodzeń jego przekładów trzeba szukać w innych dziedzinach, głównie w warstwie językowej, doborze wyrazów i składni.

O kilka lat młodsze przekłady Szujskiego operują przede wszystkim nieregular-

---

[15] W wydaniu książkowym pieśń ta została przez tłumacza przetworzona w regularne trzynastozgłoskowce, *o.c.* s. 317, nr 19, s. 32.

dalej następuje szesnaście siedmiozgłoskowców:

Wypędź, wypędź za mury
Wroga Aresa, który
Już nie mieczem ze stali,
Lecz wrzaski okropnemi
Plondruje w naszej ziemi
I tchem zarazy pali!

Całość kończy dziesięciowierszowa strofka dziesięciozgłoskowców. Węclewski budował zwykle jeden chór według jednej zasady, bogactwo Kaszewskiego przytłacza czytelnika.

Można stwierdzić, że tłumacze z ubiegłego wieku stosowali się do zasad wersyfikacji rodzimej i swobodnie nią operowali.

Trzeci wielki system wersyfikacji polskiej — tonizm[18] — pojawił się dopiero w dwudziestym stuleciu. Za jego manifest uważa się ukazanie się *Księgi ubogich* Jana Kasprowicza w 1916 r. Podstawową rolę w tonizmie odgrywa nie liczba sylab, nie rozkład akcentów, lecz liczba zestrojów akcentowych. Łączy się z tym paralelizm składni i treści w wersach, z których każdy powinien stanowić frazę lub człon frazy[19]. Praktycznie wiersze toniczne rozpoznaje się po równej ilości akcentów przy nierównej ilości zgłosek w wierszach, ponieważ ilość sylab nieakcentowanych jest tu dosyć obojętna. Mogło by się wydawać, że Kasprowicz, tłumacząc poetów antycznych, zastosuje także wiersz toniczny. Sprawdziło się to tylko częściowo. Znaczna część przekładów, które powstawały bardzo prędko, ukazała się przed *Księgą ubogich*[20]. Zdaniem Zofii Szmydtowej tłumaczył on „złożoność metryczną partii chóralnych oddając przez wiązanie wierszy różnych długości lub przez mnogość rymów". Dalej mówi ona, że „Kasprowicz operuje albo wierszem wolnym, albo kunsztowną strofiką realizując jedną z tendencji swoich czasów"[21]. Zupełnie słuszne jest stwierdzenie, że Kasprowicz kieruje się zasadami wersyfikacji polskiej, natomiast jego strofikę trudno jest nazwać kunsztowną; jest ona bardzo bogata, ale raczej nieuładzona. Np. parodos z *Prometeusza*, antystrofa I[22]:

Ja-ć widzę, Prometeju, i na taki kres
Gdy patrzę, chmura łez
Trwożne przesłania mi oczy!
W żelaznych więzach giniesz wśród tych ścian!
Tak! na Olimpie nowy włada pan —

---

[18] T. Dobrzyńska, S. Kopczyńska, *Tonizm*, Wrocław 1979 (Poetyka. Zarys Encyklopedyczny), dz. III, t. V.

[19] Odmianą wiersza tonicznego jest tak zwany heksametr polski, zawierający sześć zestrojów akcentowych, *Tonizm*, s. 112—114.

[20] Ajschylos, *Dzieła*, przeł. J. Kasprowicz, Lwów 1912; Eurypidesa *Tragedie* przekładu J. Kasprowicza ze wstępem T. Sinki, t. I—III, Kraków 1918.

[21] Z. Szmydtowa, *Czynniki rodzime i obce w przekładzie literackim*, w: *O sztuce tłumaczenia*, s. 122.

[22] Aischylos, *Prometeusz skowany*, s. 88 n.

Bezprawnie sprawia Dzeus nowy dzisiaj rząd:
Prawdę, co lśniła
Śród dawnych wieków mroczy,
Uważa dziś za błąd
I wraz ją depce niewstrzymana siła.

Jest to typowa strofka nieregularna. Ciekawsze wyniki daje porównanie strofy z antystrofą. Tłumacz dążył do osiągnięcia responsji rytmicznej przede wszystkim przez równoległe rymy oraz równą liczbę zgłosek w odpowiednich wierszach strofy i antystrofy, chociaż to ostatnie z dwoma wyjątkami (w. 6, 12 i 11 w. 9, 7 i 6). Te jednosylabowe różnice można traktować jako pewną niedbałość wersyfikacyjną. Niektóre odpowiadające sobie wiersze strofy i antystrofy mają jednakowy rozkład akcentów, ale nie jest to konsekwentnie przeprowadzone.

Niektóre pieśni chórów można by starać się rozpatrywać jako wiersze toniczne np. w *Trojankach* Eurypidesa (t. II, s. 286):

Młoda-ci jestem młoda
Lat moich szkoda,
A jakie czekają mnie trudy
Między obcymi ludy!
Na cudzą dostanę się grzędę,
Greczyn do swego mnie łoża
Zawlecze —
O straszne losy człowiecze

Mielibyśmy wiersze o trzech zestrojach akcentowych nieregularnie przetkane pojedynczym zestrojem, rymy parzyste, niektóre wiersze nierymowane. Paralelizm rymów oraz wierszy jednozestrojowych w strofie i antystrofie.

Znajdziemy takie wiersze sylabotoniczne np. w *Fenicjankach* Eurypidesa, najczęstsze ośmiozgłoskowce trochaiczne (t. II, s. 378):

Kadmos z Tyru tu swej drogi
Znalazł kres. Na cztery nogi
Padła tu jałówka ona,
Przez nikogo nie zmuszona, ...

lub w tejże tragedii czterosylabowce jambiczne (s. 400):

Do niw, do niw,
Do Kadma pól,
Do jego bram
Zleciałeś ach!

które w dalszej części tej pieśni przechodzą w różnej długości sylabowce dość krótkie i o rymie męskim, np. (s. 401):

zleciałaś, ziemi twór 6
i węża płód,
co byt swój pod ziemią wiódł! 7

Wy, co mieszkacie w niebiosach
pod świetlistą lawiną gwiazd,
ocalcie Helenę.
Ześlijcie na sine wody,
na ciemne, spienione fale
przyjazny żeglarzom wiatr —
za zgodą bogów.
Zdejmijcie piętno hańby
z waszej siostry,
oskarżonej o rozpustę z barbarzyńcą.
Tak zapłaciła za spór bogiń,
choć nigdy nie była w Ilionie —
warowni Feba.

O sukcesie tych przekładów decyduje doskonałe frazowanie i utrafienie w ton oryginału poprzez słownictwo, bez fałszywego patosu i dętości, ale też i charakterystycznych dla Sandauera prozaizmów i wyrażeń kolokwialnych typu „nawinął", czy okropna „dziewa szponiasta" — sfinks.

Dokonany, z konieczności pobieżny, przegląd sposobów przenoszenia pieśni chóralnych na grunt języka polskiego wykazuje, że tłumacze najczęściej stosują się do zasad i tendencji panujących w poezji polskiej w czasie, kiedy przekład powstaje. Mamy więc przekłady pisane wierszem sylabicznym, sylabotonicznym i wierszem wolnym. Najsłabiej są reprezentowane pieśni tłumaczone wierszem tonicznym. Nierzadkie jest występowanie obok siebie, w jednym utworze, a nawet w jednej pieśni, wierszy należących do różnych systemów. Znacznie słabsza jest tendencja stosowania się do wersyfikacji oryginału i próby wzbogacenia w ten sposób wersyfikacji polskiej. Tu można by stwierdzić, że nacisk obcego systemu językowego został w dużej mierze przezwyciężony, jeśli nie przez autorów przekładów, to w każdym razie przez mało wykształconych odbiorców, dla których przekłady np. Srebrnego będą rodzajem wiersza wolnego.

W świetle tego stwierdzenia gorące dyskusje nad zasadami spolszczania greckich pieśni chóralnych wydają się mało ważne. Łatwo można stwierdzić, że przyjęte zasady wersyfikacyjne pozostają co najwyżej w luźnym związku z wartością artystyczną przekładu. O niej bowiem decyduje nie słuszna zasada, lecz dobre wykonanie. Cóż z tego, że Węclewski bardzo dobrze zna i stosuje wersyfikację polską, jeśli już rozczłonkowanie składniowe wiersza i strofy zdradza podstawowe błędy, nie mówiąc o słownictwie i innych ważnych czynnikach przekładu.

Wreszcie, ponieważ jest bardzo trudno ukształtować odbiorcę według najlepszych nawet intencji, trzeba liczyć się z jego wrażliwością estetyczną i starać się godzić wymóg rozmaicie pojmowanej wierności wobec oryginału z duchem i regułami języka polskiego. W przeciwnym razie przekłady nonszalanckie, niedbałe, ale bliższe oczekiwaniom czytelników wyprą te zrobione według najlepszych zasad, ale odstręczające obcością.

Wrocław

stycznym. Ich wersyfikacja nie budzi oporu nawet niewykształconego klasycznie czytelnika, ponieważ nie przyjmuje on jej do wiadomości, czytając przekłady, jak różne typy wiersza polskiego, np. wiersz wolny (s. 10):

Woli Zeusowej orędzie, łaskawe słowo! O, cóż mi
Z Delf złotych w Teb dostojny gród
niesiesz? Drży moje serce, śród troski pytam i lęku,
— o zbawco, o Boże Delijski! —
co mi zwiastujesz: czy nowe obrzędy,
czyli od lat zapomniane na nowo każesz mi święcić?
Powiedz, o złotej dziecię nadziei, wieści ty boża!

Więcej oporów i dyskusji budził język i styl przekładów Srebrnego. W późniejszym okresie przekłady miarowe organiczyły się do drobniejszych utworów lirycznych. Zdaniem teoretyka wersyfikacji polskiej wiersze logaedyczne mają w naszej poezji „byt bardzo ograniczony, zacieśniony. Mianowicie mogą występować przy jawnej i ścisłej łączności ze starożytną metryką, w oparciu o klasyczną tradycję, z odwołaniem się do świadomości metrycznej apriorycznej, a nie wynikającej z odbioru wiersza”[28].

Powojenne przekłady partii lirycznych tragedii wykorzystują jeden lub kilka systemów tradycyjnych lub stosują wiersz wolny. Mieczysław Brożek[29] buduje kunsztowne strofy sylabiczne nieregularne, nie bez troski o tok wiersza i rozkład akcentów (s. 62):

Wiele jest mocy natury,
Lecz nie ma większej nad człowieka!
On wśród burzliwej wichury,
Wśród fal odmętu mknie daleko
Przez szare płynąc morze;
Najwyższą z bogów — Wieczną Ziemię —
On niestrudzenie co rok orze
W krąg nawracając i konia, i lemiesz.

---

[28] Kuryś, *o.c.* s. 307. Jak zasugerował w dyskusji J. Łanowski, reprezentowana przez uczonych, W. Klingera i S. Srebrnego, zasada tworzenia przekładów izometrycznych mogła być wynikiem ich wykształcenia także w duchu języka rosyjskiego, którego ruchomy akcent i muzyczność pozwalają na udatne tworzenie odpowiedników greckich układów metrycznych. Pośrednie potwierdzenie tego faktu znalazłam w rozważaniach Czesława Miłosza, *Rodzinna Europa*, Paryż 1980, Dzieła zbiorowe, t. VI, s. 104. „Na własną rękę odkrywałem więc Puszkina i zostałem przez niego podbity. Do takiej siły wyrazu, do takich celnych uderzeń jambu, mój język rodzinny nie był zdolny... Zauważyłem eksperymentując, że wpływ rosyjskiej muzyczności jest zawsze bardzo szkodliwy: kiedy ucho jest czułe na język o mocnych akcentach, powstaje chęć rywalizacji, dla języków o słabych akcentach, jak polski albo czeski, zgubnej”.

[29] Sofokles, *Antygona*, przeł. i opr. M. Brożek, Kraków 1946, Biblioteka Arcydzieł Poezji i Prozy. Przekład ten był wydawany kilkanaście razy w ossolińskiej serii Nasza Biblioteka. Przekład cytujemy według wydania z 1957 r.

Die erste sokratische Lobrede Eros' komponierte Maximos, indem er sich auf die Helden Homers berief. Das musste wohl eine oft angewandte rhetorische Massnahme sein, denn auch eine der vier königlichen Reden des Dion von Prusa[53] wurde auch bearbeitet κατ' Ὅμηρον.

Ps.-Longinus[54] lässt den Rhetoren ständig denken, was Homer oder Demosthenes nach Anhören seines Auftrittes sagen würden. Maximos lag in diesen vier Deklamationen an der Meinung Homers und Platons.

Nach meinem Erachten sind jedoch die Auftritte Maximos' über die Erotik Sokrates' nicht nur rhetorische Konzertdeklamationen, sondern auch die Probe einer Verteidigung der damaligen griechischen Moral. Im ersten Jahrhundert verurteilte Musonius Rufus[55], der von seinen Zeitgenossen förmlich als griechisches Gewissen angesehen wurde, entschieden die Knabenliebe. Es ist anzunehmen, dass das Frühchristentum sich in dieser Sache eindeutig aüsserte.

Die hier analysierten ἐρωτικοὶ λόγοι sind Wiederspielungen der Diskussionen zu diesem Thema innerhalb der Intelligenz jener Zeiten[56].

Toruń

---

[53] *Or.* III Arnim.

[54] *De subl.* § 14.

[55] Musonius Rufus S. 64 Hense. Siehe A. C. van Geytenbeck, *Musonius Rufus*, Assen 1963, S. 71–74.

[56] Siehe Dio Chr. *Or.* XXXI 122.

contingenti futuri non ammette la validità del principio secondo cui tra le parti della contraddizione (cioè affermazione — negazione) l'una necessariamente sia vera e l'altra falsa[14]. Ciò probabilmente risulta dal fatto che, secondo Aristotele, ogni proposizione vera o falsa deve sempre esprimersi nell'essere categoriale, rendendolo adequatamente attraverso le denotazione effettivi ed attuali dei termini. E dunque si conferma che nessuna proposizione concernente degli avvenimenti contingenti del futuro può essere necessariamente vera o falsa, giacché del futuro è impossibile fornire, mediante i modelli semantici della predicazione le denotazioni effettive dei termini empirici. In altre parole, non si può verificare o falsificare (in accordo con la definizione di ἀντίφασις) il nesso predicativo per il quale non sia ancora applicato lo schema semantico delle categorie. Secondo Aristotele l'esistenza antecede sempre la possibilità di conoscere il vero o conoscere il falso[15].

In conclusione si può condividere l'osservazione di Zadro che „Il principio di non contraddizione di Aristotele è legato indissolubilmente alla sua opera logica, ma anche alla sua visione metafisica, e cosí come noi, cioè ponendoci dal punto di vista della logica moderna, non possiamo accettare quella visione, cosí il logico di tipo aristotelico, se è coerente e non si accontenta dell'equivoco sopra denunciato, non può accettare la corrente concezione del vero"[16].

Poznań

---

[14] Per una rassegna di studi su tale questione, si veda V. Celluprica, *Il capitolo 9 del «De interpretatione» di Aristotele*, Bolonia 1977. Cf. anche V. Sainati, *Storia dell «Organon» aristotelico*, I, Firenze 1968, p. 226 sgg., e A. Zadro, *Tempo ed enunciati nel «De interpretatione» di Aristotele*, Padova 1979, pp. 132—164.

[15] Cf. *Cat.* 4 b 8—9; *De int.* 19 a 33—39; *Met.* 1051 b 1—9. Sono convinto che questa condizione semantica della predicazione categoriale sia di fatto soddisfatta in Aristotele. Non so nemmeno se tale interpretazione sia mai stata messa in questione. Credo che, valga la pena di esaminare a fondo questo argomento.

[16] Zadro, *o.c.* p. 387.

Bo dni długie troską ściele
Życie morząc myśl w człowieku;
Rzadko znajdzie już wesele
Kto przestąpi pełnię wieku.

W okresie międzywojennym pojawiła się nowa koncepcja zasad rządzących wersyfikacją przekładów pieśni chóralnych. O ile dotychczasowi tłumacze uważali za podstawę system wersyfikacyjny języka, na który się przekłada, tj. polskiego, obecnie zaczęto upowszechniać pogląd, że decyduje metryka oryginału, którą trzeba oddać w przekładach. Nie było to podejście zupełnie nowe, początek wszak dał Kochanowski w III chórze *Odprawy*. Z bardzo podobnych intencji przyswojenia polszczyźnie miar antycznych wyrósł sylabotonizm i heksametr polski. Teraz wszakże powstawały przekłady całych utworów dramatycznych czy lirycznych opartе na wiernym oddaniu miar oryginału[24], poparte autorytetem i teoretycznymi wypowiedziami profesorów Stefana Srebrnego i Witolda Klingera. To tłumaczenie pieśni chóralnych w ścisłym związku z metrum oryginału nazwano przekładem izometrycznym, wierszem metrycznym i logaedami.

S. Srebrny propagował tłumaczenia izometryczne na łamach „Przeglądu Warszawskiego"[25]. Stwierdzał, że chociaż każdy przekład jest kompromisem, rytm, zjawisko muzyczne jest rzeczą tak ważną, że zlekceważyć jego rolę — „znaczy podciąć skrzydła przekładanej poezji". Domagał się od tłumaczy jeśli nie ścisłego oddania, to przynajmniej „energicznego dążenia do naśladowania rytmu oryginału", w przeciwnym razie uleci duch utworu. Ganił tradycję za nieliczenie się z metrum oryginału, potępiał rym (co prawda bardzo w świadomości potocznej zadomowiony, ale w istocie nie najważniejszy czynnik identyfikacji wiersza). Zdawał sobie sprawę, że broniąc przekładów izometrycznych, broni stanowiska wybitnie niepopularnego, zdawał sobie sprawę, że język polski nie zanadto nadaje się do choćby tylko przyciskowego oddania miar opartych na iloczasie, ale miał w sobie ogień apostoła i wierzył, że także przy pomocy zabiegów typograficznych uda mu się rozłożyć tkankę metryczną oryginału na człony. Na obiekcje, że kto nie zna miar oryginału, ten nie potrafi czytać takich przekładów, odpowiadał, że trzeba odbiorców „kształcić jak najenergiczniej". W bardzo podobny sposób wypowiadał się W. Klinger w wywiadzie dla „Wiadomości Literackich"[26] w odniesieniu do tłumaczeń liryki greckiej.

Za teorią Srebrnego poszły jego przekłady tragedii Ajschylosa i Sofoklesowego *Króla Edypa*, wydane w całości dopiero po wojnie[27]. Ponieważ Srebrny był nie tylko uczonym, lecz i poetą, jego przekłady są niewątpliwym osiągnięciem arty-

---

[24] R. Kuryś, *Logaedy I. Termin i jego znaczenie*, w: *Sylabotonizm*, s. 300—308; 310 n.

[25] S. Srebrny, *Zagadnienie przekładów poezji starożytnej*, Przegląd Warszawski IV 1924, s. 314—331.

[26] W. Klinger, *Odbudowa liryki greckiej*, Wiadomości Literackie III 1926 nr 38 (142), s. 1.

[27] Sofokles, *Król Edyp*, przeł. i opr. S. Srebrny, Wrocław 1951, BN S. II nr 5; Aischylos, *Tragedie*, przeł. i opr. S. Srebrny, Warszawa 1954.

L'ampleur des travaux liés à la direction de plusieurs chantiers de fouilles et la publication des rapports ne l'empêchèrent pas de se consacrer à la recherche individuelle, qui s'exprima des articles publiés dans presque tous les périodes marquants en archéologie. On compte depuis la Deuxième Guerre Mondiale près de 150 articles[26] et de nombreux livres. En dehors des séries consacrées aux fouilles, il convient de mentionner: *Faras — Centre artistique de la Nubie chrétienne*, Leiden 1966; *Faras — Die Kathedrale aus dem Wüstensand*, Zurich 1967; *L'art de l'ancienne Egypte*, Paris 1968 (éd. allemande 1968; anglaise et espagnole 1969); *Egitto — Scultura nel Mondo*, Milano 1978 (éd. française 1979). Il n'oublia pas son rôle de popularisateur; dans la série d'albums publiés par Arkady ont paru: L'Acropole, Palmyre, Alexandrie, Karnak, Louxor, Pyramides et mastabas, traduits en plusieurs langues. Il faut encore mentionner les livres: *Nie tylko Piramidy* (*Non seulement les Pyramides*, Varsovie 1966); *Od Edfu do Faras* (*D'Edfou à Faras*, Varsovie 1974); *Jak Grecy tworzyli sztukę* (*Comment les Grecs créèrent l'art*, Varsovie 1970). Enfin, ses apparitions à la radio et la télévision furent nombreuses.

Le talent du professeur en tant qu'extraordinaire organisateur de la science brilla non seulement dans l'édification de l'archéologie méditerranéenne en Pologne, mais aussi en tant qu'enseignant, Doyen de la Faculté des Lettres et Prorecteur de l'Université de Varsovie, secrétaire de la Société des Sciences et des Lettres à Varsovie. Il fut présent à la fondation de l'Académie Polonaise des Sciences dont il fut membre du Présidium depuis le début jusqu'à son décès. Il eut une grande part, aux côtés du professeur Lorentz, dans la reconstruction de la muséologie polonaise, qu'il représenta à de nombreuses manifestations de l'ICOM. On ne doit non plus oublier son aide à l'Académie de Théologie Catholique, où il patronna la chaire d'art chrétien, renouant avec les traditions d'avant-guerre de cours à l'Université Catholique de Lublin. Il apporta aussi son aide à la Chaire d'Archéologie Méditerranéenne de l'Université Jagellonne de Cracovie, comme reporteur des thèses de doctorat et de grandes théses accueillant les professeurs les assistants et élèves de l'Institut à ses fouilles. Il comptait aussi des collaborateurs parmi les archéologues de Poznań et les architectes de Wrocław.

J'ai voulu en ces quelques pages présenter le professeur Michałowski en tant qu'homme de science allant avec persévérance pendant toute sa vie laborieuse vers un but qu'il s'imposa dans ses années de jeunesse. Il s'agissait d'introduire dans la science mondiale l'archéologie polonaise en entreprenant des fouilles polonaises sur les terrains de la culture antique et enrichir les musées polonais par les trouvail-

---

tilly, Le Caire 1978. Au cours de ce colloque fut élaboré et adopté le statut de la Society. Le troisième colloque eut place en juillet 1978 à Cambridge. Le professeur Michałowski y renonça à la présidence, remplacé par J. M. Plumley. Le Bureau se composait d' E. Dinkler, W. Y. Adams des U.S.A., S. Donadoni de Rome, S. Jakobielski de l'Académie Polonaise des Sciences, P. van Moorsel de Leyde, J. Vercoutter, directeur de l'Institut Français d'Archéologie Orientale au Caire. Le professeur Michałowski fut élu Patron de la Society. Le colloque suivant est prévu à Heidelberg en 1982.

[26] Tous les articles du professeur depuis le début de son activité paraîtront dans la publication *Opera minora*, que nous avions prévu pour célébrer les 80 ans du professeur. Le tome I paraîtra en fin 1981.

[Akademicy] — istnieją, i są, i powstają dzięki takim przyczynom, jakie teraz wymieniliśmy, a nie dzięki formom.

A w ogóle w sprawie idei i w powyższy sposób, i w drodze ściślejszych oraz dokładniejszych rozumowań zebrać można liczne [kontrargumenty] podobne do tych, które rozpatrywaliśmy".

Po tym zakończeniu również w księdze trzynastej przechodzi Arystoteles do krytyki idei jako liczb.

Aleksander w swoim komentarzu (*in Met.* 106,7—107,13) omawia najpierw cytowaną tezę z *Fedona*, podkreślając niezbędność przyczyny sprawczej (*causa efficiens*) przy powstawaniu rzeczy. Następnie przechodzi do tematu przedmiotów sztucznie wytworzonych, zaznaczając analogię między nimi a bytami naturalnymi, także w tym, co się odnosi do zbędności wzorców.

Końcowa część traktatu Arystotelesa *O ideach* — jeżeli przyjmiemy, że w tym miejscu on się rzeczywiście kończył — mogłaby wskazywać, że już w tym wczesnym okresie Stagiryta zaczynał tworzyć swoją koncepcję czterech przyczyn, podobnie jak teorię materii jako możności i formy jako aktu, co wynikałoby z poprzednich rozdziałów.

Tym niemniej pamiętać trzeba, że pojawianie się pojęć i terminów późniejszej filozofii Arystotelesa w komentarzu Aleksandra nie stanowi kryterium chronologicznego dla powstania traktatu *O ideach*, bo Aleksander zna bardzo dobrze inne pisma Stagiryty i wykorzystuje je przy pisaniu swego komentarza.

Uwagi końcowe.

Zaginiony traktat Arystotelesa *O ideach* mógł więc obejmować — jeżeli zechcemy odtwarzać jego treść na podstawie dwóch wersji streszczenia autorskiego oraz komentarza Aleksandra z Afrodisias — następujące punkty:

Księga I

1. Argument metodologiczny.
2. Obalenie argumentu epistemicznego Akademików.
3. Argument gramatyczno-logiczny.
4. Obalenie argumentu noetycznego Akademików.
5. Argumenty z relacji (w tym „trzeci człowiek").
6. Idee a pryncypia.

Księga II

1. Problem uczestnictwa.
   a) Idee jako wzory i jako twierdzenia prawdziwe.
   b) Wykluczenie uczestnictwa przypadłościowego.
   c) Przykład na uczestnictwo przypadłościowe.
   d) Uczestnictwo w sensie predykacji.
   e) Stosunek bytów ziemskich do pozaziemskich.
   f) Paradoksy zróżnicowania idei.
   g) Niekonsekwencje wynikające z podobieństwa idei i rzeczy ziemskich.
   h) Idee a homonimy.
   i) Wyłączna zasadność uczestnictwa substancjalnego.

rieur était décoré de nombreuses mosaïques figurées dont deux méritent une attention particulière par leurs dimensions et leurs thèmes. L'une représente dans un tondo Ariane et Thésée après la mort du Minotaure. La seconde d'un niveau artistique *inférieur représente le bain d'Achille en présence de ses parents Thétis et Pélée ainsi* que des trois Parques. La découverte de ces mosaïques introduisit les savants polonais parmi les spécialistes de ce domaine bien organisé par des congrès, symposia et publications. Auparavant prédominait la science française basée sur leurs découvertes en Algérie, en Tunisie et en Grèce. Les collègues français accueillirent avec enthousiasme les spécialistes polonais qui dans leurs études attirèrent l'attention sur les questions inédites de conservation et réparation des mosaïques dans l'Antiquité.

Sur tous ces sites, le professeur Michałowski choisissait lui-même l'endroit de la fouille, comme il décidait du choix du site. Uniquement en Irak il conseilla ses élèves, mais ne put visiter les chantiers[24].

J'ai ici présenté plus en détail les résultats des fouilles, qui ont fourni d'abondants matériaux pour les recherches et publications. La parution rapide des résultats des fouilles était possible grâce au Centre d'Archéologie Méditerranéenne de l'Académie Polonaise des Sciences, dont la tâche est la réunion de la documentation des fouilles et l'assurance de leur publication.

Le principe du professeur Michałowski était la popularisation rapide des résultats des expéditions archéologiques parmi la société polonaise qui finançait ces recherches. Ce but était rempli par des expositions d'objets provenant des fouilles. J'ai mentionné plus haut celles organisées après le retour d'Edfou et de Mirmeki, il en fut de même après l'expédition d'Athribis, mais l'évènement crucial fut la création de la Galerie des fresques de Faras. La valeur de ces peintures leur assura un rang mondial, aussi on ne pouvait se limiter à les montrer en Pologne, il fallut organiser une exposition itinérante qui en 1968—1970 fut présentée à Berlin, Essen, La Haye, Zurich et Vienne. Les expositions étaient accompagnées de colloques scientifiques. Le premier se tint à Essen en 1969 et les exposés furent publiés dans le volume „Kunst und Geschichte Nubiens in christlicher Zeit", 1970. Au cours de ce colloque pour la première fois fut prononcé le mot nubiologie. En juin 1972 se tint à Varsovie le I[er] Congrès International de Nubiologie accompagnant l'ouverture de la galerie fixe des monuments de Faras au Musée National de Varsovie. Au cours des séances fut fondée une nouvelle association internationale appelée Society for Nubian Studies. Le président de cette Société fut le professeur Michałowski[25].

---

[24] Les recherches furent entreprises par le dr Janusz Meuszyński (1946—1976), mort prématurément. Il fouilla pendant trois campagnes (1974—1976) le palais d'Assur-nasir-apli II (IX[e] siècle avant n.è. à Nimrud. Cf. J. Meuszyński, *Nimrud 1974, Preliminary Report on the First Season of Polish Excavations at Kalhu (Nimrud)*, Etudes et Travaux IX 1976, pp. 265—272; id., *Nimrud 1975, Second Preliminary Report*, Etudes et Travaux X 1978, pp. 417—420. Actuellement des fouilles sont menées à Saadiya et Bidjan depuis 1979.

[25] Les membres du Bureau étaient J. Martin Plumley de l'Université de Cambridge, Prof. E. Dinkler de l'Université de Heidelberg, Prof. J. Leclant de Paris et Prof. J. Vercoutter de Lille. Le colloque fut publié dans le tome *Nubia — Récentes recherches. Actes du Colloque Nubiologique International*, Varsovie 1975. Le colloque suivant de la Society for Nubian Studies eut lieu en juillet 1975 à Chantilly et les résultats en furent publiés dans le tome *Etudes Nubiennes. Colloque de Chan-*

Eos LXX 1982
PL ISSN 0012–7825

WOKÓŁ KRYTYKI IDEALIZMU AKADEMICKIEGO W „DE IDEIS" I „METAFIZYCE" A9 ARYSTOTELESA

Napisał

ROMAN PORAWSKI

W artykule *Próba rekonstrukcji traktatu Arystotelesa „O ideach"*, zamieszczonym w „Eos" LXVIII 1/1980, omówione zostały te teksty (Aris. *Met.* A9, 990 a 33—b 27; M 4, 1078 b32—1079 b24; Alex. Aphr. *in Met.* 76,8—88, 20, ed. Hayduck), które stanowią przypuszczalnie odbicie I. księgi zaginionego traktatu Arystotelesa Περὶ ἰδεῶν. Przedmiotem tez Akademickich oraz kontrargumentacji Stagiryty było tam sześć argumentów; największy ciężar gatunkowy przypadał ostatniemu z nich, w którym Arystoteles wykazuje sprzeczność między koncepcją idei a pryncypiami (ἀρχαί) filozofii platońskiej, jakimi były monada i nieograniczona diada.

Można domniemywać, że począwszy od tego punktu rozważania Stagiryty wiązały się z nie spisanymi naukami Platona, o których posiadamy pewne doniesienia zarówno u samego Arystotelesa, jak i u starożytnych jego komentatorów (Aleksander z Afrodisias, Simplikios, Sextus Empiricus).

W każdym razie zarówno argument szósty, jak i cała dalsza część traktatu *O ideach* poświęcona była owym ἀκριβέστεροι τῶν λόγων, których rozpatrywanie zapowiada Arystoteles w *Met.* A 9, 990 b 15; pierwszym z nich był już piąty argument, dotyczący relacji wraz z przynależnym tu argumentem „trzeciego człowieka". Jednakże argument ten we własnym streszczeniu traktatu *O ideach* ujął Arystoteles bardzo lakonicznie, a to zapewne z dwóch względów: zakładał u słuchaczy znajomość tej problematyki oraz nie przypisywał argumentowi relacyjnemu tak wielkiego znaczenia — choć zaliczał go do „radykalniejszych" — jak zagadnieniu sprzeczności między ideami a pryncypiami platońskimi. Toteż po wstępnym omówieniu tej sprzeczności zaznacza wyraźnie, że na ten temat dałoby się jeszcze bardzo wiele powiedzieć (990 b 27).

I tą zapowiedzią — jak można przypuszczać — kończyła się księga pierwsza traktatu Περὶ ἰδεῶν. Oczywiście dokumentalnego potwierdzenia tej hipotezy chyba nigdy nie uzyskamy; dotychczasowa literatura na temat traktatu Περὶ ἰδεῶν — o ile nam wiadomo — sprawy jego podziału na księgi nie porusza[1].

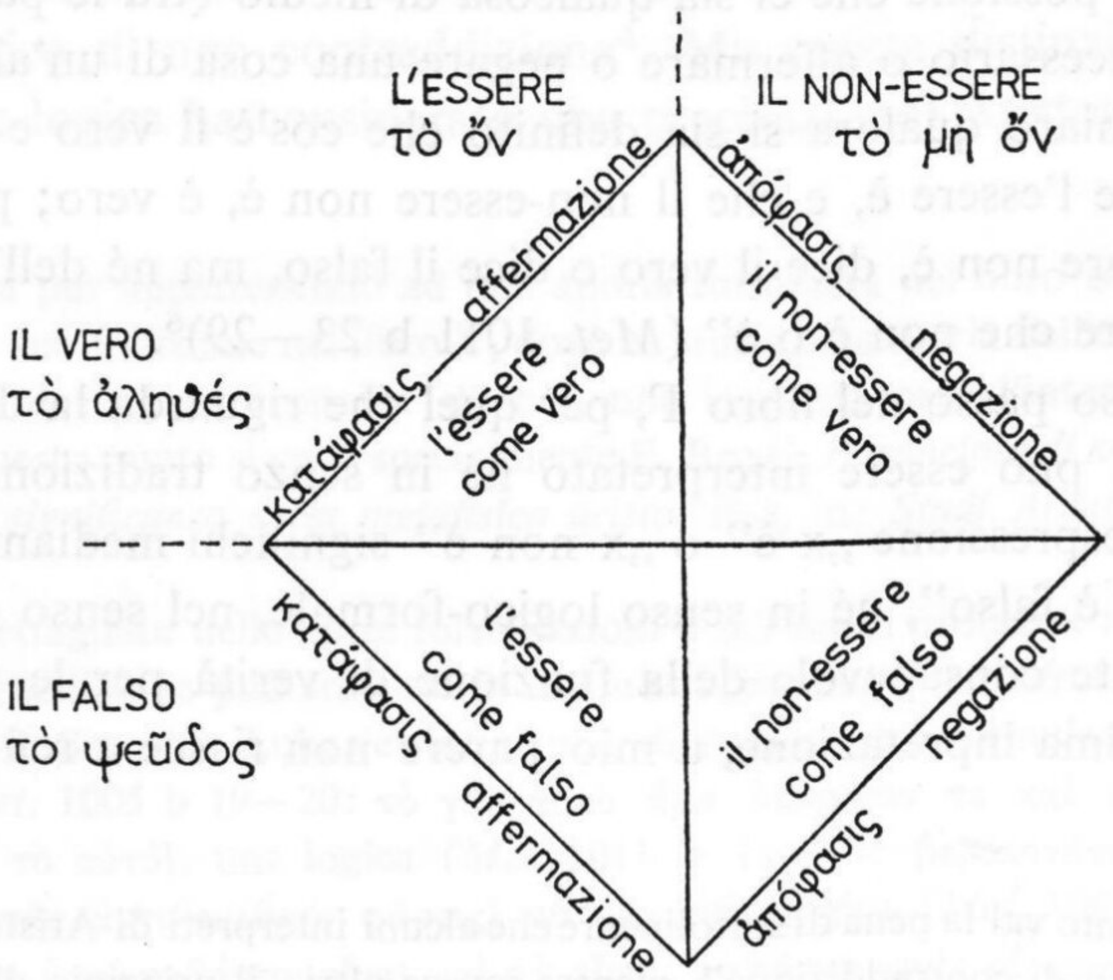
Ze źródeł natomiast wynika, że po zapowiedzi z 990 b 27 Arystoteles przechodzi do jej wykonania. Czy od razu po napisaniu pierwszej części traktatu to uczynił — nie wiemy. Może początkowo chciał poprzestać na krótkim omówieniu najważ-

[1] Jedynie I. Düring, *Aristoteles. Darstellung und Interpretation seines Denkens*, Heidelberg 1966, s. 252, porusza sprawę podziału streszczenia w *Met.* A 9 odpowiednio do ksiąg traktatu *O ideach*, umieszczając początek II księgi w 991 a 8.

te il concetto aristotelico dell'essere come vero, mentre invece la nozione di verità puramente formale, essendo per certi aspetti aliena al sistema logico di Aristotele, non può servirci a spiegare la basa dottrinale del principio di non contraddizione. In che consiste allora la connessione tra le parti della contraddizione e tra i valori del vero e del falso?

Il passaggio chiave che vi si riferisce proviene dal libro Δ di Aristotele e si accorda con la teoria della contraddizione. „Inoltre, l'essere e l'è significa che è vero, ed il non-essere ⟨significa⟩ che non è vero, ma falso, tanto riguardo all' affermazione che alla negazione, per esempio ⟨dire⟩ che «Socrate è musico» ⟨significa⟩ che questo è vero, oppure che «Socrate non è bianco» ⟨significa⟩ che è vero; ma ⟨d'altra parte⟩ il non è, ⟨per esempio⟩ «la diagonale è commensurabile», ⟨significa⟩ che questo è falso" (*Met.* Δ 7, 1017 a 31—35)[8].

La questione piú delicata consiste nella spiegazione dell'uso del verbo „essere" e „non-essere". Sostengo che in questo contesto (come pure negli altri simili) non si tratta del senso esistenziale-ontologico, ma piuttosto di un uso evidentemente predicativo. Ebbene, per inoltrarsi brevemente nei rapporti tra i suddetti concetti e le parti di contradizione, si può abbozzare il seguente diagramma:



---

i linguaggi formalistici (*Pojęcie prawdy w językach nauk dedukcyjnych*, Warszawa 1933; trad. tedesca in „Studia Philosophica" I 1935; trad. inglese in *Logic, semantics, mathematics*, Oxford 1956). Altrove il Tarski faceva anche esplicito riferimento alla definizione aristotelica di verità, formulata appunto in *Met.* I 7, 1011 b 26—27 (*The Semantic Conception of Truth and Foundation of Semantics*, Philosophy and Phenomenological Research IV 1944, p. 343). Non posso, tuttavia, condividere l'osservazione del Tarski che la cosiddetta „concezione classica" della verità, formulata da Aristotele, presuponga una equivalenza fra „essere vero" ed „essere" nel senso esistenziale („A sentence is true if it designates an existing state of affairs"); secondo il punto di vista adottato qui, l'essere ha, proprio esattamente nel senso aristotelico, un significato categoriale.

[8] *Met.* Δ 7, 1017 a 31—35: ἔτι τὸ εἶναι σημαίνει καὶ τὸ ἔστιν ὅτι ἀληθές, τὸ δὲ μὴ εἶναι ὅτι οὐκ ἀληθὲς ἀλλὰ ψεῦδος, ὁμοίως ἐπὶ καταφάσεως καὶ ἀποφάσεως, οἷον ὅτι ἔστι Σωκράτης μουσικός, ὅτι ἀληθὲς τοῦτο, ἢ ὅτι ἔστι Σωκράτης οὐ λευκός, ὅτι ἀληθές· τὸ δ' οὐκ ἔστιν ἡ διάμετρος σύμμετρος, ὅτι ψεῦδος.

xit spem rei publicae salvandae[3], frustra consulatum petente edocuit — ut iam paratus augureris auctorem orationi funebri quaedam etiam de rei publicae statu funesto immiscuisse.

Nam et illud veri simile videtur, Ciceronem eam orationem conscribendam sibi sumpsisse, ut libris de oratore confectis prima quaque atque ea satis idonea gravique occasione arrepta novae ac Graecorum more compositae laudationis exemplum praeberet. Qui quidem, cum in libris illis Antonii ore dixisset Romanorum laudationes, quibus in foro uterentur, aut testimonii brevitatem habere nudam atque inornatam aut ad funebrem scribi contionem, quae ad orationis laudem minime accommodata esset, de laudationibus componendis plura quaedam exposuit, ut Romani quoque — quibus esset eiusmodi laudationibus aliquando utendum, eisdemque nonnumquam etiam conscriptis utendum — ornandi causa Graecorum more, si quos vellent, laudare possent. Iam pridem autem vidit C. Laelium Q. Tuberoni orationem composuisse, qua Africanum avunculum laudaret (*De orat.* II 84,341). Serranum Africano certe est parva magnis componere; eo magis tamen putandum videtur laudationi Serrani quaedam graviora de rebus, quae tum essent, accessisse.

Sed ne in coniecturis iusto longius progressi in devia aberremus, iam finem huic disputatiunculae, si non verae, at veri simili, decentem ponamus.

Cracoviae

---

[3] Cf. *ad Quintum fratrem* III 7,2: *velim finem* (*angoris*) *adferat consulatus* (*Milonis*); *in quo enitar non minus quam sum enisus in nostro* (m.Dec.a.LIV).

„Jednakże największe trudności nasunąć może pytanie, na co właściwie przydają się formy [gatunkowe], czy to rzeczom wiecznym wśród dostrzegalnych, czy też tym, co powstają i giną; nie są przecież dla nich ani przyczynami ruchu, ani żadnej zmiany.

Co więcej, nie przyczyniają się wcale do wiedzy naukowej o rzeczach [zmysłowych], gdyż nie są ich substancją — inaczej musiałyby w nich się znajdować; a także nie [przyczyniają się] do ich istnienia, skoro nie znajdują się w rzeczach uczestniczących.

Można by domniemywać, że są one przyczynami w taki sposób, jak [przyczyną jest] białość domieszania do białego [przedmiotu]. Ale i to twierdzenie — które najpierw wysuwał Anaksagoras, a potem Eudoksos i niektórzy inni — jest nader podważalne; łatwo bowiem można nagromadzić wiele niemożliwych do przyjęcia konsekwencji w odniesieniu do tego mniemania".

Arystoteles nawiązuje tu do niektórych argumentów z ks. I. traktatu *O ideach* — zwłaszcza do metodologicznego i epistemicznego — starając się je pogłębić, jak to zobaczymy w odnośnej partii komentarza Aleksandra, przy której omawianiu także zastosujemy podpunkty.

a) Nie należy mnożyć bytów ponad konieczność.

Aleksander cytuje tu (*in Met.* 95,3—96,8) kilkakrotnie urywki z wyżej przytoczonego streszczenia Arystotelesa, z naciskiem przypominając argument metodologiczny (*Met.* A 9, 990a34—b11).

Widzimy, że Arystoteles pierwszy wprowadził argument tzw. „brzytwy Ockhama", który skrótowo wyraża formuła: *Entia non sunt multiplicanda praeter necessitatem.*

b) Idee nie są przyczynami.

Aleksander zaznacza (*in Met.* 96,8—33), że nie mogą one żadną miarą stanowić przyczyn dla bytów naturalnych, boskich czy też tych rzeczy, które podlegają ustawicznym zmianom, gdyż

(1) nie wywierają żadnego wpływu na ruch — a więc i na przemiany — tych przedmiotów;

(2) nie przyczyniają się w żaden sposób do wiedzy o tych przedmiotach i do ich poznania (poznanie to bowiem dotyczy form gatunkowych i substancji);

(3) nie przyczyniają się do istnienia owych przedmiotów; „ponieważ to, co przyczynia się do istnienia, tkwi w przedmiotach, doznających od niego w tym kierunku pomocy czy to jako ich materia, czy też jako forma; idee zaś nie tkwią w tych [rzeczach zmysłowych], lecz są od nich oddzielone" — kończy Aleksander tę część komentarza.

W koncepcji Platona (przed powstaniem *Parmenidesa*) jedną z cech doskonałości idei jest ich nieruchomość, a więc mogłyby one najwyżej być przyczyną nieruchomości. Tymczasem zarówno u ciał „boskich" w sferze niebiańskiej, jak u bytów ziemskich stwierdzamy ustawiczny ruch, tam kołowy i stały, tutaj wyrażający ciągłe przemiany.

Następujący w punkcie (2) argument epistemiczny pogłębia tu jego sformuło-

Eos LXX 1982
PL ISSN 0012–7825

DE VERBIS AUT LOCIS APUD LIDDELLIUM — SCOTTIUM NEGLECTIS

Scripsit

WŁODZIMIERZ APPEL

Nonnulla verba nova seu iamdudum alio sensu nota seu loca quaedam, quae apud Liddellium — Scottium neglecta sunt, in brevi nautico lapidario[1], cuius auctor falso Astrampsychi nomine appellatur invenimus. Haec autem sunt:

γλαῦκος — hoc tantum loco aliquam, ut videtur, adamantis speciem significat.

δίπωλος — non solum apud Hsch. s.v. συνωρίδα sed, etiam hic „currum duobus equis iunctum" significat: ἐφ' ἁρματι διπώλῳ sc. Ποσειδῶν.

δρύοψ (mss. et Graff — ἀρύοψ) — non solum „a kind of woodpicker" ut apud Ar. *Av.* 304 significat, sed etiam aliquem album lapidem: ἔχων τὸ μέσον λευκόν.

θαλασσόχροος (Pitra) — θαλασσόχρους (Graff et Mély, Ruelle) hic tantum adi. „qui colore maritimo nitet".

ταραχή — hic tantum „tumultum maris" aut omnino „periculum" significare videtur.

χαλκηδόνιος (mss. καλχηδώνιος, Graff καρχηδόνιος) — non solum apud Sm. *Is.* 54, 12 „chalcedony", sed etiam hic probabiliter eundem lapidem significat.

Torunii

---

[1] Hoc opusculum, sub falso auctoris nomine, primum a Pitra, *Spicilegium Solesmense*, t. III, 1856 editum est, item a H. Graff, *Mélanges gréco-romains*, St.-Pétersbourg 1856, p. 552 sq., et denique a Mély, Ruelle, *Les lapidaires de l'antiquité et du moyen âge*, t. II, fasc. 1, *Les lapidaires grecs*, Paris 1898, p. 191 sq.

automatisch die Adversativpartikel *uero* fällig gewesen, und wir sehen sie, auf U abgekürzt[120], in dem TU am Satzanfang. Dann war T die bekannte Abbreviatur für *te*. Da ME auf M abgekürzt werden konnte[121], *ut* wiederum auf U[122], das aus zwei Strichen besteht wie E in der Kursive, halten wir das E von ME für eine mißverstandene und darum falsch überlieferte Abbreviatur U für *ut*. Schon U konnte für *um*, TUU also für *tuum* stehen, und M natürlich für *me*. Hier würden wir in summa also lesen:

„T(e) u(ero), ut instituisti, m(e) *u*(t)[123] diligas, rogo proprieque tuu(m) m(e) esse tibi persuadeas".

Dies ist zwar eine spezifische Cicerostellung der Wörter, aber dessen Freund Plancus kannte sie und wußte sei — am Briefende! — richtig anzuwenden, um Cicero eine Freude zu bereiten.

Freiburg im Breisgau

---

[120] Zu U = uero s. Studemund, 310; Lindsay, 316; Bains, 50; Cappelli, 384.

[121] Zu M = me s. Lindsay, 117: MA = mea, 328: FAM = fame; Bains, 21: MI = mei; Cappelli, 225: MP = me praesente; Kopp, 216: M(e).

[122] Zu U = ut s. Studemund, 310f.: UU = uelut; Lindsay, 320; Bains, 51; Cappelli, 383; Kopp, 389: U = ut.

[123] Zum Ausdruck vgl. Cicero, *ad Fam.* X 9,3,10: (Plancus) te, ut diligas me, si mutuo te facturum scis, rogo; *ad Q. fr.* II 8,1: Tu uero ut me et appelles et interpelles et obloquare et colloquare uelim.

c) Paradoks mnożenia wzorów.

Sprawa idei w roli wzorców nasuwa jeszcze Arystotelesowi dalsze zastrzeżenia (*Met.* A 9, 991s27—b1):

„I poza tym [— jeżeli akceptujemy idee jako wzory —] trzeba przyjąć, że będzie więcej wzorów — a więc także idei — dla tej samej rzeczy; np. dla człowieka [ideę] żywego stworzenia oraz [ideę] stworzenia dwunożnego, a zarazem [ideę] człowieka samego w sobie. A dalej [musielibyśmy przyjąć] idee jako wzory nie tylko dla rzeczy zmysłowych, lecz także dla samych idei, np. rodzaj jako rodzaj idei; w konsekwencji to samo będzie stanowiło wzór i odbicie".

Z uwagi Aleksandra (*in Met.* 104, 19—21) o braku części powyższego tekstu Arystotelesa „w niektórych rękopisach" wynika, że komentator miał do dyspozycji kilka, a co najmniej dwa rękopisy *Metafizyki* i porównywał je między sobą.

Dalej (*in Met.* 104,21—105,27) przechodzi Aleksander od krytyki tekstu do problemów filozoficznych. Paradoks, że np. „człowiek" musiałby uczestniczyć w kilku ideach, wynika stąd, że skrajne skrzydło Akademików przyjmowało idee nie tylko dla jednostkowych bytów naturalnych, ale również dla ich grup, określonych według ówczesnej klasyfikacji.

Ponadto same idee musiałyby być powiązane między sobą w analogiczny sposób, co utworzyłoby jakąś niesłychanie rozczłonkowaną, prawie nieskończoną co do liczby hierarchię idei.

d) Błąd oddzielania form od rzeczy zmysłowych.

Zbliżając się ku końcowi swego streszczenia powraca Arystoteles do poruszonego już w I. księdze traktatu *O ideach* tematu i pisze (*Met.* A 9, 991b1—3):

„Ponadto niemożliwością wydaje się, aby substancja istniała odrębnie od tego, czego jest substancją; w jakiż więc sposób idee — będąc substancjami przedmiotów — istnieć mają osobno?"

Aleksander w komentarzu swoim (*in Met.* 105,30—106,6) zaznacza, że Akademicy, tworząc dla wyjaśnienia bytów ziemskich osobny, wzorcowy świat pozaziemskich idei, oddzielają owe idee od związanych z nimi rzeczy i rozbijają w ten sposób sztucznie byty złożone z materii i formy na odrębnie istniejące części.

Końcowa partia streszczenia autorskiego, dokonanego przez Arystotelesa, jest w księdze trzynastej nieco dłuższa niż w księdze pierwszej. W *Met.* A 9, 991b3—9 czytamy:

„A tak powiedziano w *Fedonie*, mianowicie, że formy są przyczynami zarówno istnienia, jak i powstawania. Zresztą nawet gdyby te formy [niezależnie] istniały, to jednak rzeczy w nich uczestniczące nie mogą powstawać bez przyczyny sprawczej; z drugiej znowuż strony powstaje wiele innych rzeczy — jak dom albo pierścień — dla których my [Platończycy] nie akceptujemy idei. Niewątpliwie więc przyjąć można, że również inne rzeczy [zmysłowe] tak istnieją jak i powstają dzięki tym przyczynom, które teraz wymieniliśmy".

Po tych słowach przechodzi Arystoteles w księdze pierwszej do krytyki liczb jako idei. Natomiast w *Met.* M 5 znajdujemy jeszcze osobne zakończenie rozważań na temat idei (1080a6—11):

„Niewątpliwie więc przyjąć można, że owe rzeczy, których idee — jak mówią

2. Zbędność i nieprzydatność idei.
   a) Nie należy mnożyć bytów ponad konieczność.
   b) Idee nie są przyczynami.
   c) Błędność koncepcji „mieszania się".
   d) Niemożliwość wyprowadzenia idei z pojęcia „bycia z czegoś".
3. Idee jako wzory — „puste słowa".
   a) Czy jakaś rzecz zmysłowa ukierunkowana jest ku ideom?
   b) Możliwość podobieństwa bez wzorowania.
   c) Paradoks mnożenia wzorów.
   d) Błąd oddzielania form od rzeczy zmysłowych.

Jak widać z zestawienia, Arystoteles zgodnie ze swą zapowiedzią (990 b 27) omawia w II księdze zwłaszcza te problemy, które określił mianem ἀκριβέστεροι τῶν λόγων, przy czym księga ta była zapewne dłuższa od pierwszej (w streszczeniu w *Met.* A 9 na I ks. przypadałoby 30 wierszy, na II ks. 47 wierszy — w myśl proponowanego tu podziału).

Omówione materiały rzucają również pewne światło na metodę pracy Arystotelesa. Już w I księdze zauważyć się daje gradacja ciężaru gatunkowego argumentów *a minore ad maius*; podobny jest układ w księdze drugiej, przy czym jako całość wywody jej mają bardziej jeszcze dogłębne znaczenie w porównaniu z pierwszą.

Istnienie dwóch wersji streszczenia autorskiego nie podważa ich ogólnie uznawanej autentyczności; pierwsza miała charakter historyczny, druga polemiczny. W pierwszej formułuje Arystoteles swoje wypowiedzi w pierwszej osobie liczby mnogiej („wykazujemy", „zakładamy" itp.) występując jako członek szkoły; w drugiej wszystkie tego rodzaju zwroty z pedantyczną dokładnością przekształcone są na 3. os. 1. mnogiej: „(Akademicy) twierdzą", „(Akademicy) zakładają" itp. (w jednym przypadku na wyrażenie nieosobowe), co zaostrza ton wypowiedzi.

Jaki okres rozdzielał powstanie obu wersji streszczenia, trudno ustalić; jest rzeczą prawdopodobną, że sam traktat *O ideach* został napisany już w pierwszych latach pobytu Arystotelesa w Akademii, streszczenie w *Met.* A 9 krótko po śmierci Platona, drugie zaś (*Met.* M 4—5) później. Krytyka Stagiryty zwraca się przede wszystkim przeciwko skrajnemu odłamowi zwolenników teorii idei.

Czy wszystkie przytoczone w streszczeniach argumenty znajdowały się już w pierwotnym tekście traktatu *O ideach*? Pewność posiadamy jedynie co do tych, o których Aleksander w komentarzu swoim wyraźnie to poświadcza. Jeśli chodzi o inne, stopień prawdopodobieństwa jest niejednakowy. Zarówno bowiem sam Arystoteles, jak i jego komentator mógł wzbogacić pierwotną treść w dodatkowe argumenty.

Główny walor krytyki, jaką przeprowadza Arystoteles, polega na tym, że jest ona z reguły immanentna. Wykazując wewnętrzne sprzeczności teorii, podważa ją Stagiryta w sposób jak najbardziej skuteczny. Wiadomo też, że idealizm w tak skrajnej postaci, jaką on tu zwalcza, nie pojawił się już później u żadnego z następców Platona aż do czasów Plotyna.

Poznań

3. Idee jako wzory — „puste słowa".

W dalszym ciągu swego streszczenia kwestionuje Arystoteles rolę idei jako ewentualnych wzorów dla rzeczy ziemskich (*Met.* A 9, 991a20—23):

„Bo mówienie, że stanowią one wzory a inne [rzeczy] mają w nich udział, to puste słowa i przytaczanie poetyckich metafor. Jakaż bowiem rzecz w działaniu swoim skierowana jest ku ideom?"

Odpowiednikiem tego tekstu są u Aleksandra dość obszerne wywody, zaczerpnięte zapewne — podobnie jak i cała partia komentarza, odnosząca się do *Met.* A 9, 990a28—991b9 (lub *Met.* M 4—5, 1079a24—1080a11) — po części z II księgi traktatu *O ideach*, po części także z innych dzieł Arystotelesa.

Omówimy je w podpunktach:

a) Czy jakaś rzecz zmysłowa skierowana jest ku ideom?

W odnośnej partii komentarza Aleksandra (*in Met.* 100,38—101,31) występuje Arystoteles jako lekarz i biolog; przyczynę materialną i sprawczą bytów naturalnych widzi on przede wszystkim w akcie kopulacyjnym, ogólniej zaś mówiąc, w rozrodzie regulowanym prawami przyrody, przy czym zawsze obowiązuje zasada jedności gatunków (człowiek rodzi człowieka). Dla jakiegokolwiek — świadomego czy nieświadomego — wzorowania się na rzekomych ideach nie ma tu po prostu miejsca.

b) Możliwość podobieństwa bez wzorowania.

W dalszym ciągu skrótu w *Met.* A 9 czytamy (991a23—27):

„Jest przecież całkiem możliwe do przyjęcia, że istnieje i powstaje coś podobnego do jakiejś istniejącej rzeczy, choć nie jest na niej wzorowane; np. niezależnie od tego, czy Sokrates istniał czy nie istniał, mógł się urodzić ktoś podobny do Sokratesa; jasne też, że to samo byłoby możliwe, gdyby Sokrates był wieczny [jak idea]".

Argumentacja Arystotelesa budzi w tym miejscu pewne zdziwienie. Skoro bowiem podobieństwo jest relacją, to w jaki sposób miałaby ona powstać i jak mielibyśmy ją zauważyć, gdy jeden z dwu jej członów mógłby w ogóle nie istnieć? Wszelako nie o to Stagirycie w tym miejscu chodzi. Celem jego rozumowania jest wykazanie, że podobieństwo dwóch bytów naturalnych czy sztucznych nie dowodzi jeszcze zależności jednego z nich od drugiego lub faktu, jakoby jeden od drugiego pochodził.

Z takiego też punktu widzenia patrzy na tę sprawę Aleksander (*in Met.* 102,3—104,18), który w swych obszernych wyjaśnieniach nawiązuje tu jeszcze do punktu poprzedniego. Znowu ukazuje się tu Arystoteles jako badacz przyrody, opierający swe stwierdzenia na obserwacji i eksperymencie.

W negatywnej części cytowanych przez Aleksandra rozważań podkreślana jest także logiczna strona problemu: podobieństwo nie stanowi dostatecznej racji do przyjęcia, że jakiś byt wzorowany jest na drugim.

Tak samo ewentualne podobieństwo między przedmiotami naturalnymi a ideami — gdyby one istniały — również nie rozstrzygałoby kwestii ich roli jako wzorów ani jako czynnika stwórczego, którą im Akademicy przypisują.

W pozytywnej części argumentacji znowu znajdujemy nawiązanie do zasady niezmienności gatunku; przyrodnicze rozumowania dominują w tej partii komentarza.

Cały wywód zdąża do tego, aby wykazać, że zgodnie z tezami Akademików powinnyby istnieć wyłącznie idee bytów substancjalnych, podczas gdy — zdaniem Arystotelesa — jeżeli już mielibyśmy akceptować idee, to musiałyby istnieć także idee własności przypadłościowych.

Jeżeli chodzi o dodane w tym miejscu zdania, jakie znajdujemy w księdze XIII 4 (1079 b 3—11), to stanowią one niejako kropkę nad „i" przez swoją *deductio ad absurdum*. Uderza w ich tonie zaostrzenie sposobu formułowania przez Arystotelesa kontrargumentów; wyrażenia w stylu „całkiem pusta gadanina" (bo jak inaczej przetłumaczyć κενὸν παντελῶς) daremnie szukalibyśmy w streszczeniu, które czytamy w *Met.* A 9, gdzie pojawia się tylko łagodniejsze w brzmieniu wyrażenie κενολογεῖν (wypowiadać puste słowa). Do tej sprawy wypadnie jeszcze powrócić w uwagach końcowych niniejszego artykułu.

Zwróćmy teraz uwagę na to, co w odniesieniu do powyższej wypowiedzi Arystotelesa mówi Aleksander z Afrodisias w swoim komentarzu do *Metafizyki*; wywody jego[2] są tutaj tak obszerne, że wydawało się pożyteczne ująć je w punkty i podpunkty (ze względu na szczupłe ramy artykułu podajemy wywody Aleksandra przeważnie w streszczeniu):

1. Problem uczestnictwa

a) Idee jako wzory i jako twierdzenia prawdziwe.

Na ten temat znajdujemy u Aleksandra (88, 20—89,7) dwa sformułowania, a mianowicie —

1. że Akademicy widzą w ideach wzory rzeczy im przyporządkowanych;

2. że nasze prawdziwe twierdzenia stanowią w sensie egzystencjalnym sprawdzian istnienia odnośnych idei, i to również w stosunku do przypadłości.

Wobec obu aktualny jest zarzut Arystotelesa, wysunięty już w I księdze rozprawy *O ideach*, że dowody Akademików wykazują za mało lub zbyt wiele; według bowiem Stagiryty konsekwentne podejście do problemu mogłoby najwyżej proponować idee tylko dla substancji.

Z ideami jako wzorami spotkamy się jeszcze.

b) Wykluczenie uczestnictwa przypadłościowego.

W tym dość długim tekście swego komentarza (89,8—90,11) powołuje się Alek-

---

[2] Przytaczane teksty podano w przekładzie własnym wg wydań: *Aristotelis Metaphysica*, recognovit et enarravit H. Bonitz, Bonnae 1848—49, 2 vol.; *Aristotele's Metaphysics*, A Revised text with Introduction and Commentary by W. D. Ross, Oxford 1924, 2 vol.; *Alexandri Aphrodisiensis in Aristotelis Metaphysica commentaria*, ed. M. Hayduck, Berolini 1891; *Aristotelis fragmenta selecta*, recogn. W. D. Ross, Oxonii 1970.

Natomiast z literatury przedmiotu wymienić tu należy następujące pozycje: E. Zeller, *Die Darstellung der Platonischen Philosophie bei Aristoteles* (Platonische Studien), Tübingen 1839; H. Karpp, *Die Schrift des Aristoteles Περὶ ἰδεῶν*, Hermes LXVIII 1933, s. 384—391; P. Wilpert, *Reste verlorener Aristotelesschriften bei Alexander von Aphrodisias*, Hermes LXXV 1940, s. 369—396; P. Wilpert, *Das Argument vom „dritten" Menschen*, Philologus XCIV 1941, s. 51—64; I. Düring, *Aristoteles. Darstellung und Interpretation seines Denkens*, Heidelberg 1966; W. Jaeger, *Studien zur Entstehungsgeschichte der Metaphysik des Aristoteles*, Berlin 1912; J. N. Teodoracopoulos, *Relations entre Aristote et Platon* (w materiałach z Symp. Arist. w Salonikach 1978); H.-G. Gadamer, *Amicus Plato magis amica veritas*, w: *Platos dialektische Ethik und andere Studien zur platonischen Philosophie*, Hamburg 1968.

sander ponownie na wyprowadzony już z doktryny o ideach *per deductionem ad absurdum* wniosek, że istnieć mogłyby jedynie idee substancyj. Arystoteles nie dopuszcza wprawdzie transcendentnego istnienia idei, ale zapewne już w traktacie *O ideach* stosował metodę krytyki immanentnej, z której wynikało, że gdyby idee nawet istniały, to jedynie dla substancji ziemskich, a nie w zakresie przypadłości. Tu również znajdujemy (*in Met.* 89,24) myśl określającą jako szczyt nonsensu (ἄτοπον μάλιστα) stanowisko, według którego nie wszystkie idee miałyby posiadać tę samą naturę.

c) Przykład na uczestnictwo przypadłościowe.

Jako przykład takiego uczestnictwa omawia Aleksander (90,12—91,5) diadę, która — „będąc diadą przez wspólność z diadą [jako formą gatunkową] — jeżeli [zarazem] uczestniczy w wieczności, to [ma swój udział] w wieczności przypadłościowo". W dalszym ciągu bardzo jasnych na ten temat wywodów podkreśla Aleksander w ślad za Arystotelesem różnicę między uczestnictwem istotnościowym, warunkującym podobieństwo, a przypadłościowym, które takiego podobieństwa nie wywołuje.

Pamiętać tu jednak należy, że Arystoteles w przytoczonym przez Aleksandra rozumowaniu wcale nie akceptuje idei, a tylko wykazuje błędność tezy Akademików, przypisujących idee także pewnym bytom niesubstancjalnym.

d) Uczestnictwo w sensie predykacji.

W dalszym ciągu komentarza Aleksandra (91,5—13) czytamy: „Napisano w których [rękopisach Arystotelesa]: Trzeba, aby każda rzecz uczestniczyła [w idei] w tym aspekcie, w jakim orzeka się o niej jako o przedmiocie. A przy takim ujęciu tekstu [trzeba by przyjąć], że [Arystoteles] wysuwa tezę, w myśl której przedmioty uczestniczące w idei uczestniczą w niej istotnościowo i według tego, co się o nich będzie orzekało jako o przedmiotach".

Pierwsze zdanie powyższej partii komentarza dowodzi, że Aleksander dysponował kilkoma — a w każdym razie więcej niż jednym — rękopisami traktatów Arystotelesa.

Ponadto słowa „i według tego, co się o nich będzie orzekało" wykazują, że pisząc je, posiadał już Arystoteles koncepcję swego systemu kategorialnego. Nie wiemy jednak, czy w tej partii komentarza Aleksander wykorzystał traktat *O ideach*, czy też oparł się na późniejszych wypowiedziach Arystotelesa.

e) Stosunek bytów ziemskich do pozaziemskich przykładem uczestnictwa istotnościowego.

Znajdujemy tu (Al. Aphr. *in Met.* 91, 13—31) analizę stosunku, jaki miałby łączyć „rzeczy ziemskie" z ideami. Stosunek ten — gdybyśmy go chcieli za Akademikami rozumieć jako uczestnictwo — mógłby stanowić jedynie uczestnictwo istotnościowe. Uczestnictwo bowiem akcydencjalne, zamiast objaśniać świat za pomocą hierarchii bytów — a to przecież było zamierzeniem Akademików — dawałoby raczej obraz zbliżony do mitycznego chaosu na skutek powiązania wszystkich rzeczy z wszystkimi.

f) Paradoksy zróżnicowania idei.

Dalsze obszerne wywody Aleksandra (*in Met.* 91, 31—92, 28) zmierzają ku temu,

Tak więc mamy w *Odprawie* zarysowane trzy rodzaje strofy, różnowersową, równowersową, obie należące do systemu sylabicznego, wreszcie nieregularną sylabotoniczną.

Wiadomo, że polski sylabotonizm rozwinął się w pełni u schyłku XVIII stulecia, a rozkwit swój osiągnął dopiero pod piórami poetów romantycznych[6]. Ma on dwa źródła, rodzime, to jest melikę ludową, oraz metrykę antyczną, z której pochodzi aparat pojęciowy sylabotonizmu, pojęcie stopy. Inna rzecz, że poza nazwą poszczególne stopy niewiele mają wspólnego z antycznymi. Polszczyźnie brak bowiem iloczasu, podziału na krótkie i długie zgłoski, które zastąpiono odpowiednim następstwem akcentowanych i nieakcentowanych. W polskim sylabotonizmie do rygoru równej liczby sylab w wierszu doszedł wymóg uporządkowania akcentów.

Poważnie o przekładach tragedii greckich na język polski można mówić dopiero w XIX stuleciu, kiedy to już obok bardzo żywotnego systemu sylabicznego (który do dzisiaj nie utracił znaczenia i utrwalił się w świadomości zbiorowej) rozwinął się sylabotonizm. Nie odczuwano go nigdy i nie traktowano jako systemu obcego. W przekładach tego czasu zauważyć można równoczesne umieszczanie chórów w nieregularnych strofach sylabicznych obok chórów o toku sylabotonicznym. Przy czym sylabotonizm przekładów nie miał być odpowiednikiem metrycznym oryginału. To już raczej strofa sylabiczna, różnorodnie rymowana, składająca się z wierszy o różnorakiej długości mogła w jakimś stopniu nawiązywać do polimetrii chórów greckich.

Po sporadycznych przekładach — głównie tragedii Sofoklesa — na początku stulecia (F. Wężyk, *Król Edyp* 1805, J. Mihanowicz 1817; T. Eliasiewicz, *Edyp w Kolonie* 1829, *Orestes* Eurypidesa 1829), przekłady całej zachowanej twórczości poszczególnych poetów ukazują się w drugiej połowie. Nie trzeba dodawać, że poprzedzała je zwykle publikacja poszczególnych dramatów w czasopismach, niekiedy o dwadzieścia lat przed edycją książkową. Stopniowo ukazują się tłumaczenia Z. Węclewskiego[7] obejmujące trzech tragików, Kaszewskiego[8], Czubka[9], Szujskiego[10].

Węclewski oskarżony przez Morstina[11] o to, że pracowicie naśladuje miary greckich oryginałów, i to z jak najgorszymi rezultatami, postępował tak tylko wyjątkowo. Dokładniejsze przyjrzenie się jego chórom wykazuje, że stosuje on swobodnie wszystkie sobie znane rodzaje wiersza polskiego. I tak dla przykładu opu-

---

[6] *Sylabotonizm*, s. 40—106.

[7] *Tragicy greccy*, przekład Z. Węclewskiego, t. I: *Tragedie Eschylosa*, Poznań 1873, t. II: *Tragedie Sofoklesa*, Poznań 1875, t. III: *Tragedie Eurypidesa*, cz. I—III, Poznań 1881—1882.

[8] Sofokles, *Tragedie*, przeł. K. Kaszewski, Warszawa 1888; Ajschylos, *Tragedie*, przeł. K. Kaszewski, Warszawa 1895, Biblioteka Najcelniejszych Utworów Literatury Europejskiej.

[9] Sofokles, *Edyp w Kolonie*, przeł. J. Czubek, Tarnów 1876; *Antygona*, Kraków 1881; *Król Edyp*, Kraków 1880.

[10] *Dzieła J. Szujskiego*, wydanie zbiorowe, S.I, t. V: *Dramata tłumaczone*, Kraków 1887, zawierają przekłady Ajschylosa, *Prometeusz w okowach*, *Persowie*, *Oresteja*.

[11] L. H. Morstin, *Moja praca nad przekładem utworów Sofoklesa, Horacego, Lope de Vegi, Calderona i Goethego*, w: *O sztuce tłumaczenia*, praca zbiorowa pod red. M. Rusinka, Wrocław 1955, s. 280 n.

wanie z I. księgi w tym sensie, że skierowany jest już wyraźnie w stronę umiarkowanego realizmu, cechującego późniejszą filozofię Arystotelesa.

W konsekwencji tych przemyśleń odmawia Arystoteles ideom również funkcji przyczyn istnienia rzeczy ziemskich.

c) Błędność koncepcji „mieszania się".

W dłuższej partii swego komentarza (*in Met.* 96,33—98,24) ukazuje nam teraz Aleksander, w jaki sposób Arystoteles zwalcza poglądy Anaksagorasa z Klazomenai i Eudoksosa z Knidos, wyprowadzając — jak zwykle — z ich teorii różne niemożliwe do przyjęcia konsekwencje.

Homoiomeryzm Anaksagorasa jest ogólnie znany; Aleksander powołuje się na jego krytykę u Arystotelesa w *Met.* A 3 (984a 11nn).

Eudoksos — zaprzyjaźniony z Platonem — twierdził, że inne byty powstają z mieszania się idei między sobą, co również prowadzi do paradoksalnych konsekwencji; musiałyby być materialne (gdyż kopulacja jest sprawą ciał), a także zawierać pewne przeciwieństwo, gdyż mieszanie się następuje na bazie przeciwieństwa itd. Zbijając te teorie nie neguje przecież Arystoteles, że przedmioty zmysłowe mają charakter złożony; składają się wszelako z materii i formy, a nie z idei oraz jej materialnego odpowiednika[3].

Pod koniec swych uwag mówi Aleksander wyraźnie: „Wiele takich niemożliwych do przyjęcia konsekwencji wykazał [Arystoteles] w drugiej księdze pisma *O ideach*, badając tę kwestię.

d) Niemożliwość wyprowadzenia idei z pojęcia „bycia z czegoś".

W dalszym ciągu swojego streszczenia autorskiego z traktatu *O ideach* stwierdza Arystoteles w sensie uogólniającym (*Met.* A 9, 991a 19n = *Met.* M 5, 1079b 23n.): „Wszelako nie da się z form [gatunkowych] niczego wyprowadzić na żaden ze zwykłych sposobów użycia wyrażenia [«być z czegoś»]".

W dość długich wywodach, poświęconych komentowaniu tego zdania, omawia Aleksander (*in Met.* 99,1—100,37) owe „różne sposoby użycia" wyrażenia „być z czegoś". Znamy je z Arystotelesowego słownika filozoficznego — tak bowiem można określić V. księgę *Metafizyki*, gdzie c. 24 (1023a26—b11) poświęcone jest temu pojęciu; Stagiryta omawia je tam w znaczeniu tworzywa, źródła ruchu, składnika i wreszcie następstwa chronologicznego.

Zaznaczyć trzeba, że Aleksander przy komentowaniu tego wyrażenia w *Met.* A 9 posługuje się tymi samymi przykładami, które znajdujemy w *Met.* V 24; były mu one — jak cała spuścizna filozoficzna Arystotelesa — dobrze znane, a zapewne nie istniały jeszcze wtedy, gdy Arystoteles pisał traktat *O ideach*; tym niemniej mógł już posiadać koncepcję sformułowanych później znaczeń tego terminu.

Możliwe jest również, że dodał ten punkt dopiero przy pisaniu swego streszczenia autorskiego w *Met.* A 9.

---

[3] Warto może wspomnieć, że Aleksander sam jest autorem traktatu o mieszaninach pt. Περὶ μείξεως καὶ αὐξήσεως, którego dwa pierwsze rozdziały podają zarys historyczny rozwoju pojęcia mieszaniny.

tenlosigkeit stark attackieren, nach einigen Sätzen auf die Autorität Aristophanes' als Gegenargument beruft. Auch aus den Parallelen zwischen Sappho und Sokrates geht nicht immer hervor, ob der Philosoph ein Gläubiger der Poetin war oder umgekehrt. Der englische Philolog J. Tate[19] sieht das unserem Autor nach, indem er unterstreicht, dass er hauptsächlich ein Konzertredner ist und das rechtfertigt schon in gewisser Hinsicht solche Fehltritte.

Diese Deklamation analysierend möchte ich auf das Argument aufmerksam machen, dass ἔρως ἀνδρεῖος Tapferkeit hervorruft, auf die hier angeführte Interpretation des Verhältnisses von Patroklos zu Achilles, auf die Verteidigung Sokrates', die kynische Tradition hat, und schliesslich auf den Vergleich dieses Philosophen mit Sappho.

Darüber, dass ἔρως ἀνδρεῖος die Verliebten zu Taten bewegt, die grossen Mut erfordern, sprach Pausanias in seiner Lobrede auf Eros im *Gastmahl* Platons[20] und beruft sich dabei auf das Beispiel Harmodios' und Aristogeiton. Mit der Richtigkeit dieses Argumentes polemisiert Sokrates im *Gastmahl* des Xenophon[21]. Das musste wohl einer der Punkte der Lobrede auf Eros sein, da auch Plutarch sagt, dass ein Verliebter im Kampf keinen Ares[22] benötigt. Er illustriert das am Beispiel eines gewissen Kleomachos aus Pharsalos, der sich vor seinem Geliebten mit seinem Mut rühmen wollte und so zur Zerschlagung der Feinde im Kampf beitrug. Es ist anzunehmen, dass im Altertum eine recht ansehnliche Zahl verschiedener *amatoriae narrationes* existierte, auf welche um Beispiel nicht nur Schüler, die ἐρωτικοὶ λόγοι als Schulübungen schrieben, zurückgriffen, sondern auch anerkannte Schriftsteller. Spuren solcher Sammlungen sind Kapitel VII *de amicitiae vinculo* im IV Buch *Factorum dictorumque memorabilium* von Valerius Maximus, *Amatoriae narrationes* in den *Moralien* Plutarchos' oder auch das Buch XII *Variarum historiarum* von Claudius Aelianus. Man kann auch annehmen, dass eines dieser beispielhaften Paare von Geliebten Patroklos und Achilles waren. Nicht nur Maximos beruft sich auf sie, sondern auch der über die Liebe disputierende Plutarchos[23] sowie Lukianos[24], der diejenigen verspottet, welche von ihrer reiner Freundschaft fabeln, wobei er auf die Autorität von Aischylos selbst zurückgreift[25].

Die Autoren der Zweiten Sophistik knüpfen auch hier deutlich an das *Gastmahl*

---

[19] In der Rezension aus dem Buch G. Soury, *Aperçus de philosophie religieuse chez Maxime de Tyr*, Paris 1942, in The Classical Review XL 1946, S. 51. Soury weist dem Rhetor eine Reihe von Unkonsequenzen im Denken nach. Auf die, welche den Vergleich zwischen Sappho und Sokrates betreffen, wies K. J. Dover hin, *Greek Homosexuality*, London 1978, S. 174.

[20] Plat. *Conv.* 182 c.

[21] Xen *Conv.* VIII 32 und weiter. Zum Thema: Unterschiede in dem Ansicht zur Liebe in *Gastmahl* des Platon und des Xenophon siehe R. Flacelière, *A propos du Banquet de Xenophon*, REG LXXIV 1961, S. 93—118.

[22] *Amat.* § 17 760 d.

[23] *Amat.* § 17 761 d.

[24] *Amores* § 54.

[25] Es geht um „Mirmidonen". Lukianos führt davon sogar ein Fragment an (136 N^2):

μηρῶν τε τῶν σῶν εὐσεβὴς ὁμιλία.

się w poezji starożytnej, wymienia też współczesnego humanistę, Niccolo Perottiego, dodając, że przecież Rudolf Agrykola też wykładał *Satyry* Horacego w Akademii Krakowskiej[19]. W zakończeniu wypowiada swą opinię o całej awanturze, pomawiając swych adwersarzy raczej o nienawiść i zazdrość niż rzeczowe racje.

Burzliwe przygody Waleriana i jego wysiłki w obronie studiów nad piśmiennictwem starożytnym, które w owych czasach szczególnie ważne miejsce zaczęło zajmować, na pewno nie pozostały bez znaczenia. Nurt humanistyczny pogłębiał się, wyrastało już nowe pokolenie pisarzy, poetów i uczonych, których nazwiska stały się głośne, a w ich utworach odbijało się bogactwo starożytnej spuścizny, kształtującej narodową kulturę.

Niewielki wycinek procesu tworzenia się tej nowej kultury przedstawiony tu w zarysie wart jest chyba, by zapoznać się z nim jako świadectwem walki o pogłębienie nurtu humanistycznego, w którym niepoślednią rolę i na naszym terenie odgrywała mowa Bazylego, wielkiego Ojca Kościoła. Dodać należy zarazem, jże była to chyba ostatnia konfrontacja ideologiczna i naukowa w tej materii.

Warszawa

ST. BASIL THE GREAT IN THE HUMANISTIC TREND IN POLAND

Summary

The problem of the attitude of the Christian philosophy of life to the secular upbringing and education, which in St. Basil the Great's time were still based on the pagan writings, found many early utterers and apologists among the Eastern Church Fathers. As one of them, Basil dealt with this problem in his essay dedicated to young people and entitled *Address to young men, on how they might derive benefit from Greek literature*. He encouraged them to study the pagan literature providing that the choice of authors and writings should meet the requirements of the Christian faith. In the early Renaissance his essay turned out to be a useful or even necessary means of struggle to carry out the study of the ancient literature. The essay was translated first from Greek to Latin by Leonardo Bruni (in 1405); since then it spread all over Europe in a hand-written form at first, but after the invention of print nineteen impressions of the essay appeared in Italy, Germany and Spain till the end of the year 1500. The considerable number of reprints indicates a great interest and popularity of the essay all the more so as there were many dissentient voices against the study of the ancient, pagan literature. The *Address* also reached Poland which is testified by a number of the 15th century manuscripts marked with the signs of Polish provenience of those days in the Jagellonian Library. From the beginning of the 16th century printed issues were coming to Poland. One of them published in 1508 was closely connected with Poland thanks to the inscription to a Cracovian, Christophorus Ursinus, made by the editor. In Poland, however, there was an opposition against the humanistic trends; it became stronger after Luther's pronouncement of his doctrine and took the form of violent attacks several times. One of them made Matthias Valerianus, a Dominican friar, publish Basil's essay in Cracow (1534), after he had been brutally assaulted for his lecture

[19] *Liber diligentiarum* Akademii Krakowskiej notuje jego wykłady: *Horatii Sermones seu Satirae* pod r. 1520, wykładano je poza tym w latach 1502, 1526, potem znów od r. 1538. Wykłady Waleriana *Satyr* Horacego, jak i *Topik* Cycerona nie widnieją w tych spisach.

niejszego z rozpatrywanych w części pierwszej problemów, tzn. na zagadnieniu stosunku idei do pryncypiów. Widzimy jednak, że ostatecznie tym się nie zadowolił, przypuszczać więc wolno, że w tym miejscu zaczynała się księga druga.

Rozważania tej księgi rozpoczyna Arystoteles znowu — podobnie jak w pierwszej — od zagadnień lżejszego kalibru; nawiązuje przy tym do rozumowań poprzednich, aby wykazać sprzeczności wewnętrzne nauki o ideach. I oto w *Met.* A 9, 990 b 28—991 a 8 czytamy:

„A z punktu widzenia konieczności oraz [całokształtu] poglądów na ich temat, jeżeli istnieją formy gatunkowe, w których coś może mieć udział, to koniecznie mogą być nimi tylko idee substancji; takie bowiem uczestnictwo ma miejsce nie na sposób przypadłościowy; trzeba zaś, aby każda rzecz jednostkowa uczestniczyła [w idei] w tym aspekcie, w jakim nie orzeka się o niej jako [o przypadłości] substratu.

Twierdzę bowiem, że jeśli coś ma udział w dwoistości samej w sobie, wtedy ma ono także udział w wieczności, ale przypadłościowo, gdyż dwoistości [samej w sobie] przysługuje wieczność. Tak więc formy gatunkowe muszą być substancjami; to samo bowiem oznacza substancję w świecie ziemskim i pozaziemskim.

Inaczej, cóż by miało za sens mówić, że istnieje coś poza tymi [bytami zmysłowymi], a mianowicie jakaś jedność obejmująca liczne [rzeczy jednostkowe]?

Skoro zaś identyczna jest forma idei oraz rzeczy w nich uczestniczących, to muszą mieć coś wspólnego; dlaczegoż bowiem u diad zniszczalnych i u [diad] wiecznych — a jest ich wiele — pojęcie dwoistości miałoby w większym stopniu być jednym i tym samym niż u diady samej w sobie i jakiejkolwiek [diady] zmysłowej? Jeżeli natomiast nie jest identyczne, wtedy [idee i rzeczy w nich uczestniczące] byłyby jedynie homonimami, podobnie jak gdyby ktoś człowiekiem nazwał Kaliasza i [jego posąg] drewniany, nie biorąc przy tym pod uwagę żadnej wspólności między jednym a drugim". (Ten i dalsze cytaty z Ar. *Met.* w przekładzie własnym autora).

W tym właśnie miejscu druga wersja streszczenia autorskiego z traktatu O *ideach*, zawarta w *Met.* M 4, rozszerzona jest o kilka zdań (1079 b 3—11):

„Jeżeli zaś przyjmiemy, że pod innymi względami definicje ogólne pokrywają się z formami gatunkowymi — jak na przykład z formą koła samego w sobie [definicja] figury, powierzchni oraz pozostałych składników jego definicji, przy czym trudno będzie stwierdzić, co czego dotyczy — wtedy należy się zastanowić, czy nie będzie to całkiem pusta gadanina.

Do czego bowiem będzie się dodawało [owo określenie]? Do punktu środkowego, czy do powierzchni, czy do wszystkiego razem? Wszystko bowiem, co składa się na substancję, tworzy ideę, np. «stworzenie żywe» i «dwunogie». Ponadto jasne jest, że [owo określenie] musiałoby koniecznie być czymś samodzielnym, jak powierzchnia jest pewną naturą, która przysługuje wszystkim rodzajom jako gatunek".

Jak widzimy, opiera się Arystoteles w dalszym ciągu na pryncypiach Akademickich i wyprowadza z nich wnioski, które ujawniają — podobnie jak w argumentach poprzednich— sprzeczności wewnętrzne w twierdzeniach Akademików, a zwłaszcza skrajnie idealistycznego ich odłamu.

Konieczność, o której mowa na początku, jest oczywiście koniecznością wynikania paradoksalnych konsekwencji z argumentów na rzecz teorii idei, podobnie jak w rozumowaniach pierwszej części traktatu.

„L'essere come vero ed il non-essere come falso riguardano l'unione e la divisione, e, presi insieme, riguardano le ⟨due⟩ parti della contraddizione. Il vero è l'affermazione in riferimento a ciò che è congiunto e la negazione in riferimento a ciò che è diviso; il falso, invece, ⟨si riferisce⟩ all'altra parte della contraddizione. [...]

Poiché l'unione e la divisione sono nell'intelletto e non nelle cose..., questo appunto cio che l'intelletto unisce o divide è l'essenza, o la qualità, o la quantità, o qualche altra ⟨categoria⟩" (*Met.* E 4, 1027b18—22, 29—32)[13].

Di conseguenza la sede delle parti della contraddizione (affermazione — negazione) di cui parla Aristotele a proposito della definizione del vero e del falso, è sempre il nesso predicativo della copula εἶναι (= ὑπάρχειν = κατηγορεῖσθαι κατά), che viene fornito mediante i modelli semantici delle categorie, i quali — per l'unione o la divisione dei termini denotanti le sostanze e i loro accidenti — rendono possibile ogni discorso enunziativo riguardante qualsiasi campo del sapere. Quanto all'importanza del principio di non contraddizione, si potrebbe notare che questo principio, pur essendo *ex sua definitione* indimostrabile ed innegabile, tuttavia costituisce la condizione *sine qua non* per ogni proposizione vera o falsa. Ma d'altra parte non dovrebbe meravigliare che la validità propria di questo principio consista nello stesso concetto dell'essere come vero e del non-essere come falso, nel concetto che, come abbiamo visto, si appoggia in fondo sulla teoria semantica delle categorie.

È impossibile fare in questa nota un chiarimento delle nostre osservazioni che meritebbero un ulteriore approfondimento, perciò ci limitiamo ad indicare una possibilità di intendere come Aristotele abbia individuato il contenuto dottrinale della verità e di non contraddizione. Si può presumere che il principio aristotelico di non contraddizione è condizionato, anche se in modo intuitivo, dalla nozione del vero e del falso; il nucleo teoretico di tale condizionamento, come si è gia visto, è costituito su una base semantico-ontologica della predicazione.

Così dunque si può pervenire alla formulazione del principio di non contraddizione nel modo seguente:

— non è possibile che la stessa proprietà, denotata dal predicato P, appartenga e insieme non appartenga alla medesima cosa, denotata da soggetto S, sempre secondo i modelli semantici delle categorie.

Ma d'altro canto, se il principio di non contraddizione richiede sempre il valore del vero o del falso come condizione necessaria delle sue parti, allora è facile notare come esso concordi coni equivalente principio del terzo escluso a causa della teoria aristotelica della verità come corrispondenza.

Se le cose stanno cosí, cioè se la dimensione semantico-ontologica della predicazione determina sempre la nozione del vero e del falso, questo potrebbe anche spiegare il fatto che Aristotele nel nono capitolo del *De interpretatione* per gli eventi

---

[13] *Met.* E 4, 1027 b 18—22: τὸ δὲ ὡς ἀληθὲς ὂν, καὶ μὴ ὂν ὡς ψεῦδος, ἐπειδὴ παρὰ σύνθεσίν ἐστι καὶ διαίρεσιν, τὸ δὲ σύνολον περὶ μερισμὸν ἀντιφάσεως (τὸ μὲν γὰρ ἀληθὲς τὴν κατάφασιν ἐπὶ τῷ συγκειμένῳ ἔχει τὴν δ' ἀπόφασιν ἐπὶ τῷ διῃρημένῳ, τὸ δὲ ψεῦδος τούτου τοῦ μερισμοῦ τὴν ἀντίφασιν·... *Ibid.* 1027 b 29—32: ἐπεὶ δὲ ἡ συμπλοκή ἐστι καὶ ἡ διαίρεσις ἐν διανοίᾳ ἀλλ' οὐκ ἐν τοῖς πράγμασι,... (ἢ γὰρ τὸ τί ἐστιν ἢ ὅτι ποιὸν ἢ ὅτι ποσὸν ἢ εἴ τι ἄλλο συνάπτει ἢ διαιρεῖ ἡ διάνοια),...

aby wykazać, że stanowisko Akademików w swoich konsekwencjach podważa absolutny charakter idei. Skoro bowiem idee są wzorcami i przyczynami przedmiotów ziemskich, to muszą między nimi zachodzić te same relacje, co między bytami zmysłowymi; nie są więc bytami absolutnymi.

Gdyby zaś przyjąć, że idee są wytworami rozumowymi myślącego podmiotu — stanowisko bliskie późniejszemu konceptualizmowi — istnienie ich byłoby zmienne i krótkotrwałe.

g) Niekonsekwencje wynikające z podobieństwa między ideami i rzeczami ziemskimi.

W swojej krytyce teorii idei powraca tu Arystoteles — a za nim Aleksander w swoim komentarzu (92,28—94,2) — do argumentu o „trzecim człowieku". Do tego argumentu nawiązują jego dalej sięgające rozważania, których głównym celem jest — jak się zdaje — podważenie nadrzędności idei w stosunku do związanych z nimi przedmiotów zmysłowych. Również wzmianka o przedmiotach matematycznych ma służyć temu samemu celowi; chodzi przecież o wykazanie braku konsekwencji i niezgodności u Akademików w sprawie hierarchii bytów.

h) Idee a homonimy.

Sprawę tę omawia Aleksander *in Met.* 94,2—16. Jest rzeczą oczywistą, że podobieństwo homonimiczne, polegające jedynie na wspólności nazwy i ewentualnie niektórych przypadłości, nie wiązałoby przedmiotów zmysłowych z ideami — gdyby one istniały — żadnym istotnym węzłem. Homonimami bowiem są według terminologii Arystotelesa rzeczy, które tylko nazwę mają wspólną, natomiast należąca do nazwy istota jest różna. Na przykład zwierzęciem nazywa się zarówno człowieka, jak i jego „obraz" (Arist. *Cat.* 1a1—3; tłum. K. Leśniak). Gdyby więc podobieństwo między bytami zmysłowymi a ideami kształtowało się analogicznie, jak między homonimami, to na żaden związek przyczynowy nie byłoby tu miejsca, a idee ilustrowane homonimami niczego nie wyjaśniają.

i) Wyłączna zasadność uczestnictwa substancjalnego.

W krótkiej, niejako zamykającej rozważania o uczestnictwie, partii tekstu (94,16—95,2) stwierdza Aleksander raz jeszcze, że teoria Akademików — jeżeli potraktuje się ją naprawdę konsekwentnie — dopuszcza między bytami zmysłowymi a ideami, gdyby one istniały, wyłącznie powiązania istotnościowe, a wyklucza akcydencjalne.

Streszczenie autorskie Arystotelesa w M 9, nawet w poszerzonym ujęciu (tzn. z dodatkiem 1079 b3—11 w XIII ks. *Met.*), nie nasuwałoby na pierwszy rzut oka przypuszczenia, że jest skondensowanym odbiciem tak długiego tekstu, jak wskazuje komentarz Aleksandra.

Warto nawiasem zaznaczyć, że zagadnieniem uczestnictwa (w odniesieniu do τὸ ἕν) zajmuje się również Sextus Empiricus w *Adversus physicos* X 285—309; jednakże przebadanie jego pism z punktu widzenia powiązań z arystotelizmem wykracza poza granice niniejszego artykułu.

2. Zbędność i nieprzydatność idei.

W dalszym ciągu swego streszczenia w ks. I c. 9 podkreśla Arystoteles zbędność i nieprzydatność idei jako elementu, który miałby przyczynowo wyjaśniać substancje oraz zachodzące w świecie ziemskim przemiany; pisze więc (991a 8—19):

que evidente che ad ogni affermazione è opposta una negazione, e ad ogni negazione una affermazione. E la contraddizione dovrà considerarsi appunto questo, ossia l'affermazione e la negazione opposte" (*De int.* 17 a 31—34). Alla luce di questa definizione Aristotele formula un assioma, secondo cui „è impossibile affermare e contemporaneamente negare" (*An. Post.* I 11, 77 a 10)[2].

Ma d'altro canto, specialmente nel libro Γ, Aristotele ci offre la formulazione normativa di un principio (ἀρχή), senza — si badi — nominarlo direttamente, „il principio di non contradizione", ossia dice: „È impossibile che la stessa cosa insieme appartenga e non appartenga alla medesima cosa e secondo lo stesso rispetto" (*Metaph.* 1005 b 19—20)[3]. Tenendo conto che per Aristotele l'uso del termine „appartenere" (ὑπάρχειν) esprime un rapporto predicativo fra il soggetto ed il predicato, si può intendere questo principio nel modo seguente:

— È impossibile che lo stesso predicato P insieme appartenga e non appartenga al medesimo soggetto S e secondo lo stesso modo di predicazione. Simbolicamente: $\sim$ /S x P $\wedge$ S $\bar{x}$ P/.

Si può constatare che la prima formulazione di contraddizione, nel suo carattere descrittivo, corrisponde *mutatis mutandis* al principio del terzo escluso della logica moderna, mentre invece la seconda formulazione sembra darci l'intuizione del principio logico di non contraddizione[4]. Ma questa distinzione (che la tradizionale filosofia e logica ha considerato una precisazione) Aristotele non l'ha posta

---

[2] Quest'assioma pur appartenendo ad una aporia formulata nel libro B (995 b 9—10, cf 996 b 29—30) troverà la sua soluzione nel libro Γ, dove va studiata la teoria dell'essere in quanto essere. L'interpretazione di ἀντίφασις proposta da noi, non riguarda però l'intera teoria dell'essere in quanto essere. Su questo punto si veda specialmente E. Berti, *Il principio di non contraddizione come criterio supremo di significanza nella metafisica aristotelica*, in: *Studi Aristotelici*, L'Aquila 1975, pp. 61—108.

[3] Un'analisi dettagliata delle varie formulazioni e dei molti problemi riguardanti il principio aristotelico di contraddizione può trovarsi in J. Łukasiewicz, *O zasadzie sprzeczności u Arystotelesa*, Kraków 1910. Secondo Łukasiewicz si può distinguere tre formulazioni di tale principio: una ontologica (*Met.* 1005 b 19—20: τὸ γὰρ αὐτὸ ἅμα ὑπάρχειν τε καὶ μὴ ὑπάρχειν ἀδύνατον τῷ αὐτῷ καὶ κατὰ τὸ αὐτό), una logica (*Met.* 1011 b 13—14: βεβαιοτάτη δόξα πασῶν τὸ μὴ εἶναι ἀληθεῖς ἅμα τὰς ἀντικειμένας φάσεις) ed una psicologica (*Met.* 1005 b 23—24: ἀδύνατον γὰρ ὁντινοῦν ταὐτὸν ὑπολαμβάνειν εἶναι καὶ μὴ εἶναι, καθάπερ τινὲς οἴονται λέγειν Ἡράκλειτον). Quanto a me, penso che la formulazione vera e propria sia soltanto la prima, giacché le altre due posono considerarsi come dei casi particolari della prima. Aristotele, a quanto pare, non sottintendeva le sottili distinzioni fraitre suddetti contesti; anzi, la sua ricercha mira piuttosto a trovare un parallelismo semantico fra ipiano logico e quello ontologico.

[4] Non mi pare convincente la distribuzione dei testi aristotelici fatta da I. M. Bocheński (*La logica formale*, I, Torino 1972, pp. 86—89) per distinguere il principio di contraddizione dal principio del terzo escluso, poiché interpretando testualmente lo Stagirita non si può usare, almeno in certi casi, il criterio moderno della logica formale (per esempio la differenza fra il linguaggio oggettivo ed il metalinguaggio). Inoltre questi due principi non hanno un'origine del tutto diversa; tant' è vero che lo Stagirita formula la nozione di ἀντίφασις riferendosi alla proposizione categorica rispettivamente affermativa e negativa. Non si può considerare l'effettiva possibilità di distinguere nel testo aristotelico il principio di non contraddizione dal principio del terzo escluso, perchè i due principi sono considerati equivalenti a causa della concezione aristotelica della verità come corrispondenza.

Da questo schema risulta abbastanza chiaramente in che modo da un lato il significato dell'essere corrisponde alla forma predicativa dell'affermazione, ed analogamente il significato del non-essere alla forma predicativa della negazione, e da un altro si comprende anche come l'affermazione possa fungere da vero o da falso, e parimenti come la negazione possa fungere da vero o da falso, sempre secondo la definizione della contraddizione. Questa maniera di interpretare il concetto dell'essere (non-essere) come vero (falso) viene documentata con altri testi e spiegata in relazione ad altre dottrine aristoteliche, specialmente a quella delle categorie; anche gli esempi delle proposizioni vere o false che lo Stagirita offre sono del tutto d'accordo con il nostro commento abbozzato nel diagramma.

Ma bisogna notare che al fondo di questa vasta dottrina dell'essere, inteso in vari modi (πολλαχῶς), c'è una teoria piú importante, vale a dire la teoria delle categorie. Non è difficile riconoscere in questo significato dell'essere (non-essere) come vero (falso) quello che prima — nello stesso capitolo del libro Δ — era stato chiamato l'essere secondo i modelli della predicazione (τὸ ὂν κατὰ τὰ σχήματα τῶν κατηγοριῶν)[9].

„Essere per sé sono dette tutte le denotazioni secondo i modelli della predicazione: tanti sono appunto i modi in cui si predica, altrettanti sono le denotazioni dell'essere. Poiché, dunque, dei predicati alcuni denotano l'essenza, altri la qualità, altri la quantità, altri la relazione, altri l'agire, o il patire, altri il dove ed altri il quando, allora l'essere viene a denotare lo stesso corrispondente a ciascuno di questi predicati" (*Met.* Δ 7, 1017 a 22—27)[10].

Senza voler qui esaminare i vari problemi riguardanti la dottrina delle categorie, può essere importante sottolineare alcune cose. Per dire brevemente, in questo passo si tratta dei vari significati dell'uso della copula εἶναι, che viene a precisare le norme sintattiche e i modelli semantici della predicazione. Il concetto dell'essere categoriale (ovvero proposizionale) viene ad assumere contorni sintattico-semantici ed in tale scopo la classificazione degli enti (τὰ ὄντα) si appoggia ai rapporti predicativi tra soggetti denotanti le sostanze e predicati denotanti gli accidenti di queste sostanze. Le categorie quindi sono considerate come modelli semantici della predicazione, mediante i quali si può in modo determinato e senza contraddizione fornire le proposizioni che donotano la realtà delle cose e delle loro proprietà qualitative, quantitative, relative ecc.

Occore qui notare che questa teoria delle categorie parte dall'asimmetrica relazione tra soggetto e predicato, secondo la quale i termini denotanti le sostanze individuali non possono fungere da predicati, e d'altra parte i predicati denotanti gli

---

[9] Questo problema l'ho analizzato nel primo capitolo di un lavoro in lingua polacca con il titolo: *Arystotelesowska koncepcja prawdziwości zdań* in: *Idee a rzeczywistość*, Poznań 1980, pp. 7—57.

[10] *Met.* Δ 7, 1017 a 22—27: καθ' αὐτὰ δὲ εἶναι λέγεται ὅσαπερ σημαίνει τὰ σχήματα τῆς κατηγορίας· ὁσαχῶς γὰρ λέγεται, τοσαυταχῶς τὸ εἶναι σημαίνει. ἐπεὶ οὖν τῶν κατηγορουμένων τὰ μὲν τί ἐστι σημαίνει, τὰ δὲ ποιόν, τὰ δὲ ποσόν, τὰ δὲ πρός τι, τὰ δὲ ποιεῖν ἢ πάσχειν, τὰ δὲ πού, τὰ δὲ πότε, ἑκάστῳ τούτων τὸ εἶναι ταὐτὸ σημαίνει·

in questi termini e, anzi, per lui non c'e opportunità di stabilire una esplicita differenza formale tra questi due principi, poiché la loro validità, come vedremo, è connessa allo stesso concetto della verità.

A questo punto vale la pena di sottolineare che lo Stagirita di solito usa il termine „contraddizione" a proposito della opposizione di tipo proposizionale (affermazione — negazione). Da questo risultarebbe che Aristotele non ha avuto una propria denominazione per „non contraddizione", almeno quando egli ha formulato questo „principio piú sicuro di tutti". Ma d'altra parte è evidente che non si fraintenda l'intenzione aristotelica usando la denominazione „il principio di non contraddizione", giacché nel contesto del libro Γ tale appunto era il senso implicito di non contraddizione[5].

Ora, prescindendo dall'analisi dei vari rapporti contraddittori tra affermazione e negazione, considerati da Aristotele nel *De interpretatione* (6—9), passiamo a spiegare in che modo il concetto di contraddizione sia essenzialmente basato sulla teoria del vero e del falso. A questo proposito Aristotele nel libro Γ, dopo aver illustrato le conseguenze assurde cui andavano incontro i negatori del principio di non contraddizione (Eraclitei e Sofisti), intende giustificarlo nel modo seguente: „Non è neppure possibile che ci sia qualcosa di medio ⟨tra le parti⟩ della contraddizione ma è necessario o affermare o negare una cosa di un'altra qualsiasi cosa. Questo risulta chiaro qualora si sia definito che cos'è il vero e che cos'è il falso. Infatti il dire che l'essere è, e che il non-essere non è, è vero; perció chi dice che ⟨l'essere⟩ è oppure non è, dice il vero o dice il falso, ma né dell'essere né del non-essere si può dire che non è o è" (*Met.* 1011 b 23—29)[6].

Questo famoso passo del libro Γ, per quel che riguarda la definizione del vero e del falso, non può essere interpretato né in senzo tradizionale-ontologico, nel senso cioè che l'espressione „x è" o „x non è" significhi mediante equivalenza che „x è vero" o „x è falso", né in senso logico-formale, nel senso cioè che Aristotele sia implicitamente consapevole della funzione di verità per le teorie assiomatico-formali[7]. La prima inpretazione, a mio parere non riesce a rendere adequatamen-

---

[5] A questo punto val la pena di sottolineare che alcuni interpreti di Aristotele usano la denominazione „il principio di contraddizione", mentre invece altri „il principio di non contraddizione". Quanto a me, adopero la seconda per rendere adeguatamente la concezione aristotelica secondo la quale la contraddizione è un antitesi di cui solo una delle parti è presente, cioè sussiste in realtà, non avendo però alcun intermedio (cf. *Met.* 1057 a 35—36).

[6] *Met.* I 7, 1011 b 23—29: Ἀλλὰ μὴν οὐδὲ μεταξὺ ἀντιφάσεως ἐνδέχεται εἶναι οὐδέν, ἀλλ' ἀνάγκη ἢ φάναι ἢ ἀποφάναι ἓν καθ' ἑνὸς ὁτιοῦν, δῆλον δὲ πρῶτον μὲν ὁρισαμένοις τί τὸ ἀληθὲς καὶ ψεῦδος. τὸ μὲν γὰρ λέγειν τὸ ὂν μὴ εἶναι ἢ τὸ μὴ ὂν εἶναι ψεῦδος, τὸ δὲ τὸ ὂν εἶναι καὶ τὸ μὴ ὂν μὴ εἶναι ἀληθές, ὥστε καὶ ὁ λέγων εἶναι ἢ μὴ ἀληθεύσει ἢ ψεύσεται· ἀλλ' οὔτε τὸ ὂν λέγεται μὴ εἶναι ἢ εἶναι οὔτε τὸ μὴ ὄν.

[7] Il punto cruciale sta nella concezione dell'essere e del non — essere. Si osservi che la divisione dell'essere (o del non — essere) in vero (o in falso) si applica al giudizio rispettivamente affermativo o negativo (su questa distinzione si veda il nostro diagramma). Ovviamente qui il termine „l'essere — il non essere" (resp. l'è — il non è) non ha il significato esistenziale; questo termine è connesso in modo interessante con la concezione aristotelica della predicazione categoriale secondo „modeli semantic delle categorie". Il Tarski ha formulato una definizione del concetto di verità per

Auftritte demselben Thema περὶ ἔρωτος widmete — sie stellen einen geschlossenen Zyklus dar — war Zeitgeschmack der Epoche[16]. Auch Dion von Prusa hielte doch vier Reden über das Königreich, Aristeides hingegen einen Zyklus von sogar fünf heiligen Reden.

Die erste Deklamation Maximos' aus dem Zyklus über die erotische Liebe (XVIII H) trägt in den Handschriften den Titel[17]: τίς ἡ Σωκράτους ἐρωτική, aber eigentlich müsste er lauten: „Über Eros auf homerische Weise". Der Redner beginnt mit der Anführung von Beispielen unredlicher Liebe, die zur Ermordung eines Geliebten durch den anderen führte. Das ist ein Zeichen dafür, dass in diesem Bund ὕβρις zum Zuge kam. Wenn jedoch ἀρετή zur Grundlage des Liebesbundes wird, dann führen die Verliebten erhabene Handlungen aus. Davon können Harmodios und Aristogeiton oder auch die heilige Schar von Epameinondas zeugen (§§ 1—2). Es ist schwer, über Liebe zu reden, weil es hier leicht zu Missverständnissen kommen kann, da die Liebe mit dem gleichen Wort Gott und Krankheit bezeichnen. Den Gott verehren jene, die das wahre Schöne lieben, wohingegen die vom eingebildeten Schönen verblendeten krank sind. Wie sollte man also in diesem Licht Sokrates einschätzen, welcher da feststellte, dass er sich nur in dem auskennt, was die Liebe betrifft? In seinem Staat erlaubte er den Besten zu lieben, wenn sie nur wollen[18] und das war Anlass zu Vorwürfen, dass er die Jugend verdirbt — καὶ τοὺς νέους διαφθείρειν. Aus diesem Grunde gelangte er offensichtlich zur Komödie — ἀτεχνῶς οἷα εἰς αὐτὸν Σωκράτην ἔσκωπτον ἐν Διονυσίοις οἱ κωμῳδοί. Maximos sieht jedoch im Vorgehen Sokrates' keinen Grund zum Anstoss. Er begründet, dass wahrscheinlich auch die Zeitgenossen Sokrates' nicht allzu empört darüber waren, da sein Hauptankläger — ὁ δεινότατος τῶν κατηγόρων — Aristophanes ihm alles andere, nur nicht erotische Perversität vorwirft (§§ 3—6). Dem Rhetor macht es nicht aus, dass er einen Augenblick vorher etwas völlig anderes über Komiker sagte. Den gegenwärtigen Anklägern Sokrates' sei hierbei zusatzlich gesagt, das nicht der Philosoph jene Liebesprozedur erfand, sondern dass sie über Sappho und Anakreon bis hin zu Homer reicht. Dieses kompetente Wissen über alles anwendend, stellte er auch das Liebesverhältnis dar, das Patroklos mit Achilles verband (§§ 7—8). Das Ganze beendet er mit einem Vergleich gewisser Ausdrücke, die der über die Liebe redende Sokrates gebrauchte, mit dem Wortschatz Sapphos (§ 9).

Man muss zugeben, dass Logik nicht die stärkste Seite dieses Auftrittes ist, da sich Maximos, indem er feststellte, dass die Athener Komiker Sokrates wegen Sit-

---

[16] Siehe Bompaire, *o.c.* S. 293. Bei Maximos bilden solche Zyklen or. VIII und IX übe Daimonion von Sokrates, or. XV und XVI über das aktive und passive Leben, or. XXIV und XXV über Landwirte und Soldaten, or. XXX, XXXI, XXXII über die Sinnesfreude, or. XXXIX und XL über den Bereich des Guten.

[17] Dieser Titel stammt mit Sicherheit nicht von Maximos, sondern vom Redakteur des Archetypus oder Scholiasten. Darauf wies schon H. Hobein hin, *De Maximo Tyrio quaestiones philologae selectae*, Gottingae 1895, S. 15, sowie J. F. Kindstrand, *Homer in der Zweiten Sophistik*, Uppsala 1973, S. 168.

[18] Plat. *Resp.* III 403 b

Fruchtberkeit[72]. Tellus hingegen würde stärker der Aspekt der Vegetation betreffen[73].

Was die übrigen Götter, ausser naturlich Iovis Optimus Maximus, dessen Verehrung in allen Milieus verständlich ist, betrifft, muss angedeutet werden, dass sie gleichfalls wie Terra Mater besondere dem Bergbau entsprechende charakteristische Eingeschaften besassen. Und so war auf Grund dessen, was im allgemeinen über Hercules bekannt ist, seine Verehrung seitens der Bergleute nicht verwunderlich; er war Gott u.a. nicht nur des kaufmännischen Gewinnes, sondern auch der Schätze und unvorgesehener Reichtümer; „amico Hercule, qui praeesse thesauris dicitur" lesen wir bei Horaz (*Sat.* II 6, 12). Auch seine Konnexionen zu Metallen und Metallurgie sind gut bekannt[74]. Den Gedanken, dass Hercules Saxanus Gott der Bergleute sein könnte hat schon M. Rostovtzeff zum Ausdruck gebracht[75]. Es liegt auch die Konjektur nahe, in dem uns interessierenden Falle die Interpretation romana eines einheimischen Gottes zu sehen[76]. Silvanus war bei der Unterschicht sehr beliebt, seine Verehrung von Bergleute ist sicherlich auf derartige Eigenschaften zurückzuführen wie Gott der Berge, der Bodenschätze und der Scholle. Dianas Eigenschaften als Göttin der Wälder lassen sie ebenfalls als Göttin der Erde ercheinen, wofür nicht zuletzt ihr Auftreten zusammen mit Terra Mater in den Salinen Daziens sprechen würde[77].

Gdańsk

---

[72] Vgl. Dušanić, *a. a. O.* S. 59.

[73] Weinstock, *a. a. O.* col. 799.

[74] Vgl. G. Gozzo, *Le origini della metallurgia, I metalli e gli dei*, Roma 1945, S. 288—305.

[75] Vgl. M. Rostovtzeffs (*Gesellschaft und Wirtschaft im romischen Kaiserreich*, Bd. I, Leipzig 1926, S. 236) Kommentar zum Relief eines Votivalters aus Pannonien, der einen Mann mit Bergwerkshacke darstellt" „Gott der Bergleute Heracles oder Silvanus saxanus".

[76] Latte, *a. a. O.* S. 220, Note 2.

[77] Dušanić, *a. a. O.* S. 58, Note 12.

peculiaribus commentationibus accuratissime enarrant[70]. Quantam vim Catullus libris legendis attribuerit, ipsius verba optime demonstrant (*c.* 68, 33 sq.). Libri et animus ab omni concitatione vacuus duae sunt gravissimae bonae poesis conditiones (*c.* 65,1—4)[71].

Ex investigatis et enarratis argumentis liceat concludere haec: 1. Catullus in primis poeta fuit et proprium bene consideratum programma habuit. Litterarum doctrina et historia tanto maiorem admirationem movebant, quanto eae res ad inspirandam et excolendam propriam ascribendi rationem ei necessariae fuerunt. 2. Litterarum censura una de eis quaestionibus fuit, quas haud sine exceptionibus in opinione et natura positis attingebat. Qua de causa vix pauca carmina huic rei destinavit. 3. Catullus veterem de poesis natura et vi opinionem, temporibus sibi aequalibus a malis poetis contextam ad criticam rationem aestimabat, quippe qui neque veteres artifices adaequare possent, neque iuvenum poetarum novitatem comprobare vellent. 4. Neotericos sibi aequales laudabat, ut eos veteris poesis laudatoribus opponeret. Re vera enim nullum collegam suum imitatus est. 5. E Catulli criticis iudiciis efficitur, ut poeta numquam poesis rationem excoluerit, sed clara voce et acerba contempserit omnia, quae sibi molesta essent, aut laudatas a se alicuius virtutes in carminibus suis numquam imitatus sit. 6. Bonae poesis naturam et virtutes sine ulla dubitatione melius praecepit propriis carminibus, in quibus optima tantum litterarum Graecarum exempla imitari cupivit. Optimis antiquorum Graecorum exemplaribus nixus et comprobata carminis perfecta forma a poetis Alexandrinae aetatis exculta nec non in liberiore et latiore poesis naturae interpretandae ratione occupatus haud dubie Horatii et aliorum Augusteae aetatis poetarum usum praevenit. 7. In litterarum censura facta et in carminibus a se compositis ei rei maxime studuit, ut opus litterarium variis argumentis, perfecta compositione et emendata versificatione excelleret. Naturalis insuper sermo simplicitatis visu servato re vera autem artificii plenissimus ab ipso poeta diu et magno labore perpolitus est[72]. 8. Poesis excolendae libera apud Catullum voluntas, quam apud poetam suspicabatur K. Quinnius[73], in admirationem movente argumento, saepissime e cotidiana vita hausto, sed summa cum diligentia et arte elaborato manifesta est. 9. Catulli docta poesis praeter alias res ea praecipue virtute longe praestat omnibus, quod etiam a Romani ruris quaestionibus et plebeio sermone non abhorret[74].

Posnaniae

---

[70] E gravissimis commemorentur necesse est hae: R. Avillone, *Catullo e i suoi modelli*, vol. I—II, Napoli 1964; idem, *Catullo e Euripide*, Antiquitas IV/V 1947/1950, p. 112—183; idem, *Catullo e Aristofane*, Antiquitas II 1947, p. 11—49; C. Gallavotti, *Interpretando Saffo e poi Catullo*, Atene e Roma NS 24, 1943, p. 3—17; G. L. Hendrickson, *Archilochus und Catullus*, Classical Philology XX 1925, p. 155 sq.; D. Braga, *Catullo e i fonti greci*, Messina 1950; L. W. Daly, *Callimachus and Catullus*, Classical Philology XLVII 1952, p. 97—99.

[71] Cf. *c.* 68,21—24 et v. 94 sq.

[72] Cf. Kumaniecki, *o.c.* p. 77.

[73] K. Quinn, *The Catullan Revolution*, Melbourne 1959, p. 91—96.

[74] Cf. Kumaniecki, *o.c.* p. 87—88.

Eos LXX 1982
PL ISSN 0012–7825

ΕΡΩΤΙΚΟΙ ΛΟΓΟΙ VON MAXIMOS TYRIOS

Von

MARIAN SZARMACH

In der rhetorischen epideiktischen griechischen Prosa der Zeit des Kaiserreiches waren ἐρωτικοὶ λόγοι eine der Deklamationstypen. Diese Auftritte hatten ihre literarische Tradition, die bis in die klassische Epoche reichte. Ein Beispiel hierfür wären einige ἐρωτικοὶ λόγοι im *Gastmahl* und *Phaidros* von Platon oder auch der Auftritt Sokrates' im *Gastmahl* des Xenophons. In der Sammlung der Reden von Demosthenes befindet sich ebenfalls ein solches Apokryph[1].

F. Lassarre[2] stellt, indem er dieses Material analysiert, fest, dass die von Aristoteles (*Polit.* 1262 b 16) herrührende Bezeichnung dieser Auftritte als ἐρωτικοὶ λόγοι ist wiewohl richtig, so doch nicht präzise, da solche Deklamationen einmal Adresse an jemanden Geliebtes sein können und hauptsächlich ein Lob auf seine Schönheit beinhalten, ein anderes Mal Katalog praktischer moralischer Ratschläge sein können, die das Wohl der geliebten Person in Betracht ziehen, sie können letztendlich auch die Form eines kurzen Traktats über die Liebe annehmen. Selbstverständlich geht es hier um homosexuelle Liebe.

Es ist nicht verwunderlich, dass in der Epoche des Kaiserreiches, dessen hauptsächliches künstlerisches Anliegen *imitatio*[3] ist, die Schriftsteller auch diese Gattung in Angriff nahmen. Hier gilt es Plutarchos, Favorinos, Lukianos, Maximos von Tyros, Fronto sowie den schon späteren Themistios zu nennen. Ich nannte hier so viele Autoren, denn das Thema περὶ ἔρωτος war derzeit tatsächlich in der griechischen Literatur modern, erlaubte es doch den Rhetoren mit ὑπεροχὴ λόγου ἢ σοφίας zu renommieren, wie es der heilige Paul[4] treffend bezeichnete.

Aus dem jugendlichen Schaffen von Plutarch stammt also das Fragment der rhetorischen Deklamation *De amore*. Dieser Schriftsteller kehrte später, in der Zeit schöpferischer Reife nochmals zu diesem Thema im Dialog *Amatorius* zurück[5], Ebenfalls auch Favorinos schrieb, wie Suidas überlieferte[6], ein Werk *Über Sokrates*.

---

[1] Demosth. LXI Dindorf. Nach Athen. ἐρωτικὸς λόγος schrieb ebenfalls Aristoteles (XV 674 b) sowie Theophrastos (XIII 562 e).

[2] F. Lassarre, Ἐρωτικοὶ λόγοι, Museum Helveticum I 1944, S. 169–178.

[3] Zu diesem Thema siehe J. Bompaire, *Lucien écrivain, imitation et création*, Paris 1958, Kapitel: „La doctrine de la mimésis", sowie H. Flashar, *Die klassizistische Theorie der Mimesis*, in: *Le classicisme à Rome aux Ier siècles avant et après J.-C. Entretiens sur l'Antiquité Classique publiés par* O. Reverdin et B. Grange, t. XXV, Vandoeuvres-Genève 1978, S. 79–111.

[4] I *Cor.* 2, 1.

[5] Plut. *Moral.* VII Bernardakis, S. 130 ff. *De amore*; IV Bernardakis, S. 336 ff. *Amatorius.*

[6] Sub voce: Φαβορῖνος.

lit, et Cicero eum de ambitu anno LVI accusatum defendit. Idem Sestius in Antium malitiosam orationem conscripsit. Antius magistratum quendam petivit et eundem honorem Sestium quoque competivisse verisimile est, qui oratione sua rivalis consilia ad irritum redigere cupiverit[27]. In Catulli carmine legimus poetam a Sestio ad cenam invitatum esse. Invitatus orationem Sestii, sive ab ipso auctore sibi missam perlegit, secundum Georgii Krókowski opinionem[28], sive, secundum Krollii[29] sententiam, gratia oratoris incitatus epuli domini novissimum opus prius ipse cognoscere constituit. Qua oratione perlecta gravi morbo se affectum esse scribit, cui mederi in villa sua cogeretur. Hoc loco (v. 7) incipit severa orationis Sestii censura, quam Catullus duobus modis expressit. Primum, cum gravedinem frigidam perlecta oratione evocatam commemoraret, quam rem optime interpretatus est V. Buchheitius. In Catulli versibus 13—14 gravissimum huic viro docto illud adiectivum *frigida* videbatur, similiter atque nomen *frigus* (v. 20). Utrumque vocabulum coniungit Buchheitius recte cum Graecis vocibus ψυχρότης, ψυχρός, ψυχρόν, quibus varii scriptores orationis et compositionis vitia in aliquo litterario textu facta appellabant[30]. Deinde ipse Catullus plane negativis locutionibus usu est, ut: *orationem plenam veneni et pestilentiae* (v. 12), *nefaria scripta* (v. 18), *malus liber* (v. 21)[31]. Catulli iudicium de Sestio haud dubie iustum fuit, quia ipse Cicero eiusdem orationis vitia silentio non praeteriit, cum in epistula ad Atticum missa (VII 17,2) non sine ironia dissimulantiaque scriberet: *itaque nihil umquam legi scriptum* σηστιωδέστερον, e Sestii cognomine hoc Graeco comparativo copiosae significationis creato[32].

Si de solutae orationis auctore Catullo aequali disserimus, etiam nostri poetae carmen undequinquagesimum Ciceroni missum perscrutari decet. Quod carmen aut ad verbum intellegi potest, aut eo significationem quandam contineri suspicabimur, quam ob rem allatum carmen invectiva in Ciceronem ducenda erit. De ea re virorum doctorum sententiae variae sunt et commentationes de ea quaestione conscriptae iam permultae exstant. Quarum plenum conspectum fecit et eas interpretatus est E. A. Fredricksmeyer[33]. Qui vir doctus in primis diu iam de hoc Catulli carmine disputatum esse demonstravit. Ipse autem ab eis, qui Catulli carmen ad verbum intellegant, idem ipso facto poetae cum Cicerone consuetudinis documentum haberi arbitratur. Aliis autem hoc carmen obscurum videtur. Quae cum ita sint, duae esse possunt interpretandi rationes: aut carmine hoc verae quaedam gratiarum actio-

---

[27] Cf. W. Kroll, *C. Valerius Catullus*, herausg. und erkl. von..., Stuttgart 1960⁴, p. 81, adn. ad versum 10 et 11.

[28] Katullus, *Poezje*..., p. 4, adn. ad versum 21.

[29] Kroll, *o.c.* p. 81, adn. ad versum 10—15 init.

[30] Cf. Aristoph. *Thesm.* 170; Arist. *Rhet.* p. 1405 b, 34—1406 b, 19; Ps.-Demetr. *De eloc.* 114—127; Cic. *De orat.* II 63,256, 64,260; *Brut.* 67,236; *Orat.* 26,89; Quint. *Inst.orat.* VI 1,37.

[31] Cf. Catulli *c.* 14,19: *venena*, qua voce malae litterae quoque declaratae sunt.

[32] Catulli carmen 44 commemoravit V. Buchheitius etiam in commentario, qui inscribitur: *Literarische Kritik an T. Annius Cimber* (*Verg. Catal. 2*), *Cicero* (*Cat. c. 49*) *und Sestius* (*Cat. c. 44*), *Forschungen zur römischen Literatur. Festschrift zur 60 Geburtstag von Karl Büchner*, Wiesbaden 1970, p. 43—45.

[33] E. A. Fredricksmeyer, *Catullus c. 49, Cicero und Caesar*, Classical Philology LXVIII 1973, p. 268—278.

des Platon[26] an, wo Phaidros, der eine schülerische Lobrede auf Eros hält, dieses homerische Freundespaar anführt. Im *Gastmahl* des Xenophon[27] unterstreicht Sokrates, der über die Liebe disputiert, mit aller Deutlichkeit, dass Achilles und Patroklos nur Freunde waren, jedoch nicht Liebhaber. Sie brachten einander gegenseitige Achtung entgegen, ohne die sie doch nicht so löbliche Taten vollbringen könnten.

Daraus ist ersichtlich, dass in der Epoche der Klassik noch keine eindeutige Interpretation des Verhältnisses, welches das homerische Paar verband, vorhanden war[28]. Es ist schwer feststellbar, wann sich in der griechischen Tradition die Interpretation aus dem *Gastmahl* des Platon verbreitete. Die Schriftsteller der Zweiten Sophistik diskutieren nicht mehr darüber. Flavianos stellt zu Anfang des Dialoges von Plutarch *Über die erotische Liebe*[29] fest, dass die zeitgenössischen Autoren, wenn sie über Eros sprechen, ständig aus dem Platon schöpfen. Das wäre ein Beispiel dieser Abhängigkeit.

In dieser Deklamation verteidigt Maximos Sokrates vor dem Vorwurf der Unmoral durch das Argument, dass auch die homerischen Helden genau so handelten. Unser Rhetor ist jedoch nicht der erste, der Verständnis für die Schwäche des Philosophen hat. Schon einige Jahrhunderte vor ihm nahm Bion von Borysthenes, ein wandernder Kyniker, Sokrates in Schutz, indem er sich zu einem, zugegeben, recht derben Scherz flüchtete. Er rügte Sokrates[30]: εἰ μὲν εἶχεν Ἀλκιβίαδου χρείαν καὶ ἀπείχετο, μάταιος ἦν. εἰ δὲ μὴ εἶχεν οὐδὲν ἔποιει παράδοξον. Maximos, im Gegensatz zu Bion, ist in seiner Ausführung papieren ernst. Er ist jedoch Rhetor und in der Deklamation verpflichtet ihn das Argument μαρτυρία παλαιῶν.

Und schliesslich die Parallele Sokrates — Sappho. Plutarch im Disput über Eros[31] bemerkt, dass man auch sie unbedingt erwähnen sollte, wobei er Allusionen auf den berühmten Vers φαίνεταί μοι[32] macht. Kallikratidas knüpft im Dialog des Lukianos[33], der Eros lobt, ebenfalls an dieses Lied an. Maximos greift also hier wahrscheinlich auf rhetorische Ratschläge zurück, die besagen, dass in ἐρωτικὸς λόγος ein Punkt über Sappho war.

Der zweiten Deklamation dieses Zyklus (XIX H) könnte man das Motto aus dem Euripides geben[34]:

Ἔρως Ἔρως, ὁ κατ' ὀμμάτων
στάζων πόθον...

---

[26] Plat. *Conv.* 180 a.

[27] Xen. *Conv.* VIII 31.

[28] Zu diesem Thema siehe H. I. Marrou, *Histoire de l'education dans antiquité*, Paris 1948; R. Flacelière, *L'Amour en Grèce*, Paris 1960, sowie das neueste ausführliche Buch Dovers, *o.c.* Es ist zu unterstreichen, dass im *Gastmahl* des Platon *Phaidros* im schülerischen λόγος ἐρωτικός über Achilles und Patroklos als Geliebte spricht.

[29] *Amat.* § 1 749 a.

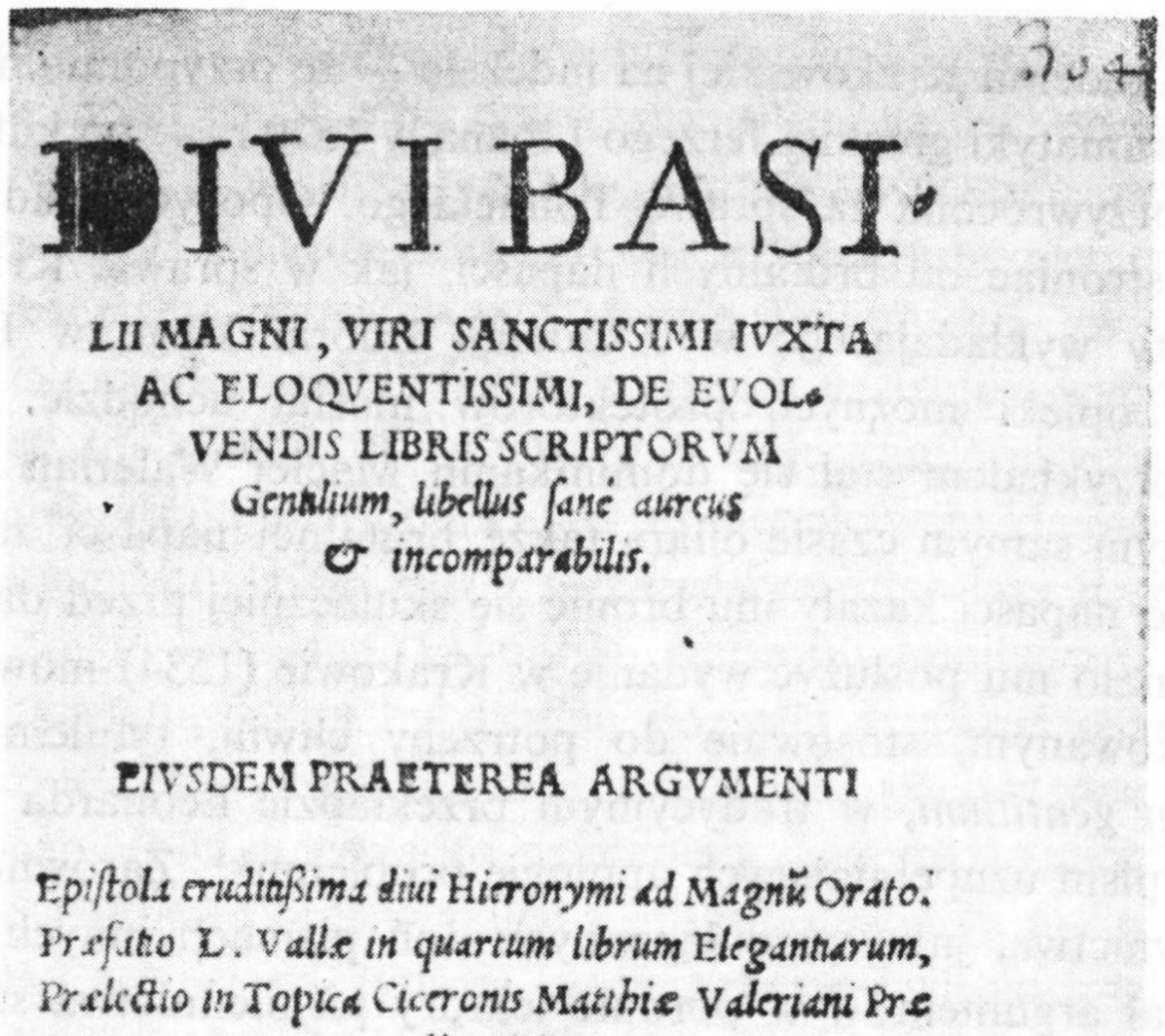
[30] D. L. IV 49, siehe J. F. Kindstrand, *Bion of Borysthenes, A Collection of the Fragments with Introduction and Commentary*, Uppsala 1978, F. 59, S. 127 und 270 f.

[31] *Amat.* § 18 762 f.

[32] Fr. 2.

[33] *Amores* § 46.

[34] *Hipp.* v. 525 f.



DIVI BASI-

LII MAGNI, VIRI SANCTISSIMI IVXTA
AC ELOQVENTISSIMI, DE EVOL-
VENDIS LIBRIS SCRIPTORVM
Gentilium, libellus ſanè aureus
& incomparabilis.

EIVSDEM PRAETEREA ARGVMENTI

Epiſtola eruditiſsima diui Hieronymi ad Magnũ Orato.
Præfatio L. Vallæ in quartum librum Elegantiarum,
Prælectio in Topica Ciceronis Matthiæ Valeriani Præ-
dicatorij.

MATTHIAE FRANCONII

Omnia conſumunt anguſto tempore fata,
Sed uiget ingenij ſemper honore decus.
Qui capit æternum ſeruare & nomen in æuum:
Inhæreat ſtudijs nocte dieq; bonus.

niej, jest już w Krakowie i wydaje tam kazanie *Concio de d. Thoma Aquinate in qua obiter disputatur: utrum magis expediat theologo philosophari an rhetoricari*, napisane już w konwencie krakowskim z podanym na karcie tytułowej swym stopniem — *sacrae theologiae baccalaureus*. Tymże rokiem datuje przedmowę do Bazylego *De evolvendis libris scriptorum gentilium*, wciąż z tym samym stopniem akademickim. W dwa lata później, w 1536 r., w druku pt. *Illustri ac magnifico viro Ioanni comiti a Tenczyn...* tytułuje siebie Walerian stopniem *Ordinis Praedicatorii sacrae theologiae professor*, podobnie jak w następnym roku 1537, w *Historia perbrevis quo pacto videlicet magna portio Crucis Christi in oppidum Lublin pervenit*[13]; w tym też roku w aktach zakonnych występuje jako regens konwentu krakowskiego. Niedługo przenosi się do Wilna, i to byłoby chyba w 1538 r., jak wskazuje notatka

[13] Na rok 1537 przypada jeszcze inna publikacja Waleriana, *Divi Hiacynthi Poloni fratris Ordinis Praedicatorum vita*, której egzemplarz nie dochował się, lecz znany jest z opisu Estreichera (XXXII 165).

Eos LXX 1982
PL ISSN 0012–8725

DE CICERONE SERRANI LAUDATORE

Scripsit

MIECISLAUS BROSCIUS

Cicero in epistula ad Quintum fratrem, III 6(8), 5, anno ante ae.n. LIV data: *Serrani Domestici*[1] *filii funus perluctuosum fuit a.d. VIII Kal. Dec.*; *laudavit pater scripto meo.*

Quo loco quaeritur, quid Ciceronibus cum Serranis. Quod ut inveniamus, iam Serranorum cognomen Atilios habuisse recordemur. Tum et illud commemoremus Catonis uxorem priorem Atiliam fuisse. Ex qua vir ille, Ciceroni carissimus, filiam habuit Porciam (quae postea M. Calpurnii Bibuli, qui anno a.ae.n. LIX consul fuit, inde autem ab anno a.ae.n. XLV Bruti uxor fuit) et M. Porcium Catonem filium, qui annos natus circiter XXIV in pugna Philippensi pro salute rei publicae vitam posuit. Atiliam quidem Cato ante annum a.ae.n. LXI repudiavit propter morum nimiam licentiam, Atiliis tamen nihilo setius et propinquis bonis et amicis uti potuit, praesertim tam stricto cum iis coniunctus vinculo. Quo et illud probabile videtur, Ciceronibus Atilios Serranos — ut iam hoc eos nomine ampliore usurpemus — per Catonem caros quoque exstitisse.

Quod si recte conicimus, addamus etiam illud, anno ante ae.n. LI Ciceronem (*ad fam.* XIII 62) Silii Nervae propraetoris beneficio Atilium quendam a se conservatum commemorare honestum equitem Romanum; apud Plutarchum autem (*Brut.* 39) Atilium Bruti apud Philippos amicum nominari; praeterea P. Atilium Pompeii quondam fuisse legatum in bello piratico.

Quos Atilios si omnes unius familiae fuisse cogitaverimus, facile admittere possimus viros eos fuisse rei publicae, non Caesaris causae faventes. Ex quo coniectare porro audemus Serrani funus non solum privato celebratum esse luctu, sed etiam publico quodam resonuisse gemitu[2], idque esse, cur Cicero orationem funebrem, Serrani patris ore declamandam, sibi componendam sumpserit. Tempora enim fuerunt civibus, qui rei publicae cura tenebantur, tristissima. Eadem certe epistula, qua de Serrani funere, Cicero fratrem et de comitiis consularibus inhibitis et de populi metu, ne Pompeius dictator fieri mallet, et de Milone, quocum multam iun-

---

[1] Codices *Serrani -i*, sed quod alii restituere non poterant, invenit cod. Mediceus ac *Serranido mestitii* descripsit; unde in margine *serrani domestici*. Serrani nomen integrum videtur. Dubitari possit, utrum *domestici* an *Domestici*. Domestici nomen servorum occurrit frequens. Sed Serranus sine dubio hominis est liberi civisque Romani cognomen; itaque etiam Domestici cognomen Serranorum fuisse videtur, quamquam nusquam praeterea commemoratum.

[2] Cf. quae Cicero *De oratore* II 341 sqq. de laudationibus scripsit, ubi et de aliis virtutibus et de fortitudine in periculis communibus.

Hinsicht anderer Meinung, was er mehrmals in seinen Auftritten zum Ausdruck brachte[47].

Ebenfalls das Argument, dass der Mensch aus Liebe zur Sonne nicht verrückt wird, tritt in der uns bekannten rhetorischen Praxis aus dieser Zeit auf. Fronto[48] erwähnt dies gegenüber Mark Aurelius und auch Lukianos' Charikles[49] bemerkt spöttisch, indem er die Knabenliebe bemängelt, dass komischerweise Gerechtigkeit in niemandem Begierde entfacht, das tut allein die Schönheit.

Euboiische Rede von Dion aus Prusa zeugt davon, dass der Gedanke an die Landwirtschaften als besten Heilmittel gegen Ausschweifung auch in dieser Zeit propagiert wurde[50].

Zu Beginn der vierten Deklamation über Eros (XXI H) kündigt Maximos an, dass dieser Auftritt eine Palinodie im Verhältnis zu den vorhergehenden Bemerkungen sein wird (§ 1). Weiter führt er jedoch aus, dass das zum Verderb regierende Begehren keine Liebe sein kann, da es kein Streben nach Schönheit ist (§ 2—4). Diese Schönheit kann man weder in Worten noch Blickumfängen ausdrücken, allein die Seele kann sie darstellen, wenn sich der Mensch schönen Menschen nähert — διὰ σωμάτων ἀνθρωπίνων διατέλει μεμνημένος κάλλους ἀληθινοῦ. Auch Sokrates umgab sich deswegen sogern mit der Blüte der Jugend, um mit dem wahrhaft Schönen umzugehen. Die Zuhörer Maximos' warteten hier allerdings vergeblich auf eine Palinodie, denn der Rhetor wiederholte hier noch eimal das, was er schon in der vorhergehenden Auftritten sagte.

Die Analyse dieser vier Auftritte Maximos' zum Thema περὶ ἔρωτος ergibt, dass sich der Autor genau an die Hinweise, die den Inhalt ἐρωτικοὶ λόγοι beschreiben, hält. Das ist also die Argumentation, dass ἔρως ἀνδρεῖος Mut im Kampf hervorruft, die Abwehr der Vorwürfe gegen Sokrates, die Bezeichnung der Augen als Tore zur Seele, oder Vorzug der seelischen Schönheit vor der körperlichen, die Verurteilung der käuflichen Liebe, das Gebet um wahre Liebe, die den Verstand nicht ausschliesst. Aus der Parodie des Lukianos[51] geht hervor, dass die Deklamationen über Eros mit Invokationen zu selbigem Gott oder zu Aphrodite beginnen. Bei Maximos gibt es diese Invokationen nicht, was davon zeugt, dass diese Auftritte keine Schulübungen sind.

Nach der Komposition stellen sie einen Zyklus von miteinander verbundenen vier *Chreiai* dar. Es vereint sie die Gestalt Sokrates', auf dessen Autorität sich Maximos ständig beruft. Maximos ist auch hier nicht originell, da schon Dion aus Prusa vier Diogenes-Reden[52] schrieb, in denen er sich auf diesen Kyniker beruft und die Frage der Tyrannie, Tugend, Auswüchse des Sports und Sklaverei erörtert.

---

[47] V H u. XII H u. XLI H. Siehe Soury *o.c.* S. 15 f. Kapitel „La prière".

[48] § 9, S. 273 Hout.

[49] *Amores* § 24.

[50] Dieser Ratschlag Maximos' hat auch seinen Ursprung bei Xen. *Oec.* VI 9 und weiter, der durch Sokrates die Landwirtschaft als beste Beschäftigung zur geistigen Entwicklung des Menschen rühmt. Siehe R. Turasiewicz, *Studia nad pojęciem kalos kagathos*, Kraków 1980, S. 76.

[51] *Amores* § 19.

[52] *Or.* VI, VIII, IX und X Arnim.

Eos LXX 1982
PL ISSN 0012–7825

ZUR RELIGION DER RÖMISCHEN BERGLEUTE IN DER PRINZIPATZEIT

Von

STANISŁAW MROZEK

Die Eigenart des Bergmannsmilieu von den frühesten Zeiten an bis auf den heutigen Tag unterliegt keinem Zweifel. Dieses Milieu bildete stets eine geschlossene Gemeinde, die oft gemeinsam, solidarisch auftrat[1]. Zu den Besonderheiten des bergmännischen Gesellschaftslebens gehört auch die Religion sowohl im Altertum als auch in der Neuzeit[2]. In den Silberbergwerken von Laureion erfreuten sich beispielsweise Gottheiten wie Artemis und Men einer besonderen Verehrung seitens der Bergwerkssklaven[3]. Dieser Aufsatz stellt sich die Aufgabe zu klären, inwieweit in der Welt der römischen Bergleute bestimmte Götter bevorzugt wurden? Absichtlich wurde hier der Ausdruck „die Welt der römischen Bergleute" angewendet;

Abkürzungen:

AE = Année Epigraphique, Paris.

BMC = H. Mattingly, *British Museum Catalogue. Coins of the Roman Empire*, III, London 1936, IV, London 1940.

CIL = *Corpus Inscriptionum Latinarum*, Berolini.

Dessau = H. Dessau, *Inscriptiones Latinae selectae*, t. I–III, Berolini 1892–1916.

GZM = Glasnik Zemeljskog muzeja Bosne i Hercegovine, Sarajevo.

IlJug. = A. et J. Šašel, *Inscriptiones Latinae quae in Jugoslavia inter annos MCMXL et MCMLX repertae et editae sunt*, Situla V, Ljubljana 1963.

RE = Pauly-Wissowa-Kroll-Ziegler-Mittelhaus, *Realencyklopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Stuttgart.

SCIV = Studii şi cercetări de istorie veche, Bucureşti.

Ž.A. = Živa Antika, Skoplje.

[1] Vgl. u.a. O. Hue, *Die Bergarbeiter*, I, Stuttgart 1910, S. 185: „Mehrere Umstände beförderten den Zusammenschluss des Bergvolkes"; A. H. M. Jones, *The Caste System in the Later Roman Empire*, in: *The Roman Economy*, Oxford 1974, S. 402: „Miners have in most societies tended to form closely knit hereditary groups, and this may well have been the case in the Roman Empire".

[2] Vgl. S. Lauffer, *Die Bergwerkssklaven von Laureion*, II Teil, Gesellschaftliche Verhältnisse, Aufstände, Akademie der Wissenschaften und der Literatur, Abhandlungen der Geistes- und Sozialwissenschaftlichen Klasse, Jhrg. 1956, Nr. 11, S. 935; vgl. auch G. Schreiber, *Der Bergbau in Geschichte, Ethos und Sakralkultur*, Wissenschaftliche Abhandlungen der Arbeitsgemainschaft für Forschung des Landes Nordrhein-Westfalen, Bd. XXI, Köln und Opladen 1962, S. 379, wo von St. Barbara als Schutzfrau der Bergwerksarbeit die Rede ist und allgemein über Schutzherren des Bergbaus, S. 303–450; sehr aufschlussreiche Überlegungen hinsichtlich der Religion der antiken Bergleuten auch bei H. Wilsdorf, *Bergleute und Huttenmänner im Altertum bis zum Ausgang der römischen Republik*, Freiberger Forschungshefte, Reihe D, Heft 1, Berlin 1952, S. 150 ff.

[3] Lauffer, *a. a. O.* S. 959.

Eos LXX 1982
PL ISSN 0012–7825

BAZYLI WIELKI W NURCIE HUMANIZMU W POLSCE

Napisała

JANINA CZERNIATOWICZ

Wśród pokłosia publikacji ku uczczeniu 1600-letniego jubileuszu wielkiego Ojca Kościoła (zmarł w 379 r.) nie powinno zabraknąć relacji o znaczeniu jego myśli także dla formacji humanistycznej i jego czasów, i tych późniejszych, stanowiącej podstawę naszej kultury europejskiej. Nasiąknięty spuścizną umysłową starego pogańskiego świata Bazyli rozumiał wartość jej dla nowo kształtującego się świata chrześcijańskiego i starał się mu przyswoić konieczne dla niego wyrobienie intelektualne drogą odpowiedniego zużytkowania spuścizny pogańskiej. Bazyli zajął się więc kluczowym problemem swoich czasów, jakim był stosunek chrześcijaństwa do kultury pogańskiej, a ściślej — do piśmiennictwa pogańskiego. Młody świat chrześcijański w czasach Bazylego kształcił się w szkołach pogańskich na literaturze klasycznej, świeckiej, która wśród ortodoksów chrześcijańskich wzbudzała sprzeciwy w obawie przed demoralizacją młodzieży. Z drugiej strony rodził się „humanizm chrześcijański", upatrujący w wybranych dziedzinach piśmiennictwa pogańskiego, a zwłaszcza w filozofii — przygotowanie do Ewangelii.

Kontrowersje pomiędzy światopoglądem chrześcijańskim a pogańską świeckością szkolnictwa miały różny przebieg u wielkich przedstawicieli chrześcijańskiej myśli religijnej. Podkreślić należy fakt, że wschodni Ojcowie Kościoła wcześnie już widzieli szczególną wartość w spuściźnie umysłowej pogaństwa. Zagadnieniem tym zajmowali się św. Justyn, Klemens Aleksandryjski i Origenes, a później rówieśnik i przyjaciel Bazylego, Grzegorz z Nazjanzu, zaliczał wykształcenie pogańskie obok chrześcijańskiego do najwyższych dóbr człowieka. Rzecznikiem jego był także Bazyli, dając wyraz tego w mowie do młodzieży Πρὸς τοὺς νέους...[1] poświęconej zagadnieniu wykształcenia i jego podstaw. Wskazał tam na konieczność poznania piśmiennictwa pogańskiego, ze względu na jego użyteczność dla wiedzy teologicznej, moralności chrześcijańskiej i ogólnego wykształcenia. Warunkuje to jednak doborem autorów i tekstów takich, które dadzą należytą strawę dla chrześcijańskich umysłów.

Warto przyjrzeć się tezom Bazylego w ich szczegółach. Uczy on mianowicie,

---

[1] Pełny tytuł tego przesłania do młodzieży brzmi: Πρὸς τοὺς νέους ὅπως ἂν ἐξ ἑλληνικῶν ὠφέλοιντο λόγων. T. Sinko przetłumaczył go: *Mowa do młodzieńców jak mogą odnieść pożytek z czytania książek pogańskich.* Zob. Św. Bazyli Wielki, *Wybór homilij i kazań*, tłum. i wstępem objaśnił T. Sinko, Kraków 1947, s. 213–230. Rodzaj tego pisma, jak chcą niektórzy, jest raczej esejem, wzorowanym na traktatach stoickich (zob. wyd. amerykańskie cyt. na s. 74, ods. 10), lecz my zatrzymamy się przy sformułowaniu Sinki „mowa" oraz jego znaczeniowym przekładzie określenia ἑλληνικῶν jako „pogańskich".

Maximos findet also für eine solche Handelsweise auch keine andere Bezeichnung als barbarisch.

Locus communis, den ich ἔρως, ὁ κατ' ὀμμάτων nannte, stammt wahrscheinlich auch aus dem *Gastmahl* des Platon, worin Diotima zu Sokrates sagt, dass der Beginn der Liebe die Erkennung der körperlichen Schönheit ist. Ps.-Demosthenes[41] sagt, dass dies durch ein Blick geschieht — ἐπί τῆς ὄψεως. Plutarchos[42] bekennt in der Deklamation über Eros: ἡ γὰρ ὄψις λαβὴ τοῦ πάθους ἐστί. Unter den Fragmenten von Favorinos ist ebenfalls eines[43], unklarer Herkunft, in dem der Rhetor sagt, dass, wie der Mund den Körper ernährt, so erfüllen die Augen diese Rolle in Bezug auf die Seele. Deswegen stellt der italienische Gelehrte wahrscheinlich fest, dass dieses Fragment aus der Deklamation des Favorinos zum Thema: Erotik des Sokrates stammt. Bei Lukianos[44] Kallikratidas beruft sich auch auf das Argument, dass das Liebesgefühl in etwa eine Leiter hinaufschleicht, deren erste Sprosse der Blick ist. Maximos nutzte hier ein Motiv, das in der Rhetorik populär war.

Der dritte Auftritt dieses Zyklus (XIX H) ist im Prinzip die Fortsetzung des vorhergehenden. Maximos beginnt die Deklamation beim Lob der Liebe, die keinen Zwang kennt und dem freien Griechen würdig ist. Ein kluger Mensch wird beten, damit solch ein Eros ihn niemals verlässt (§§ 1—2). Jetzt erfolgt eine verwickelte und langweilige Ausführung über die Teile der Seele, woraus Rhetor den Schluss zieht, dass die Liebe, kontroliert durch den Verstand, zur Tugend führt (§§ 3—7). Die Augen ohne Kontrolle durch den Verstand begehren gleich. Alle schauen die Sonne an und lieben sie, aber gerade durch den Verstand führte diese Liebe keinen ins Verderben. Es gibt auch solche, die Gold lieben, aber sogar der persische König ist aus diesem Grunde nicht gestorben, wohingegen körperliche Begierde schon so manche Tragödie bewirkt hat. Unerwartet endet die Deklamation mit dem Rat, dass die Zügellosen ihren Blick besser der Landwirtschaft zuwenden sollten — τρέψον ἐπὶ γεωργίαν τοὺς ὀφθαλμούς (§§ 8—9).

Auch in dieser Deklamation hält sich der Autor an die Punkte, die für diesen Typ von Auftritten charakteristisch sind, wenn er über das Gebet um Gnade des gütigen Eros spricht und auch darüber, dass noch niemand aus Liebe zur Sonne verrückt geworden ist.

Bei Lukianos[45] bittet Kalikratidas, der die Liebe lobt, gerade die Götter darum, dass sie ihm sowie seinem Auserwählten zugetan sein mögen. Natürlich ist das bei Lukianos eine Parodie des Gebetes, denn er glaubt überhaupt nicht an die Wirksamkeit irgendwelcher Bitten, die die Menschen an die Götter richten. Der tief religiöse und fromme Platoniker und Rhetor Maximos von Tyros[46] war in dieser

---

[41] Demost. LXI 8.

[42] § 5.

[43] Fr. 21 — Barigazzi, *o.c.* S. 166.

[44] *Amores* § 53.

[45] *Amores* § 46. Auch Plut. *Amat.* § 19, 765 a und weiter vergleicht Eros mit Sonne.

[46] Bezeichnung H. Meisers, *Studien zu Maximos Tyrios*, München 1904, S. 3, Sitzungsberichte der Königlich-Bayerischen Akademie der Wissenschaften.

tamquam nova attributa esse munera. Hendecasyllabo enim composuit Catullus et erotica carmina et invectivas, choliambo autem et carmina poetae animum depingentia (*c.* 8) et iocularia (*c.* 22, 37, 39, 44, 59, 60), praeterea apostropham ad amatam a se villam in insula Sirmione positam (*c.* 31). Catullus poesin suam non solum peculiari nomine speciei litterariae adhibito et carminis natura per definitum metrum descripta aestimat, sed etiam cum se a criminibus sibi illatis liberare cupit. Singularem quandam se defendendi rationem in carmine undequinquagesimo explicando investigavimus, quae reapse nostro poetae non est propria. Saepius enim in eius carminibus invenimus mentes simplici, nonnumquam etiam acerbo modo, expressas, ut in carmine 16,3, quo poeta crimen sibi ab Aurelio et Furio propter versus oscula canentes (*c.* 5, 7, 48) illatum repellit. Adhibita in carminis initio et fine verba (*pedicabo* et *inrumabo*) similiter atque epitheta denotatis in carmine amicis data (*pathice* et *cinaede*) obscena sunt. In eodem carmine duae etiam res considerandae sunt. Praecipue versus 5—6:

nam castum esse decet pium poetam
ipsum, versiculos nihil necessest

separant morum rationem in professione explenda approbatam ab illa privata, quae res locus communis factus est, posterioribus temporibus ab Ovidio (*Trist.* I 354) et Martiale (*Epigr.* I 4,8) repetitus. A Catullo autem adhibita locutio *pium poetam* (v. 5) poetam, ex professione vatem, se Musarum sacerdotem ducere demonstrat[68]. Laudatum carmen sextum decimum continet praeterea gravissimam, ut ita dicam, theoretico-litterariam opinionem de poesis auctoritate (vv. 7—11): versus tum facetus et lepidus videtur, cum subtilis et non omnis decorus est et non solum iuvenes, sed etiam senes incitare potest. Id genus iudicio complexus est Catullus carmina realismi, qui dicitur, plena, a quibus ipse non abhorrebat, quae autem vetustatis laudatores morum laesorum documenta existimabant. Quae res in carmine 5,2—3 perspicua est. Ex paucis insuper brevibus poetae enuntiationibus concludere possumus Catullum poesin suam immortalem fore sperabat, id quod ioco etiam expressum est, cum rivali suo Ravido versibus a se verberato diuturnam poenam augurarentur[69]. De litterariis poetae consiliis una cum collegis deliberatis (*c.* 35,5), de versibus ex tempore exercendi causa fundendis (*c.* 50) iam supra commemoravimus.

In Catulli libro hoc inopinatum atque mirabile videtur, quod poeta ne verbo quidem ostendit fontes suos litterarios, quibus inspiratus erat, praeter carmen 65,16, quo Callimachum nominavit. Atqui non desunt carmina, quorum Graeci fontes plane demonstrari possint, ut Sappho (*c.* 51, fortasse etiam 62), Callimachus (*c.* 66, fortasse etiam 63). Praetermitto iam id genus Graecas species litterarias, ut paraclausithyron (*c.* 67), aut variorum litterariorum generum et eorum auctorum similitudines, ut Archilochi, Euripidis, Aristophanis, Apollonii Rhodii, Theocriti, quas Catulli interpretes summa cum diligentia investigatas abunde praebent et in

---

[68] Cf. Kroll, *o.c.* p. 35, adn. ad v. 5.

[69] De immortali gloria scribit quoque *c.* 1,10 et *c.* 68,43—50.

... spissis indigna theatris
scripta pudet recitare et nugis addere pondus,

Hoc loco commemorandum est quoque Horatium in *Arte poetica* 450 consulto huiusce vocis ambiguitatem servavisse:

fiet Aristarchus nec dicet „cur ego amicum
offendam in nugis?"

cum in his versibus non modo vitia formae operis litterarii, sed etiam ipsum opus breve et abscisum denotata essent.

Similiter apud Catullum haec vox dubia est. Maiore cum obiectivismo, qui dicitur, et sinceritate Catullus versus suos aestimavit, cum in carmine 14a,1 eos *ineptias* diceret. Eodem sensu hanc vocem Cicero (*Ad Att.* XII 24,2) et Martialis (*Epigr.* XI 1,19) adhibuerunt. Ultimo denique nomine (*versiculi*) usus est Catullus in carminibus 16,3 et 16,6, cum se pravorum morum crimine excusaret, praesertim cum adversarii nonnulla poetae carmina vituperantes id genus vitium ei exprobrarent. *Versiculi* laudato loco idem atque parva carmina plane significant. Cum de Catulli carminum forma dicimus, commemorare par est a poeta praecipue gratum acceptumque fuisse versum hendecasyllabum phalaeceum, quem ipse Catullus metrum ad impugnandum aliquem aptissimum putavit (*c.* 12,10—11). Itaque multae eius invectivae his numeris editae sunt. In carmine quadragesimo hendecasyllabo quoque composito poeta Ravidum quendam iambis diffamare parat (*c.* 40,2). In hoc versu nomen *iambi* omnino carmen alicui infestum, etiam sine respectu generis numerorum, definit, similiter atque in carmine quadragesimo secundo nomen *hendecasyllabi* tamquam nominis *iambi* synonymum, quod dicitur, fit. Praeter consuetudinem Catullus hanc primo obtutu plane definitam regulam non semper observavit, cum versu phalaeceo et aliis insuper numeris etiam in carminibus censura et impugnatione privatis uteretur. Quam ob rem Catulli carminum naturam Wilamowitzius describere cupivit et ea, quamvis Graecorum μέλεσι similia essent, non lyrica sensu stricto esse carmina, sed polymetra dixit, quibus a poeta etiam iambos, epithalamia hexametro composita et galliambicum carmen 63 Callimachum secuto adiuncta esse[67]. Sed talem variorum versuum commixtionem non a Callimacho, qui carmina ab iambis et epigrammatis distinxerit, sed potius a Theocrito, in cuius libris idyllia una cum carminibus et epigrammatis commixta sint, originem ducere Wilamowitzius putat. Idem vir doctissimus etiam Philetae παίγνια (nugas) simile indicium fortasse ostendisse arbitratur; omnia autem carmina disticho conscripta elegiae formam habere et vario argumento excellere apud Wilamowitzium legimus. Sed laudato viri doctissimi iudicio difficile est assentiri. Inveniuntur enim in carminum disticho compositorum numero verae elegiae epistulae formam habentes (*c.* 65 et 68), paraclausithyron (*c.* 67), elegia funebris (*c.* 101), erotica (*c.* 99), considerationis plena (*c.* 76) praeter alios versus, qui epigrammata duci possunt. Recte autem disserit Wilamowitzius hendecasyllabo phalaeceo et choliambo a Catullo

---

[67] Wilamowitz-Moellendorff, *Sappho und Simonides*, p. 293.

Eos LXX 1982
PL ISSN 0012–7825

DE LITTERARUM CENSURA APUD CATULLUM

Scripsit

MICHAËL SWOBODA

De litteris iudicia apud scriptores liberae rei publicae Romanae occurrentia aliquot libellis adumbrare conatus sum. Qui rem non quidem temporum ratione servata explicant, sed omnes in eis dispersae animadversiones in unum collectae omnem quaestionem, Catulli tantum, summi Ciceronianae aetatis poetae, opinione excepta astricte explanant[1]. Qua re nunc proposita commentatione susceptam olim rem non solum contexi, sed etiam ipsam de litteris opinionum apud scriptores, Augusteae aetatis poetas et eius primum artis poeticae codicem antecedentes, inquisitionem atque investigationem suppleri volo.

Catulli litterarum censura in primis similiter pugnaci et quasi bellatoria natura excellit, quam omnes litterariae contentiones antiquissima aetate prae se ferebant, quamquam ipsius contentionis causa inter vetera et nova in antiquissimis litteris non eadem erat, atque ea, quae in litteris Ciceronianae aetatis disceptantes inter se partes incitabat. Olim contendebant scriptores in primis de ratione, quae eorum libris cum exemplaribus Graecis intercedebat. Agebatur praeterea de pervulgatis iam in litteris argumentis, de poesis puro sermone, de litterarum novitate, de circumscripta in dramate conventione, quae dicitur, scaenica, ut saepius verae hominum res in fabulis scaenicis discerni possent. Atqui Romanorum poetae scaenici conabantur insuper, ut Graecorum poeseos species non solum Romanorum spectatorum intellectus usui accommodaretur, sed etiam ut cultus animi desiderium magis magisque apud cives Romanos augeretur[2].

Ciceronis temporibus autem de longe alia re inter scriptores contentio fuit. Catullus enim et eius collegae novam poesin suam illi veteri, memoria sancitae opponere, nec non huic a se propagatae novitati priores in litteris partes confirmare cupiebant. Commutabantur quoque contendendi inter se rationes ac viae, cum subiectivae, ut dicitur, poetarum aestimationis a Porcio Licinio et Volcacio Sedigito aliquando factae locum obtinerent adversariorum errores in risum versi, parodia, aliena vitia satirice tractata apud Plautum, nimia contra aliquem contumelia apud Naevium, elegans quidem, sed non sine aculeo Terentii cum Luscio Lanuvino altercatio orta.

---

[1] Cf. M. Swoboda, *Sądy Cycerona o poezji i sztuce*, Meander XVII, 2, 1962, p. 64–79; idem, *Spór Luscjusza Lanuwinusa z Terencjuszem*, Meander XXIV, 9, 1969, p. 377–391; idem, *Elementy satyryczne i parodystyczne w komediach Plauta*, Eos LX 1972, p. 63–68; idem, *Quidnam Ovidius de poesi poematis poetisque iudicaverit*, Symb. Philol. Posn. IV 1979, p. 123–125.

[2] Cf. Swoboda, *Spór Luscjusza...* passim, et idem, *Elementy satyryczne...*, p. 63.

Zu Beginn akzentiert der Rhetor noch einmal stark, was er schon im vorhergehenden Auftritt sagte, dass neben der erhabenen Liebe noch eine unredliche Liebe besteht, die unter dem Schein schöner Worte schmähliche Taten geschehen lässt. Sokrates machte es sich zum Ziel, die jungen Leute davor zu bewahren. Der Beginn einer Liebe ist immer die Faszinierung jemandes körperlicher Schönheit, wobei natürlich die Augen helfen — ὁδοὶ γὰρ κάλλους οἱ ὀφθαλμοί. Für Sokrates war jedoch die Schönheit der Seele viel wichtiger. Die körperliche Schönheit allein signalisiert sie nur — ἀρχὴ δὲ αὐτοῦ ψυχῆς ἄνθος ἐν σώμασι διαφαινόμενον. Die seelische Liebe führt die Verliebten zur Tugend (§§ 1—3). Sie ist selbstlos und dadurch immer von Freiheit begleitet, wohingegen Elend zum barbarischen Schachern mit dem Körper treibt — μισθοφόρος (§§ 4—5).

Auch dieser Auftritt ist eine Verflechtung einiger Motive, die für ἐρωτικοὶ λόγοι charakteristisch sind, dass also Grundlage für eine wahre Liebe die seelische Faszinierung ist, dass Nichtswürdige die bezalhbaren Freuden auch Liebe nennen sowie, dass die Augen der Beginn allen Verliebtseins sind. Darüber, dass der edle Geliebte die versteckte Schönheit der Seele höher Schätzt als die körperliche Schönheit, sprach schon Diotima[35], und es ist nicht verwunderlich, dass gerade dieses Argument an die Spitze verschiedener rhetorischer Ausführungen über Eros vordrang. Ps.-Demosthenes[36] sagte dem Adressaten seiner Rede, dass er in seinen schönen Augen den Schein edler Sitten — τὰ κάλλιστα τῶν ἠθῶν sehen möchte.

In der griechischen kaiserlichen Literatur musste dieses Argument wohl übermässig beansprucht worden sein, da im *Erotikos* Plutarchos[37] Protogenes und Daphnaios mit aller Nachdrücklichkeit feststellen, dass Freundschaft und Tugend oft schone Vorwände für Unrecht sind. Ebenfalls Lukianos[38] belächelt das nicht nur mit den Worten von Charikles, der einen satirischen Verweis gegen die Knabenliebe in *Amores* darbringt, sondern auch in *Vitarum auctio*, worin Sokrates über sich selbst ironisch sagt, dass er nicht die Körper, sondern nur die Seelen liebt.

Die Begierde nachzugeben führt zur Suche bezahlbarer Freuden. Sokrates bezeichnet diese Prozedur im *Gastmahl* des Xenophon[39] als erniedrigend für den freien Menschen. Die Meinung des ganzen Altertums stimmt in diesem Punkt überein. Tibullus[40] warnt sogar einen Knaben, dass ihn für solche Vergehen die göttiche Strafe treffen kann:

> Muneribus meus est captus puer, at deus illa
> in crimen et liquidas munera vertat aquas.

---

[35] Plat. *Conv.* 210 b und c, ähnlich spricht Sokrates auch in Xen. *Conv.* VIII 12 und VIII 36. Epiktet bezeichnet den Körper als Ton der schönen Seele (*Diat.* IV 11).

[36] Demost. LXI 13. J. Green, den man bei dieser Thematik nicht umgehen darf, schrieb am 20 XI 1944 in sein Tagebuch: „La beauté est-elle le signe d'une perfection spirituelle latente et comme la marque d'une vocation supérieur?"

[37] § 4 und 5, 750 c und weiter.

[38] *Amores* § 23 und 24; *Vitarum auctio* § 15.

[39] Xen. *Conv.* VIII 21 und 26.

[40] Tibul. I 9, V 11 f. ähnlich *Elegie* I 4.

accidenti non possono tenere il posto dei soggetti[11]. Il significato di questa restrizione vale anche nella polemica con i negatori del principio di non contraddizione, giacché secondo Aristotele l'esistenza non può essere un predicato.

È perciò evidente che l'interpretazione semantica delle categorie sembra costituire una ragione sufficiente per comprendere meglio il principio aristotelico di non contraddizione ed il concetto della verità. Da questo risulta che, secondo Aristotele, la procedura della denotazione si realizza nell'ambito della predicazione (affermativa o negativa); il termine σημαίνειν è connesso non soltanto con le categorie isolate (ἄνευ συμπλοκῆς), ma anche con il rapporto predicativo di „appartenenza" (ὑπάρχειν), cioè con la connessione che viene a stabilire l'essere propositionale, ossia un discorso enunciativo (λόγος ἀποφαντικός).

Ebbene, si può vedere anche che lo Stagirita ha elaborato la nozione della verità basandola chiaramente sulla stessa dottrina dei modelli semantici della predicazione. Ecco l'aspetto sotto il quale Aristotele ha determinato l'uso delle categorie nella connessione della predicazione vera e valida.

„L'appartenere di questo ⟨termine⟩ a quest'altro e il dire secondo verità questo ⟨termine⟩ di quest'altro, dev'essere inteso in tanti modi in quanti sono distinte le categorie... Analogamente ⟨va considerato⟩ anche il non appartenere".

Τὸ δ'ὑπάρχειν τόδε τῷδε καὶ τὸ ἀληθεύεσθαι τόδε κατὰ τοῦδε τοσαυταχῶς ληπτέον ὁσαχῶς αἱ κατηγορίαι διήρηνται... ὁμοίως δὲ καὶ τὸ μὴ ὑπάρχειν (*An.Pr.* I 37, 49a6—8,9).

„Dunque quante volte si dice che l'essere e l'enunziare vero sono la stessa cosa, altrettante bisogna esaminare la denotazione ⟨dei termini⟩ e il ⟨loro⟩ appartenere".

ἀλλ' ὁσαχῶς τὸ εἶναι λέγεσθαι καὶ τὸ ἀληθὲς εἰπεῖν αὐτὸ τοῦτο, τοσαυταχῶς οἴεσθαι χρὴ σημαίνειν καὶ τὸ ὑπάρχειν (*An.Pr.* I 36, 48b2—4).

Naturalmente la dottrina aristotelica delle categorie concorda implicitamente con la sua sillogistica e teoria della scienza, perciò tutte le proposizioni vere debbono essere stabilite mediante le regole dei modelli semantici della predicazione[12]. In altre parole, le categorie intese in questo modo vanno a determinare i rapporti tra gli oggetti (πράγματα) e i termini (ὀνόματα) nel campo delle proposizioni scientifiche.

Ora, per comprendere nel complesso il significato di non contraddizione insieme con la nozione del vero e del falso, e soprattutto nella connessione indebita con le categorie, si può prendere in considerazione il brano seguente:

---

[11] Una simile restrizione può ritrovarsi anche nella logica moderna. Si veda la conclusione del lavoro di J. Heitz, *Subject and Predicables*: *A Study in Subject — Predicate Asymmetry*, The Hague—Paris 1973: „It is abundantly clear that predicables are not physical object. No term referring to a physical object can be a predicate. Physical objects can be referred to using singular terms, and can therefore have things predicated of them... In short, predicables are not things. Predicables are not individuals, „individua" in the sense of anything which can be object of singular reference. No property can be asserted of a predicable as it can be asserted of an individual. Even abstract individuals, such as class, certain properties and relations, and that they do can be asserted. No such assertion are possible concerning predicables".

[12] Questa dottrina, come si può vedere, svolge un ruolo fondamentale nella ricerca scientifica e specialmente quella della spiegazione, in quanto fa sì che Aristotele per mezzo delle categorie intendesse propriamente descrivere le realtà delle cose. Cf. *An. Post.* I 22; *De part. anim.* I.

(v. 8—11), salsum et facetum hominem (v. 16: *tibi salse*) cognoscimus[62]. Litteratas autem rationes inter utrumque poetam intercedentes *c.* 50 ostendit, quod amicos versibus in variis modis ex tempore compositis inter se ludentes facit. In his ludis litterariis Catullus leporem facetiasque collegae admirabatur (v. 7—8). Hanc innatam facultatem poetae maxime necessariam esse putabat. E Calvi carminibus solum epicedium defunctae Quintiliae dicatum commemorat (*c.* 96). Quod carmen gravi tenore excellens brevem argumenti in hoc funebri carmine expressi mentionem continet, quo Calvus uxore sua vel amica defuncta maerorem suum et amorem depinxit. Huiusce funebris carminis laudes duobus ultimis versibus continentur, in quibus Catullus amico persuadere cupit carmen eius et amoris confessionem praemature defunctae Quintiliae grata fore. Catulli carmen 96 novum aliqua ex parte consolationis genus est, utpote quod in singulis tantum rebus antiquitus tradita huius speciei litterariae indicia imitetur[63].

Tribus quoque carminibus amicum suum C. Helvium Cinnam commemorat. In carmine 10,30 describitur scaena quaedam iocularis, quae poetam in Bithynia peregrinantem significat. Cinna quoque aut una cum Catullo aut fortasse antea in Bithyniam profectus est, qua de re in hoc carmine mentio facta est. In ioculari quoque contextu alloquitur poeta Cinnam in carmine 113, quod in triumvirorum pravos mores invectiva est. Critico-litterarias autem adnotationes ad Cinnae carmina pertinentes carmen 95 continet. Hoc carmine Catullus *Zmyrnam* diu et magna cum cura elaboratum a Cinna epyllion laudat. Cum autem Cinnae poema oratoris Hortensii et famosi illius Volusii malis carminibus vetere ratione conscriptis opponeret, amici poesi diuturnam laudem et plurimos lectores praecipue in Cypro (*ad cavas Satrachi undas* — v. 5), quae insula in poemate descripta erat, augurabatur. Poematis Cinnani singularem virtutem eius brevitatem (*parva... monumenta sodalis...*, v. 9) prae magno cyclico tumidi Antimachi poemate (v. 10) ducit. In Cinnae poemate his verbis aestimato nulla originalis a Catullo mens expressa est, id quod Krollius recte animadvertit[64], cum Callimachi eroticorum epigrammatum (*Epigr.* 27,28 et fr. 74 b) similitudines et rationes recensendi poemata ab ipso Cinna (cum Catonis *Dictynnam* enarraret) et aliis poetis posterioris aetatis excultas ostenderet. In hac positiva quidem, sed admodum restricta *Zmyrnae* censura M. G. Celle[65] aliquid vituperationis recte, secundum meam opinionem, suspicatus est. Nam Catullus, quamvis Cinnae poema laudavisset, collegae epyllion non imitatus est et carmine suo sexagesimo quarto compacto carminis epici proprii et sui exemplum praebuit.

---

[62] Calvi eloquentiam in primis autem accusatum ab eo famosum Vatinium *c.* 53 quoque significat. Hac occasione data comperimus Calvum humili statura virum ab auditoribus derisum esse (cf. v. 5: *salaputium disertum*).

[63] Cf. Kroll, *o.c.* p. 269, adn. ad *c.* 96, 1. Cf. etiam Williams, *Tradition and Originality...*, p. 187 sq.

[64] Cf. Kroll, *o.c.* p. 266 sq.

[65] Celle, *o.c.* p. 193. Similiter arbitrabatur, quamvis non idem carmen perscrutaretur Ribbeck, *Geschichte der römischen...*, t. II, p. 345.

simi interpretationibus assentiri difficile sit, tamen gravissima Catulli carminis sensus enucleandi via subtilis mihi videtur. Quam ob rem Sajdakii commentum in nonnullis rebus Buchheitii adnotationibus compleatur necesse est. Is enim vir doctus duos in enarrati carminis initio versus precationis et locutionem *Romuli nepotum*, Nordenum secutus[51], fabulae nataliciae parodiam ducit[52]. In hac locutione, Sajdakii et aliorum virorum doctorum opinione nixi, malitiam agnoscere possumus etiam ea de causa, quod eadem locutione usus est quoque Catullus (*c.* 58,5) in obsceno contextu:

nunc in quadriviis et angiportis
glubit (sc. Lesbia) magnanimi Remi nepotes.

De omnibus igitur Romanis poeta cogitabat, unde evenit, ut tales quoque ei in mentem venerint, qui in urbis viis eius modi voluptates quaererent[53]. Enuntiationem autem *quot sunt quotque fuere..., quotque post aliis erunt in annis* Sajdakius duobus locis explicat[54]. Primum animadvertit Catullum hac enuntiatione in duobus iocularibus carminibus (*c.* 21 et 24) usum esse, deinde laudatam locutionem in comoediis usitatam esse allatis aliquot ex Plauti et Terentii comoediis haustis locis demonstrat[55]. Buchheitius autem Catulli carminibus 21 et 24 quoque commemoratis addit hanc locutionem sermonis hymnici parodiam redolere[56]. Uterque vir doctus demonstrat praeterea ipsum Ciceronem eandem locutionem in oratione *Post red. ad Quir.* 16 habita et in epistula *Ad famil.* XI 21 adhibuisse, cum de Sergulio iudicium censuramque faceret[57]. Hymnica apostropha in Catulli carmine Ciceroni dicato (*Marce Tulli*) duplicat iteratque sollemnes oratoris ad se ipsum apostrophas in orationibus (*In Cat.* I 11,27; *Pro Milone* 34,94) et in epistulis (*Ad Att.* VII 3,5 et VII 7,7) adhibitas. Alia locutio: *pessimus omnium poeta* significare potest aut Ciceronis iudicium quoddam de Catullo pervulgatum, qua de re iam supra commemoratum est, aut haustam e carmine tricesimo sexto locutionem hoc loco iteratam in antithesi: *tanto pessimus, quanto optimus* duplicem a malitia non liberatum sensum assumit. Eo modo intellecta verba eo magis verisimilia videntur, cum illud quoque *optimus omnium patronus* duplicem sensum habere possit et aut optimum inter omnes, aut optimum patronum omnium in ius vocatorum significet, quae res ambiguas Ciceronis in Vatinii casibus partes in mentem redigit[58].

His singulis rebus consideratis undequinquagesimum Catulli carmen iocularis

---

[51] E. Norden, *Agnostos Theos*, Darmstadt 1956, p. 148 et 172.

[52] Cf. Buchheit, *Literarische Kritik...*, p. 41.

[53] Cf. Sajdak, *o.c.* p. 52, et Schuster, *o.c.* col. 2369—2370. Buchheitius, *o.c.* p. 40, commonefecit Ciceronem anno sexagesimo tertio ad finem producto ab adversariis Romulum Arpinatem et regem appellatum esse. Cf. C. Sallustii *Inv. in Cic.* 4.

[54] Cf. Sajdak, *o.c.* p. 49, adn. 9 et p. 52.

[55] Ibidem, p. 52: Plaut. *Persa* 777; *Asin.* 140; *Trin.* 206, 209, 971, 1125; *Merc.* 700; *Cas.* 682; *Cist.* 43—45; Ter. *Eun.* 1009.

[56] Cf. Norden, *o.c.* p. 165, 173, 241, 349, 351, 354, et Buchheit, *Literarische Kritik...*, p. 41. Videas velim etiam Hesiodi *Theog.* 38.

[57] Cf. Buchheit, *o.c.* p. 41, et Sajdak, *o.c.* p. 49, adn. 9.

[58] Cf. etiam *Ad fam.* VI 7,4, ubi A. Caecina hac voce Ciceronem appellavit.

que carminis et compositionem gravissimas operis litterarii partes ducat. Idem postulat in oratione soluta, id quod in carmine quadragesimo quarto Sestium dicente perspicuum est. Undequinquagesimum autem Catulli carmen, critica quidem mensura non privatum, longe dissimilem naturam habet et diverso fini servit, qua re cum poetae programmate, quod dicitur, litterario nullo pacto coniunctum est.

Negativo de poetis veteris disciplinae iudicio facto Catullus generales otii litterati collegarum suorum laudationes opponit. Quod iam antea peculiarem dimicandi rationem partes suas in nova poesi generaliter commendanda agentem appellavimus. Reapse et in eis laudibus non desunt exceptiones quaedam, quae, quantum possumus, interpretari temptabimus. Sed primum investigandum est nobis carmen primum, quo omne corpusculum Catullus Cornelio Nepoti, rerum scriptori, eroticorum epigrammatum nova ratione compositorum amatori, praeterea amico, ab eadem regione orto et Catullianae poesis laudatori dicavit. Quod carmen (*c.* 1) praeter nonnullas quaestiones ad ipsum poetam pertinentes continet summam Nepotis *Chronicorum* aestimationem, quae prius et gravissimum historici opus fuerunt. Recenseritne Nepos in hoc scripto litteras sibi aequales, in his Catulli quoque carmina, ignoramus, quamquam litterariae quaestiones a Nepote, similiter atque ab eius exemplaris Graeci (χρονικά inscripti) auctore, Apollodoro Atheniensi, certe attactae sunt. Nihilominus ipse Catullus (*c.* 1,3—4) dicit de carminibus suis a Nepote laudatis, quae res post Catulli mortem a Nepote in *Attici vita* 12,4 corroborata est. Nepotis *Historia* a Catullo opus novitate excellens (*ausus es unus Italorum*), doctum et operosum (*tribus explicare cartis, Doctis... et laboriosis*) appellata est.

E neotericorum societate bene aestimavit comparatum modo a Caecilio epyllion de Dindyma domina, quae est Cybele, sed potius de Cybeles in Attin amore, cum Caecilii docta puella poemate eius perlecto maiore in eum ardore concaluerit. Poema propius nobis ignoti poetae laudat his verbis: *venuste Magna... incohata.* Ipsum autem poematis auctorem adiectivo *teneri* declarat, quod secundum Krollii[61] opinionem, aut amoris poetam, aut auctorem carminis perfectae formae studentem, etiam neotericum significare potest. Eodem enim adiectivo Catullum Martialis VII 14,3 (*teneri Catulli*) et XII 44,5 (*cum tenero Catullo*) quoque ornavit. Catullus cum Caecilio non solum sodalicio (*meo sodali*), sed etiam communibus litteratis studiis coniunctus est, ad quae explenda Catulli carmen 35,5—6 plane Caecilium invitat:

> Nam quasdam volo cogitationes
> amici accipiat sui meique

Artiore amicitia Catullus cum C. Licinio Calvo, ingenioso oratore et poeta consociatus est, qui insuper sibi aequalis, non semper laudabilis, poeseos criticus fuit. Catullus aliquotiens eum alloquitur. In carmine quarto decimo Calvum patronum

---

[61] Kroll, *o.c.* p. 65, adn. ad v. 1.

Eos LXX 1982
PL ISSN 0012–7825

CICERONIANA I

Von

RICHARD GREGOR BÖHM

L. MUNATIUS PLANCUS AN CICERO, AD FAM. X 24

„Facere non possum, quin in singulas res MERAQUE (*aut* MERITAQUE) tua tibi gratias AGO (*aut* AGAM), sed mehercules FACIO cum pudore. neque ENIM tanta necessitudo, quantam tu mihi tecum esse uoluisti, desiderare uidetur gratiarum actionem (*aut* actionem actionem), neque ego libenter pro maximis tuis beneficiis tam uili munere defungor ORATIONIS ET malo praesens obseruantia INDULGENTIA adsiduitate memorem me tibi probare. quod si mihi UITA contigerit, omnis GRATAS AMICITIAS atque etiam PIAS propinquitates IN TUA obseruantia INDULGENTIA adsiduitate (*aut* assiduitatem) uincam; amor ENIM tuus ac iudicium de me utrum mihi plus dignitatis in perpetuum an uoluptatis cottidie sit adlaturus non facile dixerim".

Wer weiß, an wie schrecklich vielen Stellen der Text dieses Briefes schlecht überliefert ist, denn wir nehmen schon einiges vorweg, und weiß, daß die meisten Fehler auf mißverstandenen und darum falsch überlieferten Abbreviaturen beruhen, der wird sich fragen dürfen, ob der Text auch dort richtig überliefert ist, wo so getan wird oder getan worden ist, wie wenn keine Abbreviaturen angewandt worden wären, und d.h. am Anfang dieses ersten von acht Abschnitten des Briefes an Cicero. Denn Plancus muß diesen Brief mit einem Aufschrei oder zumindest Seufzer begonnen haben, mit einem *mi Cicero* also, das in solchen Fällen immer „hilft". Aber der hierher sehr gut passende und zudem erwartete Ausdruck war auf MIC[1] wohl abgekürzt, auch das *non* dahinter bis auf N[2], auch das *facere* davor wohl auf FACER[3], und dann sah die ganze Wortgruppe FACERMICN für *facere*, *mi Cicero*, *non* (*possum*), zumal in *scriptura continua*, fast genauso aus wie ausgeschriebenes FACERENON.

---

[1] Zu C = Cicero s. A. Cappelli, *Lexicon abbreviaturarum*, Mailand [6]1961, 482: M. T. C. = Marcus Tullius Cicero; U. Fr. Kopp, *Lexicon Tironianum*. Nachdruck aus Kopps „Palaeographia critica" von 1817 mit Nachwort und einem Alphabetum Tironianum von B. Bischoff, Osnabrück 1965, 57: C(e)C(i) = Cicero; 224: MCE = Marcus Cicero, MCLE = Marcus Tullius Cicero.

[2] Zu N = non s. W. Studemund, *Gaii Institutionum commentarii quattuor. Codicis Veronensis denuo collati Apographum*, Leipzig 1874, 281; W. M. Lindsay, *Notae Latinae*, Cambridge 1915, 143; D. Bains, *A Supplement to Notae Latinae*, Cambridge 1936, 25; Cappelli, 229.

[3] Zu R = re s. Studemund, 298 und 297: QR = quare; Lindsay, 225: QR = quare; 329: UASTAR = uastare; Bains, 52; Cappelli, 308: QDR = qua de re; 335: RU = re uxoria; A. Pelzer, *Abréviations latines médiévales*, Louvain–Paris [2]1966, 73: RS = res; 72: RI = rei; Kopp, 312: R(e) = re, R(e)o = reo.

logię studiów nad piśmiennictwem pogańskim i dodał jeszcze poglądy aktualne, współczesne, znakomitego humanisty Lorenza Valli na konieczność takich studiów, zamieszczając jego przedmowę do IV księgi *Elegantiarum* i w zakończeniu swój własny wstęp do *Topik* Cycerona, w związku z rozpoczęciem wykładów na ten temat; tu też opowiedział o napaści, jakiej doznał. Dodatki te poważnie wzbogaciły jego wydawnictwo w porównaniu z poprzednimi.

Cały obszerny wstęp do mowy Bazylego poświęcił Walerian obronie *artes liberales* wobec opinii pewnych kół o szkodliwości tej dziedziny nauk, określanych nawet mianem *pestiferae*. Niezależnie od wypowiedzi Bazylego, Hieronima i Valli Walerian starał się na swój sposób przeprowadzić argumentację, rozszerzając ją i systematycznie układając według poszczególnych dyscyplin. W argumentacji tej starał się bezstronnie wykazać złe i dobre strony zjawisk, łączących się z poszczególnymi dyscyplinami, aby dowieść, że skoro nauki te mogą przynosić korzyść, to znaczy, że zarzuty należy odnieść nie do tych nauk, lecz do ludzi, którzy nadużywają ich i na złe obracają nabyte umiejętności. Wywód swój Walerian układa historycznie, wskazując na dobrych i złych przedstawicieli poszczególnych gatunków piśmiennictwa i na istniejące już w starożytności sprzeczne opinie co do wartości poszczególnych dziedzin jak filozofia, wymowa, poezja, lecz szeregi wielkich nazwisk świadczących na korzyść *artes* powinny przekonać, że są one konieczne dla człowieka. Ale oto w nowszych czasach nadal ujawniają się sprzeczne opinie, wypowiadające się przede wszystkim w teologii, której przedstawiciele chcieliby odrzucić retorykę i poezję, jako niegodne tej świętej dyscypliny, filozofię zaś uznać za źródło wszelkich herezji. A przecież nie tylko Porfiriusz, Celsus, Pelagiusz, Ariusz czy Manichejczyk (Manes) uprawiali filozofię, przy jej pomocy zwalczając wiarę Chrystusową, lecz istnieli w tąż filozofię uzbrojeni Origenes, Ambroży, Augustyn, Tomasz, którzy wspaniale wyjaśniali wiarę chrześcijańską, a *eloquentia* Hieronima pozwoliła mu zwyciężyć heretyków.

W zakończeniu swego wstępu Walerian wskazuje na trzech niezwyciężonych szermierzy i obrońców *artes* — Bazylego, który poucza, jak korzystać z piśmiennictwa pogańskiego; Hieronima, wyjaśniającego na wielu przykładach, że wolno i trzeba posługiwać się tym piśmiennictwem oraz wykorzystywać je dla celów teologicznych; trzeci to Valla, niestrudzony bojownik *artium liberalium*.

W zamieszczonym liście Hieronima: *Hieronymus magno oratori Romano* znalazło się również jak najżywsze poparcie dla studiów piśmiennictwa pogańskiego przy okazji, gdy pewien znany mówca rzymski zarzucił Hieronimowi, że w swych pismach dawał przykład korzystania z tego piśmiennictwa i „blask Kościoła kalał brudami pogańskimi". Hieronim powołuje się tu na fakty, że od najdawniejszych czasów korzystano w piśmiennictwie religijnym z bogactwa świeckiej mądrości, bo już w *Biblii* Salomon na początku swej *Księgi mądrości* (*Proverbiorum*) upomina, aby umieć rozumieć mowę mądrości, dwuznaczność słów, parabole i niejasne wysłowienie, powiedzenia mędrców i zagadki, co jest domeną dialektyki i filozofii. Nawet św. Paweł cytuje Menandra, Aratosa czy Epimenidesa, nic więc dziwnego, że i on, Hieronim, korzysta z piękna i uroku wysłowienia pogańskiego, wymazując zarazem to wszystko, co w tym piśmiennictwie jest martwego, jak bałwochwalstwo,

libris, cum commentariolo magistri Iohannis Honorii Cubitensis[8]. W wydawnictwie tym ważne są dwa momenty: bliskie powiązanie z Polską oraz wysunięcie argumentów na obronę studiów humanistycznych poprzez włączenie przedmowy wciąż tego samego tłumacza, Leonarda Bruniego, zawierającej owe elementy. Przedmowa skierowana do kanclerza weneckiego Coluccio Salutatiego, zwolennika nowych prądów, wysuwała znamienną dla kontrowersyjnych nastrojów wypowiedź; tłumacz motywował wybór tej właśnie mowy spośród wielu znakomitych dzieł Bazylego, który słynął z zamiłowania do studiów nad piśmiennictwem klasycznym i do nauki o Piśmie św. (*optimarum artium studio sacrarumque litterarum doctrina*), nie tylko dlatego, że było to po linii jego, Leonarda, własnych zamiłowań, lecz że powaga tak wielkiego autorytetu, jakim był Bazyli, pozwala zwalczać ospałość umysłową i przewrotność środowisk, potępiających te studia. Nie chciały one widzieć w nich ani głębi, ani wspaniałości, a ponadto wzbraniały dostępu do nich[9].

Mowa ta więc stanowiła oręż w walce z obskurantyzmem niektórych środowisk teologicznych. Stąd też jej poczytność w ówczesnym świecie intelektualnym, jak świadczą liczne kopie rękopiśmienne tej mowy, a później drukowane wydania. *Editio princeps* ukazała się w Wenecji ok. r. 1470—1471, a przed r. 1500 co najmniej 19 innych wyszło spod pras drukarskich w Italii (3 wyd.), w Niemczech (9 wyd.), w Hiszpanii (6 wyd.)[10]. Mowa ta miała nadal i w XVI w. swe znaczenie i obieg, a druk jej ponawiano, toteż i w Polsce ukazała się w 1534 r., w zasłużonej oficynie Hieronima Wietora.

Szczególna poczytność tej mowy była wyrazem nowych potrzeb epoki — szerszego wykształcenia, wyłamania się z utartych schematów scholastycznych, a także konieczności oparcia się na niepodważalnych autorytetach jak powaga Ojców Kościoła, wobec wciąż nie milknących sprzeciwów konserwatywnej ortodoksji, wszędzie bowiem i wciąż aktualne były motywy jej piętnowane przez Leonarda Bruniego. Mimo wszakże rozwoju prądów Odrodzenia już w XV wieku, w Polsce jednak jeszcze w XVI wieku rysowała się groźna opozycja wśród niektórych kół teologów, upatrujących w studiach klasycznych źródła heretyckich nowinek. Opozycja nasiliła się po wystąpieniu Lutra, wtedy to nawet nauka języka greckiego z tej racji

---

[8] Zob. egz. B. Jag. *Cim. Qu.* 3263, por. też inne wydanie, egz. B. Czart. *Cim.* 2074/I, które Estreicher (XII 401) określa: Kraków? Lipsk? ok. 1500.

[9] Przytoczymy tu ważniejsze fragmenty przedmowy w oryginale (k.A_2): ... *Nam etsi liber per se brevis et tantum tamen ponderis ei adjicit Basilii nomen ut magnus putari debeat autoritate scribentis, quae quidem apud Graecos tanta est ut et severitate vitae et sanctimonia morum et propterea optimarum artium studio sacrarumque litterarum doctrina ceteris ferme omnibus existimetur praecellere. Sed cum sint permulti atque inclyti libri, quos ille... reliquit, nos in praesentia hunc potissimum delegimus maxime cum conducere ad studia nostra arbitrati sumus. Atque ideo libenter id fecimus quod autoritate tanti viri ignaviam ac perversitatem eorum cupiebamus refringere, qui studia humanitatis vituperant atque ab iis omnino abhorrendum censent. Quod his contingit fere qui ea tarditate ingenii sunt ut nihil altum neque egregium valeant intueri, qui cum ad nullam partem humanitatis aspirare ipsi possint nec alios quidem id debere facere arbitrantur...*

[10] Zob. Saint Basil, *The letters... Address to Young Men on Reading Greek Literature*, with an English Translation by R. J. Deferrari and M. R. P. McGuire, vol. IV, Cambridge, Mass. 1950. Loeb Classical Library, p. 373.

znalazła się w Akademii Krakowskiej na indeksie — że przypomnimy fakt zawieszenia wykładów gramatyki greckiej Jerzego Libana w 1520 r. — po kilku latach dopiero szczęśliwie przywrócona za sprawą Tomickiego. Opozycja nadal drążyła życie umysłowe, nie stroniąc od brutalnych napaści, jak w sprawie Krzysztofa Hegendorfera, grecysty wykładającego w Akademii Lubrańskiego w Poznaniu, który mimo zbrojnej opieki możnych protektorów musiał uchodzić z Polski. Bliższym dla nas przykładem stał się dominikanin Maciej Walerian (Matthias Valerianus OP), w tym samym czasie ofiara także brutalnej napaści za wykłady *Satyr* Horacego. Te to napaści kazały mu bronić się skuteczniej przed dalszymi atakami. Do tego celu miało mu posłużyć wydanie w Krakowie (1534) mowy Bazylego pod nieco zmodyfikowanym, stosownie do potrzeby chwili, tytułem: *De evolvendis libris scriptorum gentilium*, w tradycyjnym przekładzie Leonarda Bruniego z dodaniem innych pism uzupełniających apologię problemu[11]. Zarówno w przedmowie do tego wydawnictwa, jak i w dołączonych doń pismach innych autorów zebrał Walerian arsenał argumentów w obronie lektury piśmiennictwa starożytnego, pogańskiego. Zajmijmy się więc osobą samego Waleriana i jego losów, które ściśle wiążą się z tym problemem.

Spośród kilku różnych Walerianów z zakonu Dominikanów w XVI w. tylko jeden, najstarszy, może być owym zagorzałym humanistą, który wydał drukiem mowę Bazylego, inni bowiem są późniejsi — Mattias Valerianus Polonus OP z Warszawy — Valerianus de Varso Polonus w aktach kościelnych zakonnych. Zachowało się o nim niewiele szczegółów biograficznych. Pochodzą one bądź z jego pism, jak ze wzmianek u dawnych historyków Zakonu Dominikanów oraz z innych materiałów archiwalnych, udzielonych mi łaskawie przez O. Roberta Świętochowskiego OP, prowadzącego w latach pięćdziesiątych kartotekę członków tego Zakonu[12].

W aktach zakonnych Walerian zapisany jest bez imienia Matthias, które znajdujemy w jego pismach z dodatkiem *Praedicatorius*, co stanowi cenną wskazówkę identyfikującą. Akta Akademii Krakowskiej tego okresu notują w *Album Studiosorum* jedynie pod r. 1520: *Matthias Petri de Warschovia dioc*[*eseos*] *Posnaniensis*, *gr*[*ossos*] *2 s*[*olvit*], co mogło by się odnosić do naszego Waleriana. Wiadomo, że habit przywdział w Poznaniu, a najdawniejszą datą, pod którą wzmiankowany jest w aktach zakonnych, to rok 1519, kiedy to brata Waleriana przenosi się z konwentu poznańskiego do Piotrkowa jako kaznodzieję (*praedicator*). W okresie między rokiem 1519 a 1534 przebywał jakiś czas w Italii, o czym sam mówi w przedmowie do Bazylego, dodając, że studiował tam filozofię i teologię u najbardziej uczonych mistrzów, którzy zasłynęli swymi publikowanymi dziełami. W r. 1534, może też znacznie wcześ-

---

[11] Po wydaniu tego druku w 1534 r. jeszcze kopiowano go odręcznie, jak świadczy opis takie kopii z XVI w. u J. Korzeniowskiego, *Zapiski z rękopisów Ces. Biblioteki Publicznej w Petersburgu...*, Kraków 1910, zob. poz. 220, s. 166: Lat. F. XV. 38, Archiwum do Dziejów Oświaty w Polsce, t. 11.

[12] Korzystam z okazji, aby na tym miejscu ponowić swe podziękowanie za dostarczone mi ongiś wiadomości. — Podawane przez Estreichera (XXXII 165) daty ,,ur. po r. 1500, zmarł po r. 1579?" są problematyczne, gdyż jak sam Estreicher przypuszcza, mogą dotyczyć dwóch różnych Walerianów.

Teive wrote this tragedy after the death of Prince John (Joannes, João), the heir to the Portuguese throne; the prince's death was not only a grievous blow to the royal family, but also to the royal line and State, as he was the king's only offspring. The afflicting period of the Prince's illness and his death served as inspiring themes for many Portuguese literary works; this problem is discussed by Casto Soares in a comprehensive chapter: ,,O tema da morte do Principe D. João na poesia quinquentista" (pp. 37—57).

While in the Latin drama of the XVIth and XVIIth centuries there appear many characters (for, apart from the protagonists, there are also groups of soldiers and populace), Teive's tragedy includes only several characters: Rex Ioannes III, Regina Catharina, Eubularchus and Philanax (with the telling names: εὖ- βουλή-ἀρχος, φιλέω-ἄναξ); the first one is the king's minister or secretary, the second one-Prince's John's tutor as may be gathered from his words; Philanax does not point out his merits, however, but extols the inbornabilities of his pupil (v. 904 sqq.):

Illum tenellis coepi ab incunabulis
animo fideli seduloque ducere
per recta honesti spatia, per sanctae vias
virtutis artas, semper illud maximum,
si nostra quid efficeret institutio.
Sed indigebat ille nil cura mea:
doctore nullo — sponte praeclaram sua
uirtutem adibat, numquam ab ipso tramite
recte recedens...

There is also a physician (medicus) and the prince's wife Joanna princeps, accompanied by matrona — probably one of the ladies-in-waiting replacing the role of the traditional nurse in the Greek tragedy. The Chorus Virginum — probably also made up of young ladies-in-waiting, appears after each act and in the last one it joins the dialogue. The autor introduces only two or three characters in each act: in the first act there are two — Rex Ioannes and Regina; in the second one — Eubularchus, Philarchus, Medicus; in the third one — Ioanna Princeps and Matrona, in the fourth one — Eubularchus and Philanax; only in the last act more characters are shown. In the first acts the prince's condition is dicussed; in spite of some words of comfort, the queen is overwhelmed by ominous feelings, and her forebodings and dream are a presage of misfortune so typical of the antique tragedy. The chorus's songs refer to the situation and strike a reflective tone. In the fourth act after the prince's death there is a typical funeral song (w. 1075—1087; 1091—1096);

Iam lacrimarum fundite fontes
ac perpetuis ora rigate
fletibus, ingens crescere ut aequor
sentiat undas, pleno irrumpant
exsultantes gurgite ut amnes.
Omnes ergo plangite duris
pectora palmis fuluasque comas;
omnes rabida laniate manu
ungueque saeuo scindite uultum.
Clarum amisit iam decus orbis,
inclitus orbis dum florebat
Principe tanto: nunc sine laude
iacet et maeret Principe dempto...
Nunc commista grandine nimbos
funduntque graues sidera fletus
et minitantur cuncta ruinam
latitaque caeco Phoebus Olympo

błędy, pożądliwość. Dodaje, że w tym korzystaniu z owego piśmiennictwa nie może się równać z takimi jak Origenes, Metodiusz, Euzebiusz czy Apollinary. Ponadto — z piśmiennictwa pogańskiego korzystali również religijni Hebrajczycy jak Filon, którego przezwano Platonem judejskim, a ten od dzieciństwa wyuczony w *Piśmie św.* całą literaturę grecką przewertował. Hieronim wymienia w długim rejestrze pisarzy kościelnych najpierw greckich, potem łacińskich od Tertuliana poczynając, którzy posługiwali się piśmiennictwem pogańskim, kończąc stwierdzeniem, że prawie wszystkie dzieła, wyjąwszy Epikura i jego uczniów, są przebogate we wszelką wiedzę i że mógłby o tym wiele pisać.

Trzeci wysunięty przez Waleriana szermierz — znakomity humanista italski Lorenzo Valla — we wstępie do IV księgi swych *Elegantiarum*, podręcznika pięknego wysłowienia łacińskiego, pisze o krytyce, z jaką spotkało się jego dziełko u ludzi uważających siebie niemal za świętych, a w każdym razie za bardzo religijnych, mianowicie, że jego książka niegodna jest chrześcijanina, gdyż zachęca i nawołuje do lektury piśmiennictwa pogańskiego. Valla przypomina ów list Hieronima oraz jego wypowiedź, że cóż się pocznie, jeśli wykluczymy piśmiennictwo świeckie, przecież wszystkie dyscypliny są świeckie i pisarze — mówcy, historycy, poeci, prawnicy, filozofowie; wyznał przy tym Hieronim, że nie tylko dużo czytywał dzieł pogańskich, lecz nawet powinien był to czynić! Valla ze swej strony powołuje się na przykład Hilariusza, Ambrożego, Augustyna, Laktancjusza, Bazylego, Grzegorza, Chryzostoma i wielu innych, którzy „klejnoty *Pisma św.* złotem i srebrem wymowy zdobili". Zdaniem Valli, specjalnie broniącego wymowy, ktokolwiek przystępuje do pisarstwa teologicznego, nie jest rzeczą tyle ważną, czy posiada jakieś inne uzdolnienia, lecz jeśli brak mu sztuki wysłowienia, staje się niegodny, by pisać w zakresie teologii.

Po tych walnych i szczegółowych rozprawach z wrogami piśmiennictwa pogańskiego, na końcu swej książeczki Walerian zamieszcza własną przedmowę do *Topik* Cycerona, aby odmalować osobistą sytuację i przygody, jakich doznał w owej atmosferze sporu. Było to przemówienie wstępne, skierowane do słuchaczy przed wykładem *Topik*, nawiązujące do wydarzenia sprzed kilku tygodni, gdy zaczął wykładać *Satyry* Horacego. Otóż, jak pisze, zaledwie raz i drugi miał wykład, gdy nagle napadła nań „potrójna falanga" krytyków i oszczerców (*Momorum sycophantarumque*). Jedni wytoczyli pretensje, że zaczął wykłady bez wstępu, drudzy zarzucali mu bezczelność, że zabrał się do wykładania Horacego *nulla literatura praeditus* — bez wszechstronnego przygotowania ogólnego, a przecież choć sam o sobie jest skromnego mniemania, wszakże nie ma takiej dziedziny wiedzy, z którą by się nie zaznajomił; własną pracą osiągnął wykształcenie i nawet greki nieco się nauczył, a jeśli chodzi o filozofię i teologię, to uczył się u najlepszych mistrzów w Italii, znanych ze swych dzieł.

Najcięższy atak przypuściła jednak ostatnia „falanga", grożąc mu nawet śmiercią, jeśli nie zaprzestanie wykładów — w oburzeniu na jego czyn niegodny, że duchowny i teolog wykłada *Satyry* Horacego, które nie tylko dla chrześcijan, lecz nawet dla pogan są nieprzystojne! Tu Walerian ponownie odwołuje się do zamieszczonego listu Hieronima, do Bazylego oraz innych Ojców Kościoła, którzy lubowali

bzw. über seine Ansichten zur erotischen Liebe[7]. Unter den Schriften von Lukianos befindet sich auch ein Dialog *Amores*[8], in welchem zwei Freunde des Autors vor ihm zum Wettbewerb antreten und Lobreden über die Liebe halten. Einer von ihnen, Kallikratidas, ist überzeugt, dass die wahre Liebe nur die Knabenliebe ist, der andere jedoch, Charikles, lobt die Liebe zwischen Mann und Frau. Lukianos spielt hier in der ihm eigenen Art und Weise mit dem Thema, indem er gewisse populäre, rhetorische Deklamationen περὶ ἔρωτος parodiert[9]. Eine Probe solcher Literatur geben uns vier ἐρωτικοὶ λόγοι des Zeitgenossen Lukianos 'Maximos von Tyros[10]. In der Briefsammlung Frontos befindet sich ebenfalls ein griechischer Brief[11], in welchem jener Lehrer von Mark Aurelius seinen Zögling belehrt, üblen Ruf — ἀδοξία zu vermeiden. Diese jedoch kann ihm anhaften, falls er bösen Liebhabern erlaubt, seine Schönheit auszunutzen[12]. Ausserdem hält er im IV. Jahrhundert in Konstantinopel eine lange Papierrede[13] an den jungen Kaiser Gratian, die in den Handschriften den Titel ἐρωτικὸς ἢ περὶ κάλλους βασιλικοῦ trägt. Sie ist in Wirklichkeit eine höfische Lobrede des guten Königs[14], zusammengefügt aus platonischen Allusionen[15].

Es ist verwunderlich, dass unter so reicher griechischer theoretisch-rhetorischer Literatur, die genaue Hinweise enthält, wie man Deklamationen zu verschiedenen Themen komponieren muss, keine Ratschläge betreffs ἐρωτικοὶ λόγοι zu finden sind. Das ist ein offenkundiger Beweis dafür, dass die rhetorische Praxis in der griechischen kaiserlichen Literatur wesentlich reicher war als die bis in unsere Zeiten erhalten gebliebenen, aussergewöhnlich zahlreichen Lehrbücher der Rhetorik.

In diesem Artikel beschäftige ich mich mit vier Auftritten über Maximos von Tyros, die typische sophistische Deklamationen des Konzertredners sind. Die in ihnen enthaltenen Gedanken vergleiche ich mit anderen Werken, die sich in die Kathegorie ἐρωτικοὶ λόγοι einordnen, was mir erlaubt, gewisse für diesen Typ charakteristische *loci communes* festzusetzen. Die Tatsache, dass unser Rhetor ganze vier

---

[7] Von diesem Werk ist kein bestätigtes Fragment erhalten geblieben. A. Barigazzi, *Favorino di Arelate*, introduzione, testo critico e commento, Firenze 1966, S. 161—169, plaziert unter diesem Titel vier Fragmente *incertae sedis*.

[8] Luc. *Amores*, Jacobitz II, S. 207 ff.

[9] Siehe G. Anderson, *Lucian, Theme and Variation in the Second Sophistic*, Lugduni Batavorum 1976, Kapitel: „Theme and Variation: Lucian's Models and Methods", S. 1—22.

[10] *Or.* XVIII—XXI H. Nummerierung und weiter Zitate nach Ausgabe: *Maximi Tyri Philosophumena*, ed. H. Hobein, Lipsiae 1910. Sie traf allerdings nicht auf Anerkennung der Philologen, siehe W. Kroll, *Maximos von Tyros*, RE XIV 28 (1930), Sp. 2562: „die... ist in der Textgestaltung nicht glücklich", aber verdrängte damals die schon fast nicht mehr zugängliche Ausgabe F. Duebner's, *Theophrasti Characteres* [...] *Maximi Tyri Dissertationes*, Parisiis 1877 — Didot.

[11] *Epistula VIII acephala in M. Cornelii Frontonis Epistulae* quas edidit M. P. J. van den Haut, Lugduni Batavorum 1954, S. 234 ff. In der Ausgabe C. R. Heines, *The Correspondence of Marcus Cornelius Fronto*, vol. I, London 1972, The Loeb Classical Library, S. 20 ff.

[12] Ein gründliches Studium dieses Briefes gab S. Fasce, *L'Erotikos di Frontone, Argentea aetas in memoriam E. V. Marmorale*, Università di Genova 1973, S. 261—272.

[13] Or. XIII in: *Themistii orationes*, ed. G. Downey, vol. I, Lipsiae 1965, S. 232.

[14] „Ita Themistii sermo amatorius revera regius est". Downey, S. 231.

[15] Alle diese Allusionen notiert gewissenhaft Downey.

Catullus in litterariis contentionibus omnes re vera rationes ac vias adhibebat, quamvis Aristophanea illa vel Plautina lepore et festivitate nonnumquam obscenitate condita aperta impugnatio aptissima ei videretur. Itaque Catulli animus acer et praesens et acutus etiam in litterariis litibus conspicuus virorum doctorum admirationem saepissime movebat. Hoc loco commemorare decet Italicum virum doctum M.G. Celleium et alios ab eo laudatos et excerptos investigatores[3], aut veterem iam peculiarem librum O. Ribbeckii[4], aut duos peculiares libros ad antiquam criticam litterariam pertinentes, J. W. Atkinsii et G. M. A. Grubeii libros dico[5], qui vero omnes parum diligenter Catulli critico-litterarium sensum enarraverunt. Partes ab eis relictas complent quodam modo accuratiores virorum doctorum commentarii in singula poetae carmina litterarias quaestiones attingentia, quorum nomina loco investigatae quaestioni aptissimo afferre certe non neglegam. Attamen omnes commemorati fontes et communes et singulares poetae, ut ita dicam, criticismum maximam partem demonstrant tamquam dissimulatis Catulli definitis propositis et ex eius pugnaci et bellatoria ratione dicendi effluentibus positivis et ab eo acceptatis praeceptis. Quo factum est, ut novum poetarum programma a clarissimo et solo nobis noto poeta lyrico aetatis Ciceronianae descriptum hac commentatione demonstrare mihi proponerem.

E pugnacium et quasi bellatoriorum Catulli carminum argumento efficitur, ut inter veterum poetarum vel potius vetera de litteris iudicia approbantium auctorum sectatores et poetas novos, Graecorum poetarum Alexandrinae aetatis laudatores et imitatores manifesta controversia exstiterit, quamvis veram et evidentem eius causam demonstrare difficile esset. Temptemus igitur in quaestionis investigandae initio ipsam conservatismi, qui dicitur, in enarrata aetate naturam plane describere. Veterum litterarum defensores tamquam duplicem, sit venia verbo, vitam agebant. Privatim enim novam poesin ad voluptatem tantum exercebant, publice autem eandem vituperabant. Id praecipue ipsi Ciceroni, clarissimo illius aetatis scriptori obici potest. Scimus quidem in Ciceronis otio litterato haud minimas partes poesin egisse eamque novam, cum eius *Pontius Glaucus*, *Halcyones*, *Nilus* poemata Alexandrina ratione pacta essent. Eius autem carmen *Italia maesta*[6] inscriptum elegiam fuisse verisimile est. Cicero epigrammata quoque conscripsit, quia a Quintiliano[7] laudatum epigramma in Vettum quendam factum *e quodam ioculari libello* excerptum esse traditum est. Alexandrina Ciceronis studia etiam Arati astronomici poematis Lati-

[3] M. G. Celle, *La critica letteraria nel libro di Catullo*, Atti della Società Ligustica di Scienze e Lettere, NS vol. VIII, 3, 1929, p. 177–204.

[4] O. Ribbeck, *Geschichte der römischen Dichtung*, vol. I, Stuttgart 1894, p. 326–327.

[5] G. W. H. Atkins, *Literary Criticism in Antiquity. A Sketch of Its Development*, vol. I–II, Gloucester 1961, vol. II passim, et G. M. A. Grube, *The Greek and Roman Critics*, London 1965, p. 150–255 passim. Cf. insuper G. Williams, *Tradition and Originality in Roman Poetry*, Oxford 1968, passim.

[6] Corruptos carminis indices: Talea maesta, Taliamastas, Thalamasta servavit Servius *in Verg. ecl.* 1, 58 commento. Cf. K. Kumaniecki, *Literatura rzymska. Okres cyceroński*, Warszawa 1977, p. 399 sq.

[7] Quint. *Inst. orat.* VIII 6, 73.

Quae rarae et modestae laudes, quibus Catullus proximos sibi collegas efferebat, eorum carminum perfectam formam, brevitatem leporemque exponunt. Atqui in ipsius Catulli carminibus etiam alias sine ulla dubitatione invenimus virtutes, ut artificiosam compositionem, sermonis varietatem, sinceritatem, simplicitatem praeter artificium, perfectam versificationem, argumenti veritatem et al., qua re contineri non possum, quin suspicer collegas a Catullo magis propter sodalitatis sensum et omnium neotericorum scribendi artis communitatem laudatos esse quam propter firmissimam persuasionem ea quidem ratione hanc novam poesin esse excolendam.

Restat, ut, quidnam Catullus de poesi sua iudicaverit, investigemus. In Catulli libro aliquotiens poeta de se et nonnullis gravissimis quaestionibus dicit. Maximam admirationem nostram movet praecipue, qua mensura Catullus, severus aliorum criticus, carmina sua mensus sit. In carmine Nepoti misso (*c.* 1,1 et 1,8) carminum suorum corpus *libellum*, ipsa autem carmina, quae Cornelii Nepotis doctis et laboriosis cartis opponit, *nugas* appellat. Voce *nugarum*, similiter atque deminutivo *libelli* in laudati carminis contextu totius libri auctoritas ab ipso poeta considerate tamquam comminuta est. Quae res poetae modestiam, urbanitatis rationibus adversus Nepotis personam, quam hoc carmine alloquitur, certe adauctam confirmat. Sed substantivum *libellus* stricte deminutivum sensum habet et in primis opus parvae dimensionis significat. Eadem voce Ovidius (*Amor.* I epigr. 1, *Ars amat.* III 47) *Amores* suos et elegiarum corpora, *Tristia* et *Epistulas ex Ponto* (multis utriusque corporis locis) declaravit. Simili modo appellavīt Martialis non solum unum de suorum epigrammatum libris (XI 15,3), sed etiam omnia omnino epigrammata sua (XI 15,4). Vox *libelli* ad definiendum parvum quoddam scriptum adhibitum etiam apud Ciceronem in usu est, Cicero enim *De oratore* I 21,94 scribit haec: *scripsi etiam illud quidem in libello*, cum libros rhetoricos suos in mente haberet. Eadem vox in Horatii *Sat.* I 10,92 totius satirarum libri manuscriptum significat. Similiter res se habet apud Persium (1,120) et Iuvenalem (I 86), apud quos nomen hoc satiris in totius corporis initio collocatis additum est. Sed Horatius voce *libelli* usus est quoque ad deminuendam satirarum libri auctoritatem (*Sat.* I 4,71): *nulla taberna meos habeat neque pila libellos.* Illi Horatiani libelli non destinati popularibus lectoribus ab ipso poeta Sulcii et Carii vocationibus eodem nomine appellatis oppositi sunt. Eadem vox contemptionis sensum habet apud Livium (*Ab u.c.* XXIX 19,12): *libellis eum palaestraeque operam dare.* W. Krollius[66] autem locutionem: *novum libellum* in Catulli epigrammate (*c.* 1,1) significare primum exemplar modo editi libri putat. Quae a Catullo adhibita nominis ambiguitas iocosae eius scribendi rationi maxime propria videtur.

Altera apud Catullum vox (*nugae*) in Romanorum lingua non solum iocos et ineptias, sed etiam levia et libera carmina significabat. Quae vox primo sensu adhibita est apud Plautum *Truc.* 861, praecipue cum verbo *agere* coniuncta (*Persa* 718) et apud Terentium una cum verbo *dicere* (*Heautontimor.* 621). Secundam significationem habet eadem vox apud Horatium (*Epist.* I 19,41):

---

[66] Kroll, *o.c.* p. 1 adn. ad v. 1.

legere iam non potuit, sed certe adeo rumoribus pervulgata fuerunt, ut ad Catulli quoque aures pervenire possent. Similiter Catullus gravissimos adversarios suos nullo carmine clara voce nominavit. Uno tantum loco (*c.* 5,2 sq.) adhortabatur amicam et se ipsum, ut senum severiorum rumores omnino neglegeret. Saepissime autem minores impugnavit scriptores, qui vetera exemplaria imitari conabantur, quamvis his invectivis minoris pretii auctores denotantibus contineri posset generale quoddam de omnibus adversariis iudicium. In rebus adhuc consideratis Catulli *c.* 49 Ciceroni evidentissime inscriptum conscius omisi, utpote quod peculiarem interpretationem desideraret, sed brevi tempore ad hanc quaestionem inquirendam redibimus.

Altera apud Catullum altercandi ratio ac via haberi potest generalis maximam partem laudatio omnium poetarum, qui eisdem novis in litteris praeceptis fidos se praestiterunt. Sed comprobata ratione „qui non est nobiscum, contra nos est" in hac litteraria disceptatione ad fidem faciendam minime aptum videretur argumentum, praesertim cum nulla sese in vicem oppugnantibus partibus ad disputandum fundamenta praeberet, nisi Catullus, ut recte V. Buchheitius arbitrabatur[18], negativa censura sua simul demonstrare cupivisset, quo modo, secundum eius opinionem, versus facere oporteret, ut opus litterarium novae artis rationi responderet. Commemoratus vir doctus una cum carmine tricesimo sexto enarrat quoque carmen quartum decimum et quadragesimum quartum et demonstrat tria haec carmina simillimam compositionem habere. In quarto decimo carmine simulata censurae agendae causa fuit donum poetae Saturnalibus celebratis missum, in carmine quadragesimo quarto Sestii invitatio, in carmine autem tricesimo sexto vota a Lesbia amoris deae nuncupata. Sed gravissimam in commentatione sua rem putavit Buchheitius subtilem singulorum in his carminibus verborum sensus interpretationem, cum in his locutionibus Catulli opiniones litterarias detegendi ianuam positam esse asseveraret[19]. Buchheitii interpretandi via nixi primum haec tria carmina investigare aggrediamur.

Carmen tricesimum sextum in Volusium, poematis, quod inscribitur *Annales*, auctorem invectiva est. Huius poetae nomen et eius operis index ex Catulli duobus carminibus tantum (*c.* 36 et 95) nobis nota sunt. Volusius e septentrionali Italia, fortasse a Patavio ortus est, nam Catullus, cum Volusii poemati fragilem et caducam gloriam augur aretur in carmine 95,7 scripsit haec: *at Volusii annales Paduam morientur ad ipsam.* Eiusdem poetae poema Catullus his opprobriis denotavit: *cacata carta* (*c.* 36,1 et 20), *electissima pessimi poetae scripta* (*c.* 36,6—7), *pleni ruris et inficetiarum* (*c.* 36,19), *laxas scombris saepe dabunt tunicas* (*c.* 95,8). Primam citatarum locutionum plane obscenam poeta in initio et in fine carminis conscius repetivit, id quod marginem efficit, in quo omnino negativa poesis Volusianae censura conclusa est. Secundum epithetum (*electissima pessimi poetae scripta*) maxime ambiguum est, nam aeque ad Catullum, quam ad Volusium[20] pertinere potest et duas particulas continet: a) *electissima scripta*, b) *pessimi poetae*, quae varie intellegi

---

[18] V. Buchheit, *Catulls Dichterkritik in c. 36*, Hermes LXXXVII 1959, p. 321 sq.

[19] Eadem carmina investigavit quoque Celle, *o.c.* p. 189—192.

[20] Cf. Buchheit, *o.c.* p. 325.

zaś zabrawszy się do rzeczy boskich bez żadnego przygotowania nie potrafili ani zrozumieć doniosłości przedmiotu, ani przedstawić jasno ludziom swych myśli, nie znając owej gałęzi wiedzy ludzkiej, przez którą porywa się dusze ludzi ku wierze..."[2] Jest tu więc wyraźny wpływ lektury Bazylego w nawiązaniu do postulatu uprzednich studiów nad literaturą pogańską przed przystąpieniem do teologii.

Poglądy i działalność Grzegorza w Akademii wsparte były również rozpowszechnionym w pewnej mierze piśmiennictwem humanistycznym. Świadczy o tym spuścizna rękopiśmienna w Bibliotece Jagiellońskiej, zawierająca obok tekstów starożytnych dodane również ówczesne traktaty humanistyczne.

Wśród XV-wiecznych kopij rękopiśmiennych mowy Bazylego, znajdujących się w Polsce, noszących notatki proweniencyjne właścicieli polskich[3], zwraca uwagę charakterystyczna cecha zawartości tych rękopisów — połączenie z zespołem innych pedagogicznych i moralnych pism, obiegowych w okresie rozkwitu naszego humanizmu. Sąsiaduje więc ta mowa obok niektórych pism filozoficznych i retorycznych Cycerona z renesansowym traktatem Pauli Vergerii *De ingenuis moribus et liberalibus studiis*, Anonymi *De rudimentis scholarium seu Vita scholastica*, *Septem sapientum sententiae* i (Pseudo-) Plutarcha *De liberis educandis*[4]. Związano go więc mocno ze sprawą wychowania i wykształcenia — a w ten sposób z propagandą studiów piśmiennictwa starożytnego.

Nie tylko jednak XV-wieczne rękopisy zaznajamiały Polaków z tą mową Bazylego i jego przewodnią myślą. Rozpowszechniające się drukarstwo z biegiem czasu przyczynia się również do popularyzacji tych tendencji. Dopływają bowiem do nas drukowane wydania tej mowy z pobliskich Niemiec — z Lipska: Basilius Magnus *De studio poetarum et oratorum quo pacto qualiterve legi debeant*; druk ten ukazał się ok. 1488 r., a klocek, w którym go oprawiono[5], nosi noty proweniencyjne polskie, własność kolejno ongi Bartłomieja Bromirskiego[6] i Mikołaja Dąbkowskiego[7] z lat ich studiów i funkcji w Akademii Krakowskiej, 1507—1524. Ważniejszą jednak pozycję stanowi późniejszy druk, z r. 1508, pochodzący z Lipska, a dedykowany przez komentatora uczniowi swemu, krakowianinowi Krzysztofowi Ursinusowi: Magnus Basilius *De poetarum, oratorum historicorumque ac philosophorum legendis*

---

[2] Zob. *Callimachus in vitam Leopoliensis archiepiscopi...* Rkp. B. Jag. 2198 rozdz. VIII, s. 25; tłum. polskie pt. Filipa Buonaccorsi *Życie i obyczaje Grzegorza z Sanoka, arcybiskupa lwowskiego*, przekład polski z oryginału łacińskiego... przez T. Sinkę, Lwów 1909, s. 70.

[3] Zob. rkp. B. Jag. 516 z notatką: *Michaeli Wratislaviensis sum*; 3245 z herbem Wieniawa (Długosza?); 518 z notatką: *Benedicti Hesse de Cracovia.*

[4] Zob. rękopisy B. Jag. nr 516, 518, 3245.

[5] Zob. inkunabuł B. Jag. sygn. *Inc.* 225. Por. *Inc.* 2409 oraz klocek *Inc.* 2228, zawierający m.in. Bazylego *De liberalibus studiis et ingenuis moribus*, o których Wisłocki podaje: *olim* κτῆμα *Collegii maioris*. Zob. W. Wisłocki, *Incunabula typographica Bibliothecae Universitatis Jagellonicae Cracoviensis... usque ad a. 1500*, Kraków 1900, s. 60 i 115.

[6] O Bromirskim zob. *Acta rectoralia Almae Universitatis Studii Cracoviensis inde ab a. 1469*, ed. W. Wisłocki, t. I, 1—4, Cracoviae 1893, 1897, s. 484 i in., oraz *Statuta nec non Liber promotionum philosophorum ordinis in Universitate Studiorum Jagellonica, ab a. 1402 ad a. 1849*, ed. J. Muczkowski, Cracoviae 1849, s. 146.

[7] O Dąbkowskim zob. *Acta rectoralia...*, t. I 1—4, s. 635 i in.

einem bis auf ENI abgekürzten *enim*[10]. Wer hätte da gedacht, daß mit diesem M schon ein neues Wort begann. Es kam zu einer Verlesung.

Schlecht klingt für uns die hier zuerst erörterte Satzhälfte nun auch deshalb, weil von vier Handschriften nur eine, aber die beste, der cod. Mediceus 49,9, mehr liest als nur *gratiarum actionem.* Er liest zwar noch einmal *actionem*, aber wir dürfen die zweite Buchstabengruppe nicht als Dittographie abstempeln und dann tilgen, wie das eine späte Manus des cod. M getan hatte und ihr blindlings folgend so viele Editoren bis auf den heutigen Tag tun, denn wir müssen das nicht. Dittographie ist hier nämlich nicht die einzige Erklärung für den hier offensichtlichen Fehler der Paradosis. Denn außer Verschreibung kommt auch Verlesung in Frage, d.h. die Möglichkeit, daß Plancus neben *gratiarum actio* noch einen anderen Ausdruck angewandt hatte, der in der Schreibung fast so ausgesehen hatte wie ein ausgeschriebenes ACTIONEM.

Die Lösung ist rasch gefunden, wenn wir aufmerksam denkend zur Kenntnis genommen haben, daß die zwei Begriffe wohl miteinander verbunden waren, durch eine passende Partikel. War diese Partikel erwartungsgemäß abgekürzt geschrieben, dann war A von ACTIONEM wohl für *aut*[11] zu lesen und... dann war auch CTIONEM eine Abkürzung, sagen wir es gleich: für ein Wort, das fast so aussah wie CTIONEM und dem Sinn nach hierher paßte, d.h. LTIONEM[12] für *l*(*auda*)*tionem*[13]. Sicher wird es hier Einwendungen geben. Unsere Antwort: Auch die anderen codd. gehen auf Vorlagen zurück, die das zweite Wort hatten, aber dann ist das erste echte ACTIONEM, das sehr stark abgekürzt werden konnte, denn schon AC oder AT oder auch A stand für *actio*[14], auf Kosten des zweiten Wortes als ausgeschrieben gelesen worden, das ganz verschluckt wurde. Wir könnten also schon lesen:

„neque eni(m) m(ihi) tanta necessitudo quantam tu mihi tecum esse uoluisti desiderare uidetur gratiarum actionem a(ut) *l*(auda)tionem neque ego libenter pro maximis tuis beneficiis tam uili munere defungor..."

Dieser Satz endet in absolut allen Ausgaben mit dem Wort (*neque ego libenter*)...

---

[10] Zu I = im s. Studemund, 271: PARTI, ENI; Lindsay, 342: ANIUM = animum; Cappelli, 118: EI = enim; 187: IP^{i}S = imprimis; Pelzer, 38: I^{o} = imo, Kopp, 185: IO = imo immo, 120: EI = enim.

[11] Zu A = aut s. Studemund, 256; Lindsay, 11; Bains, 2; Cappelli, 1.

[12] Zu der Abkürzung vgl. Cappelli, 198f.: L = laudabilis, LA = laudam, LB = laudibus, LD = laudandum, laudes, 472: L = laudes; Kopp, 211: L(au)L(is) = laudabilis, 65: CLat = collaudat.

[13] Zum Ausdruck vgl. Cicero, *ad Fam.* I 9, 19, 13: recordare..., quibus laudationem ex ultimis terris miseris; XV 6, 1, 11: iucunda laus, quae ab eis proficiscitur, qui ipsi in laude uixerunt. ego uero uel gratulatione litterarum tuarum uel... nihil est quod me non adsecutum putem... quem ego currum aut quam lauream cum tua laudatione conferrem?; *ad Att.* XII 40,1,1: Qualis futura sit Caesaris uituperatio contra laudationem meam, perspexi; XIII 37,3,1: Laudationem Porciae gaudeo me ante dedisse Leptae tabellario; XIII 48,2,1.4: Laudationem Porciae tibi misi correctam... uelim M. Uarronis et Olli mittas laudationem.

[14] Dazu s. Studemund, 256: AC, A7, AT, A = actio.

Ganz offenbar beruht die Überlieferung auf mißverständlichen Abbreviaturen aber erst dort, wo drei codd. AGAM lesen und eine andere Handschrift AGO, obwohl der Librarius ohne weiteres sehen konnte, daß ein Indikativ hier nicht richtig sein konnte. Er las trotzdem AGO, und zwar sicherlich deshalb, weil die Vorlage hier nur AG las und der Librarius kannte G nur als Abkürzung für *go*[4], wußte offenbar, im Moment jedenfalls, nichts von der Kürzel G für *gam*[5].

Ganz offenbar, aber nicht für unsere Editoren heute, beruht auch die Lesart MERAQUE zweier guter Handschriften (M und V) auf einer bekannten und dennoch verkannten Abbreviatur. Die Silbe *it*[6], da sehr häufig, pflegte man abzukürzen und das sicher sehr oft, aber das war in der Regel erst am Wortende fällig. Fiel so ein Wort wegen des *-que* in die Mitte einer Buchstabengruppe, konnte es schon passieren und passierte, wie hier, daß der Librarius die Abkürzung gar nicht wahrnahm.

Auch *facio* konnte abgekürzt werden, und dann bis auf FAC[7]. In dem IO vermuten wir deshalb das „ich tue es", d.h. ein ID. In dem ersten Satz des Briefes erwarteten wir also den folgenden Wortlaut:

„Facere non (*aut* Facer(e), *mi C*(icero), n(on)) possum, quin in singulas res mer(it)aque tua tibi gratias ag(am), sed mehercules facio (*aut* fac(io) i*d*) cum pudore".

Schlecht klingt nun auch der nächste Satz allein deshalb schon, weil hier alle Editoren nur *neque enim tanta necessitudo... desiderare uidetur gratiarum actionem* lesen. Schlecht aus zweierlei Gründen. Einmal deshalb, weil es nicht die Freundschaft ist, die der Dankesbezeugung nicht zu bedürfen scheint, sondern weil Plancus ganz allein für sich den Eindruck hat. Plancus muß hier also gesagt haben (*neque*)... *mihi... uidetur*[8], aber zum einen war *mihi* bis auf M abgekürzt[9] und zudem an einer Stelle, wo es nicht jeder erwartete, und zum anderen stand es hinter

---

[4] Dazu s. Lindsay, 66: EG = ergo, 443: UIRG = uirgo; Bains, 12: EG = ergo; Cappelli, 117f.: EG = ergo; 389: UG = uirgo; 453: EG = ego; Kopp, 152: GR = gorum; 395: U(r)Go = uirgo.

[5] Zu den Abkürzungen für -am s. Studemund, 275f.: L = lam, FORMUL, N = nam, POEN, Q = quam, QQ = quamquam, R = ram, LIBR; Lindsay, 322: D = dam, N = nam, R = ram, UER, FUTUR; 304: TQ = tamquam; Cappelli, 306: QD = quondam; Kopp, 42: B = bam; 90: D = dam; 134: Fa = familia; 207: L(am)B it = lambit; 238: N(am) = nam; 289: P(a)P um = pampinum; 304: Q(am) = quam; 330: S = sam, 4: A(m) = tam.

[6] Zu den Abkürzungen für -it s. Studemund, 279: M = mit; 305: T = tit, TIUS = Titius; Lindsay, 340: FEC = fecit, ER = erit; Bains, 55: B = bit, D = dit. L = lit, P = pit, N = nit; Cappelli, 124: ER = erit.

[7] Zu FAC oder FC s. Lindsay, 79: FCS = factus, FAC = factum, facit. Zu der Abkürzung für -cio, tio s. Studemund, 305; Lindsay, 358: DECIMA9 = decimatio, DEFINI9, QUAES9; Kopp, 312: R tio = ratio, 59: C(ond)Co = condicio; 92: D(i)Co = dicio.

[8] Zum Ausdruck vgl. im siebentem Abschnitt: multum in hac re mihi uidentur... proficere posse.

[9] Zu M = mihi s. Studemund, 277; Lindsay, 123; Bains, 21; Cappelli, 208f.; Kopp, 219: M(i).

ad omnis cas(us) *e*(o)s coniunctiores rei publicae esse uolebam, nouissime ut ab omni omnium sollicitatione auersos eos talis uobis praestare possem quales adhuc fuer(unt)".

Der dritte Abschnitt:

„Nos adhuc hic omnia integra sustinuimus. quod consilium nostrum, etsi quanta sit auiditas HOMINUM non sine CAUSA TALIS uictoriae scio, tamen uobis probari spero. non enim, si quid in his exercitibus sit offensum, magna subsidia res publica habet expedita quibus subito IMPETU AC latrocinio parricidarum resistat. copias uero nostras notas tibi esse arbitror. in castris meis legiones SUNT ueteranae tres TIRONUM UEL LUCULENTISSIMA ex omnibus una, in castris Bruti una ueterana legio, altera bima, octo tironum. ita uniuersus exercitus numero amplissimus EST firmitate exiguus. quantum AUTEM in acie tironi sit committendum nimium saepe expertum habemus".

Plancus hatte sich entschlossen, keine Entscheidung auf dem Schlachtfeld zu riskieren, obwohl er weiß, „wie die Leute, und mit Recht, nach einem Siege gieren" (so Kasten), doch der mit *quanta sit auiditas* beginnende Satz ist schlecht überliefert und bei der bisherigen Einstellung der Editoren zur Sache und... zur Methode praktisch nicht zu verbessern. Alle Ausgaben bis in die erste Hälfte des neunzehnten Jahrhunderts lasen, wie wenn dies kein Problem wäre, immer (so jedenfalls Lambinus etwa oder Graevius) *etsi quanta sit auiditas hominum, non sine causa, talis uictoriae, scio*. Niemand hatte sich an dem Umstand gestoßen, daß *talis* wegen seiner deiktischen Bedeutung hier nur auf das demonstrativ hinweisen kann, das es schon gibt. Und die *uictoria* gibt es bekanntlich noch nicht. Vielleicht war das der Grund dafür, daß Cratander (aber nur in margine) *talis ⟨belli⟩ uictoriae* lesen wollte, was später nur Wesenberg für richtig aber für kaum anwendbar hielt. Er und vor ihm Baiter hielten — jetzt aber nur das Wort *talis* — für eine unheilbare Korruptel. Ihnen haben sich Müller, Mendelssohn, Tyrrell-Purser, Sjögren und Kasten angeschlossen, nicht Moricca, der *auiditas hominum... talis uictoriae* erstaunlicherweise für richtig hielt, nicht Shackleton Bailey, der aber den Text nach seiner Art, d.h. willkürlich verändert und *auiditas hominum non sine causa ta⟨m optabi⟩lis uictoriae* liest. Zu erwarten ist eine Ausgabe von W.S. Watt, der wohl *auiditas hominum non sine causa cel*(er)*is uictoriae* lesen wird[66].

In der Zwischenzeit sind fast zahlreiche Emendationem angemeldet worden, aber meist immer nur zu der Buchstabengruppe TALIS allein, woraus zu schließen wäre, daß nur diese für korrupt gehalten wurde, was hätte nachgewiesen werden müssen, und fast immer unter der nie begründeten Annahme, daß das gesuchte Wort unbedingt ein Adjektiv und unbedingt in Genitiv war. Daß Adjektive auch in einem anderen Kasus mit *-is* enden könnten, störte niemand. So konnte also z.B. Lehmann sogar *⟨consu⟩laris* vorschlagen, nachdem Koch noch recht beschei-

---

[66] Dazu s. zuvörderst W. S. Watt, *Notes on Cicero, 'Epistulae ad familiares'*, Hermes CVIII 1980, S. 357–365, 363f.

blicae[56] *cogitare!*, aber das selbstverständliche Wort *publicae* war wie so oft so auch hier auf P abgekürzt[57], aus SALUTEREIP, man muß hier an die Unziale denken, in der P wie R aussehen kann, wurde SALUTARITER, aus ND oder NDE[58] für *nisi de*[59] das ähnlich aussehende NO oder NON[60].

Und ganz bestimmt falsch überliefert ist auch das *scio*. Denn *scio... me cogitare* ist zu stupid für einen Brief an den Denker Cicero. Nodellius wollte deshalb das ganze Wissen a priori schon Cicero geben und schlug vor, *scis* zu lesen. So wird tatsächlich Wesenberg lesen und Andresen. Glücklicherweise läßt sich eine derartige, nicht ganz schlechte, Konjektur paläographisch nicht untermauern. Schon C steht für *cis*[61], die codd. hätten dann wohl nur SC. Wenn sie allesamt SCIO lesen, so hatte auch die noch intakte Vorlage aller codd. am Ende der fraglichen Buchstabengruppe ein O, und... wenn nur Cicero gemeint sein kann, dann hatte sie, in Abbreviatur, versteht sich, den Imperativ *scito*! Ist die überlieferte Buchstabengruppe SCIO fast richtig, dann stand C nur für *-ci-*[62], SCTO war dann die erwartete Schreibweise. Ist der Fehler aber größer gewesen, die Abbreviatur also etwas kürzer, dann hatte die Vorlage SCO für *scito*, denn C allein kann schon für *cit* gestanden haben[63]. War die Abbreviatur aber more Tironiano geprägt worden, dann ist SCIO vielleicht sogar ganz richtig (für *scito*), denn die antiken Stenographen Roms schrieben nur I(t)O für *-ito*[64]. Die unheimlich vielen Fehler der Paradosis scheinen eben dafür zu sprechen, daß zu vieles zu zünftig, nur für beste Fachkräfte verständlich, abgekürzt worden ist. In summa würden wir einmal also lesen:

„De milit(um) *m*(e)*u*(m) commodis fuit tibi curae. quos ego non potentiae meae c(aus)a u(el) sa*lut*(is) (nihil enim me n(isi) *de* salut*e* r*ei p*(ublicae) cogitare sci(t)o)[65] ornari uolui a senatu, sed primum quod ita merit(os) *e*(o)s iudicabam, deinde quod

---

[56] Zum Ausdruck vgl. Cicero, *ad Att.* VIII 2,4,7: non ut tu uno in eo iudico spem de salute rei publicae; VIII 5,2,2: de salute rei publicae decernetur.

[57] Zu P = publicus s. Lindsay, 439: RP = res publica; Cappelli, 256: P = publicus; 333: RP = res publica; 487: P = publicus, publica; Kopp 270: PC = publicus.

[58] Zu N = nisi s. Studemund, 281, Lindsay, 134, Bains, 23, Cappelli, 230, Kopp, 247: N(i)S(i) = nisi si.

[59] Zu D = de s. Studemund, 263: DD = deinde, Lindsay, 43 und 327, Bains, 52: UND = unde, Cappelli, 86f. und 446.

[60] Zu O = on s. Studemund, 283, Lindsay, 345: NO = non, Bains, 25: NO = non, Cappelli, 237: NO = non.

[61] Zu den Abkürzungen für -is s. Studemund, 258f.: B = bis, F = fes, G = gis, M = mis, N = nis, R = res, S = sess, U = uis; Lindsay, 336: D = dis, L = lis, R = ris; Bains, 55: G = gis, D = dis; Kopp, 51: C(s) = cis, 77: C(sl)P(s) = cis Alpes, 52: C(is)na = cisterna.

[62] Zu C = ci s. Cappelli, 67: CU, CUTS = ciuitas; Kopp, 51: C(i) = ci, Ctat = citat, 57: C(e)C(i) = Cicero, 71: C(i)M = cima, 72: C(i)Na = Cinna, C(i)Nis = cinis.

[63] Zu C = cit s. z. B. Lindsay, 340; Cappelli, 134: FAC = facit.

[64] Dazu s. Kopp, 184.

[65] Zum Ausdruck vgl. Cicero, *ad Fam.* V 7,3,7: scito ea, quae nos pro salute patriae gessimus, orbis terrae iudicio... comprobari; VI 14,1,1: Me scito omnem meum laborem... in tua salute consumere; X 27,1,8: hoc animo scito omnes sanos, ut mortem seruituti anteponant; XI 25,1,6: (an D. Brutus) scito... in te et in collega spem omnem esse; *ad Att.* VIII 12A, 2,1: (Pompeius) Nunc scitote me esse in summa sollicitudine.

veterum poetarum imitatorum studiis, quos *populi* nomine definiret, plane oppositas esse. V. Bucheitius[23] insuper e carminis tricesimi sexti forma accuratissime explicata rectissime concludit hoc Catulli carmen ab omnibus et compositionis et sermonis vitiis vacuum dare optimum documentum absolutionem perfectionemque formae apud neotericos obsoletis apud veteres poetas generibus litterariis a poeta contrarias positas esse.

Catullus male intellectam et vitiose observatam ab hominibus humili genere natis consuetudinem aspirativas semivocales in nonnullis Latinis vocibus adhibendi eludit carmine 84, quo Arrium[24] quendam rusticitatis paene signum insectatur.

Mediocritatis poeticae et molestissimae et perversae diligentiae, poesis naturae ignorantiam detegentis incorporationem, ut dicitur, Suffenum quendam Catullus carmine vicesimo secundo facit. Qui certe malus poeta fuit, otio suo litterato iniuste contentus, voluminum a se editorum speciei tantum consuluit, primo obtutu ipse elegans videbatur, sed carminibus eius perlectis fascinatione mox liberamur (cf. v. 14: *idem infacetost infacetior rure*). Laudatus versus, qui hoc factum declarat, eundem fere sensum habet atque verba (*c.* 36,14): *pleni ruris et inficetiarum*. Carmine vicesimo secundo exeunte Catullus generaliter dicit omnes auctores parum acuti ingenii esse, qua re aliqua ex parte illi Suffeno similes se praebere. Quisque enim vitia quaedam habet, quae persaepe non conspicit[25].

Contemptus a Catullo Suffenus ex aliis documentis nobis omnino ignotus praeter Caesium et Aquinum (utrumque proximum nomen numero plurali expressum est) malae poesis fere personificatio factus est in poetae nostri carmine quarto decimo, e cuius argumento efficitur, ut poeta C. Licinius Calvus Catullo ioci causa versus malorum quorundam poetarum Saturnalibus celebratis dono miserit. Quae mala carmina a cliente quodam aut litteratore vix litteris imbuto Calvum accepisse Catullus suspicatur. Illud: *tot poetae inpii, saecli incommoda, pessimi poetae* una cum ieiunis carminibus suis (videas velim illa: *horribilis et sacer libellus, horribiles, sacri libelli, venena*) demonstrant malam poesin a plurimis hominibus excultam esse, quae res severum Catulli iudicium de litteris, quibus Ciceronis temporibus vulgo amatores studuerunt, ostendere videtur.

Catullus sententiam suam etiam de soluta oratione dixit, cui rei documento carmen 44 a V. Buchheitio subtiliter explicatum esse potest[26]. Carminis initio alloquitur poeta villam suam Tiburtinam, ubi commoratus gravedini et tussi medebatur (vv. 1—9). Reliqui huius hymnici paene carminis versus gratiarum actiones et preces continent (vv. 16—21), e quibus, similiter atque e versibus 10—15, morbi genus et curationem a poeta applicatam accuratius cognoscimus. Quae ridicula scaena et depictae res acerbissimam censuram excitant orationis Sestii, tribuni plebis anno LVII a.Chr.n., qui ad Ciceronem de exsilio revocandum multum attu-

---

[23] Ibidem, p. 322—323.

[24] Cf. de eadem re Ciceronis opinionem *De orat.* III 12,44.

[25] Versu vicesimo primo huius carminis poeta notam Aesopi fabulam, postea a Phaedro versibus compositam (IV 10) significavit. Cf. Hor. *Sat.* II 3,299 et Menander *fr.* 521 (Koerte).

[26] Hoc carmen commemoravit tantum Celle, *o.c.* p. 189, in numero critico-litterariorum Catulli carminum, sed accuratissime demum explicavit hoc carmen Buchheitius, *o.c.* p. 313—315.

proweniencyjna na dziełku G. Budé *De studio literarum recte et commode instituendo. Item eiusdem De philologia*, wydane w Bazylei 1533 r. Notatka owa opiewa: *Ad usum fratris Valeriani, sacrarum literarum magistri Vilnae comparatus MDXXXVIII die Marci.* Tym śmielej łączymy tę notatkę z osobą naszego Waleriana, ponieważ w Wilnie umiejscawia go dalsza wiadomość. Bierze on mianowicie udział w kapitule prowincji polskiej Zakonu OP w Krakowie w 1543 r. jako prowincjał wileński (*existentibus diffinitoribus, rev. patre fratre Valeriano sacrae theologiae magistro, priore Vilnensi*). Tu imię jego opatrzono tytułem *sacrae theologiae magister*, co oznaczałoby stopień uzyskany w Akademii, ów zaś tytuł *professor* oznaczałby funkcję w Zakonie. Na tejże kapitule wypłynęła intrygująca sprawa ukarania niejakiego brata Czesława i innych z konwentu lwowskiego za to, że uwięzili *suum priorem magistrum Valerianum* — byłżeby to ten sam Walerian, a rzecz miałaby się dziać we Lwowie? W każdym razie nasz Walerian w tymże 1543 r. został mianowany biskupem margaryteńskim i sufraganem włocławskim. XVII-wieczni historycy tego Zakonu zgodnie podkreślają walory kaznodziejskie Waleriana, lecz szczegółów biograficznych nie podają[14]. Historycy XIX-wieczni jak Barącz[15] i Mecherzyński[16] powtarzają w skrócie wiadomości zaczerpnięte u poprzedników. Data śmierci nie daje się odnaleźć.

Z tego szkicu biograficznego wynika, że po wydaniu mowy Bazylego nasz Walerian skierował się całkowicie ku piśmiennictwu religijnemu, chociaż zainteresowania piśmiennictwem starożytnym nie wygasły w bojowym do niedawna humaniście, jak świadczy zakup wspomnianej książki G. Budé, *De studio literarum... De philologia*, lecz już nic nie ukazuje się z tej dziedziny pióra Waleriana. Zapewne ów stopień *s. theologiae professor* skierował go w oficjalną dziedzinę działalności. Choć nie było obfite żniwo prac Waleriana, wszakże sportretowany został jako biskup — z piórem i kartą papieru w ręku[17], nie bez znaczenia jednak dla rozwoju i ukrzepienia humanistycznego kształcenia pozostało wydanie mowy Bazylego. Toteż tym wydawnictwem warto zająć się szczegółowiej.

Przyczyny opublikowania mowy Bazylego należy upatrywać, jak już było zaznaczone, we wciąż nieprzychylnej atmosferze wytwarzanej przez pewne środowiska konserwatywne w Krakowie, wskutek czego dochodziło do burzliwych zajść, jak wspomniane sprawy Jerzego Libana lub Krzysztofa Hegendorfera w Poznaniu, a oto ponownie w Krakowie wybuchła nowa opozycja i jej to gwałtownych ataków doznał na sobie nasz dominikanin, gdy zaczął wykłady *Satyr* Horacego. Właśnie by obronić swe stanowisko, przypomniał i wydał mowę Bazylego, poprzedzając ją odpowiednią przedmową[18]; dołączył też list Hieronima, zawierający obszerną apo-

[14] Zob. A. Bzowski, *Propago d. Hyacynthi Thaumaturgi Poloni seu De rebus gestis in Provincia Polonia Ordinis Praedicatorum commentarius*, Venezia 1606, s. 51—52; por. V. M. Fontana, *Sacrum theatrum Dominicanum...*, Romae 1666, oraz inne wyd. 1699, s. 225.

[15] Zob. S. Barącz, *Rys dziejów Zakonu Kaznodziejskiego w Polsce*, Lwów t. II, 1861, s. 56—57.

[16] Zob. K. Mecherzyński, *Historia wymowy w Polsce*, t. II, Kraków 1858, s. 59.

[17] Portret Waleriana wielkości naturalnej znajduje się w krużgankach kościoła Dominikanów w Krakowie.

[18] Książeczkę swą zadedykował niejakiemu Michaeli Semilitio Lithuano, którego osoby nie dało się zidentyfikować, w każdym razie służy za wskazówkę do jego kontaktów na Litwie.

Plurimi sunt certe viri docti, qui docere studeant Catulli carmen undequinquagesimum ironia refertum esse. Hoc modo intellectum carmen novam gignit quaestionem, quae causa Catulli ironiam evocaverit. Ad hanc quaestionem respondere conatus est B. Schmidtius (*Die Lebenszeit Catulls und die Herausgabe seiner Gedichte*, Rh. Mus. LXIX 1914, p. 273 sq.). Putabat enim Ciceronem, cum anno quinquagesimo quarto Vatinium a Calvo accusatum defenderet, Catulli carmina aliquomodo malitiose cavillatum esse. Similiter opinatus est quoque J. H. Collinsius (*Cicero and Catullus*, Cl. Jour. XLVIII 1952, p. 17). Ea, quae creditur, insectatio aperta esse certe non potuit, quod Ciceronis in hac causa proximus adversarius poeta Calvus fuit. Qua de re omnis haec argumentatio ad persuadendum parum accommodata mihi videtur. Id genus enim gratiarum actionis ironia dissimulantiaque refertae verisimilis causa esse potuit inopinata civibus Romanis Vatinii defensio a Cicerone suscepta, quamvis ante duos annos idem orator eundem Vatinium acerrime impugnavisset. Hanc manifestam inconstantiam suam ipse Cicero publicis rationibus bis — in epistula ad M. Marium (*Fam.* VII 1,4) et in epistula ad P. Lentulum (*Fam.* I 9,18—19) — defendere conatus est.

Etiam aliam opinionem de Catulli enarrato carmine tamquam acerbissimo Ciceronianae poesis commentario approbaverunt: H. Gugelius, D. F. S. Thomsonius, F. Langhtonius[40]. Sed mihi persuasum est omnes opiniones, quae ad Catulli gratiam Ciceroni expressam, etiam illam dissimulatam, demonstrandam pertineant, admodum levibus argumentis niti. Fredricksmeyerus, cuius libellum enarro, consentit quidem commemorata argumenta levia esse, sed ipse novum multo levius proponit, cum Catulli gratiarum actione convictus discordiam inter poetam et Caesarem Ciceronis auxilio diremptam esse scribit. Hoc facto fretus omnes in Catulli carmine locutiones, quae aliis viris doctis obscurae videbantur, intellectu faciles et claras ducit[41]. Ad B. Schmidtii argumenta, nescio an conscius, revertitur M. Schusterus[42], cum carmen undequinquagesimum iocularem Catulli ad Ciceronis despicientiam responsionem esse asseverat. Idem etiam enuntiationem *non pessimus omnium poeta* in Catulli carmine obviam ad verbum allata Ciceronis verba esse arbitratur. Huic iudicio non assentior, sed recte putat Schusterus, cum dicit Catullum nonnullis carminis sui locis ipsius Ciceronis orationem significare (*Romuli nepotum, Marce Tulli, sunt fuerunt erunt*) nec non simili modo adiectivorum superlativos gradus accumulare. Eadem quidem via sed longius V. Buchheitius progressus est[43], cum assentiretur nunc plures esse viros doctos, qui in allato Catulli carmine ironiae indicia invenirent. Si autem de gratiae a poeta Ciceroni actae causis agitur, persuasum habet nonnullos libros a Cicerone Catullo dono datos esse. Affert praeterea aliorum virorum doctorum opiniones, verbi gratia U. Knocheii, qui

---

[40] H. Gugel, *Cicero und Catull*, Latomus XXVI 1967, p. 686—688; D. F. S. Thomson, *Catullus and Cicero. Poetry and the Criticism of Poetry*, Classical World LX 1967, p. 225—230; E. Langhton, *Disertissime Romuli nepotum*, Classical Philology LXV 1970, p. 1—7. Cf. Fredricksmeyer, *o.c.* p. 270—272.

[41] Fredricksmeyer, *o.c.* p. 273—278.

[42] Schuster, *o.c.* col. 2369—2370.

[43] Buchheit, *Literarische Kritik...*, p. 39—41.

adsiduitatem haben und nach Moricca der cod. V *assiduitatem*, obwohl die betreffenden Librarii sehen konnten, daß nur ein Ablativ in Frage kam. Das was zuviel geschrieben ist, galt in der noch intakten Vorlage also einem anderen Wort, das abgekürzt so aussah wie M (oder EM) von ADSIDUITATEM, denn auch T allein kann für *-te* gestanden haben[18]. Nun sieht auch C fast so aus wie ein E, C ist aber auch potentielle Abbreviatur für *cor-*[19] oder *cora-*, EM geht dann vielleicht auf ein mißverstandenes und darum etwas falsch überliefertes CM für *coram* zurück. Und *coram* ergänzt das *praesens* hier ganz gut[20].

Nun zu der Stelle, die bekanntlich recht viele Editoren für einen Fehler der Paradosis halten, der Stelle nämlich, an der alle codd. OBSERUANTIA INDULGENTIA lesen. Lambinus hatte als erster die Unvereinbarkeit des *indulgentia* mit *obseruantia* gesehen und vorgeschlagen, für das Ganze nur *diligentia* zu lesen. Für die Buchstabengruppe DULGENTIA allein wäre eine solche Konjektur irgendwie vielleicht passabel, denn das konjizierte Wort ist dann um keinen Strich länger oder kürzer als DULGENTIA, und rechnerisch muß hier alles stimmen, denn dies war, was die Librarii auf jeden Fall noch meistern konnten. Aber das Fortlassen der starken Buchstabengruppe IN macht diese Konjektur unannehmbar. Unannehmbar ist jetzt aber nicht nur die Lesart von Shackleton Bailey, der *et malo praesens obseruantia, diligentia, adsiduitate memorem me tibi probare* liest, sondern erst recht die Lesart fast aller anderen Editionen, die nichts ändern. Nur curiositatis causa erwähnen wir, daß Boot *industria* lesen wollte. Er wurde damit dem Anfang des fraglichen INDULGENTIA gerecht, dem eigentlichen Kern der Buchstabengruppe aber nicht.

Versuchen wir das zu erreichen, so steht uns grundsätzlich der Umstand im Wege, daß die Paradosis eine Dreiergruppe hat oder eine solche vortäuscht, und eine Dreiergruppe ist grundsätzlich nichts Unmögliches, für die Sprachgewohnheit rhetorisch geschulter Autoren oder Schreiber ist aber eher ein Begriffspaar geradezu typisch. Versuchen wir für eine Weile von einem Begriffspaar auszugehen, erhalten wir auf einen Schlag eine ganz gute Lösung.

Das zweite Hauptwort neben *obseruantia* mußte dann nämlich mit einer Konjunktion angereiht werden und... wir haben eine Erklärung für das lästige IN vor DULGENTIA: es geht auf ein ebenfalls aus drei Strichen bestehendes ET (der römischen Kursive) zurück, und wohl nur die Kursive kommt in Frage, weil der Fehler in allen codd. zu finden ist und somit sehr alt sein muß, so alt wie die Kursive.

---

[18] Zu T = te s. Lindsay, 327: ANT = ante, FORT = forte, UIRTUT = uirtute, UERITAT = ueritate; Bains, 52: NAT = nate; Cappelli, 227: MT = monte, mente; Kopp, 368f.: T, T(e) = te.

[19] Zu C = cor s. Lindsay, 34 und 354; Cappelli, 64: CPORIS = corporis; Kopp, 51: C = cor, Cde = corde, Cuus = coruus, 79: C(o)P = corpus, 74: CO(r) = coram.

[20] Zum Ausdruck vgl. Cicero, *ad Fam.* XIII 73,1,3: Gratulor tibi, quod ex prouincia saluum te ad tuos recepisti..., quod si Romae fuissem, te uidissem coramque gratias egissem, quod tibi L. Egnatius... absens, L. Oppius praesens curae fuisset; *ad Att.* XVI 7,6,7: in mentem mihi non ueniret, nisi ut praesens me ipse defenderem. sed haec hactenus; reliqua coram.

na interpretatio corroboravit. At poema, quod inscribitur *Marius*, veteris scribendi quidem rationis imitatorem certe prodebat, quamquam fieri potuisse videtur, ut in hoc ignoto nobis carmine aliquot excursus Alexandrinorum modo conscripti sint[8]. Prolata modo carmina iuvenilis Ciceronis Musae opera fuerunt. Poemata autem, quae posterioribus annis (60—54) composita sunt, ut carmina epica *De consulatu suo*, *De temporibus suis*, *De expeditiones Britannica* inscripta Ennii conventionis epicae vestigia presserunt. A more discessit Cicero illo tempore critico-litterario poemate, *Limon* dicto, de quo aliquid certi dicere difficile est uno tantum quattuor versuum fragmento servato Terentii poetae comici opera generatim describente. Ciceronis igitur conservatismus certe non eius poesi demonstratus est, sed magis eius doctrina, quam de litteris in libris suis de philosophia et arte rhetorica multis locis expressit. Iudicia in commemoratis scriptis facta his aliquot quaestionibus liceat nobis definire circumscripteque complecti: 1. poesis rhetoribus educandis magno usui est, utpote quae dicendi rationem exerceat et locupletet (*De orat.* III 10,39); 2. poesis delectare tantum et utilis esse debere putabatur (*Tusc.* I 2,3; *Pro Archia* 20,27—28, *Schol. Bob.* p. 359 Or.); 3. poesis semina Cicero animi facultatibus, intento et vacuo animo contineri arbitrabatur (*De orat.* II 46,194; *Div.* II 54,111; *Ad Q.fr.* III 4,4); 4. poesis naturam efficit rerum verborum modorumque cohaerentia (*Tusc.* III 19,46; *De orat.* III 5,19 et II 34,146); 5. poesis et eloquentia maxime sibi propinquae sunt, sed poesis auctoritas minor est quam eloquentiae (*Brut.* 191; *Tusc.* II 11,62), 6. poesis disciplinae Romanorum non prodest: *molliunt animos nostros, nervos omnis virtutis elidunt* (*Tusc.* II 11,27), 7. Cicero non solum erotica carmina, sed etiam erotica argumenta in valde a se laudata poesi scaenica occurrentia omnino vituperavit (*Tusc.* IV 33,71)[9]; 8. neotericos sibi aequales despiciebat, Catulli carmina ne verbo quidem commemoravit, novos poetas propter modorum novitatem et veterum poetarum contemptionem malo dente carpsit (*Tusc.* III 19,45 et *Ad Att.* VII 2,1)[10]. Atqui in demonstrata Ciceronis opinione invenitur unus locus, quo summus orator parum sibi constans videatur, cum oratione *pro Archia poeta* in iudicio habita dicit haec (*Pro Arch.* 16): *at haec studia adulescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solacium praebent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur*[11]. Quae verba universam et multiplicem poesis vim haud dubie laudant.

Neoterici Callimachi praecepta observare cupiebant[12], cum eius poesin, simili-

---

[8] Cf. Kumaniecki, *o.c.* p. 399—403.

[9] Cf. etiam Senecae verba (*Epist.* 49,5): *Negat Cicero, si duplicetur sibi aetas, habiturum se tempus, quo legat lyricos.*

[10] Ad hanc omnem quaestionem videas velim Swoboda, *Sądy Cycerona...*, p. 65—79.

[11] In novae poesis adversariorum numero habebatur certe M. Terentius Varro Reatinus, cuius una de Menippeis satiris, *Parmeno* inscripta, eandem quaestionem attigit. Cf. H. Geller, *Varro's Menippea „Parmeno"*, Köln 1966, et Kumaniecki, *o.c.* p. 472.

[12] U. von Wilamowitz-Moellendorff, *Sappho und Simonides*, Berlin 1913, p. 292—293, Catullum etiam alios poetas, quorum nomina iam ignoramus, praecipue in artificiosa nonnullorum carminum (64 et 68) compositione imitatum esse asseverat. Varias insuper species litterarias Catullum Theocrito debuisse idem vir doctus arbitrabatur, cum carmina Catulliana 65—68 idyllas

że nie należy pozwolić autorom pogańskim pokierować swym umysłem, lecz stale przeprowadzać wybór zarówno wśród autorów, jak i treści zawartych w ich pismach, pamiętając o głównym i ostatecznym celu człowieka, jakim jest żywot wieczny. Lekturę tego piśmiennictwa traktować należy jako wstępne i konieczne wtajemniczenie do lepszego rozumienia pism świętych. Wybrane z tych autorów utwory lub tylko ich partie dają nie tylko treść pożyteczną dla chrześcijańskiego umysłu, ale i formę wdzięczną, która ma swoje znaczenie. Pomijać należy poetów, którzy przedstawiają wszelką niecnotę, a więc jambografów (szyderstwo), elegików i liryków (miłość i wino), autorów wierszowanych opisów uczt i potraw oraz rozwiązłych pieśni. Najlepsi zatem będą Hezjod, Homer, Solon, Teognis i Prodikos, dający nauki dobrego postępowania. Spośród historyków i mówców trzeba również czynić wybór w ich tekstach, czytając te partie, które chwalą cnotę lub ganią przewrotność.

Bazyli sam cytuje ustępy z różnych pisarzy pogańskich, przeważnie z poetów gnomicznych jak Hezjod, Solon i Teognis, którzy później, w średniowieczu i wczesnym Odrodzeniu wejdą w skład popularnych zbiorów apoftegmatycznych, bądź jak Hezjod, osobno publikowany, ustawicznie będą poczytni.

Mowa Bazylego poza warstwą postulatów chrześcijańskiego wychowania i nauczania wspiera się na traktacie Plutarcha Πῶς δεῖ τὸν νέον ποιημάτων ἀκούειν, którego tezy jak najbardziej odpowiadają intencjom chrześcijańskiego wychowania. Plutarch bowiem wysuwa jako cel wychowania kształcenie ducha, a więc cnotę, rozum i wiedzę. Koroną wychowania jest filozofia, jako narzędzie opanowania namiętności. Te Plutarchowe elementy były więc dla Bazylego pożyteczną inspiracją w konstruowaniu pomostu między piśmiennictwem klasycznym a potrzebami świata chrześcijańskiego.

Już we wczesnym Odrodzeniu oba te pisma, Plutarcha i Bazylego, zostały przetłumaczone na język łaciński. Przekładu mowy Bazylego dokonał Leonardo Bruni, traktatu Plutarcha zaś Guarino z Werony, obaj znakomici grecyści italscy, uczniowie pierwszego nauczyciela greki w Italii, Manuela Chrysolorasa. Oba te pisma przetłumaczone w pierwszych latach XV w. miały wielki wpływ na szkolnictwo renesansowe, lecz szczególną poczytnością cieszyła się mowa Bazylego, a jej teksty, zarówno znajdujące się w rękopisach, jak i później drukowane, zawierały wciąż ten sam przekład Leonarda Bruniego. Była ona w obiegu również w Polsce już od XV w., jak świadczy o tym kilka rękopisów w Bibliotece Jagiellońskiej, w XVI zaś wieku w drukowanych wydaniach, właśnie w funkcji propagandy humanistycznego kształcenia.

Wiadomo, że Grzegorz z Sanoka już w r. 1433 zaczął wykładać w Akademii Krakowskiej poezję rzymską, a po r. 1437, po pobycie w Italii, rozpoczął walkę o szerokie wprowadzenie do programu nauczania rozległej lektury poetów starożytnych dla przyswojenia ich języka i literackich wartości. Lektura ta miała poprzedzać wszelkie inne nauki, a przede wszystkim badanie *Pisma św.* Filip Kallimach opisując żywot naszego humanisty zamieszcza jego argumentację, pisząc: „tu leży powód, dlaczego kazania nowszych teologów są mdłe i płytkie, dawniejsze zaś jak Hieronima, Augustyna i innych, porywające i treściwe. Bo też tamci poświęcali się badaniu ksiąg świętych wtedy dopiero, kiedy świeckie zupełnie opanowali, ci

Phoebeque soror haud dignatur
gemebunda suum prodere uultum.

The tragedy is composed of 1365 lines. The edition is bilingual, the translated text (on the pages with odd numbers) — it is in Portuguese in prose — has the exact number of lines as the Latin text (on the pages with even numbers).

That is all, in brief, as for the tragedy proper. It is noteworthy, however, to consider the new edition. In his comprehensive introduction Castro Soares present Teive's life and his output (pp. 3—36), discusses the structure of the tragedy, and portrays the characters of the tragedy, identifying them (pp. 59—80). It is interesting to note the chapter dealing with an analysis if the tragedy *Ioannes Princeps* in comparison with Seneca's drama: *Análise da Tragédia Joannes Princeps à luz do teatro de Séneca* (pp. 81—96).

The annotations provide a wealth of precious material (notas e comentários, pp. 255—318). As I have already mentioned, Teive proves to be very familiar with Latin poets: he draws upon their works, paraphrasing their poems; very often he quotes exactly their words in full just as other authors of the Latin dramas of the XVIth and XVIIth centuries did. The editor analysed the text with philological precision and, in my opinion, no poem taken from Latin literature escaped his notice; he compared ,,similia" with great care. Apart from a great number of lines from Seneca's tragedies (as well as from the tragedy *Octavia*) Teive quotes lines from Virgil, Horace (*Carmina, Epodes*), Ovid (*Metamorphoses*), Lucretius and Juvenal. Moreover Soares poins out some thoughts taken from Cicero's works (*De senectute, De republica, Tusculanae disputationes*). He also gives a precise list of rhetorical figures and tropes occurring in the tragedy *De Principe*: alliteration, metaphor, anaphora (which is used frequently by Teive), litotes, oxymoron, hendiadys, figura etymologica, euphemism, pleonasm etc. He considered it right to pinpoint the archaic forms occuring in the tragedy, e.g. quis (=quibus), prosus (prorsus), extinguier, labier, lamentarier; medicum (=medicorum) etc. The editor does not overlook the choruses, whose structure he discusses and draws our attention to the fifth act where the song sung by the Chorus is written in iambic senariuses, as the Chorus joins the dialogue with the queen.

Bibliography (pp. 321—330) and the list of proper names (pp. 331—339) close the edition.

The edition in question may serve as a model of how to analyse and edit medieval texts and those from Renaissance. That is why all those who take an interest in the Latin drama of the XVIth and XVIIth centuries should familiarize themselves with Teive's tragedy in its new edition.

I would like to extend my thanks to Janina Klawe, Ph. Dr. habil. from the Faculty of Portuguese Philology of Warsaw University, who called my attention to that work and enabled me to make use of the new edition of Teive's *Tragedy*.

Lidia Winniczuk (Warszawa)

Eos LXX 1981
PL ISSN 0012—7825

La sfida linguistica. Lingue classiche e modelli grammaticali a cura di Germano Proverbio, Torino Rosenberg e Sellier 1979, ss. 337.

Kolejny, drugi dopiero, tomik wydawanej w Turynie przez Adriano Pennaciniego uniwersyteckiej serii propedeutycznej Sintesi przynosi zbiór artykułów językoznawczych przełożonych na włoski, a publikowanych wcześniej w różnych językach, przez różnych autorów i w różnych czaso-

possunt. Si omni hac locutione Catullum definitum esse arbitremur, superlativus *electissima* Catulli carmina praecipue Lesbiam carpentia, illos *truces iambos* significet. In his causis locutio *pessimi poetae* valere possit idem, atque *mordacis poetae*. Sed aliter intellegenda sunt eadem verba, si de Volusio sermo est. Tum duarum locutionum compositio (*electissima scripta — pessimi poetae*) oxymoron facit, e quo iocosa et acerbissima poesis Volusianae censura oritur, cum haec duo epitheta plane inter se repugnent. In eodem carmine (v. 9) adiectivum *pessima* una cum voce *puella* definit Lesbiam, callidam puellam, quae id genus vota facere ausa est[21]. Laudati carminis versus demonstrare videntur Volusiani carminis formae proprietates a Catullo contemptas esse. Alia in eodem carmine definitio (*pleni ruris et inficetiarum*, *c.* 36,19) iterum duas partes continet. Prima pars (*pleni ruris... Annales Volusi*) ad vitia elocutionis pertinet, quae Horatius *Epist.* II 1, 159—160 *vestigia ruris* et Cicero *De orat.* III 11,42 *rustica vox et agrestis, sonus vocis agrestis* appellaverunt. Vox autem *inficetiae* (in locutione: *pleni inficetiarum*) discrepat cum vocibus *lepos* et *facetiae* e carmine 50,6—7, quo Catullus poetam Calvum laudavit et e carmine 12,8—9, in quo de Asinio Pollione dicit. Utraque haec vox sine ulla dubitatione ad carminis argumentum quoque pertinet[22]. Denique concludit Catullus Volusii carmen ad pisces obvolvendos aptum esse (*c.* 95,8: *et laxas scombris saepe dabunt tunicas*), id quod paulo mitiore forma expressum, re vera idem significat atque illud: *cacata carta*. Volusii igitur poesi critice recensita Catullus postulare videtur, ut opus litterarium pura oratione conscribatur et lepore et facetiis alliciat.

In carmine nonagesimo quinto commemorat Catullus Cinnae epyllion, quod inscribitur *Zmyrna*. Operosum et diu perpolitum Cinnae carmen opponit poeta poemati Hortensii magno versuum numero excellenti et mature confecto. In hoc carmine haud dubie de Hortensio, clarissimo oratore, Ciceronis aequali agitur, quem invenustorum carminum auctorem fuisse Gellius *Noct.Att.* XIX 9,7 scripsit, praeterea Velleii Paterculi II 16,3 historia, similiter atque Plutarchi *Vita Luc.* 1,5 nixi scimus Catullum in carmine 95 de Hortensii carmine epico *Annales* inscripto, vetere scribendi arte, ut apud Ennium, elaborato cogitavisse. Ex Catulli disticho (*c.* 95,3) dimidiato ad Hortensii censuram pertinenti, posterior enim distichi pars exesa est, efficitur, ut Catullus Hortensium de celeri et concitato scribendi modo, similiter atque Horatius (*Sat.* I 4,9—10) Lucilium, obiurgaverit, praeterea Hortensii carminis magnitudinem vituperaverit. Quae reprehensio Callimachi praecepta: *odi poema cyclicum, magnus liber magnum malum* plane secuta est et parvarum carminum formarum maiorem auctoritatem et leporem comprobavit. Quae res concludi potest e carminis nonagesimi quinti ultimis versibus, in quibus parva monumenta Cyclico Antimachi poemati, *Thebaidi*, opposita sunt. In eiusdem carminis Catulliani initio collocata verba: *Zmyrna mei Cinnae* (*c.* 95,1) et similis in paenultimo carminis versu (*c.* 95,9) sententia: *parva mei mihi sint cordi monumenta sodalis* ostendere videntur Callimachi artis poeticae rationes a Catullo suas proprias habitas, easdem

---

[21] Versus *c.* 36,9—10, secundum meam opinionem, similiter ambigui sunt, atque versus 6—7 et duplici quoque modo intellegi possunt.

[22] Cf. Buchheit, *o.c.* p. 318—319.

nes ad Ciceronem missae continentur, aut in huius carminis sensu ironia dissimulantiaque quaedam occulta est[34]. Fredricksmeyerus, veritatis in enarrato Catulli carmine expressae defensor, argumenta ironiam in carmine confirmantia facile refutari posse disserit aliis argumentis, quae sincera poetae verba fuisse demonstrent. Atqui idem vir doctus Catulli carmine undequinquagesimo lectorem ad interrogandum et coniectandum incitari sine ira et studio concedit[35]. In primis interrogatum est, quam ob rem Catullus Ciceroni tantas gratias ageret (*gratias tibi maximas Catullus agit*, *c.* 49,4—5). Responsa varia dabantur. E. Baehrensius[36] scripsit Catulli gratiam evocavisse orationem *Pro Caelio* a Cicerone anno LVI ei missam, in qua Clodiae inhonesta vita depingeretur. Catulli autem nomen, Clodiae amantis, olim huic mulieri decus supra verum ascribentis, nunc in oratione, quamvis Clodia persona capiti detracta denotaretur, a Cicerone silentio tectum, praeterea ipsius orationis Ciceronianae perfectio absolutioque, secundum Baehrensii opinionem, causa fuit, cur Catullus oratori gratissimum se praestare vellet[37]. Argutiorem quaestionis interpretationem excogitavit R. Westphalus (*Catulls Gedichte in ihrem geschichtlichen Zusammenhange* übersetzt und erklärt von..., Breslau 1870², p. 240—242), qui Ciceronis vita a Plutarcho conscripta (*Cic.* 29) nixus amores inter Ciceronem et Clodiam a Ciceronis uxore disturbatas Catullo occassionem ad Clodiam amandam nullo rivali iam prohibente dedisse putat. Quae Catulliani carminis interpretatio sine ulla dubitatione non solum mihi mirabilis videtur[38]. W. Krollius (*C. Valerius Catullus*, Stuttgart 1960⁴, p. 88) Catullum Ciceroni, qui Vatinium in oratione *pro Sestio* anno LVI habita derisisset, gratias egisse annotavit. Vatinius Ciceronis et Calvi, Catulli amici, hostis fuit, quem praeterea Calvus ter accusavit. Nobiles Romani quoque Vatinium oderunt, utpote qui Caesaris fanaticus laudator esset. Aliam etiam opinionem expressit T. Frankius (*Catullus and Horace*, New York 1928, p. 41), cum arbitraretur Ciceronem aliquam epistulam ad fratrem suum Quintum misisse, qua ei Catulli fratrem, aut fortasse ipsum poetam, qui defuncti postea in Troade fratris sepulcrum visere cuperet, commendaret. Ciceronis frater Quintus annis 61—58 Asiae gubernator fuit[39]. Omnes, qui Catulli carmen sinceritate excellere asseverant, ipso facto inter Ciceronem et Catullum evidentissimam amicitiam fuisse tamquam demonstrare cupiunt. Sed nulla sunt documenta, quibus haec sententia confirmetur. Qua re allatae modo Fredricksmeyero adiuvante opiniones summa cum cautione considerandae sunt.

---

[34] Carmen 49 ironicum appellavit O. Ribbeck, *Geschichte der römischen Dichtung*, t. II, Stuttgart 1894, p. p. 317, et. M. Schuster, i.v. *Valerius nr 123*, RE II Reihe, vol. VII (1948), col. 2369—2370. Derisus autem in hoc carmine vidit H. Magnus in *Bericht über die Literatur zu Catull und Tibull*, Bursiansjahresber., vol. II, 1887, p. 248. Nonnulli viri docti, ut Celle, *o.c.* p. 199—201, carmen hoc generaliter enarrant et nullam in eo quaestionem diiudicare temptant.

[35] Fredricksmeyer, *o.c.* p. 268.

[36] E. Baehrens, *Catulli Veronensis liber*..., p. 251—253.

[37] Similiter opinatur P. Whigham, *The Poems of Catullus*, A bilingual edition, translated with an introduction by..., Berkeley and Los Angeles 1969, „Introduction", p. 19.

[38] Cf. Fredricksmeyer, *o.c.* p. 269. Eandem hypothesin secutus est quoque J. Fergusonius, *Catullus and Cicero*, Latomus XXV 1966, pp. 872.

[39] Cf. Fredricksmeyer, *o.c.* p. 270.

schrieben gewesen, und *tres*, das vor *tironum* steht, war dann zu *tironum* zu ziehen und somit *tres tironum* (*legiones*) zu lesen. Es stellt sich jetzt die noch wichtigere Frage, wie viele Veteranenlegionen der Plancus eigentlich hatte, genauer: als eigen nannte, denn er wird doch die Zahl einem Cicero nicht verschwiegen haben, wenn das ja auch der Feind längst wußte. Diese Zahl *muß* natürlich auch jetzt wieder vor dem Wort *ueteranae* gestanden haben oder steht dort noch, und d.h. hinter einem bis auf S etwa abgekürzten *sunt*[74].

Wenn, was anzunehmen naheliegt, die Zahl nach einem ursprünglich abgekürzten *sunt* erst und nur durch Verlesung verloren ging, dann sah sie wohl so aus wie das abkürzbare UNT, und das ergibt eine unheimlich hohe Legionenzahl. Denn U (auch V) steht für *fünf*, NI gleich III für *drei*. Und ganze acht Veteranenlegionen kann Plancus zur Zeit natürlich nicht gehabt haben. Nehmen wir an, denn U steht schon für *-un-*[75], daß SUT für *sunt* geschrieben war[76], dann hätten wir mit UI = VI mit ganzen *sechs* Legionen der ersten Art zu tun. Aber wir glauben an eine so hohe Zahl nicht. In dieser Aporie hilft uns nur eine noch genauere Beobachtung des gesunden Textes, und d.h. des Berichtes über das Brutuslager. In Bezug auf dieses sagt Plancus bemerkenswerterweise immer *una* (*ueterana*), *altera* (*bima*), *octo* (*tironum*), er benutzt also respektvoll nicht Ziffern sondern ausgeschriebene Wörter. Hatte er das, woran nicht zu zweifeln ist, erst recht bei seiner eigenen Truppe so fein gemacht, dann erwarten wir hinter S für *sunt* zwar nicht UNT aber immerhin ein Wort. U kann der Ähnlichkeit wegen sehr wohl mit Q verwechselt werden, und es kommen dann in Frage *quinta* oder *quarta*, *quinque*, *quattuor*. Hatte der Librarius, auf den der Fehler zurückgeht, hinter U (statt Q) wirklich ein N gesehen, und in der Unziale sieht dessen linke Hälfte wie A aus, AT also wie N, dann hatte die intakte Vorlage unserer codd. hier wohl SQATT[77], für *s(unt) q(u)att(uor)*[78].

Tyrrell-Purser haben an dem Ausdruck *tironum uel luculentissima ex omnibus una* Anstoß genommen: „It is very strange that he should consider a legion of recruits superior to veterans", denn anders konnte man diese falsche Stelle gar nicht interpretieren als falsch. Shackleton Bailey, der vorgibt, kommentieren zu wollen, ist wie überall dort, wo speziell Philologisches zu leisten ist, erstaunlich wortkarg: „*ex omnibus* i.e. of the recently recruited legions". Da Plancus den Ausbildungsgrad und die Einsatzbereitschaft der Rekruten im Lager des D. Brutus natürlich nicht beobachten kann, nehmen wir an, daß Shackleton Bailey unsere Vigiliae Tullianae vorwegnimmt. Nun hat sich — aber erst auf diese Weise — diese Inter-

---

[74] Zu den Abkürzungen für -unt s. Studemund, 299f.: R = runt, S = sunt, Lindsay, 369: B = bunt, L = lunt, G =gunt, C = cunt, D = dunt; Bains, 61: R = runt, 47: S = sunt; Lindsay, 293: S = sunt; Cappelli, 336f.: S = sunt.

[75] Zu U = un s. Studemund, 310; Lindsay, 345; Bains, 57: FUDU = fundum; Cappelli, 384: U^a = una, 396: UQ = unquam; Kopp, 389: U(n) = un, 390: UAP = una pars, 364: SU = sunt.

[76] Dazu s. Lindsay, 352: SUT = sunt.

[77] Zu Q = qu- s. Studemund, 289; Lindsay, 206: QA = qua, QO = quo; Cappelli, 308: QI = qui, QE = que; Kopp, 303f.: Q(a) = qua.

[78] Vgl. dazu Cappelli, 316: QUAT = quattuor, 497: QUAD = quadrans.

das paßte und gewollt war, natürlich auch *summa mea*. Ist die fragliche und dem Sinn nach hier unmögliche Buchstabengruppe i m m e r IN TUA, d.h. getrennt geschrieben gewesen, dann hatte die noch intakte Vorlage unserer codd. wohl SA[36] für *summa* und MA für *mea*[37]. Ist ein Abtrennungsfehler nicht auszuschließen, dann hatte die Vorlage wohl SU für *sum*[38] und MA für *ma*.

Denken wir jetzt an Shackleton Baileys Versuch, den Text durch Streichungen zu sanieren, so stellt sich jetzt unter anderem wieder die Frage, wie viel hier Plancus sagen wollte, mit wie vielen Hauptwörtern er in der jetzt z w e i t e n Hälfte seiner Phrase auskam. Nach Shackleton Bailey hatte Plancus mit *in tua obseruantia uincam* schon alles gesagt, was zu sagen war. Das ist kaum zu glauben, wenn derselbe Plancus in derselben Situation kurz zuvor auch das *adsiduitate* noch brauchte, um das zu sagen, was auch hier und jetzt zu sagen ist. Und Begriffspaare waren Lieblinge der alten Römer dieser Zeit. Shackleton Baileys Vorschlag kann allein deshalb schon nicht akzeptiert werden. Aber natürlich auch deshalb, weil er grob inkonsequent ist. Wenn dasselbe Wort, INDULGENTIA nämlich, auch für ihn nicht ganz überflüssig war, denn er hätte Bedenken gehabt, es in einem Satz weiter oben ganz zu streichen, er hielt es dort für eine Verlesung oder Verschreibung aus *diligentia*, wäre es nicht folgerichtig gewesen, einen Verlesungsfehler auch hier anzunehmen? Sehr wohl.

Denn auch *adsiduitate*, das er ablehnt, klingt im Grunde genommen, wie sich bald zeigen wird, nur deshalb befremdend, weil es genauso wie *obseruantia* eine zusätzliche Bezeichnung haben mußte u n d eine Partikel, die es lege artis mit *obseruantia* verband. In der Buchstabengruppe INDULGENTIA sehen wir also eine Korruptel oder anders formuliert eine Gruppe Abbreviaturen in *scriptura continua*. Die *obseruantia* war *summa*, also war auch die *adsiduitas* entsprechend, d.h. wohl *diligens*, hier also, da das falsch entzifferte Wort mit einem *-a* endete, sicherlich *diligentissima*. Und sie war mit *obseruantia* verbunden mittels eines ET, aus dem der Librarius, auf den der Fehler zurückgeht, das IN machte. Unsere Lesart lautet also:

„quod si mihi [u]ita[39] contigerit, omnis gratias) t(u)as *et a* (m)icitias atque etiam p(iiss)i(m)as propinquitates *su*(m)*m*a obseruantia *et* d*ili*gent(iss)i(m)a adsiduitate *c*(er)*t*(e) (*aut* adsiduitat(e) *c*(er)*te*)) uincam".

Alle Editoren lesen des weiteren *amor enim tuus ac iudicium de me utrum mihi*

---

studia; XIII 78,1,3: est in eo summa probitas, summa uirtus, summa in hospites liberalitas et obseruantia; XV 14,1,3: a me diligitur propter summam suam humanitatem et obseruantiam; aber *sen.* 24: quae magnitudo obseruantiae tot tantisque beneficiis respondere poterit?

[36] Kursives *s* vorausgesetzt. Zu S = sum- s. Studemund, 301; Lindsay, 293 und 360: POSS = possum; Bains, 51: S = sum; Cappelli, 337: S = sum, S^a = summa, 339: SA = summa.

[37] Zu M = me s. Lindsay, 328: FAM = fame; 117: MA = mea; Cappelli, 211: MA = mea; Kopp, 216: M(e) = me, M(e)us = meus, usw.

[38] Zu U = um s. Studemund, 310: MANU = manum, CIUIU = ciuium; Lindsay, 342; Bains, 56: FUDU = fundum; Cappelli, 67: CU = cum; 366: SU = sum; Kopp, 366: SU(m) = sum, 349: SM(a) = summa.

[39] Oder mi(hi) *f*(or)*tun*a contigerit. Vgl. dazu Cicero, *ad Fam.* XV 13, 2,1: sed ita fato nescio quo contigisse arbitror, ut.

Und jetzt die Konsequenzen: Wenn nach diesem ET keine Spuren eines weiteren ET oder einer anderen Konjunktion zu finden sind, dann hieß das zweite Hauptwort in dem hier zuerst hypothetisch angenommenen Begriffspaar natürlich *adsiduitate*. Kombinieren wir richtig, so wissen wir bereits, warum die Buchstabengruppe DULGENTIA mit einem *-a* endet. Es war hier ein Eigenschaftswort gemeint... zu *adsiduitate* und dieses mußte natürlich feminini generis sein. Argumentieren wir richtig, dann hatte die noch intakte Vorlage unserer codd. nicht DULGENTIA sondern DILIGENT-IA für *diligentissima*, denn T konnte für *-tis-*[21] und mehr als dies stehen, und I für *-im-*, IA also für *-ima*[22]. Unser Lesevorschlag:

„neque eni(m) m(ihi) tanta necessitudo quantam tu mihi tecum esse uoluisti desiderare uidetur gratiarum actionem a(ut) *l*(auda)tionem neque ego libenter pro maximis tuis beneficiis tam uili munere defungor *gra*(tula)tionis, *c*(on)t(ra)malo praesens obseruantia *et* d*ili*gent(iss)i(m)a[23] adsiduitat(e) *c*(ora)m memorem me tibi probare".

Diesem folgt ein Satz, dessen Paradosis nicht minder gestört ist. Dies sahen schon die ersten Editoren. Sie versuchten abzuhelfen, doch ohne bleibenden Erfolg. So wird z.B. Lambinus schon lesen *quod si mihi uita contigerit, omneis gratas amicitias, atque etiam pias propinquitates, in tui obseruantia, indulgentia, assiduitate uincam*, aber Graevius liest manuskriptgetreu, doch dem Sinn nach falsch *in tua obseruantia... uincam*. Für Baiter ist diese Stelle deshalb eine (unheilbare) Korruptel. Auch für Wesenberg eine Korruptel, aber leider — in seinem Sinne — heilbar: Er hält die ganze Wortgruppe IN TUA OBSERUANTIA INDULGENTIA ASSIDUITATE, obwohl sie anders beginnt, für eine Dittographie des zuvor Geschriebenen und streicht sie ersatzlos. Müller hält dann die ganze Gruppe nicht einmal für irgendwie schlecht. Sie stört erstaunlicherweise auch einen Mendelssohn nicht. Ihm folgend werden später auch Tyrrell-Purser, wird sogar Sjögren, dann der superkonservative Moricca und natürlich Kasten lesen *quod si mihi uita contigerit, omnis gratas amicitias atque etiam pias propinquitates in tua obseruantia, indulgentia, adsiduitate, uincam*. Unter diesen Umständen ist man fast glücklich zu sehen, daß Shackleton Bailey wenigstens nicht mehr so liest. Er stößt sich mit Recht (aber nur) an *indulgentia, adsiduitate*, hält dies für eine Wiederholung einer früheren Textpartie und streicht dieses Wortpaar ersatzlos. Seine Lesart *omnis gratas amicitias atque etiam pias propinquitates in tua obseruantia* [*indulgentia adsiduitate*] *uincam*

---

[21] Zu T = tis-, tes-, s. Studemund, 304: T = test-, -testate, -testatem, testamenti, testator; Lindsay, 442: T = testis, TT = teste; Cappelli, 381: T^{i}ST = tristis, TT = testes, testibus, 382: TUT = tutis, 227: MT = mentis; Kopp, 369: T(s)is = testis.

[22] Vgl. Lindsay, 345: ANIADUERTI = animaduerti; Bains, 57: ANIA- = anima; Cappelli, 12: AIA = anima, 218: MIA = minima; Kopp, 194: IU(s) = imus, 185: IO = imo.

[23] Zum Superlativ vgl. Cicero, *ad Fam.* I 8,1,5: neque ullum officium erga te hominis amantissimi, prudentissimi, diligentissimi praetermisit; V 10a,1,6: (Uatinius) de Catilio nescio quid ad me scripsisti deprecationis diligentissimae; XIII 51,3: tibi commendo ea commendatione, quae potest esse diligentissima; *ad Q. fr.* I 1,30,7: si in promerendo... fuisti omnium diligentissimus; I 1,46,3: ut... in extrema parte et conclusione muneris ac negotii tui diligentissimus sis; *ad Brut.* I 18,1,4: rogatus sum a prudentissima et diligentissima femina, matre tua; *Verr.* III 216: quis non... diligentissimam... praeturam illius hominis existimat?

den ⟨*capi*⟩*talis* oder ⟨*fa*⟩*talis* lesen wollte[67]. Zwei Wörter wollten nur Andresen (*ut ais*) und jetzt Shackleton Bailey (*ta⟨m optabi⟩lis*) lesen. Am besten wäre jetzt die Konjektur von W.S. Watt (Aberdeen) daran, denn sie klingt mit *celeris uictoriae* sehr plausibel und, was enorm wichtig ist, sie ließe sich paläographisch begründen, mehr noch: dies ist auch geschehen! Aber sie geht davon aus, daß nur TALIS korrupt ist, und das stimmt nicht. Nimmt man die ganze Korruptel in Betracht, so groß wie sie ist, dann ist für ein *celeris* aber keine Verwendung. Auch halten wir es für einen Fehler, daß nicht, daß nie versucht worden ist, festzustellen, wie groß die Störung der Paradosis eigentlich ist.

Absolut alle Editoren lesen nämlich *quanta sit auditas hominum non sine causa... uictoriae, scio*, aber eine solche Aussage entspricht nicht den Realitäten der gegebenen Zeit. In einer anderen Zeit oder Situation, also etwa in einem Krieg gegen einen auswärtigen Feind (des ganzen römischen Imperiums) wäre es normal sogar a priori (d.h. ohne *scio*) davon auszugehen, daß *homines* = *omnes* (*homines*) sich eine (natürlich gemeinsame) *uictoria* über diesen (einzigen) Feind wünschten. In der gegebenen Situation war das schlicht undenkbar. Denn wenn vielleicht nicht die gesamte Bevölkerung des Imperium Romanum oder wenigstens Italiens, dann war aber ganz bestimmt die führende Schicht in diesem Staate in zwei Lager gespalten, und jede Seite wollte einen Sieg, aber dann ihren Sieg über die anderen. Obwohl Plancus nur die einen meint und natürlich nicht auch die anderen, hier die Caesarianer, trotzdem oder gerade deshalb kann er nicht dumm verallgemeinernd *homines* geschrieben haben. Das Wort halten wir für eine Korruptel. Mit anderen Worten: die Korruptel reicht von HOMINES... bis TALIS. Und entsprechend müssen auch die Sanierungsversuche an diesem Satz laufen, hätten in den fünfhundert Jahren der Ciceroforschung laufen müssen.

Wenn Plancus unbestritten nur die Leute aus dem Lager der Republikaner gemeint und genannt haben kann, daraus aber im Laufe der Zeit ein HOMINES wurde, dann war das echte Wort dem falschen natürlich zur Verwechslung ähnlich, es begann auf alle Fälle mit einem Buchstaben, der fast so aussah wie ein H (in der Minuskel *h*). Es war dann sicherlich, da es nicht allzuviele auswechselbare Ausdrücke gab, ein *b*, denn für Plancus oder auch Cicero waren das... die *boni*![68]

---

[67] Zur Diskussion s. die Ausgaben von Mendelssohn und von Moricca, kaum noch diejenige von Shackleton Bailey.

[68] Zum Ausdruck vgl. Cicero, *ad Fam.* I 9,10,17: inimicum... legum, iudiciorum, otii, patriae, bonorum omnium; I 9,11,1: ego, si ab improbis et perditis ciuibus rem p. teneri uiderem; I 9,12,21: unum fere sensum fuisse bonorum omnium; I 9,13,7: incredibilis Italiae totius, singularis omnium bonorum consensus; I 9,13,17: quanta uis esse potuisset in consensu bonorum; I 9,17,12: non offendes eundem bonorum sensum; I 9,21,8: bonorum uoluntatibus mutatis; II 6,3,9: bonorum studium; V 2,8,7: qua poena senatus consensu bonorum omnium eos adfecerat; V 21,2,10: arma... plus posse sensi quam illum consensum bonorum; V 21,2,8: cui nisi inuidisset... et ipse beatus esset et omnes boni; VI 6,6,9: uel officio uel fama bonorum uel pudore uictus; VI 9,2,4: quid tu et de bonorum fortuna et de rei p. calamitatibus sentires; VII 2,2,7: me delectauit tantum studium bonorum in me; VII 12,2,3: 'ut inter bonos bene agier oportet'; VIII 4,2,5: bonos et senatum malet; IX 14,7,5: cum bonis omnibus tum infimo cuique gratissima; X 6,3,5: qui primum te ab impiorum ciuium... societate seiungas, deinde et senatui bonisque omnibus auctorem, principem, ducem praebeas;

ter atque Apollonii Rhodii, Arati Euphorionisque summa admiratione persequerentur. De poeseos natura altercatio Romae primo a.Chr.n. saeculo orta reapse eiusdem quaestionis iteratio continuatioque fuit, de qua tertio a.Chr.n. saeculo Alexandriae disputatum est. Alexandrinismus, qui dicitur, in Romanorum litteris iam diu inveteravit, sed centesimo demum a.Chr.n. anno in parvis litterariis formis excolendis apud Laevium Melissum et Lutatium Catulum maiorem auctoritatem assecutus est. Quibus praecursoribus neoterici versibus expolitis et poetica significatione longe praestabant[13]. Idem epyllia potius quam carmina epica, brevia lyrica carmina variis modis composita, epigrammata disticho elegiaco compacta, epithalamia et carmina funeralia libenter conscribebant. In scribendi ratione brevitati, significationi, integritati studebant. Semper novum argumentum, doctrina conditum invenire conabantur, ipsa carmina autem optime componere et sine vitiis versificare cupiebant[14]. In vocibus adhibendis libertatem postulabant prae Atticae elocutionis imitatoribus, qui purae Latinitati serviebant[15]. Sed facillime omnibus apparet neotericos libentissime occasione data ex tempore paene de omnibus vitae cotidianae rebus versus fecisse. Poeta animi sui motus, amorem et odium carminibus describit. Attamen amor gravissimum carminum argumentum fuit. Poetae persaepe quoque adversarios suos acerbis iambis nonnumquam politicae naturae libere cavillati sunt. Neoterici poesin subiectivo argumento locupletiorem reddiderunt, cum eo modo novi hominis desideria exprimerent, quae res a severis antiquorum temporum Romanis aliena fuit[16].

Hoc loco quaerendum est, fuerintne Catullo notae nonnullae saltem Ciceronis de litteris opiniones. Id nullo argumento confirmari certe potest, sed opinari tantum possumus Catulli admirationem movisse Ciceronis orationes, haud ignotam ei fuisse Arpinatis futuri oratoris educandi rationem, in qua et poesis notitiae aliquid loci attribueretur. Catullus audire potuit quoque apud Ciceronem poesis vim in docendo et delectando positam esse. Conscius fuit fortasse Ciceronianae de poesi pangenda et puro sermone doctrinae. Scivit haud dubie Ciceronem lyricam poesin et eius auctores sibi aequales contempsisse, in summa omnia, de quibus Cicero in nonnullis orationibus suis (usque ad quinquagesimum quartum a.Chr.n. annum habitis) et in prioribus scriptis rhetoricis (*De inventione* et *De oratore*) disputavit. Inter harum duarum tamquam factionum asseculas occultam litem arsisse animo tantum saepissime praecipere possumus, cum utraque pars adversarium suum silentio texerit. Duo nomina, quibus poetae novi appellabantur (*cantores Euphorionis* et οἱ νεώτεροι)[17] inveniuntur litteris quidem consignata in Ciceronis libris, quos Catullus

---

esse putaret. Quod viri doctissimi iudicium mirabile mihi videtur, praesertim cum *c.* 65 et 68 epistulas poeticas, etiam elegias epistulae forma compositas esse difficile sit oblivisci. Carmen autem 66 elegiam aetiologicam, carmen 67 evidentissimum paraclausithyron esse quis est, quin ignoret.

[13] Cf. Kumaniecki, *o.c.* p. 52—53.

[14] Cf. Ribbeck, *o.c.* p. 310, et L. Rychlewska, *Historia literatury rzymskiej. Literatura okresu republiki*, Wrocław 1980, p. 130.

[15] Cf. Atkins, *o.c.* vol. II, p. 81.

[16] Cf. Katullus, *Poezje*, przełożyła A. Świderkówna, opr. J. Krókowski, BN S. II nr 105, Wrocław—Kraków 1956, Wstęp, p. XIX—XXI.

[17] Cf. Cic. *Tusc.* III 19,45 et *Ad Att.* VII 2,1.

hatte man sich in den Text ordentlich eingelesen, so merkt man, daß nicht das ein Unglück ist, daß der Caesarianer Antonius eine Armee besitzt, und der Caesarianer Lepidus eine andere, sondern irgendwie erst der Umstand, daß beide wieder eine Armee haben, denn dies war eine Zeitlang nicht so; Antonius hatte nach Mutina nur einen Haufen geflüchtete Soldaten und praktisch keine vollzählige Legion. Das Wort, das schmerzte, hieß also *ambo*. Aber es sah wie eine Abkürzung für ABENT oder HABENT[97]. Es kam zu einer Verlesung. Unsere Lesart:

„... quod uiuit Antonius hodie, quod Lepidus una est, quod exercitus [h]a(m)bo non contemnendos habent, quod sperant, quod audent, omne Caesari acceptum referre possunt".

Plancus kann des weiteren nicht ohne weiteres behaupten *neque ego superiora repetam*, wenn er dennoch dies und jenes repetiert, aber eben nicht alles. Blieb er also schön logisch, dann muß er wohl geschrieben haben *neque ego omnia superiora repetam*, aber so, d.h. in Abbreviaturen, daß EG für *ego*[98] und O für *omnia*[99] in *scriptura continua* wie ein ausgeschriebenes EGO ausgesehen hatte.

Einen evidenten Fehler stellt aber erst der weitere Wortlaut derselben Aussage dar. Denn unsere Editionen lesen *aut oppressum iam bellum esset aut in auersissimam illis Hispaniam... extrusum*, dies entspricht aber weder der damaligen Sprachgewohnheit noch gar den politischen Realitäten, schon gar nicht den Intentionen des Schreibers. Kasten übersetzt z.B. „könnte der Krieg, wenn er wirklich hätte kommen wollen, bereits beendet oder zu größerem Schaden für sie nach Spanien abgedrängt sein, wo sie überhaupt keine Sympathien finden würden". Den Fehler einer solchen Deutung hatte auch Shackleton Bailey nicht gesehen, denn auch er übersetzt „if he had chosen to come, the war would by now have been either quashed altogether or thrust back into Spain (a province thoroughly unfriendly to them) with heavy loss on their side". Aber für die Bevölkerung jener Gegend war wenn nicht sonst so nach der Ermordung des Großen Pompeius und nach dem Mißglück seiner Söhne jeder Römer unsympathisch. Es ist vernünftiger von einem *auersissima* = weitest gelegen auszugehen. Der eigentliche Fehler unserer Interpreten liegt aber erst darin, daß es für Römer eine *Hispania*, ein Spanien also gar nicht gab. Denn für die Römer, betonen wir, war das Land, weil aus zwei Provinzen bestehend, quasi ein plurale tantum: *Hispaniae*[100]. Wenn Plancus hier den Plural nicht anwenden konnte, so nur deshalb, weil er nicht mußte, denn die Provinz, die Plancus hier meint, war genauestens bezeichnet. Aber die Präzisierung des Namens war wieder einmal in Abbreviatur geschrieben. Die noch intakte Vorlage unserer codd. las hier wohl nur

---

[97] Zu der Abkürzung vgl. Kopp, 5: A(m) = ambo, zu A = am auch 6: A(m)BA(s) = ambas.

[98] Zu EG = ego s. Cappelli, 453.

[99] Zu O = omnis, omnia s. Lindsay, 160; Cappelli, 244f.: OBN = omnia bona, 484: O = omnis, omnes.

[100] Dazu vgl. Cicero, *ad Fam.* IV 1, 1,26: eadem omnia, quae a te de pace et de Hispaniis dicta sunt; VI 18,2,1: de Hispaniis nihil noui; VIII 16,3,2.4: quid de Hispaniis agamus... quam isti spem habeant amissis Hispaniis; IX 9,2,6: illi... pulso Italia, amissis Hispaniis; XV 19,4,1: quid in Hispaniis geratur.

Fam. X 8,6,1 und X 23,3,2: *deum benignitate* schrieb, schreibt auch hier *meum* für *meorum*[51].

Alle Editionen lesen auch *quos ego non potentiae meae causa... ornari uolui a senatu*, aber Plancus kann so nicht geschrieben haben, wenn er als Begründung oder Argument dazu angeblich *nihil enim me non salutariter cogitare scio* hinzufügt. Denn dies ist eine Antwort auf eine Frage, die sich hier noch gar nicht stellt. Wie kommt Plancus nämlich dazu, mit *salus* zu argumentieren, wenn der aus Ciceros Brief herausgehörte Vorwurf *potentia* (*mea*) lautete, oder sagen wir es gleich: nur *potentia*?

Wenn Plancus sich hier quasi gegen einen Vorwurf verteidigt und dabei von der *salus* spricht, dann muß der Stachel des möglichen Vorwurfs zumindest in Bereichen der *salus* gelegen haben und nicht nur in Bereichen der *potentia*. Für unsere Vermutung spricht allein schon der Umstand, daß *causa* ja bis auf CA abgekürzt geschrieben werden konnte...[52] und SA des angeblich ausgeschriebenen CAUSA ist ein guter Anfang von *salutis*, noch mehr aber der Umstand, daß zwei von insgesamt drei codd., und hier mit M und V gerade die besten, nicht CAUSA lesen sondern CAUSAM, obwohl hier niemand an den Akkusativ denken konnte. Diese Buchstabengruppe ist also eine Korruptel, vielleicht besser: eine Gruppe Abbreviaturen in *scriptura continua*.

Wenn nun *causa* abgekürzt war, wir werden die Abkürzung auch in dem Abschnitt drei dieses Briefes vorfinden, dann, wie dort, und wie fast überall, auf CA. Das diesem folgende U war dann die allerorten bekannte Abbreviatur für *uel*[53] und SAM geht auf eine wie man sieht nicht ganz richtig überlieferte Abkürzung SAL oder SALUT für *salutis*[54]. Interpretieren wir richtig, so könnte man hier bereits lesen:

„De mil(itum) *meu*(m) commodis fuit[55] tibi curae. quos ego non potentiae meae c(aus)a u(el) sa*lut*(is)... ornari uolui a senatu..."

Wir verfehlen hier wohl die Intentionen des Schreibers, wenn wir annehmen, daß er die Betonung auf *meae* setzte. Er will nicht als Egoist oder Egozentriker erscheinen. Dann... schrieb er aber auch kein *salutariter*, obwohl dieses Wort sonst bei ihm vorkommt und auch sonst nichts Unmögliches ist. Denn er muß sich in der Replik auf den möglichen Vorwurf, eigene Machtpolitik zu betreiben, als der absolut selbstlose Patriot zeigen. Er schrieb dann *nihil enim me nisi de salute rei pu-*

[51] Zu meum = meorum s. Cicero, *Or.* 155f., M. Leumann, *Lat. Laut- und Formenlehre*, München 1963, 279.

[52] Zu C = caus- s. Studemund, 259; Lindsay, 421: CA = causa; Cappelli, 40f.: C^{a}, CA = causa; Kopp, 52: Ca = causa.

[53] Zu U = uel s. Studemund, 309; Lindsay, 310, Bains, 49, Cappelli, 383.

[54] Dazu s. Cappelli, 340: SAL = salutem, 354: SLT, SLTM = salutem, Kopp, 344: SL = salus, SL tat = salutat.

[55] Diesen Satz kann Plancus nicht geschrieben haben ohne sich bei Cicero wenigstens stimmungsmäßig zu bedanken, d.h. mit einem herzlichen *mi Cicero*, das auf MC abgekürzt, hinter einem auf F abgekürzten *fuit* eben für UIT gelesen worden ist.

plus dignitatis in perpetuum an uoluptatis cottidie sit adlaturus usw., aber der Ausdruck ist dann spürbar lückenhaft, die Lesart aus diesem einen Grund unannehmbar. Denn Plancus kann sich den Satz nicht so gedacht haben, daß *de me* auch zu *amor* stand, dieses wäre nämlich nicht nur verkehrt, sondern auch völlig unverständlich. Hielt er es aber für nötig, das *iudicium* genauer zu „adressieren", dann war das erst recht bei *amor* angebracht. Denn Plancus meinte kaum „ob Deine Liebe und Deine gute Meinung von mir" (so Kasten) und schon gar nicht „For I should be hard put to it to say whether your affection and esteem will tend more to my lasting honour or to my pleasure from day to day" (so Shackleton Bailey). Denn man darf sich freuen in einem solchen Fall und genau artikulieren. Die Liebe war dann wenn nicht *amor erga* oder *in me*, dann *meus* oder *mei*. Da *meus* hier nicht in Frage kommt, nehmen wir an, daß nach einem ENI für *enim* allein M für *mei* geschrieben war[40], weniger wahrscheinlich nach EN für *enim*[41] nur MI für *mei*, noch weniger wahrscheinlich E für *enim*[42] und MEI für *mei*. Unsere Lesart:

„amor en(im) *m(e)i* (*aut* i(n) m(e))[43] tuus ac iudicium de me utrum mihi plus dignitatis in perpetuum an uoluptatis cottidie sit adlaturus non facile dixerim".

Der zweite Abschnitt:

„De MILITUM commodis fuit tibi curae. quos ego non potentiae meae CAUSA (nihil enim me NON SALUTARITER cogitare SCIO) ornari uolui a senatu, sed primum quod ita MERITOS iudicabam, deinde quod ad omnis CASUS coniunctiores rei publicae esse uolebam, nouissime ut ab omni omnium sollicitatione auersos e o s talis uobis praestare possem quales adhuc FUERUNT (*aut* FUERINT)".

Da wir viel mit mißverstandenen Abbreviaturen argumentieren, halten wir es für unser Recht, auf diese auch dort hinzuweisen, wo und wenn damit keine Probleme der Textgestaltung verbunden sind, so gegen Ende dieses Abschnittes. Wenn hier nämlich zwei codd. *fuerunt* lesen und ein dritter *fuerint*, so erklärt sich dies daraus, daß R für *runt*, aber auch für *rint* stehen konnte[44]. Die Vorlage aller codd. dürfte hier also nur FUER gelesen haben.

Auf mögliche Abbreviaturen ist nun aber auch der Umstand zurückzuführen, daß Kasten etwas voreilig übersetzt „vielmehr bin ich überzeugt, daß s i e es verdienen, und außerdem ist es mein Wunsch, s i e für alle Fälle fester an den Staat zu binden" und auch Shackleton Bailey liest „because I considered t h e y deserved it; secondly, because I wished to strengthen t h e i r attachment to the commonwealth against all contingencies", während der lateinische Text dort nur *quod*

---

[40] Zu M = mei s. Cappelli, 210; Kopp, 216: M(e)i; Lindsay, 118: M = meum, meam, meos, etc.

[41] Zu EN = enim s. Studemund, 267; Lindsay, 63; Cappelli, 121.

[42] Zu E = enim s. Cappelli, 113 und 452.

[43] Zum Ausdruck vgl. Cicero, *ad Fam.* I 3,1,5: propter tuum in me amorem; V 20,9,9: quae tua est suauitas quique in me amor; XI 20,4,1: amor in te; XIII 7,4,5: tuus amor in me; *ad Att.* III 23,1,11: pro tuo in me amore; III 25,4: tu pro tuo amore in me.

[44] Zu R = runt oder rint s. Studemund, 299; Lindsay, 369: R = runt, Bains, 61; Cappelli, 124: ER = erint; Kopp, 313: R(ut) = runt, 314: R = rint.

kann nicht akzeptiert werden, weil auch der sonstige, von ihm akzeptierte, Text den Editor vor Fragen stellt, die Shackleton Bailey nicht beantwortet, überhaupt nicht sieht.

Die erste Frage stellt sich bei dem merkwürdigen Ausdruck *quod si mihi uita contigerit*. Der Ausdruck ist merkwürdig, weil es die Situation, wo man so sagen könnte, gar nicht gibt, auf jeden Fall hier und jetzt nicht. Kasten übersetzt „Bleibt mir mein Leben erhalten, dann werde ich alle Dankbarkeit von Freunden, ja, alle Liebe von Verwandten durch meine Ergebenheit, Hingabe und Dienstbereitschaft für Dich in den Schatten stellen", Shackleton Bailey noch schlechter „If life is granted me, my devotion to you will transcend all gratitude of friends, all duteous observance of kin", aber der lateinische Text gibt keinen Anlaß, hier an so etwas wie „bleibt erhalten" oder „is granted" zu denken, und noch viel weniger... an die *uita*. Die ist nämlich gar nicht in Gefahr, und wäre das der Fall, so wäre es wohl selbstverständliche Sache für den Haudegen und Held Plancus, dies hier für nicht erwähnenswert zu halten. Nicht das Fehlen eines „bleibt erhalten" kreiden wir deshalb den Editoren an, sondern, daß sie sich über die *uita* nicht gewundert haben.

Plancus sprach bisher davon, daß er seine Dankbarkeit beweisen wollte. In der Fortsetzung kann es also nicht heißen, falls ich am Leben bleibe, sondern falls mir das gelingt. Interpretieren wir richtig, so schrieb Plancus nicht *uita* sondern nur *ita*[24]. Und er kann nicht anders gedacht haben, weil nicht das Leben bestimmt, was man hier alles verwirklichen kann, sondern umgekehrt das Schicksal bestimmt, was wir von dem, was sich Leben nennt, überhaupt verwirklichen können. *Uita* entspricht nicht der Weltanschauung von damals und muß wohl eine Korruptel sein. Der Librarius, auf den der Fehler zurückgeht, sah wahrscheinlich nur ITA, die ersten Striche nahm er aber für ein U, das, wo das zutrifft, auch für *uit-* stehen konnte[25]. Aus UA wurde so *uita*. Eine andere Erklärung wäre die, daß auch *mihi* mißverständlich geschrieben war, d.h. wohl MH[26]. Der Librarius las nur M für *mihi*, H, zu ITA genommen, gab den Anlaß HITA[27] für *uita* zu lesen.

Ein anderes noch kleines Problem stellt sich am allerersten Ende des jetzt in Frage gestellten Satzes. Hier lesen, von Shackleton Bailey abgesehen, alle Ausgaben nämlich nur *amicitias atque etiam... propinquitates... adsiduitate uincam*, aber der cod. V, der immer für eine Überraschung gut ist, liest, obwohl das unsinnig erscheinen mußte, *assiduitatem*. Das kann sehr wohl bedeuten, daß Plancus hier noch etwas mehr sagte. Er kann sich sicher geben, daß er es schafft, denn so etwas

---

[24] Zum Ausdruck vgl. Cicero, *ad Fam.* V 21,1,5: nam tecum esse, ita mihi communia omnia, quae opto, contingant, ut uehementer uelim; XV 13,2,2: sed ita fato nescio quo contigisse arbitror, ut tibi ad me ornandum semper detur facultas; *Tim.* 15: ita contigit, ut... poneret; *Div.* I 46.47: quod ita contigit.

[25] Zu U = uit s. Kopp, 388: U(it), U(i) um = uitium, 406: U(i)Ta = uitta, U(i)T um = uitteum, 404: USA or = uitisator, 397: U(i)L = Uitellius.

[26] Zu MH = mihi s. Lindsay, 123; Bains, 21; Cappelli, 218.

[27] Auch an MFTUNA für m(ihi) f(or)tuna ist gedacht worden. Dazu vgl. Cicero, *ad Fam.* IX 14,7,6: hoc si tibi fortuna quadam contigisset; XV 13,2,2: sed ita fato nescio quo contigisse arbitror.

Catulli undequinquagesimum carmen, B. Schmidtium et M. Schusterum secutus, responsionem ad Ciceronis negativam de poetae carminibus exauditam opinionem esse putant[44]. Hac quaestione ad tempus praetermissa plane dicendum est Buchheitium, cum enarrati carminis naturam per irrisionem intellectam demonstraret, ad ipsum carmen explicandum rectissime et ad persuadendum accommodatissime aggressum esse. Sed incommode accidit, quod Ioannis Sajdak commentatio iam anno millesimo nongentesimo duodevicesimo edita ignota ei mansit. Qui Posnaniensis vir doctus iam diu ante quaestionem ironiae hoc Catulli carmine expressae eodem fere modo et ex omni parte argumentis confirmato solvit[45]. Commemoratus vir doctus primum discordiae inter Catullum et Ciceronem causas deliberavit et invenit eas in: 1. laudata a Catullo eloquentia et poesi C. Licinii Calvi, vehementis Ciceronis inimici, et vituperata effusa P. Sestii (*c.* 44), Ciceronis clientis oratione, qua re proprias de bene scribendi ratione sententias ostendit, 2. Clodiae amore, quae olim Ciceronis amica fuit[46], Catullianae poesis censura ad criticam rationem a Cicerone facta et verbis (*Parad. Stoic.* III 2,26): *poetam non audio in nugis* corroborata. Quae verba ad Calvum quoque pertinere possunt; Calvus enim, secundum Plinium (*Epist.* 1,16) ineptias (= nugas) conscripsit et versu phalaeceo usu est[47]. Manifestum quoque factum est de disputati carminis natura controversiam ultimis duodevicesimi saeculi annis exarsisse, utpote quam Sajdakius cum Catulli carminum editione a Fr. G. Doeringio anno 1788 facta arte coniungeret[48]. Gravissima igitur argumenta a Posnaniensi viro docto prolata eo modo breviter concludi et comprehendi possunt: controversiae inter nostros auctores causa in dissimili de ratione scribendi opinione ponitur. Cicero a Catullo superlativo *disertissimus* declaratus duplici malitiae obiectus esse videtur, quia primum hoc adiectivum superlativo gradu expressum est, tum vox *disertissimi*, secundum ipsius Ciceronis iudicium, prae adiectivo *eloquentis* negativum sensum habet. E Ciceronis enim verbis (*De orat.* I 21,94) efficitur, ut vir disertus is appelletur, qui argute et dilucide apud homines mediocres dicere sciat, eloquentem autem talem oratorem dicamus, qui eximiam scientiam habeat et mirabilius et magnificentius augere possit omnia, de quibus disserat. Blandior vocis *eloquentis* sensus confirmari videtur ipsius Ciceronis sententia *De orat.* I 18,83, qua orator eloquentem idem valere atque sapientem demonstrat[49]. Itaque Cicero *disertissimus* appellatus se laesum esse a poeta sentire potuit. Posnaniensis vir doctus etiam in aliis locutionibus in *c.* 49 adhibitis, ut *optimus omnium, Romuli nepotes, Marce Tulli, quot sunt quotque fuere quotque post aliis erunt in annis* malitiam indagat[50]. Quamvis nonnullis viri doctis-

---

[44] Ibidem, p. 40, adn. 19.

[45] J. Sajdak, *Catullianum*, Eos XXIII 1918, p. 47—54.

[46] Hoc argumentum iam antea a Casimiro Morawski, *Catulliana et Ciceroniana*, seorsum impressum Diss. phil. class. Acad. Litter. Cracov., t. XXXVII, Cracoviae 1903, p. 3 sq., prolatum est.

[47] Cf. Sajdak, *o.c.* p. 48.

[48] Ibidem, 49 et adnotationes.

[49] Ibidem, p. 50—51. Voce *diserti* usus est quoque Catullus *c.* 53,5: *salaputium disertum* et *c.* 12,9: *leporum disertus... ac facetiarum.*

[50] Sajdak, *o.c.* p. 51—53.

pastiche, liceat mihi Francogallica voce uti, Ciceronianae orationis esse videtur. Restat, ut Catulli gratiarum actionis (*gratias tibi maximas Catullus agit*) causa explanetur, quippe quam plurimis modis interpretari et variis argumentis confirmare viri docti conati sint. Consideremus iterum hanc controversam rem et plenam dissensionis inter doctissimos viros et rationem, quae inter Ciceronem et neotericos intercedebat, propius explicemus. De hac obscura quaestione re vera difficile est aliquid certi dicere, praesertim cum tria tantum Ciceronis enuntiata ad novos poetas illo tempore Romae florentes pertinentia ad nos pervenerint. In epistula *ad Atticum* VII 2,1 enuntiatum: *si cui voles* τῶν νεωτέρων *pro tuo vendito* continet vocem τῶν νεωτέρων, quae varie intellegi potest. Significat enim et homines antiquitatem neglegentes et Neapolitanorum epicureorum disciplinae asseculas et habere potest insuper negativum sensum, ut L. Alfonsi opinatur[59]. Tres igitur potuerunt esse causae, cur Cicero, novorum poetarum contemptor, tali vocabulo eos appellaret. Secunda apud Ciceronem novorum poetarum mentio: *ab his cantoribus Euphorionis contemnitur* (*Tusc. disp.* III 19,45), negativam quoque significationem habet, cum Euphorionis Chalcidici nomen in hoc contextu adhibitum eius doctam poesin multis adnotationibus indigentem denotet, qua re adiuvante novorum quoque Romanorum poetarum studia a Cicerone vituperata sunt. Tertio apud Ciceronem loco (*Orator* 48,161) commemorantur poetae novi, qui in carminibus sermonis vitia fugiunt, id quod una neotericorum apud Ciceronem laudatio habenda est. Ex his argumentis concludi potest Ciceronem, quamvis neotericos non solum non amaret, sed etiam neglegeret, iustum in eos se praebere nonnumquam cupivisse. Ciceronis *Tusculanae disputationes* et *Orator* Catullo sine ulla dubitatione ignota fuerunt, nam anno demum 46/45 conscripta sunt, sed etiam alia approbationis neotericorum apud Ciceronem documenta, nobis iam ignota, esse potuerunt. Sed omnis haec argumentorum cognitio consideratioque opinione tantum nititur. Re vera enim nova Catulli poesi a Cicerone obstinatio silentio semper praeterita adducimur, ut gratiae clarissimo oratori a poeta carmine undequinquagesimo actae ficta et ironia referta provocatio sunt. Si in iam diu enarrato carmine vel probabile aliquod sinceritatis frustum inesset, numquam, arbitrari decet, eam Catullus cum malitiosis et ambiguis significationibus, quibus hoc carmen plenum et confertum esset, commisceret.

Ex omnibus, quae adhuc scripta sunt, conficitur, ut Catullus mediocres scriptores et eorum libros, malos igitur veteris disciplinae imitatores ad criticam rationem iudicaverit[60]. Poetam Lucretium, ut exemplo utar, sibi aequalem, carminis epici de philosophia, vetere modo conscripti auctorem, ne verbo quidem attigit. Ea res maiorem admirationem movet, quia Catullus cum Memmio, cuius quoque Lucretius familiaris fuit, consociatus certe poetam et eius otium litteratum cognoscere potuit. Atqui e negativis Catulli de malis poetis et eorum carminibus iudiciis enucleari possunt commoda poetae praecepta, ne versus effusi sint, ut poeta perfectae carminis formae et orationi studeat, rusticitatem effugiat, argumentum quo-

---

[59] L. Alfonsi, *Il termine* νεώτερον *in Cicerone*, Mnemosyne II 1949, p. 217—223.

[60] In eorum numero fuit quoque ille infamis Mamurra, quae res e carmine 105 concludi potest.

welcher sich der römische Bergbau konzentrierte war das süd-östliche und nord--westliche Bosnien (Brisevo, Ljubija) und das nordwestliche Montenegro. Aus der Gegend um Ljubija stammt das wichtigste Inschriftenmaterial.

Unter den Gottheiten, deren Anwesenheit in den erwähnten Gebieten auffällt, ist in erster Linie die Terra Mater zu nennen. Ihr Zusammenhang mit dem Bergbau wird dadurch bekräftigt, dass sie ausserhalb der Bergwerksgebiete selten in Dalmatien vorkommt. Der Inschrift CIL III 8333 aus Rudnik in Moesia Superior zufolge wurde dieser Gottheit ein Tempel von zwei *coloni*, zweifellos Bergwerkspächtern errichtet: Imp(erator) Caes(ar) L(ucius) Septimius Severus Pert(inax) Aug(ustus) templ(um) Terre (!) Matris conlapsum restituit sub cura Cassi Ligurini proc(uratoris) Aug(usti) instantia(!) P(ublio) Fundanio Eutychete et P(ublio) Ael(io) Muciano colon(is)[7]. Eine andere Widmung wurde der Terra Mater seitens eines Prokurators im Jahre 209 u.Z. gemacht[8]. Die meisten epigraphischen Texte stammten allerdings von den *villici officinarum ferrariarum*. Wir geben sie hier in der chronologischen Reihenfolge an: im Jahre 201 war es ein gewisser *Callimo*[*r*]*phus vil*(*icus*)[9]; die Namen der *villici* aus den Jahren 211—217 sind nicht lesbar, einer unter ihnen hiess wahrscheinlich Ianuarius[10]; ein *servus villicus* scheint im Jahre 223 vorzukommen[11]. Im Jahre 228 wurde der Terra Mater gewidmet von einem *villicus officinarum ferrariarum* unter Aufsicht des *procurator Macrius* ein Monument[12]. Aus dem Jahre 229 stammte ein Denkmal, das *sub cura Nic*[*o*]*ma*[*chi*] *proc*(*uratoris*) von einen *vil*(*icus*) *off*(*icinarum*) geweiht wurde[13]. *Sub cura* eines Prokurators wurde auch CIL III 13239 in den Jahren 253—268? von einen *villicus officinarum ferrariarum* aufgestellt[14]. Interessant ist, dass fast überall dasselbe Datum der Weihung vorkommt: a.d. XI kal(endas) Maias. Gesztelyi[15] ist der Meinung, dass dieses Datum im Zusammenhang mit einem religiösem Fest stehen kann, z.B. mit dem Fest zu Ehren der Terra Mater (915—25 April); obwohl dagegen nichts einzuwenden ist, so sei doch anderseits bemerkt, dass die Anschauung von Sergejevski[16], nach welcher es sich um den Beginn der Arbeitssaison handeln könnte, ebenfals zu billigen wäre; jedenfals scheint es in den Goldbergwerken Dakiens nicht nur religiös begründete Termine gegeben zu haben. In den dortigen Arbeitsverträgen, nämlich die zu verschiedenen Jahren abgeschlossen wurden kommt zwei Mal derselbe Ter-

---

[7] Dušanić, *a. a. O.*, Note 228; über Inschriften, die Terra Mater betreffen vgl. auch T. Gesztelyi, *The Cult of Terra Mater in the Danubian Basin Lands*, Acta Class. Univ. Scient. Debrecen. VII 1971, S. 85—90; nach Gesztelyi, S. 88, war der eine *colonus — libertus*, der andere (P. Ael. Mucianus) — trakischer Herkunft, was sich aber nicht beweisen lässt.

[8] AE 1958, 63; D. Sergejevski, *Rimski rudnici zeljeza u sjeverozapadnoj Bosni*, GZM XVIII 1963, S. 89 No. 2 = IlJug. 157; Dušanić, *a. a. O.*, Note 202.

[9] Sergejevski, *a. a. O.* S. 88, Nr. 1.

[10] Sergejevski, *a. a. O.* S.S. 89, 95, Nr. 3.

[11] Sergejevski, *a. a. O.* S.S. 90, 95, Nr. 4.

[12] Sergejevski, *a. a. O.* S. 90, Nr. 5 = IlJug. 158.

[13] Sergejevski, *a. a. O.* S. 90, Nr. 6.

[14] Sergejevski, *a. a. O.* S. 92, Nr. 8 = IlJug. 162 = AE 1958, S. 113.

[15] Gesztelyi, *a. a. O.* S. 88.

[16] Vgl. Sergejevski, *a. a. O.* S. 94 ff.

ita meritos iudicabam und nur *coniunctiores rei p. esse uolebam* hat, nicht aber, was möglich wäre, *quod ita meritos eos iudicabam* und *eos coniunctiores rei p. esse uolebam*, denn derselbe Plancus schreibt bei der dritten Erklärung plötzlich komplett und richtig *ut... auersos eos... uobis praestare possem*. Wir halten es für sehr wahrscheinlich, daß Plancus j e d e s Mal vollständige Ausdrücke wählte, denn dort, wo das erste (jetzt) fehlende *eos* stehen sollte und wohl auch stand, steht ein auf MERIT abkürzbares *meritos*[45]. Aus ES für *eos*[46] wurde so wohl erst durch Verlesung OS von MERITOS. Dort, wo das zweite *eos* erwartet wird, d.h. hinter einem auf CAS abkürzbaren *casus*[47], haben alle codd. US, aber es ist wohl durch Verlesung aus ES für *eos* entstanden. Hinter *coniunctiores* wird dieses ES für *eos* wohl nicht gestanden haben, denn hier lesen alle codd. CONIUNCTIORIS, fast ein Beweis dafür, daß dieses Wort auf CONIUNCTIOR abgekürzt war.

Und nun zu dem wichtigsten oder größten Fehler des zweiten Abschnittes, dem Satz *De militum commodis fuit tibi curae; quos ego non potentiae meae causa — nihil enim me non salutariter cogitare scio — ornari uolui a senatu*, denn dieser Satz ist unmöglich formuliert und das an mehreren Stellen.

Plancus kann unmöglich geschrieben haben *de militum commodis fuit tibi curae*, denn so breit formuliert ergibt das alles einen glatten Unsinn. Soldaten hatte nämlich auch Antonius, auch Lepidus, und von diesen ganz abgesehen immerhin auch... Oktavian, auch D. Brutus und so mancher andere Statthalter mit Imperium, z. B. Asinius Pollio in der Hispania citerior, Acilius als Nachfolger des Servius Sulpicius in der Achaia. Kasten übersetzt voreilig aber nicht unrichtig „Du hast Dich um die Belohnungen für m e i n e Leute bekümmert", auch Shackleton Bailey übersetzt „You have been attending to my soldiers' interests", aber so *muß* hier natürlich auch Plancus selbst formuliert haben[48], nur waren Abbreviaturen offenbar auch hier wieder angewandt worden, und wenn *militum* wie in dem Brief *ad Fam.* X 23,5,7 auf MIL abgekürzt geschrieben war, dann hatte die noch intakte Vorlage nicht mehr ITUM sondern wohl MEU für *meum*, nach MILIT für *militum*, denn T steht für *-tum*[49], nur MU für *meum*[50], denn Plancus, der in anderen Briefen (*ad*

---

[45] Zu T = tos s. Studemund, 305: EXHT = exheredatos.

[46] Zu E = eo- s. Cappelli, 114: E[d] = eodem; Kopp, 124: EO(s) = eos, 127: ER = eorum, 113: Ed = eodem, Es = eosdem.

[47] Zu S = sus s. Lindsay, 381: GROSS = grossus; Bains, 64: S = sus; Cappelli, 358: SPEA = suspecta, 397: UR = uersus; Kopp, 196: K(as) = casus, 85: C(u)S = cursus.

[48] Zum Ausdruck vgl. Cicero, *ad Fam.* II 17,6,9; magna spes in me atque in exercitu meo; X 15,3,5; (Plancus) exercitus Lepidi... partem... corrigere et coercere praesentia mei exercitus possem; X 34,1,3: (Lepidus) cum exercitu meo... castra moui ac contra eos uenire institui; XV 2,7,1. 11: cum rex a me equitatum cohortisque de exercitu meo postularet... praesidio exercitus mei; *ad Brut.* II 3,5,5: meo exercitui.

[49] Zu T = tum s. Studemund, 305: CT = cautum, DEBIT = debitum, FURT, MT = mentum, TT = tantum; Lindsay, 310 und 358: CENT, NEPOT, QUANT, FACT, PROPOSIT; Bains, 60; Cappelli, 145: FT = factum, 221: MLT = multum; Kopp, 369: T(u) = tum.

[50] Vgl. dazu Cappelli, 228: MU = meum.

me; numquam enim obliuiscar maxima ac plurima me tibi debere. de *il*(l)is rebus ut exigeret cum eo Furnio mandaui. quod si, quantam debeo, habuero apud eum auctoritatem, plurimum ips*e et*(tiam) i(n)u(en)ero".

Der achte (letzte) Abschnitt:

„Nos interea DURIORE condicione bellum sustinemus, quod neque expeditissimam dimicationem putamus neque tamen refugiendo commissuri sumus ut maius detrimentum res publica accipere possit. quod si aut Caesar se respexerit aut Africanae legiones celeriter uenerint, securos uos ab hac parte reddemus.
TU, ut instituisti, ME diligas rogo proprieque TUUM esse tibi persuadeas.
U Kal. Sext. ex castris".

Wer in dem ersten Satz übersetzt „Wir halten derweilen den Krieg unter ziemlich harten Bedingungen hin, denn eine Schlacht erscheint uns wenig aussichtsreich; andererseits wollen wir es aber auch nicht durch einen Rückzug darauf ankommen lassen, daß der Staat größeren Schaden erleidet" (Kasten) oder „Meanwhile we are bearing the brunt of the war in a situation of considerable difficulty. We do not see our way quite clear to a decisive engagement, and on the other hand we have no intention of risking further damage to the national cause by taking to our heels" (so Shackleton Bailey), der steht bei uns im Verdacht, den lateinischen Text dazu nie gelesen zu haben, bzw. eine richtige Kaserne nie von innen gesehen und erlebt zu haben. Denn denkende Soldaten oder denkende Editoren können in einer Situation, wo man nicht an die Front gehen und nicht einmal einen Rückzug antreten muß, in diesem *dolce far niente* also unmöglich über eine „considerable difficulty" bzw. von (wenn das nicht blanker Hohn ist) „ziemlich harten Bedingungen" schwafeln. Ein Vollblut-Philologe zieht da sofort die Notbremse und erklärt das Wort DURIORE für eine Korruptel.

Der Oberkommandierende hatte da keine andere Wahl, als stark verschönernd und verharmlosend von einer ziemlich unentschlossenen Haltung seines Selbst zu sprechen, aber ein Librarius, auf den dieser Fehler zurückgeht, hatte das hier fällige Wort im Komparativ absolut nicht gekannt. Aus DUBIORE wurde — vielleicht auch durch Verlesung — DURIORE. In der Unziale sieht der untere Teil eines B so aus wie der obere eines R. Unsere Lesart:

„Nos interea (*aut* inter(im)[119] e*o*) du*b*iore condicione bellum sustinemus, quod neque expeditissimam dimicationem putamus neque tamen refugiendo commissuri sumus ut maius detrimentum res publica accipere possit".

Der Brief schließt (vom Datum abgesehen) mit einem Satz, den alle Editoren *Tu, ut instituisti, me diligas rogo proprieque tuum esse tibi persuadeas* lesen. Der Satz ist in dieser Form unannehmbar, denn aus purer Höflichkeit mußte der ohnehin devote Plancus *te rogo* gesagt haben, aus der Verpflichtung zur Korrektheit des Ausdruckes wiederum *ut me diligas*, und aus demselben Grund *tuum me esse tibi persuadeas*. Die Paradosis erlaubt uns ein Eingreifen, um zu sanieren, denn Plancus sprach bisher (*Nos interea*) von sich selbst, wenn er sich jetzt Cicero zuwendet, ist

---

[119] Dazu vgl. Kopp, 189: I(ne)R im = interim.

haben dann mit Baiter oder Wesenberg wider Erwarten ehrbare Editoren den völlig unschuldigen Ausdruck durch Kastrierung bestraft und gelesen *aliquanto autem propius esse quod Caesarem uidebamus* ohne zu merken, daß es glatter Unsinn ist, einem Freund Ciceros ein derartiges paruulum Latinum in die Schuhe zu schieben.

Müller, Mendelssohn, Tyrrell-Purser, auch Sjögren, später Moricca und Kasten und heute Shackleton Bailey lesen mit *aliquanto autem propius esse quod ad Caesarem attinet uidebamus* zwar, wenn das eine Entschuldigung sein soll, wieder manuskriptgetreu, diese Lesart ist aber noch unsinniger als sonst was.

Quod ad Caesarem attinet ist natürlich immer richtig gewesen, aber... als Einschränkung, als nur ein Teil der hier gegebenen. Alternative *siue Africanus exercitus... siue Caesaris*. Diesen zweiten Fall meint hier Plancus, aber... das weitere *cum interim... illum... ad alia consilia uideo se contulisse* zeigt uns überdeutlich, daß Plancus jetzt an eine Zeit denkt, die schon passé ist. Wer das nicht sieht, sollte an das *aliquanto* denken. Interpretieren wir richtig, dann hatte Plancus aber nicht AUTEM geschrieben, sondern zuerst einmal ANT für *ante*. Und *ante* sah alles — *quod ad Caesarem attinet* — für Plancus rosiger aus, denn Oktavian ließ immerhin mit sich reden. Plancus schrieb dann wohl nicht PROPIUS = *propius*[86] sondern, aber in Abbreviatur, wo P schon für *-pit-* stand, *propitius*[87] und *propitius*, der Enttäuschte durfte übertreiben: war alles. Plancus schrieb dann nicht EM hinter ANT sondern OM für *omne*. Interpretieren wir richtig, so wäre der für Laien auf jeden Fall sehr schlecht überlieferte Satz einmal zu lesen:

„aliquanto a*nt*(e) o*m*(ne) propius (*aut* prop(it)ius) quod ad Caesarem attinet uidebamus".

Nach *nihil destiti* (hier erwarten wir ein *enim*) *eum litteris hortari* lesen alle Herausgeber nur *neque ille intermisit adfirmare se sine mora uenire*, aber aus der Situation ist zu entnehmen, daß Oktavian nur die Republikaner jetzt nicht mehr informiert. Nach INTERMIS, das allein schon für *intermisit* stehen konnte, denn die Endung *-it*[88], weil sehr häufig vorkommend, pflegte man abzukürzen, stand also wohl nicht IT sondern das diesem sehr ähnliche N für *nobis*[89].

Alle Herausgeber lesen in dem letzten Satz des vierten Abschnittes nach *ego tamen ad eum Furnium nostrum cum mandatis litterisque misi* nur *si quid forte proficere posset*, aber Plancus muß hier nicht offen zugegeben haben, daß Furnius mehr erreicht, als er mit seinen Legionen, und vor allen Dingen als Imperator. Es ging hier vielmehr um die psychologische Wirkung des unmittelbaren Kontaktes von Mensch zu Mensch. Die Wortgruppe FORTE PROFICERE halten wir deshalb für eine Korruptel, für eine mißverstandene und darum etwas schlecht überlieferte Gruppe Abbreviaturen in *scriptura continua*. Nur FORT war wohl für *forte* von Plancus geschrieben gewesen, es folgte diesem auf der Ferse wohl nicht EPR son-

---

[86] Vielleicht propius als Komparativ zu propitius. S. dazu Forcellini.

[87] Als Komparativ.

[88] Zu der Abkürzung vgl. Lindsay, 286: S^i = sint; Cappelli, 338: S^t = sit, 500: S = sit; Kopp, 330: S(i) it = sit.

[89] Zu N = nobis s. Studemund, 281; Lindsay, 134; Cappelli, 229 und 482.

klingt auf jeden Fall sympathisch und werbungswirksam. Er schrieb dann *certe uincam*, aber in Abbreviatur sah CT für *c(er)t(e)*[28] so aus wie M, CTE für (*c(e)*).*e* so aus wie EM von ASSIDUITATEM. Und T konnte natürlich ohne weiteres für *te* stehen.

Nun zu dem Hauptproblem des ganzen Satzes. Dieses Problem heißt, wie viele Ausdrücke Plancus in der ersten Hälfte angewandt hatte und wie viele in der zweiten. Unsere Editoren, auch Shackleton Bailey, gehen, aber wahrscheinlich ohne Überlegung, davon aus, daß Plancus zuerst zwei Ausdrücke angewandt hätte, denn sie lesen ja alle nur *omnis gratas amicitias atque etiam pias propinquitaes... uincam*, in der Apodosis dagegen drei, denn fast alle Editoren lesen *obseruantia, indulgentia, adsiduitate*, aber das kann nicht richtig sein. Wir lehnen die bisherigen Lesarten deshalb ab.

Es ist nicht richtig davon auszugehen, daß Plancus im ersten Teil seiner großen Phrase nur zwei Hauptwörter angewandt hätte. Denn... *gratas amicitias* ist ein Unding! Angenommen es gibt Freundschaften, die einem auf die Nerven gehen, dann hätte sie doch niemand *ingratae amicitiae* genannt, und selbst wenn das der Fall wäre, es geht wohlgemerkt um Freunde Ciceros!, dann war Plancus doch taktvoll oder vorsichtig genug, um nicht zu sagen, daß er bestimmte *amicitiae* Ciceros für „unter aller Kanone" hält. Kurz: der sonst nirgends zu findende Ausdruck *gratae amicitiae* ist eine böse Korruptel.

Zum Glück für unsere Beweisführung ist die hier erörterte Begriffsreihe auch aus einem anderen Grund falsch: Kasten übersetzt bekanntlich nämlich „dann werde ich alle Dankbarkeit von Freunden, ja, alle Liebe von Verwandten... in den Schatten stellen", und auch Shackleton Bailey liest nur „my devotion to you will transcend all gratitude of friends, all duteous observance of kin", aber Plancus meinte natürlich „Deine Freunde", „(Deine) Verwandten"! Mehr noch: er muß so natürlich auch geschrieben haben. Mehr noch: er hat das wirklich getan. Denn zu schreiben war *tuas amicitias*, aber Abbreviaturen sind hier nie auszuschließen, und in einem solchen Fall stand T schon für *tu-*[29], TAS für *tuas*. Das TAS vor AMICITIAS ist aber überliefert! Wenn auch quasi als Bestandteil von GRATAS. Diese Buchstabengruppe halten wir aber mit Fug und Recht für eine Korruptel, oder wenn man das nicht haben will, für eine Gruppe Abbreviaturen in *scriptura continua*. GRA[30] war dann und ist Abbreviatur, aber für *gratia, gratias*. Damit haben wir wohl bewiesen, daß Plancus in der ersten Hälfte seiner großen Phrase mit einer Dreiergruppe arbeitet.

Natürlich muß das jetzt zweite Hauptwort, *amicitias*, mit dem ersten, mit *gra-*

---

[28] Zu den Abkürzungen für -er s. Studemund, 258f.: B = ber, LIB,H = her, HES = heres, P = per, T = ter, U = uer; Lindsay, 333: S= ser, D = der, C = cer, DOCE = docere; Bains, 53: C = cer; Cappelli, 66: CTE = certe, CT = certum, certis; Kopp, 51: C = certus, C um = certum.

[29] Zu T = tu s. Lindsay, 358: TM = tum, 117: TE = tu(a)e; Cappelli, 370: T[a] = tua; Kopp, 370: TA = tua, 368: T as = tuas.

[30] Dazu s. Studemund, 269: GRA = gratia; Lindsay, 92; Bains, 18; Cappelli, 153 und 461: GR.D = gratias dedit; Kopp, 147f.: G(r)a = gratia, GA it = gratias agit.

sidéré le codex V comme source commune aux codes: O G R (Oxoniensis Bodleianus Canonicianus class. lat. 30; Parisinus lat. 14137; Vaticanus Ottobonianus lat. 1829) tandis que Schuster n'a traité comme provenant d'une source commune que les codes G et O, en excluant R. Thomson diffère également de Bardon selon lequel les codes G et R possèdent une source commune alors que O doit être exclu. Une telle opinion sur le rapport existant entre les manuscrits fondamentaux a évidemment influé sur la construction de l'appareil critique de chacun des éditeurs. En outre, Thomson exclut du groupe des plus importants manuscrits (selon l'avis des éditeurs précédents): les codes Riccardianus 606 ainsi que Berolinensis Datanus B. Sant. 37 (estimé par Bardon). Thomson a inclu au groupe de manuscrits η (des années 1460—1470) le manuscrit Venetus Marcianus lat. 12. 81—4649 (tout comme Zicàri) éliminant Marc. 1286 introduit par Mynors. Thomson a introduit dans le groupe ϑ le nouveau manuscrit Parisinus lat. 8236 (vers 1500). L'éditeur a signalé tous ces changements dans un tableau spécial: Manuscripts later than α (1412) and β (1423): A comparative table of classes.

En établissant le texte de *Carmina*, Thomson rejette la leçon du code V, bien qu'elle soit acceptable, suivant la leçon des manuscrits ultérieurs ou bien la leçon transmise par les grammairiens. Et c'est ainsi p.ex. que dans *Carm.* 2 b, 3 le texte de Thomson se présente comme suit:

quod zonam soluit diu ligatam.

C'est conforme au texte de Priscian (I 22). Par contre le code V a la leçon „negatam" adoptée notamment dans l'édition de Bardon. Thomson a rejeté de même les bonnes leçons dans *Carm.* 23,21; 39,11. Parfois en revanche Thomson suit V, sans indiquer les leçons différentes des autres codes. Un tel procédé pose des difficultés au lecteur qui suit la tradition manuscrite de *Carmina.* C'est ainsi par exemple que dans *Carm.* 65,9, le code V n'a pas transmis le vers 9, l'éditeur donne donc à la place de vers des points de suspension et indique brièvement dans l'appareil critique: om. V. Il serait peut-être bon d'indiquer dans l'appareil critique que certains manuscrits donnent le neuvième vers et, bien que ce vers soit, dans la conviction de l'éditeur, spurius (Bardon est d'un avis contraire), on pourrait citer dans l'appareil critique ce vers: alloquar, audiero nunquam tua facta loquentem comme leçon rejetée. Puisque l'éditeur s'est décidé (et cela à très juste raison) pour un appareil positif.

Trois conjectures très réussies introduites au texte témoignent de l'ingéniosité de Thomson. *Carm.* 54, 2, Thomson rend la leçon incompréhensible des manuscrits: et heri rustice lue par Schuster et Bardon comme Heri rustica, plus compréhensible en introduisant une conjecture qui peut être défendue sur la base de la paléographie: et, mi Rustice, Egalement dans carmen 55, Thomson une conjecture dans v. 9, en lisant la leçon V avelte comme audite en. Cette conjecture peut être défendue également sur la base de la paléographie et est bien meilleure que les conjectures des éditeurs pécédents, elle se rattache aussi beaucoup mieux au sens de toute la phrase. Thomson a donné également une conjecture intéressante dans *Carm.* 115,1. Le vers mis en question:

Mentula habet instar triginta iugera prati

où la leçon instar (chez Scaliger iuxta) transmise par les manuscrits, suscitait des objections, est lu par Thomson comme: Mentula habet lustra et triginta iugera prati.

Ainsi la dernière édition de *Carmina* de Catulle a été élaborée par un philologue d'une grande classe, qui allie, ce qui chez un éditeur est particulièrement précieux, une grande méticulosité à beeau coup d'imagination. En lisant l'appareil critique dont le texte de *Carmina* a été muni, on réalise combien l'édition de cet elegantissimus poetarum était difficile.

Maria Cytowska (Warszawa)

Eos LXX 1982
PL ISSN 0012—7825

Diogo de Teive, Tragédia do princípe João por Nair de Nazaré Castro Soares, Centro de Estudos Clássicos e Humanísticos da Universidade de Coimbra, Coimbra 1977, pp. XV+341.

min ihrer Auflösung vor[17]: der 13 November, welcher anscheinend mit dem Ende der Arbeitssaison im Zusammenhang steht.

Zwei Inschriften, die aus Dalmatien herkommen befinden sich im Zustand, der lediglich erraten lässt, dass sie im Titel den Namen Terra Mater enthalten[18].

Zum Material über Terra Mater in den Bergwerken sollten gewiss auch Münzen aus den Bergwerksterritorien herangezogen werden; wir denken hier an die von Dušanić[19] angeführten BMC III, S. 234 Nr 1106—09, BMC III, S. 534, Nr 1857—1859, BMC IV, S. 370, wo die Ceres-Terra Mater allem Anschein nach vorkommt. Zum Schluss sei noch erwähnt dass Terra Mater auch in Aquileia notiert ist, in einem Ort, der bekanntlich ein Verwaltungszentrum der Bergwerke war[20].

Mehrere Male tritt in den Bergwerken Dalmatiens und denen von Moesia Superior die Diana auf. Dazu folgendes Material: CIL III 12723 (Domavia); CIL III 14546 (Kosmai); Starinar 5, 1885, 35 (Kučejna); Ž. A. 12, 1963, S. 372—375 (Timacum Minus); es ist nicht ausgeschlossen, dass der Ortsname Zanes in der Bergwerksgegend auf Diana zuruckführt[21]. Wie Terra Mater, ist auch Diana auf den Münzen aus den Bergwerken bezeugt und zwar: Starinar 1956, S. 350; BMC III, S. 534; BMC IV, S. 687(?)[22].

In den Bergwerksgebieten Dalmatiens sind schliesslich Iovis Optimus Maximus Melanus und Ζεὺς Εξξαῖος[23] notiert, in der Bergwerksgegend von Avala (Moesia Superior) hingegen Dea Orcia und eventuell Vulcanus[24]. Nach Dušanić können diese Gottheiten als Beschützer der Bergleute angesehen werden[25]. Über Orcia lässt sich nichts näheres bestimmen. Im Hinblick auf den Zusammenhang des Vulcanus mit der Metallurgie scheint seine Verehrung in dem bergmännischen Milieu verständlich zu sein[26].

Wir wenden uns nun den Goldbergwerken in Dazien zu. Diese Bergwerke, deren Kenntnis wir den Wachstafeln aus Alburnus Maior (heut. Rosia Montana)

---

[17] CIL III, Tab. cerat. X und IX.

[18] CIL III 13240; AE 1958, 65; vgl. auch Sergejevski, *a. a. O.* S. 91, Nr. 7 = IlJug. 161 = AE 1958, S. 113, A.D. 247 oder 248.

[19] Dušanić, *a. a. O.* S. 57.

[20] CIL, Suppl. Italica, fasc. 1, Nr. 169; *Inscriptiones Italiae*, vol. X, reg. X, fasc. 1, 1947, Nr. 23; Nr. 653.

[21] Dušanić, *a. a. O.* S. 58.

[22] Vgl. auch Dušanić, *a. a. O.* S. 57, Note 12.

[23] Vgl. S. Dušanić, Živa Antika XXI 1971, S. 242—261 = AE 1972, 500, 501, 502.

[24] CIL III 8151 (1660 + p. 1022) = IlJug. 23: Deae Orciae sacrum pro salute d(ominorum) n(ostrorum) Diocletiani et Maximiani Aug(ustorum) ordo am(plissimus) s(plendidissimae) col(oniae) Sing(iduni) per M(arcos) Aur(elios) Cutia(m) et Sosonem II viros curante Simplicio v(iro) e(gregio) d(ominis) n(ostris) Deicletiano (!) III et Ma[x]imiano Aug(ustis) cos. CIL III 1661: Vo[lcan]o (?)... et [V]al(erius) Varius II viri et A[u]r(elii)... la et Maximinus edil(es) (!) et Aur(elii) Mucianus et Ingenianus qqtt (quaestores) Queto (!) et Veldemiano (!) cos. (A.D. 272).

[25] Dušanić, *a. a. O.* S. 77, Note 164.

[26] In anderen Bergwerksgebieten ist er aber nicht notiert, vgl. dazu P. M. Duval, *Notes sur la civilisation Gallo-romaine, Vulcain et les métiers du métal*, Gallia X 1952, S. 43—57: auf der Liste der verschiedenen Berufe der Verehrer des Vulcanus fehlen die Bergleute.

pretationsschwierigkeit quasi von selbst behoben. Eine andere ist stehen geblieben, die Lesart *uel luculentissima* (*ex omnibus*). Plancus kann diese eine Legion richtig bewerten, denn es ist eine seiner eigenen Rekrutenlegionen, aber er hatte gerade dann und deshalb nicht gesagt *luculentissima* und schon gar nicht *uel* (*luculentissima*). Dieses *uel* würde nämlich verraten, daß er in der Beurteilung des Kampfgeistes einer Legion, denn nur darum geht es kurz vor dem Endkampf, gar unsicher ist. Das UEL halten wir für eine böse Korruptel.

Eine von seinen drei Rekrutenlegionen hielt Plancus für erstaunlich einsatzbereit, aber der fällige Ausdruck begann mit einem Buchstaben, der oft mit U verwechselt wird, und... mit U beginnt auch das hierher absolut nicht passende *uel*. Von BENE- ging auf diese Weise nur ein Teil verloren, es blieben die Buchstaben IE. Der Librarius, auf den der Fehler zurückgeht, witterte darin ein schlecht lesbares LO und das Unglück war perfekt. Aus IEUOLENTISSIMA wurde LUCULENTISSIMA. Unsere Lesart:

„in castris meis legiones s(unt) *q*(u)*att*(uor) ueteranae, tres tironu(m), *at beneuo*lentissima ex omnibus una, in castris Bruti una ueterana legio, altera bima, octo tironum".

In dem nächsten unerwarteterweise lapidar klingenden Satz lesen alle Editoren nur *ita uniuersus exercitus numero amplissimus est, firmitate exiguus*. Wenn Plancus aber *sunt* (bis auf S) abkürzte, dann sicherlich auch *est*, und zwar auf E[79]. ST war dann eine recht oder schlecht überlieferte Abbreviatur für *sed*[80]. Und dann erwarten wir auch in der ersten Hälfte der Aussage ein abgekürztes *quidem*, und zwar hinter dem auf NUMER abkürzbaren *numero*[81]. QD in einem Stück als Ligatur für *quidem* geschrieben[82], ist dann wohl erst durch ein Mißverständnis zu O geworden. Auf einem Fehler durch Verlesung dürfte wohl auch das *autem* in dem Satz, der jetzt folgt, beruhen. Denn in diesem Satz erklärt Plancus, warum er von einem Kampfeinsatz von Rekruten nicht viel hält. Er schrieb dann nicht *quantum autem in acie tironi sit committendum* sondern *quantum enim in acie* usw., aber *enim*, routinemäßig auf ENI abgekürzt, sah allein in der Kursive fast so aus wie AUT für *autem*. Unser Lesevorschlag:

„ita uniuersus exercitus numer(o) *q*(*ui*)*d*(*em*) amplissimus e(st), s(e)*d* firmitate exiguus. quantum *eni*(m) in acie tironi sit committendum, nimium saepe expertum habemus".

Die schlechte Erfahrung mit Rekruten werden viele Heeresführer gemacht haben. Wenn Plancus schon *saepe* sagte, dann meinte er schlauerweise nicht unbedingt nur sich selbst. Und dann schrieb er auch nicht *expertum habemus*, sondern wohl,

---

[79] Zu E = est s. Studemund, 265; Lindsay, 69; Bains, 13; Cappelli, 113 und 452; Kopp, 114: E(s) = est.

[80] Dazu s. Studemund, 300: S = sed, set; Lindsay, 283: S, SD; Bains, 45: S, SD; Cappelli, 336f.: S, S[d]. Zu T statt D s. Studemund, 316.

[81] Zu R = ro s. Cappelli, 499: RM = Roma, 328: RG = rogatorius; Kopp, 323: RO = ro, 314: R(o) um = rogum, 324: RR = rorum, 326: R(o)SA = rosa, R(c)S = Roscius, 312: R ta = rota, 382: TR = Tiro.

[82] Dazu s. Studemund, 296; Cappelli, 303.

dern das diesem (in der Unziale besonders) ähnliche COR für *coram*[90], und anschließend EFICERE für *efficere*[91]. Unser Lesevorschlag:

„ego tamen ad eum Furnium nostrum cum mandatis litterisque misi, si quid fort(e) *cor*(am) *e*(f)ficere posset".

Der fünfte Abschnitt:

„SCIS TU, mi Cicero, quod ad Caesaris amorem attinet, societatem mihi esse tecum, uel quod in familiaritate Caesaris uiuo illo iam tueri eum et diligere fuit mihi necesse uel quod ipse, quoad ego NOSSE potui, moderatissimi atque humanissimi fuit sensus uel quod ex tam insigni amicitia mea atque Caesaris hunc fili loco et illius et uestro iudicio substitutum non proinde habere TURPE mihi uidetur".

Kasten übersetzt „Was die Liebe zu Caesar angeht, so weißt Du, mein Cicero, daß ich sie mit Dir teile" so, wie wenn Plancus eine zweifelnde Frage seines Freundes beantwortete. Und das muß nicht stimmen. Shackleton Bailey übersetzt aber „You are well aware, my dear Cicero, that so far as affection for Caesar is concerned you and I are partners" so, wie wenn wir berechtigt wären, die Prioritäten auf den Kopf zu stellen. De facto war Plancus von Anfang an des Diktators Freund und nicht Cicero. Cicero hatte sich in seinem Brief jetzt an Plancus als großer Freund Oktavians hochstilisiert, ohne natürlich den uralten Freund der Caesares zu fragen, wie dieser zu Oktavian steht. Plancus' hier geäußerte Stellungnahme ist dann für Cicero neu, sie ist eine Information. Dann ist die Buchstabengruppe SCIS TU eine ärgerliche Korruptel, verursacht, wie so oft schon, durch mißverständliche Abbreviaturen. Geschrieben war dann wohl (denn es gibt verschiedene Abkürzungssysteme) nur SCTO, wobei C diesmal nur für *-ci-* zu lesen war. Ein Librarius las C, weil C für *ci* weniger bekannt, als die besser bekannte weil oft vorkommende Abbreviatur *cis*. Ihm blieb dann nichts anderes übrig, als in TO einen Schreibfehler zu sehen. Aus SCTO für *scito* wurde so SCIS TU.

Alle Editoren lesen des weiteren *uel quod ipse, quoad ego nosse potui, moderatissimi atque humanissimi fuit sensus*, aber es geht um Oktavian, hier *Caesar* genannt, und Plancus hat keinen Grund, den Mund nicht voll zu nehmen, den Namen zu verbergen. Da S schon für *-se*[92], IPS also für *ipse* stehen konnte, *Caesar* wiederum bis auf C[93], einem E sehr ähnlich, abgekürzt geschrieben werden konnte, vermuten wir in IPSE eine Verlesung aus IPSC für *ipse Caesar*. Wir glauben auch nicht, daß Plancus, der in Bezug auf Oktavian zu sagen hatte „soweit ich ihn kenne", dafür nur *quoad ego nosse* (ohne *eum*) *potui* schrieb. Nun konnte auch hier S für *-se*, NOSS für *nosse* stehen, und E für *eum*[94]. Unser Lesevorschlag:

---

[90] Zu R = ram s. Studemund, 298: LIBR = libram; Lindsay, 322: UER = ueram, FUTUR = futuram; Kopp, 74: CO(r) = coram.

[91] Zu E = ef- s. Cappelli, 117: EFCTM = effectum; Kopp, 118: EF itur = efficitur, EF it = effecit, effugit, EFX = efficax.

[92] Zu S = se s. Lindsay 327: IPS = ipse, DEDISS = dedisse; Cappelli, 187: IPS = ipse.

[93] Dazu s. Cappelli, 440: C = Caesar; Kopp, 61: CE = Caesar, 57: C(e)C = Gaius Caesar.

[94] Zu E = eum s. Lindsay, 78; Kopp, 131: EU(m), 122: E(u)M(o)e = eume, 113: En = eundem.

iuuero. Denn die codd. lesen „eigentlich" nicht so, sondern IUERO oder TUERO. Diese Schwierigkeit hatte unsere Editoren so fasziniert, daß es ihnen nichts mehr ausmachte, weitere Fehler zu übersehen bzw. diese erst zu fabrizieren. Angesichts des überlieferten IUERO oder TUERO (bzw. TU ERO) kann man sich natürlich verschiedene Gedanken machen, aber an Abbreviaturen kommt man dann nie vorbei, auch an mißverstandenen, denn schon der Skriba des cod. H hatte daraus TUEOR gemacht. Unsere Editoren gehen davon aus, daß I eine Abkürzung war für *iu-*, so etwas ist durchaus möglich, aber sie lasen dann entweder IUERO (so z.B. Mendelssohn oder Moricca) oder ein ausgeschriebenes IUUERO und bekamen so die Lesart „he will find that I have helped him very much" (*sic*!, Tyrrell-Purser), „dann hat er selbst den meisten Nutzen davon" (so Kasten), „If he pays as much attention to me as he ought, I shall have done him a great service" (so Shackleton Bailey). Aber diese Lesart ist unsinnig, sie entspricht auf jeden Fall nicht den Intentionen des Autors, der ganzen Situation.

Denn nicht Oktavian braucht nach Plancus' Meinung Hilfe von Seiten der Republikaner sondern umgekehrt die Republikaner brauchen wenn nicht direkte Hilfe so jedenfalls ein loyales Verhalten Oktavians gegenüber dem Lager der Republikaner. Mit anderen Worten, Plancus schickte Furnius zu Oktavian nicht um diesen etwas zu geben, sondern um etwas zu bekommen, zu erreichen. Dann ist aber eigentlich nicht IUERO schlecht oder gar korrupt, denn es ist „nur" eine in blamabler Weise mißverstandene Abbreviatur, sondern IPSUM. Denn gemeint ist damit nicht Oktavian sondern Plancus! Auch Plancus, besser gesagt, auch er selbst, in der hier gegebenen Konstruktion also IPSEET für *ipse etiam*[116]. Aber der Fehler, den alle codd. schon haben, ist offenbar uralt, er stammt also wohl aus der Zeit, als man Kursive schrieb, in der E (von IPSE) aus zwei senkrechten Strichen bestand, die irrtümlich für U genommen werden konnten und auch genommen wurden, bei ET wiederum für die zwei Striche des Anfangs von M.

Und wenn Plancus den Furnius zu Oktavian schickt in der Meinung oder berechtigter Hoffnung, auf diese Weise *plurimum* zu erreichen, dann stand I von IUERO tatsächlich für eine ganze Silbe da, diese hieß aber nicht *iu-* sondern *in-*[117]. Und dann war auch U eine (bekannte) Abkürzung, und zwar für *-uen-*[118]. Denn Plancus *mußte* hier sagen wollen *plurimum ipse etiam inuenero*. Unsere Lesart:

„multum in hac re mihi uidentur necessarii eius et rei publicae et ipsius causa proficere (*aut* p(er)ficere)) posse, plurimum (*aut* plurimu(m) *t*(ame)n), ut puto, tu quoque (*aut* tu, *mi C*(i)*c*(ero)), cuius ille tanta merita habet quanta nemo praeter

---

[116] Zu ET = etiam s. Studemund, 267; Lindsay, 77; Bains, 15; Cappelli, 124; Kopp, 369: (e)T(am).

[117] Zu I = in s. Studemund, 271: IDE = inde, ISTITUTUS; Lindsay, 111: IFERT, IIQUITAS, ITER, Bains, 57: HIC = hinc, LIQUENS = linquens; Cappelli, 168f.: I = in, ID = inde, 194: IUEIT^{r} = inuenitur.

[118] Zu U = uen s. Studemund, 309: SOLUDO = soluendo, UDITIONIBUS, UDENDORUM, IUTU = interuentu; Lindsay, 331: CONUTICULA = conuenticula; Cappelli, 184: INUE = inuenire; Kopp, 389: U ire = uenire, 405: UT = uenter, UT tus = uentus, 195: IU it = inuenit.

aber eben wieder in Abbreviaturen, *expert*(*um*) *om*(*nes*)[83] *habemus*. Das OM für *omnes* kann aber auch hinter dem auf COMMITTEND abkürzbaren *committendum* gestanden haben. Es ist eine andere Frage, daß Plancus auf die große Zahl der Soldaten stolz sein kann, und gut beraten war, diesen Stolz in einem Brief an Cicero auch zu manifestieren. Und dann stand hinter dem auf EXERCIT abkürzbaren *exercitus* oder hinter UNIUERS für *uniuersus* nicht US sondern das diesem sehr ähnliche NS für *noster*[84].

Der vierte Abschnitt:

„Ad hoc robur nostrorum exercituum siue Africanus exercitus, qui est ueteranus, siue Caesaris accessisset, aequo animo SUMMAM rem publicam in discrimen deduceremus; ALIQUANTO (*aut* ALIQUANDO) AUTEM PROPIUS esse quod ad Caesarem attinet uidebamus. nihil destiti eum litteris hortari neque ille INTERMISIT adfirmare se sine mora uenire, cum interim auersum illum ab hac cogitatione ad alia consilia uideo se contulisse. ego tamen ad eum Furnium nostrum cum mandatis litterisque misi, si quid FORTE PROFICERE posset.

Alle Ausgaben lesen *aequo animo summam rem publicam in discrimen deduceremus* und Kasten übersetzt „dann würden wir unbedenklich den Entscheidungskampf um den Bestand des Staates herbeiführen", Shackleton Bailey recht ähnlich „we should have no misgivings in staking the fate of the commonwealth on a decision", aber der lateinische Text entspricht dann nicht den Intentionen des Autors. Denn um die ganze Republik geht es auch dann schon, wenn Plancus nur *rem publicam* sagt, aber „Entscheidungskampf" ist erst dann gegeben, wenn wir *summum discrimen* sagen[85]. In SUMMAM sehen wir deshalb einen geringfügigen aber schwerwiegenden Verlesungsfehler. Die Wortstellung ist dann zwar typisch ciceronisch, aber auch für den Haudegen Plancus noch lange nicht zu fein. Unsere Lesart:

„Ad hoc robur nostrorum exercituum siue Africanus exercitus, qui est ueteranus, siue Caesaris accessisset, aequo animo summ*u*m rem publicam in discrimen deduceremus".

Ganz falsch klingt aber erst der Satz *aliquanto autem propius esse quod ad Caesarem attinet uidebamus*, dies sieht man aber erst dann ganz scharf, wenn man bedenkt, daß er in den Worten *cum interim auersum illum ab hac cogitatione ad alia consilia uideo se contulisse* seine direkte Fortsetzung oder sein Gegenstück hat. Den Fehler haben schon die Librarii gesehen oder besser geahnt, denn sie haben versucht, durch die Lesart *aliquando* zu heilen. Aber der Fehler liegt grundsätzlich woanders: in AUTEM und in PROPIUS. Unsere Editoren, die das nicht entdeckt haben, machten für das schlechte klingen des ganzen Satzes den doch korrekten Ausdruck *quod ad Caesarem attinet* „verantwortlich". Einem stupiden Vorschlag Stroths folgend

---

[83] Zu OM = omnes s. Lindsay, 160; Bains, 27; Cappelli, 249: OM = omnem.

[84] Dazu s. Studemund, 282: N^{a} = nostra; Lindsay, 146: NS = noster; Bains, 25; Cappelli, 240: NOS = noster.

[85] Zum Ausdruck vgl. Caesar, *Gal.* VI 38: rem esse in summo discrimine; Cicero, *ad Fam.* XII 6,2,4: res... erat in extremum adducta discrimen.

Und es muß nicht erst erwähnt werden, daß BONORUM genau so lang ist wie HOMINUM. Und die Ähnlichkeit ist am Anfang und am Ende enorm; in der Mitte muß man mit Abbreviaturen per contractionem rechnen, die eine Verwechslung vielleicht erst ermöglichten[69].

Und wenn Leute, die sich nach Plancus mit Recht (*non sine causa*!) nach einem Sieg sehnten, in Plancus' Sicht *boni* zu nennen waren, dann wollten diese natürlich einen Sieg... über die *mali*! Interpretieren wir richtig, das fragliche Wort war nämlich ganz ausgeschrieben und somit länger als die von allen Editoren irrigerweise zu schmal bemessene Korruptel TALIS, dann ist jetzt auch die Buchstabengruppe CAUSA unmittelbar vor TALIS natürlich als eine Korruptel anzusehen, besser vielleicht: als eine Gruppe Abbreviaturen in *scriptura continua.*

Wenn das Wort *causa* aber abgekürzt geschrieben war, und das ist für den Paläograph alles andere als ein Novum, dann grundsätzlich bis auf CA (oder C). Eine *uictoria* über die *mali* war heiß ersehnt, und das hieß dann natürlich *de malis*. Nach

---

X 8,3,3: quae rei p. bonisque omnibus polliceremur; X 18,1,5: homini... cupido satis faciendi rei p. bonisque omnibus; X 22,2,3 : tantam esse apud omnis bonos tui caritatem; XII 6,2,2: omne perfugium bonorum in te et Bruto esse positum; XII 22,2,1: oppressa omnia sunt, nec habent ducem boni, nostrique tyrannoctoni longe gentium absunt; XII 25,5,8: una nauis est iam bonorum omnium; XIV 18,1,7: uideo omnis bonos abesse Roma; XV 11,2,6: quantum tibi omnes boni debeant; XV 19,2,6: ea, quae maxime mali petant et concupiscant, ad bonos peruenire; XVI 12,1,1: Quo in discrimine uersetur salus mea et bonorum omnium atque uniuersae rei p.; *ad Att.* I 12,1,10; I 13,3,17: uereor, ne haec neglecta a bonis, defensa ab improbis magnorum rei p. malorum causa sit; I 14,1,6: Prima contio Pompei... non iucunda miseris, inanis improbis, beatis non grata, bonis non grauis; I 14,6,8; I 16,5,21; I 16,6,5; I 16,8,4; I 16,11,1: apud bonos iidem sumus... apud sordem urbis et faecem multo melius nunc; I 19,8,7: propter infirmitatem bonorum, iniquitatem maleuolorum, odium in me improborum; II 3,4,7; II 16,1,13; II 18,1,11; II 19,4,3.10: uideor mihi nostrum illum consularem exercitum bonorum omnium, etiam satis bonorum habere firmissimum... sunt illi apud bonos inuidiosi; ego apud improbos...; II 21,1,4; II 21,3,4: bonos inimicos habet, improbos ipsos non amicos; III 10,2,6; III 23,5,4; IV 1,6,6; IV 3,2,7: magna querela et gemitu non dicam bonorum, qui nescio an nulli sint, sed plane hominum omnium; VII 3,2,3.5: siue... ad concordiam res adduci potest siue ad bonorum uictoriam... sin uincuntur boni, ubicumque essem, una cum iis uictus essem; VII 5,4,1; VII 7,5,2: neque... quemquam bonorum aut satis bonorum dubitare, quid facturus sim, ego, quos tu bonos esse dicas, non intellego... senatum bonum putas, per quem sine imperio prouinciae sunt?; VII 7,7,8: ut bos armenta, sic ego bonos uiros aut eos, quicumque dicentur boni, sequar; VII 9,3,14; VII 13,3,9; VII 20,2,5: causa bonorum; VII 23,1,5: bonorum animos recreatos Romae, improbos quasi perculsos; VIII 1,3,5: ut, quemcumque fors tulerit casum, subeam potius cum iis, qui dicuntur esse boni, quam uidear a bonis dissentire; VIII 2,3,15; VIII 3,4,11; VIII 3,6,13; VIII 11,7,4: tu ad me uelim bonorum sermones; IX 1,4,10: non sermo bonorum, qui nulli sunt, non causa; IX 2a,2,18; IX 6,4,10; X 1,4,7: aut mihi libere inter malos... aut uel periculose cum bonis. aut nos temeritatem bonorum sequamur aut audaciam improborum; X 16,3,2; XI 7,3,6; XI 16,2,1; XIV 6,2,8; XIV 10,1,5: laetantibus omnibus bonis, etiam sat bonis, fractis latronibus; XIV 20,4,14: nunc... uidemur habituri ducem, quod unum municipia bonique desiderant; *ad Q. fr.* I 1,41,10: ut omnes boni... omnes autem improbi; I 2,16,11.13; III 3,2,3: magna uoluntate bonorum omnium; III 8,4,3: Rumor dictatoris iniucundus bonis; *ad Brut.* I 13,1,10: (Brutus) Quid... mihi tribuere boni possunt?

[69] Zu den Abkürzungen vgl. Studemund, 258: B, BN = bonorum, Cappelli, 33: BEO = bonorum emptio, 35: BO = bonorum, BO^m = bonum, 163: HO^m = hominum, Kopp 47: BO = bonus, 154: H. = homo.

ULT für *ulteriorem*[101], daraus wurde durch Verlesung ILLI. Dann kamen unsere Editoren und lasen das für *illis*. Unsere Deutung der Paradosis:

„s(ed) ed(am)[102] ex(emplum)[103] eo tempore quo ipse mihi professus est (*aut* e(st) st(atim))[104] se uenire si uenire uoluisset, aut oppressum iam bellum (*aut* bell(um) *o*m(ne)) esset aut in auersissimam *ult*(eriorem) Hispaniam cum detrimento eorum maximo e(x)trusum".

Hierzu aber noch eine Bemerkung: In diesem Satz, weil er mit *ex* beginnt und dann die richtige Fortsetzung zu einem *ex* (nach Shackleton Bailey wäre das bei einem *ut ex eo tempore incipiam* der Fall) gar nicht hat, sahen Tyrrell-Purser bereits „a slight anacoluthon". Dasselbe meint jetzt Shackleton Bailey, der *eo tempore* (ohne *ex*) offenbar für das Richtige hält. Dann gehört EX aber gar nicht zu diesem Satz, sondern ist Fortsetzung, hier also Schlußwort des Satzes *neque ego... repetam, sed...*

Da Plancus dann tatsächlich nur ein Beispiel gibt, liegt es nahe, in dem EX... die bekannte Abbreviatur für *exemplum*[105] zu sehen. Sehen wir die Zusammenhänge richtig, dann wäre eigentlich zu lesen:

„neque eg(o) o(mnia) superiora repetam, s(ed) ed(am) ex(emplum): eo tempore quo ipse mihi professus e(st) st(atim) se uenire si uenire uoluisset..."

Es folgt jetzt nur noch ein Satz, auch dieser nicht richtig überliefert. Denn wo die anderen codd. *quae mens eum aut quorum consilia a tanta gloria... auocarit* haben, liest ausgerechnet die beste Handschrift, der cod. Med. 49,9 nur *tanta gloria* (ohne *a*), aber nach einem ausgeschriebenen CONSILIA, das mit einem solchen A endet... und natürlich beliebig abgekürzt werden konnte[106]. Hier liegt also nur Verlesung auf Kosten des *a* (*tanta gloria*) vor.

Für nicht richtig überliefert halten wir auch die Stelle, an der alle Ausgaben manuskriptgetreu *exputare non possum* lesen, schon deshalb, weil Plancus hier enorm enttäuscht und verärgert ist und dies auch zeigen darf, und dann benutzte er wohl keine Ausdrücke, die zu dem Ernst der Situation nicht so recht passen, hier das nicht ganz unbekannte aber nicht unbedingt passende *exputare*. Da in der Minuskel unserer codd. auch T so aussieht wie C oder umgekehrt, auch LI wie U, nehmen wir Verlesung an, aber der Fehler kann natürlich auch auf einer

---

[101] Dazu vgl. Cappelli, 392: UL[a] = ultima, UL[o] = ultimo; 393: ULT = ultimo, ULT[a] = ultra, ULTI = ulterius, usw.; Kopp, 402: UR or = ulterior, 83: CR or = citerior.

[102] Zu D = dam s. Lindsay, 322 und 251: QD = quidam; Cappelli, 306f.: QD = quondam, quidam; Kopp, 90: D = dam.

[103] Zu EX = exemplum s. Lindsay, 426: EXP; Cappelli, 126: EX, Kopp, 125: E(x)P(l)um.

[104] Plancus ist vielleicht erst deshalb über das Verhalten Oktavians verärgert und gibt dies als Beispiel ungehörigen Verhaltens, weil Oktavian versprochen hat, „sofort" zu kommen. Plancus schrieb dann wohl nur E für est und ST für statim. Zu dieser Abkürzung s. Kopp, 330: S(i)t; 363: ST = statim, vgl. auch Cappelli, 366: STO = st(ati)o, ST = statuta, 505: ST = Statius.

[105] Will Plancus aber ein Beispiel „geben", dann steht nur S für sed und ED war die Abkürzung für ed(am) oder ed(o). Zu D = do s. Cappelli, 103: DL = do lego, DLM = dolus malus, DMO = domino; Lindsay, 61: DN = donec, Kopp, 103: DO = do, D(o)Nat = donat.

[106] Zu den Abkürzungen s. Cappelli, 81: 9S = consilium, 9S[o] = consilio; Kopp, 74: COum = consilium.

μοι ὁ Σέραπις καὶ οἱ θεοὶ πάντες[39]. Es handelt sich demnach um eine Anrufung an Serapis.

In Ampelum tritt Iovis Optimus Maximus an erster Stelle hervor[40]; ihm folgen: Silvanus[41], Liber Pater (CIL III 1303), Isida (CIL III 7837), Cerera Augusta (AE 1959, 308), Junona Regina Minerva (CIL III 7836), Terra Mater[42], Deus Eternus (CIL III 1286), Fortuna[43], Diana[44], Hercules Invictus (CIL III 1292), Aesculapius[45], Deus Paternus Commagenorum (CIL III 7832).

In den anderen Bergwerks- bzw. Salinengebieten in Dazien sind folgende Götter zu verzeichnen: Diana und Terra Mater, [Di]anae et [Ter]rae Mat[r]i eine Inschrift aus Ocna Mureşului[46]; in der Gegend von Domnești kommt ebenfalls Terra Mater vor: I(ovi) O(ptimo) M(aximo) et T(errae) M(atri) pro sal(u)t(e) Aeli Mari Fl(aminis) col(oniae) conductoris pascui et salinarum Atticus actor eius v(otum) s(olvens) l(ibens) m(erito)[47].

Auffallend ist in den Bergwerksgebieten Dakiens vor allem das häufige Vorkommen des Silvanus der öfters als Gottheit der Sklaven gilt. Hinsichtlich des Kultes dieser Gottheit kann der Anzahl der Funde nach die Bergwerksgegend von Ampelum als dritte in Dazien, neben Micia und Ampelum[48] gezählt werden, was an sich schon bemerkenswert ist. Diese Verbreitung steht offenkundig im engen Zusammenhang mit der Umsiedlung der im Bergbau erfahrenen Bevölkerung aus Dalmatien in das dakische Bergwerkszentrum[49]. Es ist auch gut möglich, dass die Verbreitung dieses Kultes in Apulum in gewisser Verbindung zu der Bergwerksgegend stand[50]. Ob die Verehrung des Silvanus in Alburnus Maior jedoch mit der

---

[39] CIG III 6814; I. I. Russu, *Note epigrafice*, Seria V, SCIV XI 1960, S. 408—409; L. Robert, Bulletin épigraphique, Revue des Etudes Grecques LXV 1962, Nr. 244; Noeske, *a. a. O.* S. 385.

[40] CIL III 1293; CIL III 1295; CIL III 1296; CIL III 1297; CIL III 1300 (et Fortunae); CIL III 1301; CIL III 1301 a; CIL III 7834 = 7835 =13016; AE 1911, 39.

[41] CIL III 1305; CIL III 1306; CIL III 7840; CIL III 7841; Apulum VII 1968, S. 403 ff.; CIL III 12564.

[42] CIL III 1284—1285: Terrae Matri M(arcus) Antonius Saturninus dec(urio) col(oniae) v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito). Terra Mater kommt auch in anderen Texten aus Dazien vor: CIL III 1364, 1152, 1555, 1599; es ist allerdings schwer festzustellen, ob diese Inschriften in irgendeiner Verbindung zu dem Bergbau stehen; Apulum und Veczel, Orte aus welchen diese Inschriften stammen, liegen nicht weit entfernt von den Goldbergwerken.

[43] CIL III 1290; CIL III 1291 (Fortunae Augustae).

[44] CIL III 1288; Klio X 1910, S. 503; AE 1911, S. 381.

[45] CIL III 1278; AE 1959, S. 306.

[46] Vgl. N. Gostar, Arch. Mod. IV 1966, S. 176; C. Daicoviciu, *Dacica*, Cluj 1970, S. 217, No. 2; Gesztelyi, *a. a. O.* S. 87; Barbulescu, *a. a. O.* S. 205.

[47] Vgl. Gostar, Arch. Mold. IV 1966, S. 175 f; I. I. Russu, Sargetia V 1968, S. 92.

[48] Vgl. S. Toth, *Zur Frage des Ursprungs und des sozialen Hintergrunds des Silvankultes in Dazien*, Acta Class. Univ. Scient. Debrecen. III 1967, S. 78.

[49] Über den Anteil der Pirustae in der Verbreitung des Kultes des Silvanus in den dakischen Goldbergwerken vgl. E. Condurachi, *Le syncrétisme religieux en Dacie* in: F. Dunand et P. Levêque, *Les syncrétismes dans les religions de l'Antiquité*, Leiden 1975, S. 189.

[50] Vgl. Toth, *a. a. O.* S. 79.

CA für *causa* schrieb Plancus also DE und MALIS. Aber ein Librarius, auf den dieser Fehler zurückgeht, las das erstere Wort als voll ausgeschrieben und aus CA-DEMALIS wurde so zuerst CAUSA. Zurückblieben die Buchstaben IALIS. Um die Situation zu retten, las der Librarius dies für TALIS. Interpretieren wir richtig, so wird in einer künftigen wissenschaftlichen Edition zu lesen sein:

„quod consilium nostrum, etsi quanta sit auiditas *b*on(or)um[70] non sine c(aus)a *de m*alis uictoriae, scio".

In dem jetzt folgenden Satz lesen alle Editoren nach *non enim, si quid in his exercitibus sit offensum, magna subsidia res publica habet expedita*, das auch falsch überliefert sein kann, noch *quibus subito impetu ac latrocinio parricidarum resistat*, aber sie können sich dann nicht entscheiden, ob sie *impetu* für einen richtigen Ablativ oder für einen hier wohl angebrachten, dann aber vielleicht falsch überlieferten Dativ halten sollen. Unsere Lexikographen halten *impetu* für im Dativ stehend, der kleine Lateiner gibt sich aber erst dann zufrieden, wenn er ein *impetui* vor sich sieht. Und eine solche Situation ist doch zumindest denkbar, weil wir aus dem Stadium des Entzifferns noch gar nicht heraus sind. Es geht um einen zusätzlichen senkrechten Strich, das nächste Wort, nur muß man es sich in der Kursive denken oder in der Unziale, wo auch das *a* eines (weiß Gott ob richtig überlieferten *ac*) mit solchen Strichen beginnt, weist aber solche Striche auf.

Natürlich kann man dann nicht mehr (*impetu*) *ac* (*latrocinio*) lesen, aber gerade diese Lesart ist falsch. Denn zu den Mitteln der Landstreicher und Plünderer mußten die Caesarianer nur greifen, wenn sie sich nicht stark genug fühlten, um den Gegner in einer offenen Schlacht zu stellen und zu vernichten. Waren sie so stark, daß ein *impetus* gewagt werden konnte, dann haben sie ihre Streitkräfte nicht verteilt (und somit geschwacht), um gleichzeitig mit Plünderungen den Feind zu schwächen. Es ist so unwahrscheinlich, daß Plancus *ac* schrieb. Wir halten es für eine Korruptel, genauer: für eine mißverstandene Buchstabengruppe in *scriptura continua*. Die noch intakte Vorlage unserer codd. hatte hier wohl nur drei Striche, im ganzen also wohl IMPETUIII. Ein Librarius, der nicht Offizier (der Infanterie) war, trennte IMPETU ab und aus den weiteren drei Strichen wurde so zuerst A, aus dem dritten Strich, in der Minuskel denkbar, ein C. Zu lesen war indessen aber wohl IMPETUI und II für A oder U für *aut* oder *uel*.

Für falsch überliefert halten wir auch die Stelle *si quid in his exercitibus sit offensum*, denn Plancus kann diese Truppen nicht so zeigen (*his*), daß sie auch Cicero direkt sieht, allein deshalb, weil auch Brutus' Truppen hier gemeint sind, die selbst Plancus nicht sieht. So halten wir es für sehr wahrscheinlich, daß IN auf einer Verlesung beruht, und zwar aus NT[71], und auch HIS, diesmal aus RIS. Unser Lesevorschlag:

„... tamen uobis probari spero. non enim, si quid *n*(os)*tr*is exercitibus sit offensum, magna subsidia res publica habet expedita quibus subito impetu*i u*(el) latrocinio parricidarum resistat.

---

[70] Nicht auszuschließen ist eine mißverstandene Abbreviatur, etwa BO OMNIU oder BONOR OIU usw. für bonorum omnium.

[71] Zu N = nos- s. Lindsay, 146; Bains, 25; Cappelli, 229f.

wir sind nämlich nicht im Stande die genaue soziale Stellung der Verehrer der Götter festzustellen. Dies ist überhaupt eine Schwäche der „statistischen" Epigraphik. Es könnten Sklaven, Freie, Meister, Ingenieure und andere Beschäftigte gewesen sein. Eine beträchtliche Menge der Inschriften betrifft *expressis verbis* die Büroangestellten der Bergwerksverwaltung oder die technischen Fachleute (Kleinpächter, Grubenbesitzer usw.). Da jedoch viele von diesen Leuten öfters geräumige Zeit mit dem Bergbau verbunden waren oder selbst einmal Bergleute gewesen sind, sehen wir kein Hindernis, Inschriften mit ihren Namen als im gewissen Grade repräsentativ für die geistige Haltung des Bergmannsmilieu zu betrachten.

Das meiste Quellenmaterial zu diesem Thema war von uns schon vor einigen Jahren zusammengebracht worden, dennoch zur Seite gelegt in der Überzeugung es sei zu knapp um auch einige Hypothesen zur Diskussion bringen zu können. Den Ansporn zur Wiederaufnahme dieses Problems gab uns der Artikel von S. Dušanić über die Bergwerke in den Donauprovinzen[4] und besonders diese seine Partien, die zwar auf das Thema der Religion in den Bergwerken nicht näher eingehen, nichtsdestoweniger die Zusammenhänge des Bergbaues mit gewissen Göttern erörtert haben. Das Quellenmaterial, das ausschliesslich aus Inschriften besteht, stammte zum grossen Teil aus den römischen Balkanprovinzen. Es handelt sich vor allem um die Grab- und Altarinschriften aus den Goldbergwerken in Dazien und den Eisenbergwerken in Dalmatien und Moesia Superior. Hinsichtlich des engen Zusammenhanges der Bergbauarbeit mit der Steinbrucharbeit im Altertum wird es sicherlich angemessen sein für die diesbezüglichen Erwägungen auch die Inschriften aus den Steinbrüchen in Betracht zu ziehen. Grösstenteils sind es Inschriften aus Germanien.

Es werden hier hingegen die *damnati ad metalla* nicht miteinbezogen, da ihnen natürlicherweise die Bergmannsarbeit nicht als Beruf gegolten hat. Unter den heidnischen wie auch den christlichen zur Bergwerksstrafe Verurteilten wurden zweifellos ihre bisherigen Götter verehrt. Es ist auch anzunehmen, dass infolge immer öfteren Verurteilungen von Christen zur Strafarbeit in den Bergwerken des 3. Jh., die in den Stollen herrschende Religion die christliche war[5]. Ob dieser Umstand allerdings schon damals eine besondere Heilige oder einen Heiligen als Schutzpatron im Bergbau hervorgebracht hat — entzieht sich unserer Kenntnis.

Die Betrachtungen beginnen wir mit den Bergwerken in Dalmatien und Moesia Superior. Der Bergbau war dort seit alten Zeiten bekannt, besonders der Eisenbergbau gleichfalls wie der Gold- und Silberbergbau. Nach Feststellung Plinius des Älteren wurden täglich aus Dalmatien 50 Pfund Gold gewonnen[6]. Die Gegend, in

---

[4] S. Dušanić, *Aspects of Roman Mining in Noricum, Pannonia, Dalmatia and Moesia Superior. Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, Bd. VI, Teil 2., Berlin—New York 1977, S. 52—94.

[5] Vgl. dazu Cypr. *epist.* 76, 6; F. Bömer, *Untersuchungen über die Religion der Sklaven in Griechenland und Rom*, I Teil: *Die wichtigsten Kulte und Religionen in Rom und im lateinischen Westen*, Akad. der Wissenschaften und der Literatur, Abh. der Geistes- und Sozialwissenschaftlichen Klasse, Jhrg. 1957, Nr. 7, S. 448; vgl. auch die christlichen Inschriften an den Wänden der Schächte in Berseko (zwischen Laurion und Kamariza); Lauffer, *a. a. O.* S. 934.

[6] NH. XXXIII 67—69.

war also recht mißverständlich. Ein Librarius, auf den der Fehler zurückzuführen ist, nahm den letzteren Fall als gegeben an und las CONSULATS für *consulatus*, er las aber auf Kosten des nächsten Wortes. Von SEMESTRIS blieb ihm nur noch EMESTRIS, d.h. so viel wie IIMESTRIS übrig. Er begann jetzt so zu kombinieren wie unsere Editoren, und fand heraus, daß II für *bi* zu lesen wäre. Unsere Lesart:

„quae mens eum aut quorum consil(ia) a tanta gloria, sibi uero etiam necessaria ac salutari, auocarit et ad cogitationem consulat(us) s*e*mestris summo cum terrore hominum et insulsa cum efflagitatione transtulerit, exp*lic*are (*aut* ex-p*lic*ar(e) *o*(mni)no n(on)) possum".

Der siebente Abschnitt:

„multum in hac re mihi uidentur necessarii eius et rei publicae et ipsius causa PROFICERE posse, PLURIMUM, ut puto tu QUOQUE, cuius ille tanta merita habet quanta nemo praeter me; numquam enim obliuiscar maxima ac plurima me tibi debere. de HIS rebus ut exigeret cum eo Furnio mandaui. quod si, quantam debeo, habuero apud eum auctoritatem, plurimum IPSUM IUERO".

Plancus hatte weiter oben von Problemen gesprochen, über die Furnius mit Oktavian verhandeln sollte, dann aber von recht anderen Sachen, von Ciceros *merita* usw. Er kann jetzt nicht mehr *de his rebus* schreiben, weil dann wohl die zuletzt angesprochenen *merita* Ciceros usw. zu verstehen wären. HIS halten wir deshalb für eine Korruptel, für eine mißverstandene Abbreviatur IL plus Endung IS für *illis*[112].

Auf eine mißverständliche und darum falsch aufgelöste Abbreviatur PFICERE geht auch die Buchstabengruppe PROFICERE zurück. P war Abkürzung für *per*, mehr bekannt war aber P für *pro*[113]. Es scheint uns ferner, daß mit *plurimum* die hier erwartete Adversativpartikel *tamen*, abgekürzt TN[114], so unglücklich, in *scriptura continua*, verbunden war, daß PLURIMU für *plurimum* und TN zusammen wie PLURIMUM aussah.

Es ist schließlich zu bezweifeln, daß gerade bei Cicero, der wichtigsten Figur, seine potentielle Intervention durch ein *quoque* entwertet oder banalisiert werden sollte. War das Wort oder was dafür gehalten worden ist, bis auf QUOQ abgekürzt, dann haben wir hier wohl mit einer bösen Korruptel zu tun. Diese Buchstabengruppe sieht wie eine mißverstandene Gruppe Abbreviaturen MICC für *mi C*(*i*)*C*(*ero*) more Tironiano geschrieben[115].

Für korrupt wird in dem ganzen siebenten Abschnitt bekanntlich aber nur der Schlußsatz gehalten, denn hier lesen alle Editoren, aber mit einem gewissen Unbehagen, *quod si, quantam debeo, habuero apud eum auctoritatem, plurimum ipsum*

---

[112] Zu der Abkürzung s. Lindsay, 428: IL, ILL = ille, ILS = illius; Cappelli, 177: ILL = illis, ILLD = illud; Kopp, 180: ILe = ille, ILo = illo, ILis = illis.

[113] Zu P = per, pro s. Studemund, 284: P = per; Lindsay, 175; Bains, 29; Cappelli, 256f.; Kopp, 263: P(er), 260: P(ro) = pro.

[114] Zu TN = tamen s. Lindsay, 302; Bains, 48; Cappelli, 377.

[115] Dazu s. Kopp, 57: C(e)C(i) = Cicero.

tam uili munere defungor orationis. Hier kann man nicht mehr sagen, daß der Satz irgendwie schlecht klingt, nein: der Satz ist ein Skandal. Ein Beweis dafür, daß unsere Editoren regelrecht schlafen.

Denn von einer *oratio* kann hier doch keine Rede sein. Kasten übersetzt „und nur ungern entledige ich mich meiner dürftigen Gegenleistungen in Worten als Dank für Deine Wohltaten" und Shackleton Bailey mit „And it goes against the grain to acquit myself of your splendid benefactions with so cheap a commodity as words" eigentlich schlechter, denn es ist zu wenig vom Dank die Rede, nicht vom Reden. Was einem Plancus nicht paßt, nicht schmeckt, ist gerade die geschriebene Danksagung, und nicht das direkt vorgetragene Wort des Dankes. Kurz: die Buchstabengruppe ORATIONIS ist eine böse Korruptel.

Plancus kann in einem Brief an den großen Autor Cicero nicht immer wieder dasselbe Wort anwenden. Und was macht man dann? Man nimmt ein anderes. Und wenn das andere Wort durch offensichtliche Verlesung zu einem ORATIONIS wurde, dann war es zuerst einmal etwas abgekürzt geschrieben, und zwar more Tironiano, d.h. in der ersten Silbe, dann aber auch einem ORATIONIS zur Verwechslung ähnlich. Das heißt, es lautete GRA- oder eher GLATIONIS[15] und war Abkürzung per contractionem für *gratulationis*. Interpretieren wir richtig, so wäre in einem größeren Ganzen bereits zu lesen:

„neque eni(m) m(ihi) tanta necessitudo quantam tu mihi tecum esse uoluisti desiderare uidetur gratiarum actionem a(ut) *l*(auda)tionem neque ego libenter pro maximis tuis beneficiis tam uili munere defungor *gra*(tula)tionis (*aut g*(ratu)*la*tionis))...[16]"

Für unsere Editoren ist der Satz auch jetzt noch nicht zu Ende, denn sie lesen *et malo praesens obseruantia... memorem me tibi probare.* Nun ist auch diese Satzpartie verderbt und das an mehreren Stellen. An einer Stelle haben das seit Lambinus einige Editoren gesehen und auch darauf unterschiedlich reagiert, ohne freilich allgemein zufriedenstellend zu verbessern, an anderen Stellen bis heute gar nicht gesehen. Zu den letzteren Stellen zuerst.

So lesen alle codd. *et malo* usw., dies entspricht aber nicht den Intentionen des Schreibenden, denn dieser will sich von den schriftlichen Gratulationscouren möglichst stark absetzen, dann eher durch das adversative, aber einem ET in Abbreviatur sehr ähnliches CT für *contra*[17].

Fast alle codd. lesen ferner *adsiduitate*, nach Mendelssohn soll der cod. Med.

---

[15] Vgl. dazu Kopp, 147: G(t) = gratus, 150: GL atur = gratulatur, Cappelli, 150: GLAT^{r} = gloriatur, 154: GRATNE = gratificatione, 147: G = gratia.

[16] Zum Ausdruck vgl. Cicero, *ad Fam.* V 7,3,5: res eas gessi, quarum aliquam in tuis litteris et nostrae necessitudinis et rei p. causa gratulationem exspectaui, quam ego abs te praetermissam esse arbitror; IX 14,7,2: hortatio non est necessaria, gratulatione magis utendum est; XV 13,3,9: dignas res esse honore et gratulatione cognosces ex... litteris, *ad Att.* I 17,6,3: fuit mihi saepe et laudis nostrae gratulatio tua iucunda et timoris consolatio grata; Aug. *in psalm. 103 serm.* 1,3: alia est gratulatio, alia oratio: gratulamur ex eo quod est, oramus ut sit quod nondum est.

[17] Dazu s. Studemund, 260: C = con-, C7 = contra-, Lindsay, 31: 9T = contra, Bains, 7: C = con, T = tra, Cappelli, 83: 9T = contra, Kopp, 88: C(on)T = contra.

C E N S U R A E L I B R O R U M

Eos LXX 1982
PL ISSN 0012–7825

Poetarum elegiacorum testimonia et fragmenta, ediderunt Bruno Gentili et Carolus Prato, pars prior, Teubner, Verlagsgesellschaft, Leipzig 1979.

Na przestrzeni ostatniego ćwierćwiecza greccy poeci liryczni doczekali się kilkunastu wydań, już to obejmujących całość ich literackiej spuścizny, już to ograniczonych do przedstawienia twórczości poszczególnych przedstawicieli gatunków liryki, zwłaszcza elegii i jambu. Cel, jaki przyświecał G. i P. przy sporządzaniu nowej edycji poetów elegijnych, określają oni następująco: „... hoc praesertim nobis proposuimus ut novum studii instrumentum redigeremus quod materiem quam maxime uberrimam ad textum eiusque interpretationem pertinentem lectoribus suppeditaret" (s. V).

Wydaje się, że z tak sformułowanego zadania G. i P. wywiązali się jak najlepiej. Tom, przynoszący nam zachowane, także papirusowe, fragmenty twórczości Kallinosa, Tyrtajosa, Mimnermosa, Solona, Asiosa, Fokylidesa, Demodokosa i Ksenofanesa otwiera część poświęcona zagadnieniom gramatycznym i metrycznym, ilustrowanym przykładami zaczerpniętymi z tekstu poszczególnych poetów. Mamy więc tutaj szczegółowo wynotowane cechy dialektyczne właściwe dla języka danego autora, charakterystyczne dla niego połączenia syntaktyczne, występowanie tzw. enjambement i apokop oraz „notabilia", tj. zestawienie oryginalnych form i łączeń składniowych. Podobnie w części odnoszącej się do prozodii niezwykle dokładnie odnotowane zostały wszelkie rozwiązania metryczne, ślady występowania digammy, hiaty, tmezy etc., poszerzone i tutaj o prozodyczne „notabilia".

Następną część stanowi *librorum conspectus*, ujmujący *editiones generales* (ponad 50 wydań) oraz *dissertationes generales* (ok. 150 pozycji). Dopiero po tej części wstępnej, mającej charakter ogólnego wprowadzenia, G. i P. prezentują szczegółową bibliografię, ułożoną tematycznie, a odnoszącą się do twórczości bądź to pojedynczych elegików (Mimnermos, Solon, Ksenofanes), bądź też ujętych razem (Kallinos — Tyrtajos, Asios — Fokylides — Demodokos), zawierającą nie tylko zestawienia edycji poszczególnych autorów, ale i wykaz prac analitycznych dotyczących szeroko pojętej egzegezy wierszy danego poety. Jest więc to niezwykle obszerne kompendium bibliograficzne (s. XXI—XLIV) i, co dla nas szczególnie miłe, odnotowujące też prace polskich filologów, pisane także w języku polskim (G. i P. przytaczają m. in. nazwiska L. Sternbacha, T. Zielińskiego, W. Klingera, A. Turyna, W. Steffena, G. Pianko, B. Wiśniewskiego). Należy podziwiać erudycję wydawców, którzy nie bez dumy stwierdzają we wstępie: „... quae in elegiacos scripta sunt fere omnia perlegimus" (s. V). Należy jednak odnotować także, że bibliografia została zamknięta na 1977 roku, a więc dziś można uzupełnić ją o kolejne ważne pozycje[1].

Dalszą część tomu wypełnia zestawienie testimoniów, poprzedzające właściwy tekst każdego poety. Testimonia te ułożone są podług określonych grup tematycznych, np. do Solona (jak zaznaczają G. i P., w tym wypadku *testimonia selecta*) mamy wyróżnione następujące działy: *chronographia*, *vita*, *de urbis Solorum conditore*, *de Salamine*, *de Solone rei publicae moderatore*, *de seisach-*

---

[1] Np. do twórczości Kallinosa odnoszą się niedawne prace: R. Leimbach, *Kallinos und die Polis*, Hermes CVI 1978, s. 265 nn., oraz T. Krischer, *Die Elegie des Kallinos*, Hermes CVII 1979, s. 385 nn. (w tym samym numerze artykuł K. Alt, *Solons Gebet zu den Musen*, s. 389 nn.).

Verwendung der Sklaven im Zusammenhang war, ist schwer zu bestimmen; bekanntlich ist auch Diana von Sklaven[51] und armen freien Menschen verehrt worden. Sie kommt sowohl in Alburnus Maior als auch in den Salinen von Ocna Mureşului vor[52]. Nicht zu unterschätzen ist die Tatsache, dass von insgesamt 57 Inschriften in Dazien, die sich auf den Kultus dieser Göttin beziehen, 21 Texte aus Apulum stammen[53], welches somit als Zentrum des Dianakultes in Dazien angesehen werden darf. Ein massenhaftes Auftreten dieser Göttin wurde auch in den Nachbarprovinzen nachgewiesen und zwar in Kuttovica in Moesia Inferior und Aquincum in Pannonien; keines von diesen Zentren war aber so stark wie Apulum[54]. Im Bergwerksgebiet von Domneşti und in den Salinen tritt Diana zusammen mit Terra Mater auf[55]. Mit Recht hat man den Kultus dieser Göttin auf dem dakischen Boden als volkstümlich bezeichnet. Wir haben hier mit dem Phänomen der Interpretatio romana zu tun. Unter ihren vielen Eigenschaften wie beispielsweise die Fruchtbarkeit, war sie auch Göttin der Bodenschätze[56].

In den dakischen Goldbergwerken ist auf eine besondere namhafte Aktivität der verschiedenen Kollegien zu verweisen, unter welchen sich nicht zuletzt viele mit mehr oder weniger religiösem Einschlag befanden; ein Kollegium trägt den Namen des Iovis Cernenus, über dessen Herkunft nichts näheres bekannt ist. Eine Gottheit unter dem Namen (C)ernunnos kommt in Gallien (Parisii) vor (CIL XIII 3026= Dessau 4613): „deus barbatus, auribus cervinis et cornua gestans cervina, et utrumque cornu torquis suspensa est", und in Karthago (CIL VIII 12488): I(ovi) O(ptimo) M(aximo) Cer(neno) Cl(audius) Muc(atra) coloniae d(ono) d(at). In diesem Lichte vermag Daicoviciu's[57] Interpretation des Cernenus als einen orientalischen Gott nicht stichhaltig sein.

Zum Schluss verdient gewisser Beachtung die Inschrift CIL III 1152 aus Apulum, einer Ortschaft, die nicht weit entfernt von dem Bergwerkszentrum Ampelum lag; auf dieser Inschrift kommen nämlich Silvanus, Terra Mater und Hercules vor. Alle drei Götter treten, wie wir gesehen haben, öfters in den Bergwerksgebieten auf (über Hercules s. unten). Silvanus mit Hercules zusammen sind hingegen zuweilen von Sklaven und Freigelassenen verehrt worden[58].

Im Material aus der Bergwerksgegend von Ampelum ist keiner der Götter zu finden, die in Laureion von den Bergwerksleuten verehrt wurden. Bezeichnend ist aber, dass Men, der als eine ausgesprochen kleinasiatische Gottheit gilt und der in

---

[51] D. Tudor, *Istoria Sclavajului în Dacia romană*, Bucureşti 1957, S. 234.

[52] Vgl. CIL III 7822; Daicoviciu, *Neue Mitteilungen...*, S. 301; Apulum V 1965, S. 593; AE 1967, 407; AE 1967, 388.

[53] Bărbulescu, *a. a. O.* S. 206.

[54] Ibidem, S. 207.

[55] Gesztelyi, *a. a. O.* S. 87.

[56] Vgl. Bărbulescu, *a. a. O.* S. 222.

[57] C. Daicoviciu, *Siebenburgen im Altertum*, Bukarest 1943, S. 147; nach Bömer, *Untersuchungen...*, S. 468, ist Juppiter Cernenus ein lokaler Gott.

[58] Vgl. E. A. Palmer, *Roman Religion and Roman Empire. Five Essays*, Philadelphia 1974, S. 165.

und den Votiv- und Grabinschriften aus derselben Gegend und jener von Zalatna verdanken, sind zur beachtlichen Bedeutung in der Zeit Trajans und seiner nächsten Nachfolger gelangt[27]. Die Exploatation der Stollen wurde hier von freien Lohnarbeitern und Sklaven betrieben. Die freie Bevölkerung in dem Bergwerksgebiet bestand zum grossen Teil aus Illyriern, die meist von Trajan aus dem westlichen Balkan in die Bergwerke umgesiedelt wurden. Viele Griechen sind aus Kleinasien eingewandert und selbst Orientale aus Mesopotamien. Schliesslich kamen auch Kolonisten aus Italien, jedoch in sehr geringer Anzahl. Das inschriftliche Material möchten wir in zwei Gruppen teilen: 1. Inschriften aus der Gegend um Alburnus Maior[28], die im engeren Zusammenhang mit dem Bergbau stehen, 2. Inschriften aus der Gegend um Ampelum (Zalatna), wo die Verwaltung der Bergwerke ihren Sitz hatte. Es ist anzunehmen, dass auch gewisse epigraphische Texte aus der Umgebung von Apulum mit dem Bergbau in Beziehung zu setzen sind.

In Alburnus Maior sind folgende Götter zu verzeichnen: Silvanus[29], Diana[30], Iovis Optimus Maximus[31], Apollo[32], Liber Pater[33], Janus Geminus[34]. Die griechischen Bergleute, die in die dakischen Goldbergwerke aus Kleinasien gekommen sind, brachten zweifellos ihre Religion in die neue Umgebung mit. Zwei griechische Inschriften weisen auf einen unbekannten Zeus aus Nara in Galatien hin[35], zwei andere enthalten den Namen eines gewissen Zeus Kimistenos[36], einen Zeus Sarnen- oder *Sardendenos*[37] und schliesslich Zeus Sittakos(?)[38]. Vermutlich aus *Alburnus Maior* kommt auch ein Votivmedaillon aus Ton mit folgendem Text: Εἴλεώς

---

[27] Über diese Bergwerke im allgemeinen vgl. S. Mrozek, *Stosunki społeczne w rzymskich kopalniach złota w Dacji w II wieku naszej ery* (Les mines d'or de Dacie au II^{e} siècle), Toruń 1966; H. Ch. Noeske, *Studien zur Verwaltung und Bevölkerung der dakischen Goldbergwerke in römischer Zeit*, Bonner Jahrbücher CLXXVII 1977.

[28] Zu den Inschriften aus Alburnus Maior vgl. auch neulich V. Mesaroș, *Coleçtia de monumente epigrafice de la liceul „Horia Cloșca si Crișan" din Abrud*, Apulum XVI 1978, S. 175–184.

[29] CIL III 7827; CIL III 7828 (Domesticus); C. Daicoviciu, *Neue Mitteilungen aus Dacien*, Dacia VII–VIII 1937–1940, S. 300, Nr. 6; I. I. Russu, Materiale și cercetări arheologice VI 1959, S. 884, Nr. 21; AE 1944, 19: Silvanus Silvester; CIL III 12564; AE 1960, 235; SCIV XIII 1962, S. 129–130.

[30] CIL III 7822; Daicoviciu, *a. a. O.* S. 302, Nr. 9; AE 1944, 21; AE 1965, 42; M. Bărbulescu, *Der Dianakult im römischen Dazien*, Dacia XVI 1972, S. 205.

[31] CIL III 941; CIL III 1260; CIL III 7823; CIL III 7825.

[32] CIL III 7821; AE 1960, 235.

[33] CIL III 1262; CIL III 7826.

[34] CIL III 7824.

[35] Daicoviciu, *a. a. O.* S. 302, Nr. 2 (AE 1944, 23): Δημήτριος Ἀρξάκει(ος) Δεὶ Ναρηνῷ εὐχήν. Nr. 4 (AE 1944, 25): Δὶ Ναρηνῷ κολλήγειον εὐχήν.

[36] Daicoviciu, *a. a. O.* S. 301, Nr. 8 (AE 1944, 20): Μύρων Δεὶ Κιμιστηνῷ εὐχήν. Zum I O. M. Cimistenus in Dazien und seinem Zusammenhang mit den Bergarbeitern aus Bithynien vgl. A. Popa und J. Berciu, *Le culte de I.O.M. Cimistenus en Dacie romaine. Hommage a Maarten J. Vermaseren*, vol. III, Leiden 1978, S. 977; Noeske, *a. a. O.* S. 380.

[37] Daicoviciu, *a. a. O.* S. 301, Nr. 1 (AE 1944, 22): Δὶ Σαρνενδηνῷ κολλήγειον εὐχήν.

[38] Daicoviciu, *a. a. O.* S. 303, Nr. 5 (AE 1944, 26): Δίων Λο[υκ]ιανοῦ εὐχὴν Δεὶ Σιττακωμικῷ.

Laureion gut bekannt ist, in Apulum also in der Nähe der Bergwerksgebiete auftaucht[59].

In den römischen Steinbrüchen bei Pont-à-Mousson und Brohl wurden zahlreiche Inschriften aus der Zeit von Nerva bis Trajan mit den Namen des Hercules Saxanus entdeckt[60]. In die Steinbrüche wurden grösstenteils Soldaten abkommandiert. Die Fundstelle weist zweifellos auf einen engen Zusammenhang zwischen den Beinamen Saxanus und der Arbeit in den Steinbrüchen hin. Begründet wäre demnach die Annahme, dass Saxanus von dem lateinischen saxum abgeleitet werden darf[61]. Dafür spricht der Umstand, dass dieser Beiname sonst irgend selten vorkommt. Nach Latte wird man hier mit einer *Interpretation romana* eines einheimischen Gottes rechnen müssen[62]. Es ist aus diesem Grunde nicht ausgeschlossen, dass vor der römischen Ausbeutung der Steinbrüche die einheimischen Bergleute ihren eigenen Gott ehrten und diese Tradition dann auf die römischen Berg- und Steinbrucharbeiter überging.

In der Inschrift CIL XIII 6619 (Obernberg a. Main) ist ein Hercules Malliator bezeugt[63]. Wahrscheinlich war auch diese Inschrift von Soldaten geweiht worden, die in den Steinbrüchen bei dem heutigen Brohl beschätfigt waren. Dass der Hammer nicht nur in jüngster Zeit, sondern auch im Altertum zum Symbol der bergmännischen Arbeit geworden war, zeigen zwei Inschriften aus dem Bergwerksgebiet von Ampelum in Dazien: CIL III 1264 und CIL III 1269. Seitens der Steinbrucharbeiter erfreute sich auch Silvanus gewissen Ansehens[64]. Eine Inschrift aus Kärnten (CIL III 5093) auf der Silvanus Saxanus Augustus vorkommt ist sicher auch von Steinbrucharbeitern oder selbst von Bergarbeitern geweiht worden[65]. Auf vielen anderen Inschriften sind vermutlich die Hammer als religiöse ascia zu interpretieren[66]. Die epigraphischen Quellen aus den übrigen Provinzen oder Bergwerksterritorien des römischen Reiches bringen infolge ihrer Knappheit keine wesentlichen Änderungen in unser Bild, sie vermögen auch unsere bisherigen Beobachtungen kaum zu bestätigen. Die verschiedenen Provinzen liefern nämlich Götternamen, deren Zusammenhang mit dem Bergbaugebieten nicht klar ist; zu ihnen gehören: Iovis Optimus (5 Inschriften), Silvanus (1 Inschrift), Apollo (1 Inschrift)[67].

---

[59] Vgl. Al. Popa, *Date noi cu privire la cultul lui Men şi Jupiter Ammon în Dacia Superioară*» Apulum VI 1967, S. 145.

[60] CIL XIII 4623–4625; CIL XIII 7697–7712, 7716–7719; CIL XIII 7720: IOM et Saxano. Ausserhalb der Steinbruchgebiete gibt es nicht viele Texte mit Hercules Saxanus oder nur Saxanus; vgl. CIL V 5013 (Tridentum) = Dessau 3457; CIL XIV 3543; K. Latte, *Römische Religionsgeschichte*, München 1960, S. 220, Note 2.

[61] Vgl. RE VIII, 1 (1912), s. v. *Hercules*, col. 610.

[62] Latte, *a. a. O.* S. 220, Note 2.

[63] Vgl. auch RE VIII, 1 (1912), col. 597.

[64] CIL III 14354, CIL XIII 38, CIL XIII 8033; zum Silvanus als Beschützer der Steinbrüche vgl. auch J. Berciu, Al. Popa, *Monumente epigrafice din Apulum*, Apulum V 1966, S. 193.

[65] G. E. F. Chilver, *Cisalpine Gaul, Social and Economic History from 49 B. C. to the Death of Trajan*, Oxford 1941, S. 193.

[66] Vgl. z. B. CIL XIII 1103, CIL XIII 6224, CIL XII 4162, die den Silvanus geweiht wurden.

[67] IOM: CIL III 2598: proc. metall. Alboc; CIL III 75 = Dessau 4424 (lapicidine); CIL III 3953 = Dessau 3049: praepositus vect, ferr. Pann; CIL III 4788: conduct. f(errariarum) Noric;

omawianej edycji: „... in altera parte carmina poetarum elegiacorum qui saeculo V et IV fuerunt, fragmenta adespota in papyris reperta, nec non testimonia Biantis, Chilonis, Clonae, Echembroti, Olympi, Periandri, Pittaci, Polymnesti, Sacadae, quorum nullae extant reliquiae, nobis est propositum edere". Oby jak najrychlej!

Włodzimierz Appel (Toruń)

Eos LXX 1982
PL ISSN 0012–7825

Catullus. A Critical Edition, edited and introduced by D.F.S. Thomson, University of North Carolina Press 1978, p. XVI + 206.

Après une édition de *Carmina* de Catulle, élaborée récemment par H. Bardon[1], nous obtenons une nouvelle édition des vers du poète romain, fruit du travail d'un professeur de l'Université de Toronto, D.F.S. Thomson. L'édition est précédée d'une vaste préface (pp. 3–70) qui contient une caractéristique des plus importants manuscrits de Catulle et définit l'attitude de l'éditeur à l'égard des valeurs de ces manuscrits (From the archetype to its earliest surviving descendants; The codex Sangermanensis-G; GR and the problem of X; The codex Venetus Marcianus Latinus 12.80–4167$^{m,m'}$; The Codex Romanus – R and its Family; The Codex Berolinensis Diezanus B. Sant. 37, called Datanus-D; „Ghost" Manuscripts; Manuscripts Later than α 1412 and β 1423).

La liste de 146 manuscrits contenant *Carmina* de Catulle qu'a dressée Thomson est une véritable nouveauté par rapport aux précédentes éditions de Catulle. Thomson donne la date (autant que possible) à laquelle le manuscrit a été écrit, le lieu où il était conservé ainsi que la signature de catalogue. Dans certains cas, il a tenu compte également dans sa liste des notes se trouvant sur les pages manuscrits, écrites par leurs propriétaires. On trouve aussi dans la liste des manuscrits les indications faites par les célèbres connaisseurs de la poésie de Catulle: Ellis, Halle, Zicàri.

Thomson a étudié très scrupuleusement, ce qui est le devoir le plus important de l'éditeur, la dépendance entre les différents manuscrits et a révisé d'anciennes constatations. La citation par Thomson des propriétaires des manuscrits, parmi lesquels se trouvent des personnalités telles que Lodovico Regio, Strozzi, Poggio, Pietro Barozzi, J. Pontanus, est particulièrement intéressante non plus seulement pour l'histoire du texte *Catmina* de Catulle mais aussi pour l'histoire de la philologie classique. Le nom de Catulle resta attaché très tôt avec ceux des plus célèbres humanistes. Colaccio Salutati n'a-t-il pas en effet empêché que *Carmina* ne tombe dans l'oubli. L'éditeur Thomson, remarquablement versé dans la paléographie, a étudié toutes les notes et les corrections des humanistes sur les pages de *Carmina* suivant en cela l'exemple de savants tels que: W. Hale, R. A. B. Mynors, B. L. Ullman, M. Zicàri.

Intéressé en particulier par les reproductions de la poésie de Catulle depuis le XIV^{e} s., Thomson a, dans l'appareil critique, pris en considération (dans une plus grande mesure que ses prédécesseurs) les leçons du texte transmises par les humanistes. On retiendra avec intérêt les remarques de l'éditeur concernant le code Venetus Marcianus Latinus 12. 80 (m, m'). Thomson a constaté que „... the hand of m is that of Poggio ... the m' (M^2) corrections and variants may well be the Work of Poggio also". Thomson a souligné le grand intérêt que Poggio porta à *Carmina* de Catulle.

Quant aux manuscrits qui ont servi de base à l'édition de *Carmina*, Thomson diffère par le choix qu'il en donne, de ses prédécesseurs. Il n'a pas suivi en effet la voie de Mynors et de Bardon qui ont indiqué par un X le manuscrit aujourd'hui disparu qui constituait la base des copies ultérieures de *Carmina*. Thomson tout comme Schuster a introduit l'indication V (codex Veronensis) et a con-

---

[1] Catulli Veronensis *Carmina*, iterum edidit H. Bardon, Stutgardiae in aedibus G. B. Teubneri 1973.

tias also, ordentlich verbunden gewesen sein, wir meinen mittels eines ET. Es verschwand durch Verlesung, ein Librarius hatte das zweite Hauptwort, das am Anfang, more Tironiano abgekürzt werden konnte und auch wurde, denn allein A steht schon für *am-*[31], als ausgeschrieben gelesen und aus ETAICITIAS wurde AMICITIAS. Dieser Fehler erklärt sich am leichtesten in der Kursive, wo E wie A aus senkrechten Strichen bestehen. Interpretieren wir richtig, so könnten wir bereits lesen:

„quod si mihi [u]ita contigerit, omnis gra(tias) t(u)as *et a*(m)icitias atque etiam... propinquitates... uincam".

Doch enthält der jetzt angeführte Satzteil einen weiteren Fehler, den nämlich, daß man aus purer Höflichkeit in direkten Kontakten, in Briefen also insbesondere, nicht einfach *clarus* sagte, sondern gleich *clarissimus*, nicht *magnus* sondern *maximus*, nicht *carus* sondern *carissimus*, hier also wohl nicht *pius*, sondern *piissimus*[32]. Da P allein für sich schon für *piissimus* stehen konnte[33], halten wir PIAS für eine Abbreviatur der erwarteten Art.

Für die zweite Hälfte des diskutierten Textteiles gehen fast alle Editoren von einer Dreiergruppe aus, denn nach Mendelssohn und Tyrrell-Purser und Sjögren lesen heute die Ausgaben von Moricca und Kasten (*omnis gratas amicitias atque etiam pias propinquitates*) *in tua obseruantia, indulgentia, adsiduitate uincam*, aber diese Lesart ist, übrigens aus anderen Gründen, unannehmbar. Sie ist unannehmbar, denn zu *uincam* passen die Hauptwörter, gleichviel wie viele es sind, nur im Ablativ, als Instrumente sozusagen des Siegens. Dann hat aber so etwas wie *in tua* hier natürlich nichts zu suchen. Die Buchstabengruppe IN TUA halten wir für eine Korruptel. Sie war es auch schon für Baiter und für Wesenberg, mit dem Unterschied, daß Wesenberg Gräter[34] folgend die ganze Wortgruppe *in tua obseruantia, indulgentia, assiduitate* ersatzlos gestrichen hatte; jetzt hält Shackleton Bailey kurioserweise das unmögliche *in tua* (*obseruantia*) für gut, das gute *adsiduitate* (neben *indulgentia*) für ungut. So werden wir uns auch mit dieser unklugen Lösung befassen müssen.

Der Ausdruck *in tua obseruantia... uincam* ist zum Glück auch aus einem anderen Grund unannehmbar, deshalb nämlich, weil man so nicht sprach. Auch die eigene Leistung oder Bemühung war erst richtig formuliert, wenn... im Superlativ. Und das fehlende Wort ist ungewöhnlich leicht zu finden, weil man zu *obseruantia* nicht irgendwie *maxima* oder *singularis* sagte, sondern in der Regel *summa*[35], wo

---

[31] Zu A = am s. Studemund, 255; Lindsay, 342: AEN = amen; Bains, 56; Cappelli, 18: AOR = amoris, 12: AIC = amicis; Pelzer, 2: A^{i}C = amicus, 4 : AOR = amor; Kopp, 5: A(m)or = amor, A(m)ari, A(m)at, 3: A(c)iae = amicitiae.

[32] Vgl. dazu Cappelli, 487: P = pientissimus, P.AG = piissimus Augustus.

[33] Zum Ausdruck vgl. Cicero, *Phil.* XIII 43: „nec Lepidi societatem uiolare, piissimi hominis"... tu porro ne pios quidem, sed „piissimos" quaeris et, quod uerbum omnino nullum in lingua Latina est, id propter tuam diuinam pietatem nouum inducis; *fr.* E XVIII 3: *ubi dixerat ipse Cicero* piissimus.

[34] Dazu s. Mendelssohns Ausgabe.

[35] Dazu vgl. Cicero, *ad Fam.* IV 4,5,4: Seruius tuus... summa me obseruantia colit; V 8,3,7: neque meam tibi obseruantiam neque mihi tuam summam beneuolentiam ac liberalitatem defuisse; XIII 28,2,4: est in eo cum uirtus et probitas et summum officium summaque obseruantia, tum

Plancus, der hier auf Oktavians Hilfe noch nicht hoffen darf, hält dessen Truppen offenbar für keine *magna subsidia*! Auf jeden Fall wird er hier eher *alia magna subsidia* geschrieben haben, aber das davor stehende OFFENSUM war wohl nur bis OFFENSU = *offensum* zu lesen, und aus AL für *alia*[72] wurde durch Verlesung erst das M von OFFENSUM.

Allbekanntes sollte man nicht immer wieder erzählen. Wenn Plancus also schreibt *copias uero nostras notas tibi esse arbitror*, erwarten wir, daß er die *copiae* dann nicht mehr erwähnt. Aber er tut das, und zwar recht ausführlich. Dann muß er aber wohl geschrieben haben *n(on n)otas*[73] *tibi esse arbitror.*

Wie dem auch sein mag, die fast ausführliche Aufzählung der einzelnen Verbände in Plancus' eigenem Lager sowie im Lager des Brutus ist da. Sie lautet erstaunlicherweise *in castris meis legiones sunt ueteranae tres, tironum uel luculentissima ex omnibus una*, usw. Wir zitieren hier aber natürlich nicht Plancus selbst, sondern nur unsere Editionen. Wie unerträglich schlecht sie sind, wird sich bald zeigen.

Plancus selbst kann nicht geschrieben haben, er hätte drei ganze Veteranenlegionen und nur eine aus Rekruten bestehende Legion, denn er hätte sich damit als total unfähiger Oberkommandierender erwiesen und in Ciceros Augen erledigt. Ein Befehlshaber auch nur einer Legion hatte die selbstvertändliche Pflicht in eigener Verantwortung für Ersatz und Nachschub zu sorgen. Mit drei Veteranenlegionen hatte Plancus so viele erfahrene und kampferprobte Offiziere und besonders Unteroffiziere, daß er imstande war, ebensoviele Legionen aus Rekruten aufzustellen oder erheblich mehr. Brutus besitzt in seinem Lager zur Zeit nur zwei kampferprobte Legionen, de facto nur eine Veteranenlegion, dabei aber acht aus Rekruten bestehende Legionen. Wenn dies gerade Plancus an Cicero schreibt, ohne sich zu schämen, dann hatte er selbst, Plancus, erheblich mehr aus Rekruten bestehende Legionen, als dies der Text zuläßt oder verrät. Der Text ist korrupt.

Als Philologe können und wollen wir uns nicht an anderen Texten oder sonstigen Quellen bei der Sanierung orientieren. Wir benutzen zu diesem Zweck diesen selben korrupten Text, aber wir werden, lege artis vorgehend, es noch schaffen, die Beantwortung der Frage, wie viele Rekruten Plancus in seinem Lager derzeit hatte. Dabei schauen wir legitimerweise in Plancus' Bericht über die Mannschaftsstärke im Lager des D. Brutus, denn dieser Bericht gilt als einwandfrei und ist es auch. Da heißt es aber *in castris Bruti una ueterana legio, altera bima, octo tironum.* Nehmen wir jetzt, wie es sich unter Philologen gehört, alles auf die Goldwaage, d.h. auch die Wortstellung, so stellen wir mit Interesse fest, daß die Zahl natürlich nie nachgestellt worden ist. Und das nicht etwa, weil Plancus so eigenwillig war, sondern weil sich das gehörte. Dann... ist auch in seinem Bericht über die Mannschaftsstärke im eigenen Lager nicht in einer anderen Manier ge-

---

[72] Zu L = -lia s. Studemund, 275: AEL = Aelia, IUL = Iulia, MIL = milia; Lindsay, 6: AL = alius, alias; Cappelli, 12: AL = alias, 480: MIL = milia, Kopp, 19: AL = lia.

[73] Oder ignotas oder incognitas. Zu den Abkürzungen s. Cappelli, 175: IG°TA = ignota; Kopp, 178: IG um = ignotum, 176: I(n)G um = incognitum.

„Sc(i)t*o*, mi Cicero, quod ad Caesaris amorem attinet, societatem mihi esse tecum, uel quod in familiaritate Caesaris uiuo illo iam tueri eum et diligere fuit mihi necesse uel quod ipse (*aut* ips(e) *C*(aesar)), quoad ego noss(e) e(um) potui, moderatissimi atque humanissimi fuit sensus..."

Da nun auch P für *-pe*[95], TURP also schon für *turpe* stehen konnte, halten wir es für wahrscheinlich, daß Plancus dann schrieb *hunc fili loco... substitutum non proinde habere turp*(*e*) *e*(*sse*)[96] *mihi uidetur.*

Der sechste Abschnitt:

„sed (quicquid tibi scribo dolenter mehercules magis quam inimice facio) quod uiuit Antonius hodie, quod Lepidus una est, quod exercitus HABENT non contemnendos HABENT quod sperant, quod audent, omne Caesari acceptum referre possunt (*aut* possum). neque EGO superiora repetam; sed ex eo tempore quo ipse mihi professus est se uenire si uenire uoluisset, aut oppressum iam bellum esset aut in auersissimam ILLI Hispaniam cum detrimento eorum maximo ETRUSUM (*aut* EXTRUSUM). quae mens eum aut quorum CONSILIA (*aut* CONSILIA A) tanta gloria, sibi uero etiam necessaria ac salutari, auocauit et ad cogitationem CONSULATUS BIMESTRIS summo cum terrore hominum et insulsa cum efflagitatione transtulerit, EXPUTARE NON possum".

Bekannt ist die editorische Schwierigkeit, die sich daraus ergibt, daß alle codd. *quod exercitus habent non contemnendos habent* lesen. Das Verhalten der Editoren, die das erste *habent* behalten (so z.B. Baiter nach Lambinus und Graevius, heute wieder Shackleton Bailey) und damit für richtig überliefert halten, das zweite, vielleicht echte *habent* dann quasi konsequent, de facto aber rein willkürlich ersatzlos streichen, oder das erste *habent* à tout prix für ein richtiges *habent* halten und wie wenn es nicht anders ginge ersatzlos streichen (so nach Mendelssohn und Tyrrell-Purser später noch Sjögren etwa oder Moricca, Kasten), das zweite aber behalten, handeln, was die letzteren anbelangt, in einer bestimmten Hinsicht richtig, denn an dem zweiten *habent* ist nichts zu rütteln, verraten aber methodologische Ahnungslosigkeit, wenn sie streichen, wo es auch anders geht, und dann im Einklang mit der wissenschaftlichen Methode.

Von zwei *habent* kann in diesem Satz natürlich nur eines richtig sein, aber wenn wir nicht streichen wollen oder dürfen, d.h. wenn wir hier oder dort übrigens von einer Verlesung oder sonstigem Fehler der Paradosis ausgehen müssen, dann gibt es diese Alternative nicht mehr, denn ein *habent* hätte natürlich auch weiter vorne stehen können, ein anderes Wort als *habent* dagegen am Satzende nicht, wenn es das Wort war, was anstelle des ersteren HABENT stehen konnte und mußte. Shackleton Bailey, der *quod exercitus habent non contemnendos* [*habent*] liest, hat für unsere Begriffe also den „falschen Zug" erwischt, denn,

---

[95] Zu P = pe s. Studemund, 287: PC = pecuniae, PCA = pecunia; Lindsay, 174: PNT = penitus, 435: PD = pedes; Cappelli, 276: PN = poena, 277: PNDT = pendunt, 278: PNS = penes; Kopp, 263: P(e) = pe, 269: PC(u) = pecus, 272: P(e)D = pedo, 27: AP(x) = apex.

[96] Zu E = esse s. Lindsay, 73; Cappelli, 114: E^e, 452: E = esse; Kopp, 114: E(s)e, E(s) = essem, 262: P(os)e = esse potes.

Wir gehen zu Schlussfolgerungen über. Das zusammengebrachte Inschriftenmaterial, das sich auf die Religion der römischen Bergbau- und Steinbrucharbeiter bezieht, enthält vorwiegend die folgenden römischen Gottheiten: Terra Mater, Iovis Optimus Maximus, Silvanus, Diana und Hercules Saxanus. Jede von diesen Gottheiten wurde auf bestimmten Bergwerksgebieten bevorzugt und zwar in Dalmatien — Terra Mater und Diana, in den Goldbergwerken von Dazien — Silvanus, Iovis Optimus Maximus und Diana, in den Steinbrüchen in Germanien — Hercules Saxanus. Es scheint auch nahe zu liegen, dass viele Kolonisten, die in die Bergwerke umgesiedelt wurden, ihrer vorigen Religion treu geblieben sind.

Unter den erwähnten Göttern verdienen Terra Mater, Iovis Optimus Maximus und Diana einer besonderen Beachtung da sie auf mehreren Bergwerksgebieten bewiesen worden sind. Jedoch scheint die Terra Mater eine besondere Stellung einzunehmen[68]. Und dies mindestens aus zwei Gründen: einerseits, wie bereits erörtert wurde, ist der Zusammenhang dieser Göttin mit dem Bergbau durch die besonderen Umstände ihres Auftretens im epigraphischen Material bestätigt, andererseits muss der spezifische Charakter dieser Gottheit in Rücksicht genommen werden[69]. Denn obwohl die Diskussion über Terra Mater im Gange ist, steht fest, dass sie Göttin der Fruchtbarkeit der Erde war. Bekanntlich wird sie auch mit Tellus identifiziert[70]. Die Tatsache jedoch, dass in dalmatinischen Bergwerken Terra Mater allein, ohne Tellus vorkommt, würde ihre besonderen Eigentümlichkeiten im Verhältnis zu Tellus hervorheben und damit jene Anschauungen befürworten, die zwischen Terra Mater und Tellus einen nicht geringen Unterschied wahr nehmen[71]. Ihre Verehrung in den Bergwerken würde darauf hinweisen, dass sie als Mutter der Erde in einem breiteren Sinne aufgefasst werden darf, das heisst als Göttin aller irdischen

---

CIL VI 30760: (statio marmorum); Silvanus: CIL XIV 52=Dessau 1592: proc. massae Marian; Apollo: eine Inschrift aus Malko-Tirnovo, vgl. G. Rostovtzeff, *The Social and Economic History of the Roman Empire*, Oxford 1957, S. 690—691, Note 101; in Ephesus, wo der Bergbau ziemlich stark betrieben wurde kommt Terra Mater vor. Vgl. Ch. Picard, *Ephèse et Claros. Recherches sur les sanctuaires et les cultes de Ionie du Nord*, Paris 1922, S. 452; auch in Pannonien, wo sich Bergwerke befanden kommt auf einigen Altären Terra Mater vor: CIL III 10374, CIL III 10431, CIL III 10469, CIL III 11009, CIL III 15188; vgl. A. Mócsy, RE (1962), col. 734. Nichts näheres kann allerdings über den Zusammenhang dieser Quellen mit dem Bergbau ermittelt werden.

[68] Von manchen Foschern ist sie prompt als Beschützerin der Bergleute angesehen, vgl. J. J. Wilkies, *Dalmatia*, London 1969, S. 268; über den Zusammenhang der Terra Mater mit dem Bergbau vgl. auch T. Gesztelyi, *The Cult of Tellus-Terra Mater in North Africa*, Acta Class. Univ. Scient. Debrecen. VIII 1972, S. 83.

[69] Über die komplizierte und vielseitige Wesensart dieser Göttin vgl. S. Weinstock, RE, V A, 1 (1934), s.v. *Terra Mater*, besonders col. 803; Terra Mater kann sowohl als Demeter, wie auch als Magna Mater erscheinen, vgl. D. Tudor, *Corpus Monumentorum Religionis equitum Danuvinorum II. The Analysis and Interpretation of the Monuments*, Leiden 1976, S. 104, 106.

[70] Fr. Altheim, *Terra Mater*, *Untersuchungen zur altitalischen Religionsgeschichte*, Giessen 1931, S. 120: „Ist doch Tellus oder Terra Mater nichts anders als die Übersetzung des Namens der Δᾶμᾶτηρ der Mutter Erde deren Identität mit der Γῆ oft genug noch durchschnitt"; L. Leschi, *Un Autel votif de Bourbaki*, Libyca I 1953, S. 90, nimmt an, dass Tellus und Terra Mater Grundsätzlich identisch sind; über die Identität der Mutter-Erde (Terra Mater) und Tellus vgl. J. Ferguson, *The Religions of the Roman Empire*, London 1970, S. 25.

[71] Vgl. Weinstock, *a. a. O.* col. 803.

falschen Auflösung einer nicht eindeutigen Abbreviatur beruhen. Und eine solche wird es hier wohl auch bei der Endung des Zeitwortes gegeben haben, denn allein R steht so oft schon für *-re*. Stand aber allein EXPLICAR schon für *explicare* (oder natürlich EXPUTAR für *exputare*), dann war hier auch nicht mehr E NON (oder ENON) geschrieben gewesen, sondern das bei Plancus' Verärgerung direkt erwartete ONON[107] für *omnino non*[108].

Es gibt hier noch eine dritte Stelle, die nicht richtig überliefert ist, aber das ist seit Jahrhunderten bekannt[109]. Wenn Sanierungsversuche zu keinem Ergebnis führten, die allgemein anerkannt wurden, so liegt das daran, weil die Paläographie „zu wenig" beachtet worden ist. Schon Manutius hatte gesehen, daß Plancus nicht *ad cogitationem consulatus bimestris* geschrieben haben kann, er schlug vor zu lesen *quinquemestris*, hatte dies aber nicht paläographisch richtig begründet. Er hätte dann eine solche Lesart auch selber nicht akzeptiert. Da er überhaupt nichts richtig begründet hatte, also hatte O.E. Schmidt seine Konjektur akzeptiert. Schmidt selbst geht davon aus, daß MESTRIS ausgeschrieben und für die Zahl nur V geschrieben war, das im Laufe der Zeit für II genommen worden und dafür später BI geschrieben worden ist. Die Argumentation hatte später wie es scheint niemanden überzeugt, aber daß dann nicht nur Mendelssohn oder Tyrrell-Purser, auch Sjögren und sogar Moricca, natürlich auch Kasten *consulatus bimestris* lesen konnten, ist erstaunlich. Nicht nur deshalb, weil inzwischen Lange, von einem BI = VI ausgehend, vorgeschlagen hatte *consulatus semestris* zu lesen. Trotzdem hat man die Lust, auch Shackleton Baileys Lesart, die doch *consulatus semestris* hat, dennoch ablehnen, denn es fehlt die wissenschaftliche Begründung.

Plancus wird sicherlich *semestris* gemeint haben, aber wer selbst die Mannschaftsstärke in den Lagern nicht mit Ziffern sondern in ausgeschriebenen Wörtern angibt, wird sich zu fein gewesen sein, um ein einziges Wort und zudem ein Adjektiv halb so und halb so zu schreiben. Man wird schon Recht gehabt haben in der Annahme, daß in dem fraglichen Wort einmal, vielleicht von Anfang an unmittelbar vor MESTRIS mit II zwei Striche zu sehen waren, denn geschrieben worden ist in der Kursive. Aber in dieser Schrift sieht E wie II aus. Plancus muß also wohl EMESTRIS geschrieben haben. Und dann war das vor dieser Buchstabengruppe stehende Wort wohl bis auf CONSULAT abgekürzt gewesen. Denn allein T steht für *-tus*[110]. T kann aber auch für *tu* stehen[111]. Die Situation

---

[107] Zu O = omni s. Lindsay, 160; Bains, 27; Cappelli, 245.

[108] Zum Ausdruck vgl. Cicero, *ad Fam.* XIV 12,4: perturbati dolore animi magnisque iniuriis metuo ne id consilii ceperimus, quod non facile explicare possimus; *ad Att.* I 17,10,5: tuta, ut spero, uia, quam tibi litteris satis explicare non possum, significatione parua ostendam tamen; II 15,1,5: illud tamen explicare non possum, quidnam inuenire possit nullo recusante ad facultatem agrariam; II 22,4,6: absurdum est singula explicare; IX 6,4,3: ante sollicitus eram et angebar, ..., cum consilio explicare nihil possem.

[109] Zur Diskussion s. die Ausgaben von Mendelssohn und von Moricca.

[110] Zu T = tus s. Lindsay, 381: MOT = motus, CONUENT, aber 394: TS = tus; Bains, =; Cappelli, 135: $F^{u}CT$ = fructus, $F^{r}AT$ = furatus; Kopp, 369: T(s) = tus, aber 384: T(u)S 64 tus.

[111] TS also für tus, und das nächste Wort begann mit S.

In view of great interest aroused by the Latin drama of the XVIth and XVIIth centuries[1], it is worth devoting some attention to a tragedy by the Portuguese humanist Diogo de Teive, born in Bragua in 1513 (1514?). He was one of the most distinguished Portuguese writers in the XVI century; he was a prolific author, and his varied output includes orations, letters, odes, epodes, epicidiums, epithalamiums, hymns, gnomic collections, historical works and tragedies. Let me quote some examples: *Oratio in laudem Joannis Tertii Invictissimi Lusitaniae et Algarbiorum Regis publice pronunciata Conimbricae*; *Epistola, qua Antonium illustrissimum Principem in morte patris Ludovici Regis fratris consolatur*; *Carmen in laudem nuptiarum Ioannis et Ioannae Illustrissimorum Lusitaniae Principum*; *Deploratio consolationi admista*; *In mortem Ferdinandi Menesii Archiepiscopi Ulissipponensis* (1564); *Hymni tredecim ad Iesum Christum pro salute Regis et felici regni statu; Hymnus Virgini Matri Dei Mariae. Communi omnium Patronae.* Teive himself mentions two tragedies of his: *David* and *Judith*: „Exstant duae tragediae David and Judic, quibus variis locis non pauca de corporis huius fragilitate et abiectione, animae immortalitate diuinitateque a me tractatur". David was staged on the 16th of March 1550, to mark the occasion of granting the Bacheler of Arts degree to D. Antonio, the son of Louis the infant. The tragedy should be assigned to the school drama category, as the students of Collegium Artium acted in it.

Teive was very familiar with Roman literature and history, as is proved by this mention in his speech at the funeral of Prince John in January, 1554: „Iam totius Romanae historiae compendium, pene absolutum habebam, quod iam ad eum propediem mittendum curabam"[2].

The last item in Teive's output is his collection of poetry: *Epodon sive iambicorum carminum libri tres*, ed. Olyssippone, excudebat Franciscus Correa typographus serenissimi cardinalis Henrici, anno 1565. Teive wrote only in Latin, yet he translated into Portuguese Xenophon's *Cyropaedia*. In the later ages Teive's output was very much appreciated: his historical works as well as the poetical ones were highly valued; among other things, the advantages of his historical works were brought into relief: „Omnes, quae in homine scripturo Historiam uirtutes esse debent, in Teuio erant: veritatis amor, judicium, mores, sapientia, unde mirandum non est, quod in Commentario emineant perspicuitas, gravitas, pulchritudo"[3] — this points out clearly that Cicero was his master in writing histories.

The extant tragedy *Joannes Princeps sive Unicum Regni ereptum Lumen* proves his excellent knowledge of Latin (even a kind of sophisticated Latin) and also testifies to his versatile familiarity with Latin literature. The tragedy was first published at Salamanca in 1558; the second edition was brought out in the collected works by Claudius Dubeux: Iacobi Tevii Bracarensis *Opuscula, quibus accessit Commentarius de rebus ad Dium gestis*, Paris 1762.

It is common to divide the Latin dramas of the XVIth and XVIIth centuries into several types: moral drama — *genus morale*, historical drama — *genus historicum*, martyrologic drama — *genus martyrologicum*, demonic drama — *genus daemonium*, polemic drama — *genus polemicum*; it is necessary to add also (as I explained in the introduction to the edition of Cnapius' tragedies[4]) mixed drama — *genus mixtum*. In view of this classification, Teive's tragedy is a typical historical drama. It should be noted, however, that it is different from other historical tragedies: in that he raises a contemporary problem, whereas other historical tragedies, written in that period, bring up subjects taken from the past, for ex. *Eutropius*, *Mauritius*, *Belisarius*[5].

---

[1] Cf. L. Stegano Picchio, *História do teatro português*, Lisboa 1969, p. 146.

[2] *Oratio in obitu Principis Ioannis in Templo Sanctae Crucis habita*, in: *Iacobi Tevii Bracarensis Opuscula aliquot in laudem Ioannis tertii Lusitaniae regis, et Principis eius filii, et fratris Ludovici, atque item Sebastiani primi regis eiusdem nepotis*, Salmanticae 1558.

[3] *Jacobi Tevii Vita, anteposta por José Caetano de Mequita e Quadros a edicao de escritos de humanista: Opuscula aliquot... cui accessit Commentarius de rebus... apud Dium gestis*, Paris 1762, p. XVI.

[4] *Gregorii Cnapii Tragoediae: Philopater, Faelicitas, Eutropius* (*e codice Uppsaliensi R. 380*), apparatu critico praefatione annotationibusque instruxit L. Winniczuk, Wratislaviae-Varsaviae--Cracoviae MCMLXV (Bibliotheca Latina Medii et Recentioris Aevi, XVI) pp. 266.

[5] Cf. *Tragoediae: Mauritius, Belisarius*, e codice manu scripto Uppsaliensi R 380 edidit, praefatione, apparatu critico, annotationibus appendicibusque instruxit Z. Piszczek, Wratislaviae-Varsaviae-Cracoviae-Gedani MCMLXXI (Bibliotheca Latina Medii et Recentioris Aevi, XVIII) pp. 226.

pismach — filologicznych i lingwistycznych — od periodyków o węższym zasięgu, jak wychodząca w Skopje „Živa Antika" poczynając, a na periodykach z założenia wyraźnie międzynarodowych, jak ukazująca się w Amsterdamie „Lingua" kończąc. Materiał nie jest ułożony chronologicznie, lecz tematycznie. Czasowo artykuły składające się na antologię obejmują okres od r. 1967 do r. 1976, a więc pełne dziesięciolecie. Z uwagi zaś na trafny dobór mogą one uchodzić pod względem tematyki za reprezentatywne dla językoznawstwa ogólnego lat sześćdziesiątych i siedemdziesiątych bieżącego stulecia.

Autorem antologii jest Germano Proverbio, o którym na ostatniej stronie okładki recenzowanego tomiku czytamy: „urodzony w Parmie 1924; od 1960 wykładowca dydaktyki na uniwersytecie salezjańskim w Rzymie; od 1974 naucza dydaktyki języków klasycznych na uniwersytecie turyńskim. Oprócz artykułów w czasopismach specjalistycznych opublikował: *Problemy szkoły i dydaktyki* (1972), *Studia o strukturalizmie* (1976), *Szkoła, demokracja i kultura* (1976), *Przesłanki historyczne i teoretyczne dydaktyki języków klasycznych* (1976)". Tutaj nasuwa się pierwsza uwaga krytyczna: szkoda, że w samej antologii nie znalazły się podobne noty charakteryzujące krótko wszystkich reprezentowanych tam autorów, głównie przez wskazanie na kierunek ich naukowej działalności. Np. uwzględnieni w zbiorze m.in. H. Happ, P. H. Matthews i W. Dressler mogliby tak być przybliżeni czytelnikowi: H. Happ, niemiecki językoznawca i filolog klasyczny, w latach 1970—1973 odbywał dalsze studia specjalistyczne w Paryżu, zajmuje się głównie gramatyką zależności i jej aplikacją do łacińskiego materiału językowego, autor licznych prac z tego zakresu. — P. H. Matthews, angielski językoznawca i filolog klasyczny, związany z uniwersytetem w Reading (Wielka Brytania), autor wielu prac z językoznawstwa łacińskiego, głównie z morfologii łacińskiej, odznaczających się wielką ścisłością, publikował swoje artykuły m.in. w „Lingua" oraz w „Journal of Linguistics". — W. Dressler (ur. 1939), również językoznawca i filolog klasyczny, Austriak, zajmujący się zwłaszcza jedną z nowszych dziedzin językoznawczych, tzw. *Textlinguistik* (lingwistyką tekstu); jest autorem przystępnego wprowadzenia do tej dyscypliny. Po studiach językoznawczych w Wiedniu, Rzymie i Paryżu oraz po pobycie z wykładami gościnnymi w Stanach Zjednoczonych — od r. 1971 profesor językoznawstwa na uniwersytecie wiedeńskim.

Proverbio nie tylko wybrał i odpowiednio ułożył artykuły stanowiące właściwą antologię, lecz także poprzedził całość dość obszernym, świetnie napisanym „Wprowadzeniem". Przed każdym zaś z artykułów podał ponadto, określane zawsze mianem „Kartki wprowadzającej", a obejmujące przeciętnie jedną stronę, przejrzyste streszczenie danego artykułu. Na końcu tomiku (s. 329 i nn.) zamieścił dwa indeksy: imienny i rzeczowy; trochę wcześniej zaś (s. 310 i nn.) — wypełniającą 19 stron, a wykazującą 265 nie numerowanych pozycji „Bibliografię", która przypuszczalnie uwzględnia tylko prace cytowane w zbiorze. Szczegółowe adresy bibliograficzne, dotyczące prezentowanych artykułów, można znaleźć zawsze w przypisie na tej stronie, na której przypada początek odnośnego artykułu; adresy te są powtarzane później w „Bibliografii", ale nie wszystkie, co stanowi pewną niekonsekwencję, chyba że „Bibliografia" ma być rzeczywiście wiernym odbiciem jedynie tych prac, które autorzy szkiców składających się na antologię sami cytowali[1]. Pozostałe przypisy związane z poszczególnymi artykułami znajdują się po każdym z nich, a nie u dołu strony, co utrudnia posługiwanie się nimi, zwłaszcza że wtedy, gdy ich treścią jest odnośnik bibliograficzny, to pełnego opisu przywoływanej pracy nie znajdujemy na tym miejscu, lecz musimy szukać go dalej — w „Bibliografii" końcowej. Zresztą „Bibliografia" ta jest opracowana dość niedbale: zdarzają się w niej błędy drukarskie aż do zniekształcenia pisowni imion własnych włącznie (np. Kuriłowicz) oraz stanowiących jednocześnie błędy gramatyczne w tytułach obcojęzycznych pozycji (np. „Der altsprachlicher Unterricht"). Natomiast cały tomik poza tym prezentuje się bardzo estetycznie, wykazuje wielką staranność wydawcy i uderza przejrzystością układu, np. wspomniane wyżej „Kartki wprowadzające", wydrukowane kursywą, odcinają się ostro od właściwego tekstu artykułów, co ułatwia sprawne korzystanie oddzielnie i z jednych, i z drugich. Pomyłki typograficzne, jeśli w ogóle wy-

---

[1] Te jednak, które są w zbiorze i które ktoś inny reprezentowany w antologii zacytował, odnotowane wskutek tego w „Bibliografii", powinny być konsekwentnie opatrzone uwagą: „przełożone w tym tomie"; tymczasem w dwu wypadkach (Dressler i Happ) zrobiono to, a w dwu innych (Harris i Hurst) — nie.

theia, de arte et dictis. Teksty poetów opatrzone zostały obszernym aparatem krytycznym — w którym, jak o tym piszą G. i P., chodziło im nie tyle o *selectio*, co raczej o *collectio notarum* — a także bogatym zestawieniem similiów. ,,Sua cuique reddidimus" zapewniają G i. P. na wstępie, a każdorazowo rzetelnie zestawiony aparat krytyczny zdaje się potwierdzać to założenie.

Układ fragmentów oparty jest w głównej mierze na układzie w wydaniu E. Diehla, jednak w poszczególnych wypadkach, zwłaszcza przy twórczości Mimnermosa, G. i P. stosują własną numerację. O relacji między wybranym przez nich układem a układem tekstu we wcześniejszych edycjach, informują nas *numerorum tabulae* dołączone na końcu tomu, zestawiające numerację przyjętą przez G. i P. z numeracją zastosowaną w wydaniach Bergka, Diehla, Westa i Dielsa—Kranza.

Przy ustalaniu brzmienia wierszy poszczególnych utworów G. i P. zachowali daleko idącą ostrożność. W zależności od tekstu testimoniów preferowali jońską lub attycką formę wyrazów, odstępując od tej zasady jedynie tam, gdzie metryka lub *ratio elocutionis* zdawały się tego wymagać. Wychodzili bowiem z dyskusyjnego może, ale moim zdaniem słusznego, założenia, pragnąc dać tekst w takim brzmieniu, jakie najprawdopodobniej ustalili filologowie aleksandryjscy. Takie podejście do zagadnień tekstowych pozwoliło im uniknąć bardzo niepewnych przecież spekulacji filologicznych nad ,,prawidłowością" czy ,,czystością" danej formy gramatycznej. Konsekwentna realizacja takiego założenia pozwoliła też na opracowanie w miarę możliwości jednolitego tekstu elegików. W miejscach szczególnie trudnych (np. Solon 1, 34; † ἐν δηνην †, Ksen. 3,5; † ἀγαλλομεν) stawiają G. i P. *crux*, z dużą ostrożnością podchodząc do możliwych w tych miejscach koniektur, aczkolwiek wydaje się, że w przypadku zagadkowego †διαστήεντος † z Mimn. 3,5 można chyba było przyjąć czytelną i dającą dobry sens poprawkę Bruncka δ'Αστήεντος. A skoro jesteśmy przy Mimnermosie, to i w 7,4 powróciłbym do οἳ', tak jak to było już u Bergka, w miejsce przyjętego przez G. i P. οἵ', rozumiejąc ten wiersz następująco: ,,jedynie kwiaty młodości są pełne powabu". Wydaje się także, że Solona fr. 32—34 należą do jednego utworu, a zatem można było chyba, tak jak to uczynił Diehl, ująć je w jednej numeracji. Z kolei warto odnotować śmiałe ἀργαλέον z Tyrt. 8,17, które, wbrew twierdzeniu Defradas[2], że ἀργαλέος w sensie ,,nędzny", ,,niegodny" nie jest zwykłym znaczeniem tego terminu, można jednak, jak się zdaje, odczytać w tym właśnie sensie na podstawie Ksenofonta, *Hiero* VI 4. Zresztą taka interpretacja tego wiersza (,,jest rzeczą niegodną od tyłu ugodzić w plecy uciekającego przeciwnika") zgadza się z postawą Tyrtajosa, zalecającego wszak walkę twarzą w twarz.

Natomiast w 1 fr. Ksenofanesa sprawą otwartą pozostaje nadal kwestia brzmienia ww. 2, 3, 5. Ww. 2 i 3, inaczej niż G. i P., czytałbym zgodnie z propozycją Carrière, a więc odpowiednio ἀμφιτίθει (zam. ἀμφιτιθεῖ) i παραστείνοι (zam. παραστείνει), widząc w początkowych trzech wierszach utworu scenę dopiero przygotowywania uczty. Również w. 5 czytałbym tak, jak to zaproponował Hermann; οἶνος δ'ἐστὶν ἕτοιμος, w miejsce ἄλλος δ'οἶνος ἑτοῖμος (tekst u Ath. 11. 462c — ἄλλος δ'οἰνός ἐστιν ἕτοιμος, u Eust. zaś *in Od.* p. 1633, 53 — ἄλλος δὲ οἶνος ἕτυμος), zwłaszcza wobec ἕστηκεν z w. 4, aczkolwiek ἄλλος przekazane przez Atenajosa i Eustatiosa każe zachować w tym miejscu ostrożność (czy jednak owo ἄλλος nie zostało przeniesione tu z w. 3?). Oczywiście są to jedynie drobne wątpliwości, jakie nasunęły się podczas lektury tekstu elegików.

Tom zamykają dwa indeksy: *auctorum* i *verborum*. Warto może zapytać, kto jeszcze mógł się znaleźć w tej edycji elegików. Na pewno nie Teognis, którego dobre wydanie otrzymaliśmy niedawno w edycji Younga[3].

Wydaje się, że można było dołączyć jeszcze fragmenty elegijne Archilocha, jako że w świetle źródeł właśnie ten poeta, obok oczywiście Kallinosa i Mimnermosa, pretenduje do miana twórcy elegii. A choć znany on nam jest przede wszystkim z twórczości jambograficznej, to przecież nie byłoby to zbytnie przełamanie profilu tomu, gdybyśmy i jego twórczość, choćby tylko elegijną, tutaj znaleźli (zwłaszcza że obok elegii Solona G. i P. umieszczają jego trymetry i tetrametry, podobnie jak fragmenty jambiczne przy Mimnermosie).

Na koniec wypada stwierdzić, że z dużą niecierpliwością, ale też z ogromnym zaufaniem czekać będziemy na kolejny tom elegików, którego wydanie zapowiadają G. i P. w przedmowie do

---

[2] J. Defradas, *Les élégiaques grecs*, Paris 1962, *ad loc.*
[3] Theognis, ed. D. Young, Bibl. Teubneriana, Leipzig 1971.

stępują, to trafiają się całkiem sporadycznie. (Właściwie zdołałem zauważyć z całą pewnością tylko jedną — znów błędną pisownię: Kuriłowicz, s. 264).

„Wprowadzenie" antologisty (s.7—30) uwzględnia takie kwestie: Po co ta książka? — Tradycja gramatyczna. — Językoznawstwo współczesne. — Gramatyka, teoria, model. — Modele strukturalistyczno-taksonomiczne. — Modele semantyczno-generatywne. — Wnioski. — Przy takich założeniach i w takich rozmiarach stanowi ono chyba jedno z najlepszych wprowadzeń do niektórych ważniejszych współczesnych teorii lingwistycznych, głównie składniowych. Świetnie zredagowane, jest ono — mimo że bardzo zwarte — nader instruktywne, podając na niewielu stronach mnóstwo informacji, i to niezwykle jasno i celnie. Odnotowawszy (s. 10) tę okoliczność, że zainteresowania językoznawców od dawna już przesunęły się w analizie lingwistycznej od fonologii, a więc jednostek minimum, w stronę składni, a więc w stronę jednostek maximum, autor antologii i wstępu do niej kładzie w obu tych częściach swego dzieła nacisk na modele lingwistyczne akcentujące właśnie składnię.

Trzon antologii stanowi 11 artykułów, z których tylko jeden (3) dotyczy greki, a reszta łaciny, i tylko jeden, mianowicie (11), a więc ostatni, nie był publikowany wcześniej, lecz został napisany specjalnie do tego tomiku, i dlatego chyba znalazł się w „Dodatku"; jeden wreszcie artykuł (10) wybiega, ale tylko częściowo, poza języki klasyczne, uwzględniając, obok łaciny, także protoromański.

Pełny wykaz treści właściwej antologii przedstawia się, jak następuje: (1) T. L. Cracas, *Cztery modele lingwistyczne analizy zdania łacińskiego* (s. 32—44); (2) P. H. Matthews, *Łacina — części mowy* (s. 46—78); (3) A. Hurst, *Metoda strukturalna a greka w laboratorium językowym* (s. 80—89); (4) Ch. Touratier, *Szkic analizy składniowej* (s. 91—150); (5) M. Lavency, *O składni przypadków w łacinie klasycznej* (s. 152—167); (6) W. Dressler, *Jak opisać składnię przypadków w łacinie?* (s. 169—185); (7) H. Happ, *Możliwość gramatyki zależności w odniesieniu do łaciny* (187—214); (8) H. Steinthal, *O zastosowaniu pewnego modelu gramatyki generatywno-transformacyjnej w nauczaniu łaciny* (s. 216—247); (9) D. H. Kelly, *Transformacje w łacińskiej grupie nominalnej* (s. 249—261); (10) G. Harris, *Niektóre problemy związane z gramatyką przypadków łaciny i protoromańskiego* (s. 263—280); (11) F. Murru, *„Gramatyka przypadków" a nauczanie łaciny* (s. 282—309).

Autorami wymienionych artykułów są, niekiedy z całą pewnością, wybitni specjaliści, jak np. wspominani już i scharakteryzowani wyżej: H. Happ, P. H. Matthews czy W. Dressler, którzy dali się poznać wcześniej przez liczne i poważne publikacje[2].

Same artykuły, jak to widać z ich wykazu, są bardzo różne — i co do objętości, i co do tematyki, a można tu też dodać: i co do poziomu, jak to zresztą bywa zawsze w wypadku całości z założenia tak heterogenicznych. Wszystkie jednak, przynajmniej w intencji antologisty, wyrażonej we „Wprowadzeniu" (s. 8), kierują się do filologów klasycznych zainteresowanych czy zajmujących się nauczaniem języków antycznych i mają wprowadzić ich w głębszą znajomość nowszych teorii lingwistycznych, by doprowadzić tą drogą do modernizacji i melioracji procesu dydaktycznego tych języków. U genezy antologii stoi więc dydaktyka, stanowiąc, obok lingwistyki, drugi jej wątek tematyczny, bo dydaktykiem, a nawet wykładowcą dydaktyki na wydziale humanistycznym uniwersytetu turyńskiego, jest, jak widzieliśmy, sam antologista, a adresatami — aktualni bądź przyszli nauczyciele łaciny i greki[3].

Przy coraz bardziej przybierającym na sile, jak się zdaje, kognitywnym nastawieniu całej dzi-

---

[2] Zob. np. H. Happ, *Grundfragen einer Dependenz-Grammatik des Lateinischen*, Göttingen 1976 (obszerna praca pomyślana jako część jeszcze obszerniejszej całości) czy U. Dönnges, H. Happ, *Dependenz-Grammatik und Lateinunterricht*, Göttingen 1977, oraz P. H. Matthews, *Morphology. An Introduction on the Theory of Word-Structure*, Cambridge 1974 (chyba jedyna w tej chwili monografia podręcznikowa poświęcona morfologii łacińskiej, odpowiadająca współczesnemu poziomowi językoznawstwa), a także: W. Dressler, *Einführung in die Textlinguistik*, Tübingen 1972.

[3] Taki sam charakter nosiły i podobną rolę chciały odegrać wcześniej niektóre czasopisma, np. holenderska „Lampas" V 1972, 1 — zeszyt zatytułowany: *Oudheid en taalkunde* (Antyk a językoznawstwo), czy niemiecki „Der Altsprachliche Unterricht" XVI 1973/5 — zeszyt noszący tytuł: „Linguistik" I.

siejszej glottodydaktyki taka wiara w ratunek dla ciągle niezadowalającego stanu metod nauczania języków, także klasycznych, mający nadejść ze strony poznawczego nastawienia nauczycieli i poznawczego zorientowania samego procesu nauczania — uzasadnienia nie potrzebuje. Znajomość bowiem teorii zdającej sprawę z jakiejś praktyki pozwala tę praktykę nie tylko uczynić zrozumialszą, bardziej świadomą i przez to godniejszą człowieka, ale i technicznie ją usprawnić. I w tym przekonaniu podejmowane wprowadzanie nowych a zarazem, jak można ufać, racjonalniejszych teorii językoznawczych do nauczania języków obcych jest jak najbardziej wskazane, bo niewątpliwie oddziałuje pozytywnie na wyższą jakość praktyki glottodydaktycznej. Pytanie tylko, jak to się dzieje i w jakim stopniu. Optymizm, który — jak się zdaje — tchnie pod tym względem z całego recenzowanego tomiku, robi czasami wrażenie przesadnego. Sądzę, że nikt nie wątpi, iż każda praktyka ma swoją teorię, a każda teoria swoją praktykę, ale nie zawsze droga od teorii do praktyki jest prosta. Nie jest z pewnością prosta droga wiodąca od bardzo nieraz abstrakcyjnych teorii lingwistycznych do konkretnego procesu nauczania języków obcych — w tym także klasycznych. Posiadanie dobrego językoznawczego modelu teoretycznego przypomina dobrą znajomość praktyczną nauczanego języka: oba czynniki są niezbędne, ale nie wystarczają do tego, by same mogły zapewnić procesowi dydaktycznemu optymalny przebieg i spowodować jego modernizację i meliorację, do czego Proverbio, ogłaszając swoją antologię, chce się jak najbardziej przyczynić. Do upragnionej zmiany na lepsze w nauczaniu języków klasycznych potrzeba jeszcze czegoś więcej niż dobrej ich znajomości praktycznej i stojącego na poziomie współczesnego językoznawstwa zaznajomienia się z jego teoriami. Czego mianowicie? Otóż przede wszystkim odpowiedniego przeformułowania modeli teoretycznych w taki sposób, by związać je już bezpośrednio z praktyką, czego przykłady dają swymi artykułami Hurst (3), Happ (7) i Murru (11), oraz uwzględnienia wielu innych wskazań psychologicznych czy ściśle dydaktycznych, o jakich pisze np. Steinthal (8) w drugiej części swego artykułu. Wydaje się, że najłatwiej związać z praktyką dydaktyczną model gramatyki zależności[4] oraz gramatyki przypadków Fillmore'a. Zresztą pierwszy z nich został już z dużym powodzeniem zbliżony do procesu nauczania łaciny[5], jak i wykorzystany do stworzenia bardzo interesujących pomocy naukowych, mogących oddać wielkie usługi w nauczaniu i w opracowywaniu języków obcych, w tym wypadku niemieckiego[6], co nie wyklucza, oczywiście, możliwości podobnych opracowań także dla łaciny i greki; przeciwnie, oparte na istniejących już wzorach byłyby one jak najbardziej pożądane. Badania zaś i dyskusje, które mogą przynieść rezultaty interesujące dla glottodydaktyki, mianowicie badania i dyskuje nad psychologicznym statusem modelu Chomskiego, o ile wiem, wciąż jeszcze trwają.

Zgodnie ze swym podwójnym celem antologia stara się z jednej strony podbudować teoriami ogólnojęzykoznawczymi wiedzę filologa klasycznego o językach antycznych, zwłaszcza o łacinie, a z drugiej strony — pokazać mu drogi aplikacji tych teorii do praktycznych poczynań dydaktycznych wobec wspomnianych języków — nawet, jak to widzieliśmy u Hursta (3) — nie wyłączając laboratorium językowego. Ten podwójny cel uwidacznia się już w wykazie treści. Wszakże nie wszystkie artykuły wywiązują się z tego podwójnego zadania jednakowo dobrze. I tak, artykuł Touratiera (4), znakomity jako teoretyczny wykład analizy syntaktycznej w sensie podziału na składniki bezpośrednie, wyprowadza skromniejsze wnioski praktyczne, a Matthews (2), pisząc krytycznie o jakże ważnym, bo niezbędnym, ale mimo to jakże często dyskutowanym, funkcjonującym zaś przede wszystkim w językoznawstwie łacińskim podziale na części mowy w ogóle nie

---

[4] Tłumaczy się to częściowo genezą tego kierunku, a częściowo charakterem obranego jako przedmiot teorii wycinka struktury języka. Gramatykę zależności stworzył Tesnière w ścisłym związku ze swą praktyką szkolną, a rozwija ją obecnie przede wszystkim grupa językoznawców w NRD z Helbigiem na czele, całkiem świadomie z myślą o aplikacjach dydaktycznych. Sama zaś rzecz jest nową wersją szkolnej analizy zdania.

[5] Świadczą o tym prace Happa i Dönngesa cytowane w przypisie 2.

[6] Zob. np. trzy następujące słowniki: G. Helbig, W. Schenkel, *Wörterbuch zur Valenz und Distribution deutscher Verben*, Leipzig 1975; K. E. Sommerfeldt, H. Schreiber, *Wörterbuch zur Valenz und Distribution der Substantive*, Leipzig 1977; K. E. Sommerfeldt, H. Schreiber, *Wörterbuch zur Valenz und Distribution deutscher Adjektive*, Leipzig 1977, a także podręcznik: G. Helbig, J. Buscha, *Kurze deutsche Grammatik für Ausländer*, Leipzig 1976.

XIII rozdz. (s. 221—233, s. B. Baldwin) omawiał pozycję społeczną, prawną, rodzinną itp. ludzi młodych i starych w cesarstwie rzymskim. Autor stwierdził w nim m.in., że trudno jest mówić o konflikcie generacji w Rzymie, bowiem ludzie młodzi bardzo wcześnie wchodzili w samodzielne życie i byli obarczani rozlicznymi obowiązkami (s. 228). W wieku 12—14 wzwyż mogli zawierać związki małżeńskie, zaś od 43 roku pełnić najwyższe urzędy. Baldwin jednakże nie wspomniał, że wg prawa rzymskiego całkowitą pełnoletność, *plena aetas*, uzyskiwały dopiero osoby, które ukończyły 25 lat[1]. Poza tym niski próg wieku uprawniający do założenia rodziny nie określał rzeczywistej praktyki społecznej, zwyczajów panujących w Rzymie. Wiadomo bowiem, iż średni wiek zawierania małżeństw wynosił nie 12 czy 15 lat, lecz nieco poniżej 20 lat[2]. Z kolei zaś przeciętny wiek, w którym kobiety rodziły dzieci (długość generacji), wahał się w granicach 26—28 lat[3]. Wydaje się również, że wczesne wchodzenie w samodzielne życie nie niwelowało różnic w poglądach, sposobie postępowania *iuvenes* i *senes*. Świadczą zresztą o tym choćby wcześniejsze rozdziały omawianej pracy (VIII i IX).

Baldwin słusznie zauważył, chociaż nie uzasadnił tego, że życie ludzkie w Rzymie nie zaczynało się po czterdziestce, lecz chyliło ku końcowi (s. 221). Poza szeregiem faktów źródłowych z zakresu prawa, kultury obyczajowej, świadczą o tym również badania demograficzne[4]. Wg nich przeciętne dalsze trwanie życia w chwili urodzenia wynosiło w cesarstwie 20—30 lat. Być może w związku z tym właśnie istniał w Rzymie niski próg wieku upoważniający do założenia rodziny i pełnego udziału w życiu publicznym przed czterdziestym rokiem życia (konsulat). Wpływało to prawdopodobnie na szybszą przemienność generacji i zmuszało do wczesnych i równoległych kontaktów dzieci i rodziców, co było niezbędne dla przekazywania dziedzictwa kulturowego. Krótkie trwanie życia ludzi w cesarstwie sprawiało, że społeczeństwo rzymskie było młode. Jak się szacuje, osoby w wieku 0—19 lat stanowiły około 30—40% ogółu ludności, zaś ludzie starzy powyżej 50—60 roku życia nie więcej niż 5—7% całej populacji[5]. Stan taki mógł łagodzić w pewnym stopniu konflikty międzypokoleniowe, ale ich nie wykluczał.

Na podstawie badań klasyfikacji wieku ludzi wiadomo, że starość w imperium zaczynała się między 50—60 rokiem życia[6]. Do tego wieku dożywało, jak się szacuje, 4—8% ogółu urodzonych w tym samym czasie[7]. Pomimo to starcy odgrywali znaczącą rolę w społeczeństwie. Świadczą o tym choćby przepisy prawne przyznające im szereg ulg i przywilejów (*privilegio aetatis*) po ukończeniu 50—60 roku życia[8].

Na zakończenie powyższych uwag trzeba dodać, że pomimo iż omawiana książka poświęcona jest konfliktowi pokoleń, to nie poruszono w niej takich istotnych kwestii jak zakres i znaczenie pojęcia „generacja" oraz jej długość[9], a także klasyfikacja wieku ludzi: kiedy np. zaczynała się młodość, wiek dojrzały, starość itd.

---

[1] Zob. np. K. Kolańczyk, *Prawo rzymskie*, Warszawa 1978, s. 207—210.

[2] Por. K. Hopkins, *The Age of Roman Girls at Marriage*, Population Studies XVIII 1965, s. 326; E. Vielrose, *Dzietność w Egipcie w epoce grecko-rzymskiej*, Studia Demograficzne XLIII 1976, s. 54—55; W. Suder, *Medycyna i prawo w cesarstwie rzymskim*, Archiwum Historii Medycyny (w druku).

[3] Vielrose, *o.c.*; Suder, *o.c.*

[4] W. Suder, *A Study of the Age and Sex Structure of the Population in the Western Provinces of Roman Empire*, Wrocław Univ. Diss. 1980 (w druku); por. J.-M. Lassère, *Ubique populus. Peuplement et mouvements de population dans l'Afrique romaine de la chute de Carthage à la fin de la dynastie des Sévères (146 a.C. — 235 p.C.)*, Paris 1977, s. 519—563.

[5] Suder, *A Study...*; zob. także: *Methods for Population Projections by Sex and Age*, UN Population Studies, New York 1956, s. 76—77; E. Rosset, *Démographie de la vieillesse*, Wrocław 1978, s. 13—23; Vielrose, *o.c.* s. 56.

[6] W. Suder, *On the Age Classification in Roman Imperial Literature*, The Classical Bulletin LV 1978, nr 1., s. 6—8; E. Eyben, *Die Einteilung des menschlichen Lebens im römischen Altertum*, Rheinisches Museum für Philologie CXVI 1973, z. 2, s. 171 nn.

[7] Por. *Methods for...*; Suder, *A Study...*

[8] Por. np. A. Thibaut, *Über die Senectus*, Archiv für Civilistische Praxis VII 1824, s. 74—90; Suder, *A Study...*

[9] Na temat długości pokolenia w Rzymie patrz art. Suder, *Art and Demography. Notes on the Chronology of Portraits from the Bolbarak's Tomb in Palmyra* (w druku); zob. także: *Genealogical Demography*, red. B. Dyke, W. T. Morrill, New York 1980, s. 56.

wicza[7], które cytuje, ani specjalnie przydatny w dydaktyce łaciny, zwłaszcza w porównaniu z pracami z zakresu gramatyki konfrontatywnej, a już w ogóle nie wykazuje on nachylenia dydaktycznego, jakiego można by oczekiwać od pracy zamieszczonej w takiej antologii.

Brak w antologii choćby jednego szkicu z zakresu właśnie gramatyki konfrontatywnej, co odczuwa się najdotkliwiej, bo jest to przecież jeden z najnowszych kierunków w językoznawstwie, który, jeśli się tak można wyrazić, wyrósł wprost z potrzeb dydaktyki języków obcych i potrzebom glottodydaktycznym chce i może jak najbardziej służyć. A o potrzebny materiał nie było trudno. Wystarczyło przetłumaczyć na włoski i włączyć do zbioru któryś z artykułów składających się na antologię szkiców z językoznawstwa konfrontatywnego opracowaną przez Gerharda Nickela, choćby artykuł ten nie dotyczył wprost języków klasycznych[8].

Szkoda też, że zupełnym milczeniem została pominięta tzw. *Textlinguistik* (lingwistyka tekstu), zwłaszcza że zawiera ona, z uwagi na swój charakter, wiele implikacji praktycznych (np. kwestia spójności tekstu) — szczególnie w odniesieniu do dydaktyki języków, których nauczanie opiera się wyłącznie na tekstach pisanych, i to zredagowanych z niezwykłym kunsztem, z reguły z uwzględnieniem, całkiem świadomym, zasad antycznej jak gdyby teorii tekstu: retoryki.

Tłumaczenia artykułów z angielskiego, francuskiego i niemieckiego dokonała grupa tłumaczy, których nazwiska zamieszczono w antologii na s. 30 w rodzaju przypisu.

Michał Kaczmarkowski (Lublin)

Eos LXX 1982
PL ISSN 0012—7825

Furio Murru, Giuseppe Pessolano Filos, Alla riscoperta della didattica del latino in Italia nel Settecento e nell'Ottocento, Edizioni Nuova Rivista Pedagogica, Roma 1980, ss. 115.

Książka jest omówieniem prac trzynastu różnych autorów, powstałych w okresie od połowy XVIII w. do połowy XIX w. Jest to we Włoszech okres przejściowy od szkoły prywatnej do publicznej. Autorzy przyznają, że jest to tylko szkic badań, które można by rozszerzyć i uzupełnić. Prezentowane prace znajdują się w zbiorach Biblioteca Civica di Torino, Biblioteche Nazionali Universitarie di Torino, Milano, Napoli. Autorzy prezentowanych prac nie są szeroko znani, przeważają zwykli nauczyciele. Ze względu na charakter poruszanych problemów, omawiane prace podzielono na cztery grupy, którym odpowiadają cztery części książki.

Część pierwsza, zatytułowana: „Lektura klasyków a gramatyka instrumentalna", analizuje prace czterech autorów: A. Bandiera (1699—1770), *I pregiudizi delle Umane Lettere*, Venezia 1755; G. Tagliazucchi (1674—1751), *Discorso sulla maniera di ammaestrare la gioventù nelle Umane Lettere, in Raccolta di prose italiane*, Milano 1808, i *Raggionamenti intorno alle Umane Lettere*, Venezia 1830; Leopoldo Perez de Vera, *Grammatica della lingua latina compilata con un nuovo e più facile metodo ad uso delle scuole*, Napoli 1858; C. Giordano, *Delle presenti condizioni degli studi classici negli istituti di istruzione secondaria. Pensieri e proposte*, Casale Monferrato 1875. Przedstawiają oni, obok krytyki tradycyjnej metody nauczania języka łacińskiego, pewne studium gramatyki, rozumianej nie jako cel sam dla siebie, lecz instrumentalnie, sprowadziwszy ją do elementów najważniejszych, koniecznych do zrozumienia i lektury klasyków.

W części drugiej, pt. „W poszukiwaniu podstaw teoretycznych dla interwencji metodologicznej", omówiono dzieła trzech autorów: A. Zorzi (1747—1779), *Del modo d'insegnare a'fanciulli le due lingue italiana e latina*, Ferrara 1755; V. Rosi (1782—1851), *Manuale di scuola preparatoria*,

---

[7] Zob. J. Kuryłowicz, *Le problème du classement des cas*, Biuletyn Polskiego Towarzystwa Językoznawczego IX 1949, s. 20—43; tenże, *The Inflectional Categories of Indo-European*, Heidelberg 1964.

[8] Zob. G. Nickel (wyd.), *Reader zur kontrastiven Linguistik*, Frankfurt/M. 1972.

że pierwsza taka próba, pomimo pracochłonnego przeczesywania archiwów i bibliotek, doprowadzi do całkowitego zlikwidowania luki. Świadczy o tym chociażby fakt późniejszego dołączenia dzieła Piscerii. Sami autorzy przyznają zresztą, że ich badania można by jeszcze rozszerzyć i uzupełnić. Niemniej Furio Murru i Giuseppe Pessolano Filos pozostaną pierwszymi, którzy pokusili się o zbadanie tej *terra ignota* w historii nauczania języka łacińskiego i myśli pedagogicznej w ich ojczyźnie.

Teodozja Wikarjakówna (Poznań)

Eos LXX 1982
PL ISSN 0012—7825

The Conflict of Generations in Ancient Greece and Rome, ed. by Stephen Bertman, Amsterdam 1976, ss. 235.

Omawiana publikacja dotyczy zagadnienia konfliktu generacji w starożytnej Grecji i Rzymie. Zawiera ona obszerną antologię referatów przedstawionych w 1971 roku na kolokwium pt. „The Conflict of Generations in Ancient Society", zorganizowanym w Stanach Zjednoczonych przez badaczy amerykańskich i kanadyjskich.

Problematyka wzajemnych stosunków między dziećmi a rodzicami, ludźmi młodymi i starymi ukazana w kontaktach rodzinnych, w życiu społeczno-ekonomicznym, jak również w kulturze obyczajowej starożytnej Grecji i Rzymu znalazła szerokie odbicie w pracach składających się na treść omawianej książki.

Wprowadzenie w jej tematykę stanowi obszerny wstęp (s. 15—54) Reinholda Meyera poświęcony dziejom występowania konfliktu pokoleń w społeczeństwach starożytnej Mezopotamii, Azji Mniejszej, Egiptu, Grecji i Rzymu.

Kolejne rozdziały dotyczą szeregu szczegółowych kwestii. I tak w rozdz. I (s. 55—64) C. A. Querbach omawia różnice między ludźmi młodymi a starszymi w *Iliadzie* Homera, będące najstarszym przykładem napięć pokoleniowych w świecie grecko-rzymskim. Wyrażały się one m.in. w przeciwstawianiu doświadczenia i mądrości starych sile fizycznej młodych. Rozdz. II (s. 65—73, A. Freyman) dotyczy stosunku dzieci do rodziców w utworze Ajschylosa *Agamemnon*. W rozdz. III (s. 75—88, F. Mench) przedstawiono konflikt między Fedrą a Hippolitem w dramacie Eurypidesa *Hippolit* jako przeciwstawienie dwóch kultur, zwyczajów, wieku i pozycji społecznych. Rozdz. IV (s. 89—118, K. J. Reckford) dotyczy z kolei napięć między pokoleniami w utworze Arystofanesa *Chmury*. Jako ich przykład podaje się obraz ojca bijącego syna. W rozdz. V (s. 119—121, F. Wassermann) i VI (s. 123—127, L. S. Feuer) autorzy stwierdzają, że zarówno u Tukidydesa, jak i Platona oraz Arystotelesa rozbieżności pokoleniowe zaznaczają się na płaszczyźnie podejmowania decyzji o charakterze politycznym. Następne trzy rozdziały (VII, s. 129—133, M. Blamuth; VIII, s. 135—142, E. Segal; IX, s. 143—169, J. Plescia) poświęcone są napięciom między dziećmi a rodzicami opisanym w utworach literackich, m.in. u Plauta, oraz w społeczeństwie rzymskim. Źródłem konfliktów jest — zdaniem autorów współczesnych — m.in. absolutna władza ojcowska (Segal), jak również emancypacja młodych ludzi w czasie kryzysu ekonomicznego i przemian polityczno-kulturalnych w Rzymie w okresie 133—27 r. p.n.e. (Plescia). Z kolei w rozdz. X (s. 171—203, V. Broege) przedstawiono przyczyny napięć międzypokoleniowych występujących w utworach Katullusa i Horacego. U pierwszego z poetów głównym ich źródłem była dychotomia między idealizmem a rzeczywistością w stosunkach z Lesbią, u drugiego zaś konflikt generacji wiązał się z trzema sprawami: koncepcją klasyfikacji wieku człowieka i okresami w jego dziejach oraz ewolucją moralną dziecka uwarunkowaną postępowaniem i wychowywaniem przez rodziców. Różnice pokoleń między ludźmi starymi a młodymi w V księdze *Eneidy* Wergiliusza stanowią treść XI rozdziału (s. 205—210, S. Bertman). Zdaniem autora przedstawione one zostały przez poetę poprzez rozważania nad przeszłością i przyszłością, a więc starym i nowym. Przedostatni, XII rozdz. (s. 211—220, Ph. Y. Forsyth) dotyczył różnic między pokoleniami w utworach Persjusza. Zasadniczą ich przyczyną były wg Forsyth przeciwne upodobania i postępowanie ludzi starych i młodych. Ostatni,

zastanawia się nad praktyczną stroną swoich ustaleń. Ale są też artykuły, które spełniają tę podwójną rolę bardzo dobrze: po jasnym wykładzie pewnych założeń teoretycznych zajmują się równie jasno i obszernie ich zastosowaniami praktycznymi. Znów trzeba odwołać się do wspomnianych już nazwisk. I tak, Happ (7), prezentując gramatykę zależności wyprowadza z niej całkiem praktyczne wnioski co do podstawowych modeli zdaniowych w łacinie, których uwzględnienie w nauczaniu tego języka może ułatwić proces jego przyswojenia sobie przez ucznia. Murru (11) zaś, wykładając gramatykę przypadków Fillmore'a, daje pewne konkretne próbki ćwiczeń językowych do przeprowadzenia na lekcji. Najdalej w aplikacjach praktycznych posuwa się, z kolei z pewnym uszczerbkiem dla wykładu podbudowy teoretycznej, Hurst (3), który w swym niedługim artykule prezentuje dwa warianty, by użyć terminu z matematyki, pewnego algorytmu dydaktycznego. Inaczej mówiąc, schodzi on już nie tyle do pewnych metod dydaktycznych, co do pewnych technik nauczania — w danym wypadku greki starożytnej.

Najwięcej uwagi poświęca się w antologii zagadnieniu przypadków w łacinie, przywołując przy tym najchętniej semantyczną teorię Fillmore'a, dotyczącą tej kategorii gramatycznej (tak Dressler (6), Harris (10) i Murru (11)), mimo że — jak wiadomo — pojęcie przypadka w gramatyce tradycyjnej jest zupełnie inne niż w gramatyce amerykańskiego semantyka. Poza gramatyką przypadków Fillmore'a w antologii uwzględnione zostały prawie wszystkie nowsze i ciekawsze propozycje modeli opisu językoznawczego, zwłaszcza składniowego: taksonomiczny deskryptywizm, czyli dystrybucjonizm amerykański z jego analizą na składniki bezpośrednie, strukturalizm europejski w postaci gramatyki zależności, i gramatyka generatywno-transformacyjna; doszła też do głosu, aczkolwiek tylko w minimalnym stopniu, w artykule Cracasa (1), gramatyka stratyfikacyjna Lamba. W szkicu Kelly'ego (9), który reprezentuje gramatykę generatywno-transformacyjną, mile uderza wielkie uznanie dla osiągnięć językoznawstwa tradycyjnego. Bo odnosi się czasem wrażenie, że w wielu wypadkach krytyki tego językoznawstwa, a zwłaszcza, w jego ramach, gramatyki tradycyjnej, obserwuje się pewną przesadę, która jest krzywdząca dla dorobku przeszłości. Drugi artykuł dotyczący gramatyki generatywno-transformacyjnej, mianowicie artykuł Steinthala (8), robi wrażenie mało spójnego. Wbrew zapowiedzi tytułowej (*O zastosowaniu pewnego modelu gramatyki generatywno-transformacyjnej w nauczaniu łaciny*) autor nie omawia aplikacji do praktyki szkolnej wyłożonego w pierwszej części artykułu systemu Chomskiego, lecz zastanawia się nad psychologiczno-dydaktycznymi warunkami i sposobami włączenia w proces dydaktyki języków obcych (nie tylko łaciny) refleksyjnie ujętych reguł gramatycznych (wszelkich, nie tylko związanych z gramatyką generatywno-transformacyjną), i jak je w ogóle dla potrzeb dydaktyki formułować. Artykuł Steinthala rozpada się więc nie tylko na dwie wyraźnie różne części, jak podkreśla to w swym wprowadzeniu do tego artykułu antologista, lecz na dwie poniekąd zupełnie niezależne części. Ponadto w samej pierwszej części mówi się, i to prawie na równi, o dwu gramatykach: gramatyce generatywno-transformacyjnej i o gramatyce zależności, a nie o jednej, pierwszej z nich, jak głosi tytuł.

Układ tematyczny artykułów, o którym była wzmianka na wstępie recenzji, nie pokrywając się z chronologią ich pierwotnej publikacji, odpowiada jednak, przynajmniej z grubsza, chronologii pojawiania się poszczególnych teorii lingwistycznych w dziejach językoznawstwa dwudziestego wieku. Układ ten został wyznaczony przez rodzaj i kolejność omawianych we „Wprowadzeniu" modeli językoznawczych. Trzy z nich (model tradycyjny, model strukturalistyczny [taksonomiczny] i model generatywno-transformacyjny) powtórzył Cracas (1) w swoim artykule, stanowiącym dlatego jakby drugi wstęp do antologii, dodając do nich model stratyfikacyjny Lamba, który nie znalazł jednak rozwinięcia w zbiorze.

Inicjatywa taka, jak podjęta przez Proverbio, jest zawsze cenna i godna uznania, bo wobec wielkiej i nieustannie wzrastającej liczby czasopism fachowych filologicznych i językoznawczych dostęp do tematycznie jednorodnych artykułów tak bardzo rozproszonych jest coraz bardziej utrudniony. Zebranie zatem pewnego pokłosia w jednym tomie i w jednym języku stanowi dla zainteresowanych odnośną tematyką dużą pomoc. Dobrze by było, gdyby ktoś i u nas pomyślał o ułożeniu podobnej antologii lub o przekładzie tej właśnie na język polski.

Jak każdy inny wybór tak i ten jest subiektywny; trudno więc z nim polemizować. Tym niemniej można pozwolić sobie na pewne uwagi krytyczne. I tak: zamieszczony w zbiorze artykuł Lavency'ego nie wydaje się ani specjalnie odkrywczy, zwłaszcza w zestawieniu z pracami Kuryło-

Foligno 1832; R. Lambruschini (1788—1873), *Dell'istruzione elementare e di secondo grado, considerazioni*, Firenze 1850. Wymienieni autorzy starają się przedstawić dydaktykę języka łacińskiego biorącą pod uwagę procedurę metodologiczną, której celem jest nadać porządek systematyczny nauce języka łacińskiego.

Część trzecia, ,,W poszukiwaniu teoretycznych fundamentów dla nietradycyjnego nauczania języków", przedstawia próbę ukazania, z punktu widzenia językoznawczego, nowości wniesionych do nauczania języka łacińskiego, opartych na podstawach teoretycznych, zmierzających do zasadniczych zmian w tradycyjnych schematach dydaktycznych. Omówiono tu prace: F. Soave (1743—1806), *Istradamento all'esercizio delle traduzioni. Con piccolo trattato della versificazione latina e italiana*, Milano 1785, oraz: *Grammatica delle due lingue italiana e latina*, Milano 1819; D. Pesavento (1809—1877), *Manuale di un metodo comparativo per apprendere facilmente e solidamente come si suole nelle lingue vive la logica struttura delle due lingue italiana e latina. Studi pratici*; N. Tommaseo, *Dell'educazione, desideri e saggi pratici*, Venezia 1836, oraz *Sull'educazione, desideri...*, Firenze 1846, a także *Esercizi litterari ad uso delle scuole italiane*, Firenze 1869, oraz *Sull'educazione, pensieri...*, Milano 1869; R. Bobba (1828—1905), *Dell'educazione ne'suoi principi e rapporti colla istruzione secondaria classica*, Como 1876.

Część czwarta poświęcona jest w całości dwom dziełom, których autorem jest A. Rosmini (1797—1855): *Delle Cinque Piaghe della Santa Chiesa*, Lugano 1848, i *Scritti di metodo e pedagogia*, Torino 1857.

U wszystkich prezentowanych autorów występuje krytyka metody tradycyjnej, opartej na nadmiarze reguł gramatycznych, z czego wynikają propozycje zmian, głównie w kierunku ograniczenia gramatyki na korzyść lektury autorów. Przy tym jedni (Zorzi, Bandiera, Pesavento, Perez) przedstawiają propozycje techniczno-empiryczne, drudzy (Soave, Rosi, a zwłaszcza Rosmini i Bobba) opierają się na rozważaniach teoretycznych. Wszyscy postulują nauczanie łaciny po uprzednim opanowaniu języka ojczystego oraz redukcję gramatyki do najniezbędniejszych reguł, koniecznych dla zrozumienia tekstu łacińskiego, którego lektura ma być celem i środkiem nauczania.

Większość autorów pomija moment literacki lektury autorów, a tylko dwaj proponują pewien ich dobór: Soave — Cycerona, Cezara, Neposa, Liwiusza i Wergilego; Lambruschini zaś radzi zaczynać od tekstów prostych, jak *Epitome historiae sacrae* i *De viris illustribus*, przechodząc następnie do Neposa, Cezara i Sallustiusza. Większość autorów proponuje tłumaczenie tekstów oryginalnych jako ćwiczenie służące do opanowania języka. Co do przekładu z języka ojczystego na łacinę, postulowany jest na późniejszym etapie nauczania języka łacińskiego dla pogłębienia znajomości reguł, a przez niektórych (np. Bobba) — odrzucany.

Zorzi, Rosi, Pesavento i Tommaseo postulują wprowadzenie — dla lepszego zrozumienia problemu fleksji nominalnej — ,,pseudodeklinacji" (segnacaso) do języka włoskiego, tj. wykazania analogii pomiędzy rolą przyimków w języku włoskim a łacińską fleksją.

Słowem, omawiani autorzy starali się uczynić naukę języka łacińskiego mniej męczącą i nużącą, przeciwstawiając metodzie panującej wówczas nowe propozycje czy to praktyczne, czy też oparte na rozważaniach teoretyczno-metodycznych lub lingwistycznych. W ten sposób już w XVIII i XIX stuleciu pojawiają się problemy i wymagania podobne do tych, z jakimi spotykają się i dziś uczący języka łacińskiego.

W ,,Dodatku" autorzy dołączają omówienie pracy G. D. Piscerii *Della maniera di imparare e di insegnare la Grammatica e le due lingue latina e italiana con una piccola appendice intorno alla greca*, Torino 1785, z którą zapoznali się zbyt późno, by mogli włączyć ją do opracowania. Zawiera ona ciekawe spostrzeżenie, że głównym źródłem trudności jest charakter łaciny, która nie jest ani językiem żywym — niewielu ludzi posługuje się nią czynnie w mowie, ani martwym — język martwy nie mógłby się rozwijać. Pisceria podaje dalej trzy metody nauczania języka: analityczną (tj. gramatyczno-tłumaczeniową według naszej nomenklatury), syntetyczną (przekład na język nauczany) i całościowo-pamięciową (pamięciowe opanowanie tekstów w języku obcym, z objaśnieniami).

Pracę kończą krótkie notatki biograficzne o prezentowanych autorach, z wyjątkiem Pereza i Giordana, o których danych nie udało się autorom opracowania zdobyć.

Omawiana praca, zgodnie z zamiarem autorów, miała zapełnić białą plamę, jaką stanowiła dydaktyka języka łacińskiego w XVIII i XIX wieku we Włoszech. Trudno było jednak oczekiwać,

Ogólnie rzecz biorąc omawiana praca, pomimo wielu krytycznych uwag nasuwających się w czasie jej lektury, stanowi właściwie pierwszą obszerną publikację na temat konfliktu pokoleń w społeczeństwach starożytnej Grecji i Rzymu. Jej wartość wiąże się również i z tym, że poruszone w niej kwestie są w znacznym stopniu ciągle aktualne również we współczesnym świecie. W związku z tym prezentowana książka może służyć jako materiał porównawczy do prowadzonych obecnie badań z zakresu historii psychologii, socjologii i kultury obyczajowej.

Wiesław Suder (Wrocław)

Eos LXX 1982
PL ISSN 0012–7825

Tadeusz Łoposzko, Mouvements sociaux à Rome dans les années 57–52 av. J.C., Lublin 1980, ss. 170.

Praca ta — jak autor sam stwierdza we wstępie — jest swego rodzaju suplementem i kontynuacją o kilka lat wcześniejszej monografii tegoż autora *Trybunat Publiusza Klodiusza w świetle źródeł i historiografii.* Obie pozycje są owocem wieloletnich, niezwykle żmudnych i dokładnych badań, a stanowią nieocenioną pomoc tak dla historyków, jak i filologów klasycznych zajmujących się ostatnimi latami rzymskiej republiki. Tym burzliwym okresem wielkiego Cezara i Pompejusza, ukrytego w cieniu Krassusa, nad miarę głośnego Cycerona, dziesiątków innych barwnych postaci no i ...Klodiusza. Klodiusza, stanowiącego jakąś fascynację autora, postaci na miarę tych wrzących namiętnościami dni i lat, kipiących ulicznymi walkami w Mieście, postaci przewijającej się przez wszystkie bez mała stronice *Mouvements...* Autor uzmysławia nam, że Klodiusz oszkalowany i oczerniony przez Cycerona, to nie jakiś pospolity rzezimieszek, przywódca bandy motłochu złożonego z najgorszych szumowin społecznych, lecz człowiek konsekwentnie zdążający do celu za pomocą dostępnych mu środków, z pewnością czarny charakter — ale wcale nie gorszy od swych politycznych przeciwników, posługujących się z reguły podobnymi jeśli nie identycznymi metodami. Domyślamy się, że cel musiał być na miarę ambicji Klodiusza — może uchwycenie władzy w Rzymie, może i w całym państwie? Nieszczęściem Klodiusza, a z nim i całej historiografii, stał się fakt, że wiadomości o nim czerpiemy prawie wyłącznie od jego wroga, Cycerona. Zasługą autora jest dotarcie wszędzie, gdzie to możliwe, do jądra wydarzeń, których Klodiusz był protagonistą, i obiektywne ich naświetlenie — mimo Cycerona, a często wbrew niemu. Posługuje się w tym celu wynikliwą analizą wszelkich źródeł, ale nie tylko ich treści merytorycznych. Zauważmy, z jaką precyzją analizuje słownictwo łacińskich źródeł, jak interpretuje całe zwroty zgodnie z duchem tego języka, co pozwala mu uniknąć wielu pochopnych wniosków i stwierdzeń innych badaczy. Oczywiście i jego hipotezy nie zawsze są przekonujące, o czym zresztą autor wie doskonale, bo: „Stan źródeł uniemożliwia bezsporne i pewne udokumentowanie jakiejkolwiek tezy. ...Zachodzi w tym przypadku smutna dla badacza konieczność przyznania się do swego rodzaju bezsilności wobec materiału źródłowego. Jedyny bowiem bodaj pewnik w omawianym przedmiocie to stwierdzenie, że stan źródeł nie pozwala na wysunięcie żadnych pewnych i niepodważalnych wniosków". Te nieco przekorne słowa autora z końcowych fragmentów *Trybunatu...* można odnieść i do omawianej pracy. Z zastrzeżeniem jednak — są mylące i nazbyt skromne, gdyż autor wyciągnął wiele pewnych i trudnych do podważenia wniosków.

Powróćmy do Klodiusza. Nie ma u T. Łoposzki miejsca na powszechnie przyjęty mit o „śmiertelnej wrogości" Klodiusza do Cycerona, a jeśli już, to wydaje się, że rzecz całą można odwrócić: to Cyceron śmiertelnie nienawidził swego przeciwnika tak, jak tylko może nienawidzić człowiek słaby, tchórzliwy i bezsilny. Bo źródłem tej nienawiści były, tak sądzę, nie tylko przeciwne pozycje na arenie politycznej. Wypływała ona u wielkiego mówcy z obawy przed Klodiuszem, który nie musiał się — jak wiemy — zbyt natrudzić, by spowodować ucieczkę Cycerona z Miasta na wygnanie; wypływała z wielkiego upokorzenia, jakie przeżył ten dumny eks-konsul, gdy — jak opisuje to Ap-

pian — wzbudzał raczej śmiech i wzgardę włócząc się ulicami Rzymu, narzekając przed nie znanymi nawet mu ludźmi na swą niedolę i błagając ich o pomoc. Spowodowała ją także bezsiła wobec popieranego przez lud wroga, któremu po swym powrocie z wygnania nie mógł odpłacić tak, jak by sobie tego życzył.

Klodiusz, jak słusznie stwierdza autor, uderza w Cycerona, by sięgnąć ciosem senatu, a także, by ściślej związać ze sobą byłych stronników Katyliny, nienawidzących Cycerona. Osoba wielkiego mówcy była w tym wypadku idealnym celem. Trudno natomiast zgodzić się z autorem, że Klodiusz występuje w imię gwałconej przez optymatów *libertas*, tej wolności szczególnie naruszonej nieprawnym skazaniem na śmierć spiskowców Katyliny, której wykonania dopilnował Cyceron, ówczesny konsul. Wydaje się, że owa obrona *libertas* to jedynie Klodiuszowa zasłona dymna jego własnych aspiracji przywódczych, wygodny argument w walce z przeciwnikami.

Przyjąwszy za słuszną tezę autora, że to senat, a nie Cyceron był głównym celem ataku Klodiusza, trudno pogodzić się z poglądem, który prezentuje włoski uczony Lepore, a którego Łoposzko w swym *Trybunacie...* nie wyklucza. Uczony ten przyjmuje, że Klodiusz w pewnym momencie związał się z senatem niepisaną umową, która zawierała faktyczne przyzwolenie senatu na wygnanie Cycerona. W zamian Klodiusz miał powstrzymać się od bezpośredniego ataku na tę instytucję, a zwłaszcza na prawomocność jej największego oręża *senatus consultum ultimum*. Umowa taką jest niezwykle mało prawdopodobna, zakłada bowiem, że to jednak Cyceron, a nie senat był głównym celem ataku Klodiusza. W jakim zresztą celu miałby on wchodzić w jakiekolwiek układy z przeciwnikami? Historycy tego okresu za pewnik przecież uznają czołową pozycję Klodiusza na arenie politycznej Rzymu w czasie jego trybunatu, jego ogromne wtedy możliwości i zdecydowaną przewagę nad wszystkimi przeciwnikami. Po cóż mu układy z przerażonym i bezsilnym senatem, skąd u tego zuchwałego awanturnika nagła rezygnacja z nadarzającej się okazji ostatecznego pognębienia stojącej mu na drodze do władzy instytucji? W omawianej pracy autor nie powraca już do powyższej hipotezy, wyraźnie stwierdzając, że głównym celem ataku Klodiusza był senat.

Wielką zasługą autora jest zdecydowane wystąpienie przeciw szeroko rozpowszechnionemu w historiografii poglądowi, że Klodiusz to agent któregoś z triumwirów, kukła sterowana przez potężnego protektora. Zebrane przez autora argumenty zdają się zupełnie wykluczać taką możliwość. Dodajmy tu jeszcze Klodiuszową ambicję i żądzę władzy — przecież ataki na Pompejusza i Cezara mają wyraźne znamiona walki ze współzawodnikami i zmierzają do wyeliminowania ich z gry. Posłużył się w tym celu Klodiusz rzymskim plebsem, którego niekoronowanym władcą był przez cały czas swego trybunatu. Wykorzystując impas zaistniały między senatem a triumwirami stworzył trzecią siłę, opartą jednak — jak to autor kilkakrotnie podkreśla — na słabych fundamentach: chwiejnej i zmiennej, uzależnionej od rzymskich bogaczy, masie ludzkiej, która nie mogła zapewnić mu trwałego sukcesu. Klęskę ostateczną poniósł, gdy zbyt zawierzywszy swym siłom, zagroził jednocześnie obu skłóconym dotąd przeciwnikom, powodując ich czasowe sprzymierzenie się i wystąpienie przeciw niemu.

Klodiusz był swego rodzaju detonatorem niezadowolenia ludu rzymskiego, rozbudził świadomość plebsu, ukazał mu jego siłę. Aktywizacja klas niższych, której się podjął, nie mogła doprowadzić do jakiejś rewolucji społecznej z trwałymi skutkami (nie ten etap historyczny!), ale przyczyniła się do szybszego upadku zmurszałej republiki. I w tym autor *Trybunatu...* i *Mouvements...* widzi historyczną zasługę Klodiusza.

Jednym z szerzej omówionych w tej pracy problemów jest misja Sestiusza do Cezara w sprawie powrotu Cycerona z wygnania, a zwłaszcza jej efekty. Autor widzi w niej wydarzenie wielkiej wagi, którego konsekwencje polityczne i społeczne były bardzo poważne. Misja ta stanowiła widomy wyraz zawieszenia broni między senatem a triumwirami, wyraz zawiązującego się, z konieczności, ich taktycznego sojuszu, który doprowadził do upadku Klodiusza i przytłumienia aktywności plebsu. Zauważmy na marginesie, że skoro w sprawie Cycerona musiał się pofatygować do Cezara sam Sestiusz, a nie pierwszy lepszy posłaniec z listem, należy sądzić, że musiał istnieć jakiś tego powód — chyba konieczność przełamania niechęci Cezara do wielkiego mówcy. Niechęć ta mogła powstać w 63 roku p.n.e., gdy Cyceron jako konsul zaatakował i obalił projekt prawa agrarnego Rullusa, o którym wiadomo było, że stoi za nim Cezar. Niechęć ta z pewnością nie zniknęła z biegiem lat, a ponadto Cyceron był niewygodnym przywódcą optymatów i należało go przez usunięcie z Miasta pozbawić największej jego broni — możliwości oddziaływania swą wspaniałą wymową.

Czy więc Cezar maczał palce w wygnaniu wielkiego mówcy? Wydaje się, że tak. Mógł nawet sobie pozwolić na przejawy wielkoduszności, oferując zagrożonemu wygnaniem Cyceronowi legaturę — i wydalając go tym samym z Rzymu, czy też udział w komisji „dwudziestu" — i zmuszając tym samym do przejścia na bardziej umiarkowane stanowisko wobec własnych praw agrarnych (co zresztą w przyszłości i tak nastąpiło). W każdym przypadku Cezar nic nie tracił.

Jeśli idzie o Pompejusza, autor daleki jest od zarzucania mu świadomego przyczynienia się do wygnania mówcy, sugerując między innymi, że słynna scena ucieczki Pompejusza przed Cyceronem tylnymi drzwiami swego domu nie musi być wcale rozumiana jako przejaw wrogości czy niechęci, ale raczej jako objaw zakłopotania człowieka, który nie może wywiązać się ze składanych uprzednio wielokrotnie zapewnień. Być może, że to Cezar (chociaż nie tylko on) postawił Pompejusza w tej arcyniezręcznej sytuacji. Cezar i Klodiusz zainteresowani byli osłabieniem pozycji senatu, a więc i usunięciem jednego z jego przywódców z Rzymu. Oczywiście, obaj mieli własne cele na oku, ale w tym przypadku interesy ich okazały się zbieżne. Nie wiemy, kto był inicjatorem całej akcji, można chyba jednak przyjąć, że Pompejusz i Krassus przyczynili się do wygnania Cycerona swą biernością, Cezar natomiast przyzwoleniem, a może i zakulisowymi działaniami.

W tej sytuacji Sestiusz swą misją osiągnął wiele — Cyceron mógł powrócić do Rzymu. Ale nic za darmo — trzeba było zrezygnować z ataków na prawodawstwo Cezara, co więcej — pojednać się na polecenie triumwirów z niektórymi swymi wrogami, bronić ich przed sądem! Bardzo giętki kręgosłup miał ten *homo bonus*.

Godna podziwu jest precyzyjna praca autora nad źródłami dotyczącymi przyczyn wielkiego głodu w Rzymie w 57 roku p.n.e. i przekonujący ostateczny wniosek: wywołał go sztucznie senat w porozumieniu z Pompejuszem. Celem całej akcji było ostateczne osłabienie wpływów Klodiusza wśród ludu rzymskiego, daremnie oczekującego od swego przywódcy opanowania sytuacji. Największe korzyści polityczne z owego przedsięwzięcia odniósł Pompejusz, który otrzymał wymarzoną pełnię władzy w Mieście.

Autor po drodze zdecydowanie rozprawia się z hipotezami sugerującymi inne przyczyny powstania głodu i argumentacja jego jest tu nie do odparcia. Przede wszystkim odrzucić trzeba pogląd, że głód spowodowany został wzmożonym napływem ludności Italii do Rzymu. Do licznych argumentów autora dorzućmy fakt braku świadectw o wystąpieniach ludu rzymskiego, a zwłaszcza najbiedniejszych jego warstw, przeciw przybyszom. A tego należałoby się spodziewać przede wszystkim — ksenofobia nie jest wynalazkiem naszych czasów — gdyż nadmiernie ściągających przybyszów z zewnątrz zwykło obarczać się wszelkimi „zbrodniami" przeciw stabilizacji gospodarczej kraju, regionu czy miasta. Tłumy biedoty miejskiej nie zwróciły się — jak świadczą źródła — przeciw przybyszom, lecz przeciw senatowi, grożąc spaleniem budynku i wycięciem senatorów. Winowajcy szukano — jak widać — gdzie indziej.

Wyraźnie błędny jest i inny pogląd, że to piraci, ponad miarę rozzuchwaleni zamieszkami w Rzymie, odcięli go od zbożowych prowincji Imperium. Zamieszki były zjawiskiem lokalnym, miejskim i nie miały wpływu na armię czy flotę. Zresztą, jak Pompejusz po uzyskaniu władzy mógłby „natychmiast" — jak pisze Appian — dostarczyć zboże do miasta, gdyby musiał wpierw walczyć z piratami?

Zatrzymajmy się obecnie przy ostatnim rozdziale pracy, mówiącym o rozruchach w Rzymie po zabójstwie Klodiusza. Autor wypełnia tu istniejącą do tej pory lukę w historiografii, lukę dziwną, jak sam stwierdza, bo obejmującą okres ukazany w stosunkowo obfitych źródłach, okres uznany w licznych opracowaniach o bardziej ogólnym charakterze za szczególnie ważny, a czasem wręcz decydujący dla dalszych losów państwa rzymskiego. W rozdziale tym autor-historyk szczególnie często zamienia się w badacza filologa-językoznawcę, i to z bardzo dobrymi wynikami. Analiza form gramatycznych, porównanie słownictwa różnych przekazów źródłowych, przyporządkowanie wyrażeniom łacińskim najwłaściwszego znaczenia z punktu widzenia Rzymianina, a nie współczesnego badacza — to działania żmudne, pracochłonne, ale jakże efektywne.

Dużo miejsca poświęca autor kwestii praw, przygotowywanych przez Klodiusza do uchwalenia w 52 roku, po uzyskaniu przez niego spodziewanej pretury. Autor mocno podkreśla — szeregu praw, a nie jednego, jak to przyjęło się powszechnie w historiografii, a dotyczącego głosowania wyzwoleńców. Przekonująco autor uzasadnia stosunkowo radykalny charakter tych praw oraz wska-

zuje, na korzyść jakich warstw ludności rzymskiej miały obowiązywać, jakie w związku z tym budziły nadzieje w plebsie, niewolnikach czy wyzwoleńcach. Potężny wybuch gniewu tych właśnie warstw po zabójstwie Klodiusza świadczy, że nadzieje te były wielkie i uzasadnione. Równie wielkie jak obawa klas uprzywilejowanych, o ile wierzyć temu, czemu daje niejednokrotnie wyraz w swych mowach Cyceron.

Na marginesie odnotujmy, że autor bardzo krytycznie podchodzi do mów tego wielkiego konserwatysty, starając się wszędzie, gdzie to możliwe, konfrontować je z innymi przekazami źródłowymi. Szczególnie to wskazane jest, jak wiadomo, przy mowie *Pro Milone* (na którą tylko w tym rozdziale powołuje się autor ponad 60 razy), gdyż nie była to wcale ta sama mowa, którą Cyceron wygłosił — a raczej usiłował wygłosić — w sądzie, przed wrogim mu tłumem, nieprzychylnymi sędziami, wobec kordonu żołnierzy Pompejusza z obnażonymi mieczami.

I wreszcie zwróćmy uwagę na lata 56—53 p.n.e., które autor określa jako pozbawione wystąpień ludowych, jako czas wyciszenia plebsu. Z pewnością nie były one świadkami większych godnych kronikarskiego zapisu wystąpień, ale trudno sobie jednocześnie wyobrazić, że tak z dnia na dzień dała się przytłumić obudzona świadomość własnej siły i aktywność niższych warstw społecznych. A lata owe sprzyjają niespokojnym duchom: plebs jest świadkiem rozprzęgania się aparatu władzy, administracji, świadkiem nieustających walk, nie tylko słownych, wszelkiego rodzaju koterii i stronnictw. Czy plebs pozostaje tylko ich świadkiem? Grzecznym uczestnikiem wszelkich *contiones*, powracającym po ich (najczęściej) rozpędzeniu do domów? Czy Klodiusz planował jakieś poważniejsze wystąpienie ludu? Autor wydaje się w to wątpić, chociaż nie wyklucza takich jego działań po osiągnięciu pretury. Z pewnością tak mogło być, chociaż wydaje się, że Klodiusz dostatecznie dobrze poznał niestabilność plebsu — swej głównej podpory politycznej, jego zmienność, uzależnienie od możnych, widział jego zdemoralizowanie (w swej najbardziej spauperyzowanej warstwie) brakiem pracy i darmowym dokarmianiem ze skarbu państwa, by nie opierać na nim zbyt wielkich nadziei. Wydaje się, że w interesie i zamysłach przyszłego pretora leżało zachowanie przychylności niższych warstw ludności rzymskiej przy jednoczesnym pewnym wytłumieniu ich radykalizmu spełnieniem obietnic wyborczych. Być może temu miały służyć „wykuwane w domu Klodiusza prawa".

Praca T. Łoposzki stanowi bardzo udaną próbę marksistowskiej analizy ruchów społecznych w Rzymie w latach 57—52 p.n.e. Autor z powodzeniem przeciwstawia się m.in. jakże rozpowszechnionemu w historiografii „cycerocentryzmowi" w ocenie tych lat, wyjaśnia lub stara się przynajmniej zbliżyć do prawdy w interpretacji wielu zagadkowych wydarzeń historycznych i, jak już wspomniałem, rysuje bardziej zbliżony do prawdziwego wizerunek Publiusza Klodiusza, może nie największej, ale niemałej postaci tych czasów.

Krystian Kik (Wrocław)

Eos LXX 1982
PL ISSN 0012—7825

Horst Dieter, Rigobert Günther, Römische Geschichte bis 476, VEB Deutscher Verlag der Wissenschaften, Berlin 1979, ss. 424 + ryc. 133 + map 10.

Prezentowana praca jest podręcznikiem przeznaczonym dla studentów szkół wyższych. Składa się ona z siedmiu części: wprowadzenia, pięciu rozdziałów i dodatku. „Wprowadzenie" (s. 7—17) zawiera zasadnicze tezy pracy, sprowadzające się do nakreślenia głównej linii marksistowskiej interpretacji historii rzymskiej. W ten sposób H. Dieter i R. Günther zaakcentowali, że celem ich jest napisanie podręcznika marksistowskiego. Podkreślili przy tym, że wzorcem były dla nich przede wszystkim prace historyków radzieckich (m.in. E. S. Golubcova, S. I. Kovalev, N. A. Maškin, A. V. Mišulin, M. E. Sergeenko, E. M. Štaerman, S. L. Utčenko) i innych historyków marksistowskich (jak E. Ferency, P. Oliva, J. P. Brisson, M. Mazza, spora grupa uczonych z NRD, por. s. 13—

16). W kilkunastu zdaniach (s. 16—17) scharakteryzowali też historiografię zachodnią, wskazując jej idealizującą i konserwatywną wizję społeczeństwa rzymskiego.

Rozdział II, zatytułowany ,,Powstanie i konsolidacja państwa rzymskiego" (s. 19—66), obejmuje okres od końca II tysiąclecia do początków III wieku p.n.e. W części I (s. 19—28) zawiera charakterystykę kultur archeologicznych Italii z przełomu II i I tysiąclecia p.n.e. (terramare i villanova), omówienie sytuacji etnicznej na Półwyspie Apenińskim, kulturę etruską, kolonizację grecką, a także wpływy celtyckie i kartagińskie. Z kolei na s. 29—32 przedstawione jest zagadnienie ,,Lacjum i »siedem wzgórz« od najwcześniejszych śladów osadnictwa aż do powstania miasta Rzymu", a dalej ,,Najstarsze państwo rzymskie. System kurialny" (s.32 —37), ,,Niewolnictwo w najstarszym Rzymie" (s. 37—39), ,,Walka klasowa i walka stanów. Patrycjat i plebs" (s. 40—51), ,,Podbój Italii" (s. 51—57),,,Stosunki gospodarcze Italii do początków III wieku p.n.e." (s. 57—59),,,Wczesna kultura rzymska" (s. 59—66). Szczegółowe przedstawienie zagadnień zawartych w tym rozdziale miało na celu — poza stroną czysto informacyjną — ukazanie również, że autorzy odstąpili od tradycyjnego dzielenia wczesnego etapu dziejów Rzymu na ,,okres królewski" i ,,początki republiki". Potraktowali natomiast przedział czasowy III/I tys. — ca 300 r. p.n.e. integralnie, omawiając w ramach niego przedstawione wyżej zagadnienia.

,,Powstanie rzymskiego mocarstwa" to rozdział III (s. 67—114), zawierający dzieje Rzymu od pierwszej wojny punickiej do połowy wieku II. Rozdział IV, zatytułowany ,,Zaostrzenie się walki klasowej. Droga do dyktatury wojskowej" (s. 115—215), obejmuje okres od pierwszego powstania niewolników aż do upadku republiki i wykształcenia się pryncypatu. Natomiast czasy pryncypatu omówione zostały w rozdziale V, a dominatu w VI. Warto podkreślić, że autorzy potrafili zachować odpowiednie proporcje objętościowe dla poszczególnych części historii rzymskiej (republika, pryncypat, dominat), co w wielu istniejących już podręcznikach niejednokrotnie ulegało zachwianiu. Ponadto dodać należy, że rozdział VI wzbogacony jest, mimo deklaracji zawartej w tytule, przedstawieniem dziejów Rzymu (w tym wypadku jego wschodniej części) do czasów Justyniana (s. 378—382) i zawiera także charakterystykę germańskich organizmów państwowych, które wykształciły się na terytorium rzymskim w okresie wędrówek ludów (s. 373—378). Dodatek (s. 383—424) zawiera wykaz źródeł i literatury, wykaz ilustracji i map, zestawienia miar i monet, tablicę chronologiczną oraz indeks rzeczowy i osobowy.

Jak już zaznaczałem, H. Dieter i R. Günther postawili sobie za cel napisanie podręcznika w duchu metodologii marksistowskiej, a więc odmiennie od sposobu ujmowania dziejów Rzymu przez historiografię zachodnią, w tym przez dotychczasową historiografię niemiecką, nie licząc dorobku nauki NRD-owskiej (por. s. 15—17). W związku z tym znajdujemy w podręczniku konsekwentny nacisk na przedstawianie stosunków produkcji i związanej z tym walki klasowej; problem niewolnictwa zaś, wynikający niejako z definicji epoki, zajmuje miejsce naczelne i bezustannie przewija się na kartach książki. Przy nim też chciałbym się najpierw zatrzymać.

Otóż nie ulega wątpliwości, że niewolnictwo w starożytnym Rzymie rozwijało się nierównomiernie w różnych okresach jego istnienia, jak również na różnych obszarach tego olbrzymiego państwa. W niektórych jego częściach osiągnęło ono bowiem poziom nieznaczny i w niewielkim tylko stopniu partycypowało w stosunkach produkcji. Na pewno niewielkie rozmiary osiągnęło w okresie wczesnym państwa rzymskiego (okres królewski i początki republiki), miało przy tym głównie charakter patriarchalny i nie stanowiło podstawowej siły produkcyjnej społeczeństwa. Autorzy *Historii rzymskiej* stwierdzają to *expressis verbis*. W związku z czym rodzi się pytanie, czy słuszne jest tak obszerne opisywanie niewolnictwa we wczesnym okresie Rzymu, sprowadzające się do powyższych właśnie wniosków? (por. s. 37—38, 48). Tym bardziej że wiele innych, istotnych kwestii autorzy zbywają w zasadzie jednym zdaniem, o czym niżej. Z kolei zagadnienie stopnia rozwoju niewolnictwa w poszczególnych częściach Imperium Romanum nie zostało przez Dietera i Günthera poruszone. Jedynym wyjątkiem jest uwaga na s. 301 o znikomym wykształceniu się niewolnictwa na terenie Illyricum. A przydałaby się bez wątpienia analiza jego rozwoju i zasięgu np. w Afryce, na Bliskim Wschodzie, terenach naddunajskich, w Galii czy Brytanii — w porównaniu z Italią. Bo przy zaproponowanym przez autorów ujęciu wyrobić sobie można mniemanie o równomiernym w zasadzie rozwoju niewolnictwa na terenie Cesarstwa Rzymskiego w ogóle, jako głównej siły produkcyjnej. Przydałoby się również porównanie stanu i zasięgu niewolnictwa w Republice i Cesarstwie. Sądzę, że wnioski byłyby nader interesujące. Trudno też w mym mniemaniu przyjąć

stanowisko H. Dietera i R. Günthera, zaprezentowane na stronie 252, utrzymujące, że pojawienie się kolonatu nie było następstwem kryzysu niewolnictwa. ,,Powstanie kolonatu" — stwierdzają — ,,jawi się w Rzymie jeszcze nie jako oznaka kryzysu niewolnictwa, lecz jako możliwość stabilizacji i dalszego rozwoju istniejącego porządku ekonomicznego". Bez wątpienia ,,wynalazek" kolonatu przyczyniał się do rozwoju gospodarki rzymskiej, szczególnie w początkach nowej ery, lecz pamiętać trzeba, że pojawienie się go było następstwem wielkich powstań niewolniczych II—I wieku p.n.e., a więc kryzysu preferowanego sposobu produkcji. A że kryzys ten trwał kilka stuleci i odznaczał się różnym natężeniem, to już inna sprawa.

Pod wpływem patrzenia przez pryzmat niewolnictwa na stosunki w Rzymie w drugiej połowie II wieku p.n.e. pozostaje ocena ruchu grakchańskiego. H. Dieter i R. Günther wyrażają bowiem pogląd, że zamierzenia braci Grakchów ,,odnowienia chłopstwa w jego dawnej sile okazały się nie do przeprowadzenia w warunkach sposobu produkcji opartego na niewolnictwie, znajdującego się jeszcze (podkr. moje — L.M.) we wzrastającej fazie rozwoju" (s. 125). Z tego sformułowania wyciągnąć można dwa następujące wnioski:

1° — że gdyby niewolniczy sposób produkcji nie znajdował się w fazie rozwoju, lecz w regresie, to możliwe byłoby restytuowanie na terenie Italii warstwy drobnych rolników;

2° — że ruch Grakchów był na wskroś postępowy.

Jak wiemy z historii, kryzys niewolniczego systemu produkcji w Rzymie w następnych stuleciach nie doprowadził do odrodzenia wolnej warstwy drobnych rolników, lecz przeciwnie: był wynikiem i przyczyniał się do wykształcania wielkich latyfundiów z pracującą na nich ludnością zależną. Grakchowie zaś próbowali ratować układ społeczno-ekonomiczny od dawna już przeżyty. Zapatrzeni byli bowiem w stosunkowo odległą, a na pewno o całkiem innym charakterze niż czasy im współczesne, przeszłość. Ruch ich z góry skazany był na zagładę, gdyż produkcja w drobnych gospodarstwach rolnych od co najmniej 150 lat była już w Italii nieopłacalna. Prosty rachunek ekonomiczny podciął rację bytu gospodarce drobnotowarowej. Rzym bowiem przestał być niewielkim organizmem państwowym i gospodarczym, a rozrósł się do rozmiarów imperium światowego i wymagał też innych metod i sposobów gospodarowania. W ostatecznym zaś rozrachunku — o czym też nie wolno zapominać — ten plebs, który miał skorzystać z dobrodziejstw planowanej i częściowo wdrażanej w życie reformy rolnej, nie poparł zdecydowanie w krytycznym momencie rzeczników — zdawałoby się — jego interesów. Patrząc zaś z tego punktu widzenia nie można ruchu Grakchów uznać za element postępowy, mimo całego sentymentu dla obydwu braci i warstwy drobnych rolników. Dlatego też zaproponowane wyjaśnienie niepowodzenia działalności Grakchów jest w omawianym podręczniku zbyt — jak sądzę — ogólnikowe czy wręcz mogące prowadzić do zupełnie mylnych wniosków. Tyle w kwestii niewolnictwa. Nasuwają się ponadto inne uwagi.

Jak wiadomo, w ostatnim ćwierćwieczu jednym z czołowych problemów historii starożytnego Rzymu stało się zagadnienie początków Wiecznego Miasta, a w tym również zagadnienie daty powstania republiki. Otóż sądzę, że żaden nowoczesny podręcznik nie może pominąć przedstawienia w najogólniejszym chociaż zarysie kierunków i charakteru tej dyskusji. H. Dieter i R. Günther ograniczyli się jednak tylko do lapidarnego stwierdzenia, że ,,czas powstania republiki jest w nowożytnych badaniach kontrowersyjny. Wielu historyków jest zdania, że początek republiki rzeczywiście przypada na schyłek wieku VI, podczas gdy inni uważają, że rzymska republika powstała około 472 lub nawet później, około roku 450" (s. 37). Uważam, że jest to zbyt mało i ogólnikowo, jeśli weźmiemy pod uwagę fakt, że od wielu lat spór o datę powstania republiki, a co za tym idzie Rzymu w ogóle, jest impulsem do wielu badań, dyskusji i zasadniczo zmienił obraz i sposób interpretowania początków historii Rzymu.

Podobnie za zbyt skromne uznać wypada przedstawienie w *Römische Geschichte* wpływów przede wszystkim etruskich i greckich. Autorzy omawiają w sposób syntetyczny państwowość i kulturę Etrusków (s. 22—25) i kolonizację grecką (s. 25—26), lecz absolutnie nie odpowiada to proporcjom, jakie powinny były zostać zachowane. W wielu co prawda miejscach występują wzmianki, że to czy tamto zostało przejęte od Etrusków czy Greków (w ostatnim przypadku porównaj np. s. 107, 111, 112), ale potwierdza to tylko, jak sądzę, tezę o konieczności specjalnego przedstawienia w podręczniku, w formie wydzielonej (rozdział czy podrozdział) zagadnienia wpływu tych dwóch kultur na Rzymian.

Również w niewłaściwych proporcjach ujęta została, jak sądzę, walka patrycjuszy z plebeju-

szami (s. 49—51). Autorzy przedstawili ją zresztą dopiero po omówieniu zasadniczych procesów i wydarzeń w Republice, co sugeruje, że np. ustanowienie prawa XII Tablic (s. 44—45) nie miało nic wspólnego z walką tych dwóch grup, podobnie jak i walka o *leges agrariae*. H. Dieter i R. Günther nie informują czytelnika nawet, że inicjator *lex agraria* z 486 roku, Spurius Cassius, był konsulem plebejskim. W ogóle brak jest przedstawienia najnowszych badań nad ewolucją pozycji plebejuszy i ich konfliktu z patrycjuszami, całkowicie odbiegającymi od tradycyjnego ujęcia. Autorzy omawianego dzieła jakby spychali znaczenie konfliktu na dalszy plan, a przecież nie ulega wątpliwości, że walka patrycjuszy z plebejuszami wypełniała treścią cały okres wczesnej Republiki, będąc motorem przemian społeczno-politycznych w Wiecznym Mieście.

Wątpliwości wzbudza przedstawienie problemu przejścia od republiki do cesarstwa (s. 223). Zdaniem autorów nie była to rewolucja, lecz ,,zmiana społeczna i polityczna, która poprzez wymianę struktury w ramach istniejącego systemu umożliwiała czasowe ustabilizowanie i zreformowanie starego porządku wyzysku (Ausbeuterordnung)". W ten sposób jednym zdaniem skwitowany został kapitalny problem, rozpalający do białości temperaturę dyskusji naukowych. Odnosi się nieodparte wrażenie, jakby autorzy w ogóle nie znali znakomitej pracy S. L. Utczenki, *Krizis i padienie rimskoj Riespubliki*, Moskwa 1965 (wydanie polskie: *Kryzys i upadek republiki w starożytnym Rzymie*, Warszawa 1973), mimo wskazywania jej jako jednego ze swych wzorców (we ,,Wprowadzeniu", s. 14, w wykazie literatury nie umieścili jej jednak). Tezy Utczenki są dla piszącego te słowa bardzo przekonywające i autor ten, jak sądzę, ma rację dopatrując się rewolucyjnego przejścia od Republiki do Cesarstwa, zasadniczy okres rewolucji widząc między ruchem Grakchów a wojną ze sprzymierzeńcami. Można oczywiście nie zgadzać się z tymi tezami (jak i z wcale obszerną literaturą zachodnią dopatrującą się rewolucyjnego charakteru zmian ustroju), ale sądzę, że w nowożytnym podręczniku problem ten i główna dyskusja nad nim powinny zostać przynajmniej zasygnalizowane.

Wydaje się, że na obecnym etapie zaawansowania badań nad dziejami Rzymu, a szczególnie jego prowincjami, podręcznik powinien zdecydowanie określać zakres i znaczenie terminu romanizacja. Jak dotąd, brak jest podręcznika, który pokusiłby się o wyjaśnienie, co jego autor lub autorzy dokładnie pod tym terminem rozumieją, a co bynajmniej nie przeszkadza w powszechnym jego stosowaniu. Problem ten jest tak istotny, że coraz częściej w wielu pracach naukowych romanizacja pojawia się jako określony temat badawczy (por. A. Mócsy, *Gesellschaft und Romanisation in der römischen Provinz Moesia Superior*, Budapest 1970; E. Swoboda, *Zur Frage der Romanisierung*, Anzeiger Österreichischen Academie der Wissenschaften, Philosoph.-Hist. Klasse, 1963, s. 153—173). W omawianej pracy również nie ma wyjaśnienia, co jej autorzy pod tym pojęciem rozumieją. Jedynie na s. 338 znajdujemy sformułowanie, które pośrednio może nam naświetlić ich stanowisko. Omawiając bowiem osiedlanie plemion germańskich na terenie państwa rzymskiego, stwierdzają, że dążono do ich romanizacji, ,,czyli włączenia w znajdujący się w stadium upadku antyczny system społeczny". Jest to jednak, jak sądzę, zbyt powierzchowne potraktowanie problemu, nie dające w pełni jego wyjaśnienia.

Podobnie konieczne jest wyraźne przedstawienie, w wyodrębnionej części pracy, roli prowincji w życiu gospodarczym, politycznym i społecznym państwa rzymskiego. Tym bardziej że bardzo zaawansowane w ostatnich latach badania prowincjonalnej historii Imperium Romanum w pełni uzasadniają poświęcenie im większej uwagi. Nie wystarcza wspomnieć jedynie przy okazji rozgrywających się na terenie danej prowincji wydarzeń o wydźwięku ogólnopaństwowym o stopniu jej rozwoju, jak to czynią autorzy *Historii rzymskiej*.

Za dyskusyjne uznać należy pominięcie w pracy systematycznego przedstawienia źródeł do historii Rzymu. Osobiście sądzę, że w podręczniku taka charakterystyka źródeł bezwzględnie powinna być dokonana. Absolutnie nie wystarcza wymienienie głównych prac literackich, przy okazji omawiania kultury duchowej danej epoki (por. s. 59—66; 106—114, szczególnie 109—110: Geschichtsschreibung; 205—213, szczególnie 208—210: Geschichtsschreibung; 308—314; 351—358, szczególnie 354—355: Geschichtsschreibung). Brak jest bowiem krytycznego spojrzenia na historiografię antyczną, a poza tym autorzy zupełnie nie wspominają tak ważnych źródeł (poza stwierdzeniem faktu ich istnienia, por. s. 17), będących w ostatnich dziesięcioleciach przedmiotem szczególnych studiów, jak numizmatyka i epigrafika. Całkowicie też pominęte jest zagadnienie — jakże istotnych przecież! — źródeł archeologicznych.

Z drobniejszych spraw wskazać chciałbym na niezbyt właściwe umieszczenie na wklejkach map kolorowych: ,,Starożytna Italia od VII do początków III wieku" i ,,Państwa hellenistyczne około 220 r. p.n.e.". W pracy znajdują się one między s. 376 a 377, w miejscu gdzie omawia się germańskie organizmy państwowe na terenach rzymskich i po mapach poświęconych wędrówkom ludów i Europie w 476 r. Nie sądzę, aby umieszczenie tych map przy odpowiednich partiach tekstu było technicznie niemożliwe.

Tak więc, jak z przedstawionych zastrzeżeń wynika, praca H. Dietera i R. Günthera nie spełnia podstawowej — w mym odczuciu — funkcji podręcznika nowożytnego. Nie informuje bowiem o najnowszych trendach badawczych, nie przedstawia dyskusji naukowych i autorzy sami również nie podejmują polemiki.

Próbując zaś osadzić podręcznik H. Dietera i R. Günthera w olbrzymim dorobku historiografii poświęconej Rzymowi starożytnemu wypada chyba stwierdzić, że *Römische Geschichte* nie zajmie w nim miejsca wybitnego, a raczej przyjęta zostanie z mieszanymi uczuciami.

Leszek Mrozewicz (Poznań)

Eos LXX 1982
PL I SSN 0012-7825

Gerd Kampers, Personengeschichtliche Studien zum Westgotenreich in Spanien (Spanische Forschungen der Görresgesellschaft, II. Reihe, Bd. XVII) Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung, Münster/Westfalen 1979, s. VIII + 224.

Państwo wizygockie, założone w toku ,,wielkiej wędrówki ludów" na terenie południowej Galii i rychło ekspandujące na obszary Półwyspu Pirenejskiego, na początku VI wieku zostało prawie wyparte z Galii przez Franków i odtąd wiodło swój byt za Pirenejami aż do początku wieku VIII, gdy rozpadło się pod naporem Arabów. Dzieje galijskiego i hiszpańskiego państwa Wizygotów, przyćmione jak gdyby w historiografii (podobnie jak dzieje innych tzw. państw sukcesyjnych) przez dzieje państwa Franków, toczące się odmiennymi w wielu aspektach kolejami od reszty Europy, przyciągają w ostatnich czasach wzmożoną uwagę historyków, zarówno hiszpańskich jak i innych krajów[1]. Odmienność dziejów wizygockich, będąca w zasadzie zjawiskiem obiektywnym, w jakiejś wszakże mierze jest rezultatem swoistej podstawy źródłowej do dziejów tego tworu politycznego, w której na przykład ,,tradycyjnym" źródłom historiograficznym (roczniki, kroniki, hagiografia) przypadła podrzędna rola, podczas gdy podstawowym rodzajem materiału źródłowego są kodyfikacje prawne władców wizygockich oraz zbiory uchwał synodów Kościoła wizygockiego (brak natomiast niemal zupełnie dokumentów praktyki prawnej).

Zasygnalizowanemu zjawisku wzmożenia zainteresowania społeczeństwem i państwem wizygockim wychodzi naprzeciw wymieniona w nagłówku publikacja. Mieści się ona w nurcie badań prozopograficznych, od pewnego czasu z powodzeniem stosowanych dla okresu przejścia od starożytności do średniowiecza oraz dla pierwszych wieków następnej epoki. Względne ubóstwo

[1] Najważniejsze z nowszych obszerniejszych ujęć: R. d'Abadal y de Vinyals, *Del reino de Tolosa al reino de Toledo*, Madrid 1960; tenże, *Dels visigots als catalans*, vol. I: *La Hispánia visigótica i la Catalunya carolíngia*, Barcelona 1969; D. Claude, *Adel, Kirche und Königtum im Westgotenreich*, Sigmaringen 1971; H. J. Diesner, *Isidor von Sevilla und das westgotische Spanien*, Berlin 1977 (także Trier 1978); L. A. García Moreno, *El fino del reino visigodo de Toledo. Decadencia y catástrofe*, Madrid 1975; P. D. King, *Law and Society in the Visigothic Kingdom*, Cambridge 1972; A. R. Korsunskij, *Gotskaja Ispanija (Očerki social'no-ekonomičeskoj i političeskoj istorii)*, Moskva 1969; J. Orlandis, *Historia social y economica. La España visigoda*, Madrid 1975; C. Sanchez-Albornoz, *Estudios visigodos*, Roma 1971; K. Schäferdiek, *Die Kirche in den Reichen der Westgoten und Suewen bis zur Errichtung der westgotischen katholischen Staatskirche*, Berlin 1967; E. A. Thompson, *The Goths in Spain*, Oxford 1969; *Visigothic Spain. New Approaches*, ed. by E. James, Oxford 1980; M. Rouche, *L'Aquitaine des Wisigoths aux Arabes 418—781. Naissance d'une région*, Paris 1979.

i przypadkowy charakter istniejącej podstawy źródłowej czynią takie badania jednocześnie możliwymi i niezbędnymi. Jedynie metoda prozopograficzna jest w stanie (naturalnie nie zawsze) wyjaśnić związki zachodzące pomiędzy osobami i grupami osób występującymi w źródłach, często bez jakichkolwiek bliższych danych identyfikujących lub z danymi niepełnymi. Ogólnie rzecz ujmując: badania prozopograficzne w sprzyjających warunkach mogą uczynić społeczeństwo wczesnośredniowieczne nieco mniej anonimowym.

Podstawowe studium prozopograficzne dla państwa Longobardów w Italii ogłosił w roku 1972 Jörg Jarnut[2]. Dla państwa Franków program podobny, wszakże ograniczony do urzędniczej „góry społecznej" wykonali Karin Selle-Hosbach i Horst Ebling[3]. Monografia G. Kampersa omal nie „zderzyła się" z podobną publikacją uczonego hiszpańskiego Luísa A. García Moreno, która ukazała się drukiem w roku 1974[4]. Wreszcie w roku 1978 uczony niemiecki Dietrich Claude opublikował zestawienie prozopograficzne dla sąsiadującego z państwem wizygockim i przez to ostatnie wreszcie wchłoniętego państwa Swebów w północno-zachodniej części Półwyspu Pirenejskiego[5]. Jak się dowiadujemy z przedmowy do książki Kampersa (s. VII), Autor zamierzał początkowo opracować kompletną prozopografię hiszpańskiego państwa wizygockiego (w latach 507—711), ukazanie się jednak pracy García Moreno spowodowało zmianę koncepcji pracy. Ostatecznie składa się ona z dwóch zasadniczych części: właściwej prozopografii (s. 1—124) oraz części zatytułowanej „Przyczynki do nazewnictwa, historii społecznej i osadnictwa państwa wizygockiego" (s. 125—203), która stanowi próbę historycznej interpretacji materiału zebranego w części pierwszej.

Z kolei pierwsza część monografii G. Kampersa składa się także z dwóch nierównych objętościowo części. W pierwszej z nich dokonał Autor oceny prozopografii zaprezentowanej pięć lat wcześniej przez García Moreno oraz przedstawił uzupełnienia do niej. Potrzeba uzupełnień wynikła przede wszystkim z faktu objęcia przez uczonego hiszpańskiego jedynie postaci występujących od czasów panowania króla wizygockiego Leowigilda (568—586). Uznając przełomowe w dziejach państwa wizygockiego znaczenie panowania tego energicznego i utalentowanego władcy, przychylamy się w pełni do opinii Kampersa, że pominięcie wcześniejszego z górą półwiecza dziejów wizygockich w opracowaniu prozopograficznym nie posiada uzasadnienia. Ograniczając konsekwentnie rzeczowy zakres pracy do terytorium toledańskiego państwa Wizygotów, nie uwzględnił García Moreno terytorium królestwa Swebów (choć to jeszcze za panowania Leowigilda zostało włączone do państwa wizygockiego), ani bizantyjskiej enklawy na południu półwyspu (zlikwidowanej przez Wizygotów dopiero w pierwszej połowie wieku VII). Stosownie do układu katalogu zawartego w pracy García Moreno, uzupełnienia Kampersa składają się z pominiętych przez poprzednika przedstawicieli arystokracji świeckiej (s. 6 nn.; 58 postaci, katalog García Moreno liczy tu 177 osób) i biskupów (s. 20 nn.; 68 postaci, katalog García Moreno wyliczył ich prawie 500). W niewielkim stopniu uzupełnienia te są rezultatem istotnych opuszczeń i przeoczeń ze strony uczonego hiszpańskiego, a wynikają raczej z rozszerzenia przez Kampersa wspomnianych ram chronologicznych i terytorialnych. Następnie prezentuje Kampers (s. 40 nn.) listy nie uwzględnionych przez García Moreno przedstawicieli niższego kleru (zakonnego: s. 40 nn. i świeckiego: s. 73 nn.). Zestawienia te, liczące łącznie nieco ponad 500 pozycji, stanowią właściwy materiałowy dorobek pracy Kampersa. Oczywiście, poszczególne pozycje katalogów różnią się znacznie pomiędzy sobą, co jest uzależnione od istniejącej do danej osoby podstawy źródłowej, w wielu przypadkach ograniczonej do samego imienia (np. wśród subskrybentów akt synodalnych lub w inskrypcjach). Wartość opracowań prozopograficznych mierzyć należy przede wszystkim stopniem wykorzystania źródeł i brakiem omyłek redakcyjnych. W kwestii kompletności podstawy źródłowej wypowiedział się już krytycz-

---

[2] J. Jarnut, *Prosopographische und sozialgeschichtliche Studien zum Langobardenreich in Italien (568—774)*, Bonn 1972.

[3] K. Selle-Hosbach, *Prosopographie merowingischer Amtsträger in der Zeit von 511 bis 613*, Diss. Bonn 1974; H. Ebling, *Prosopographie der Amtsträger des Merowingerreiches. Von Chlothar II. (613) bis Karl Martell (741)*, München 1974. Zob. recenzję pracy Eblinga w „Czasopiśmie Prawno-Historycznym" XXX 1978, nr 2, s. 245—246.

[4] L. A. García Moreno, *Prosopografia del reino visigodo de Toledo*, Salamanca 1974.

[5] D. Claude, *Prosopographie des spanischen Suebenreiches*, Francia VI 1978, s. 647—676.

nie D. Claude[6]; zwrócił on uwagę, że Kampers opiera się w niektórych przypadkach na starych, nieaktualnych już naukowo, edycjach tekstów (np. słaba znajomość licznych ostatnio edycji hiszpańskich) oraz pomija niektóre źródła późniejsze (z okresu po upadku państwa wizygockiego), które jednakże zachowały autentyczne przekazy z czasów wizygockich (np. tzw. *Kronika Alfonsa III*)[7]. Jako niefortunną należy też ocenić decyzję pominięcia w katalogu postaci władców wizygockich oraz ich bliskich krewnych (niektórzy władcy przed objęciem tronu byli przecież urzędnikami lub dostojnikami państwa, już z tego tytułu, formalnie rzecz biorąc, powinno się dla nich znaleźć miejsce u Kampersa). Wydaje się jednak, że zastrzeżenia powyższe, nawet jeżeli dodamy do nich zasygnalizowaną przez Claudego pomyłkę wokół osoby domniemanego biskupa Walencji Uniamusa (z listu biskupa Brauliona z Saragossy, w rzeczywistości zdaniem recenzenta — osoby fikcyjnej), nie mogą przesłonić oczywistej zasługi objęcia przez Kampersa po raz pierwszy — w uzupełnieniu i kontynuacji dzieła García Moreno — niemal pełnej prozopografii wizygockiej w hiszpańskim okresie dziejów państwa wizygockiego.

Trudniej o jednoznaczną ocenę drugiej, „historycznej", części monografii Kampersa. Najpierw spróbował on ustalić, na podstawie przedłożonego materiału prozopograficznego „obraz etniczny" państwa wizygockiego (s. 126 nn.). W tym celu pracowicie zestawił (s. 126 nn.) listę osób noszących imiona niegermańskie lub niejasnego pochodzenia, traktując osoby te (w liczbie 72) jako przedstawicieli „elementu hiszpanorzymskiego" wśród arystokracji (Oberschicht) państwa wizygockiego. Następnie (s. 129 nn.) wyliczył przedstawicieli „elementu germańskiego" w obrębie kleru wizygockiego, najpierw biskupów (w porządku prowincji kościelnych i diecezji), następnie niższy kler, wreszcie osoby, których źródła nie pozwalają jednoznacznie zaliczyć ani do kleru, ani do arystokracji (70 osób). Podstawowym kryterium germańskiej atrybucji jest dla Kampersa oczywiście kryterium onomastyczne: imię germańskie wskazuje — jego zdaniem — na germańską przynależność etniczną, jedynie w nielicznych przypadkach źródła wyraźnie stwierdzają germańskie pochodzenie osób noszących imiona rzymskie lub chrześcijańskie. Tym przypadkom poświęcił Kampers uwagę w następnym rozdziale (s. 160 nn.), wyróżniając osiem pewnych przypadków i cztery prawdopodobne. Funkcję pomocniczą w wyliczeniach Kampersa odgrywa następna lista (s. 164 nn.), zawierająca wykaz postaci noszących imiona starotestamentowe lub ogólnochrześcijańskie, gdyż teoretycznie imię takie zawsze mogli nosić Goci. Pomijając tę ostatnią kategorię, jako w gruncie rzeczy nieprzydatną do określania etnicznej przynależności osób noszących dane imiona, wypada zauważyć, że cała koncepcja Kampersa, polegająca na wnioskowaniu z brzmienia imion o przynależności etnicznej, i to aż do końca istnienia państwa wizygockiego, wywołuje zasadnicze wątpliwości. Jeśliby wierzyć przeprowadzonym przez niego wyliczeniom, w miarę upływu czasu zwiększał się udział elementu germańskiego w składzie duchowieństwa, a zwłaszcza episkopatu państwa wizygockiego. O ile w roku 589 (rok konwersji Wizygotów na katolicyzm) 84% biskupstw hiszpańskich posiadało biskupów noszących imiona rzymskie, o tyle w połowie VII wieku liczba ta zmniejszyła się do 72% (57 biskupstw na 79). Kampersowi udało się wykazać znaczne zróżnicowanie regionalne przemian imiennictwa duchowieństwa hiszpańskiego (materiał prozopograficzny dotyczący osób świeckich jest zbyt przypadkowy i jako mało reprezentatywny nie nadaje się do analogicznych przeliczeń), w osobnym rozdziale II części swej pracy (s. 172 nn.) spróbował powiązać osiągnięte przez siebie w tym zakresie wyniki z wynikami badań archeologii i językoznawstwa nad rozmieszczeniem i punktami ciężkości osadnictwa germańskiego na Półwyspie Pirenejskim. Wiadomo, że pomiędzy wymową dwóch ostatnio wymienionych dyscyplin występuje daleko idąca rozbieżność: podczas gdy archeologia wskazuje jednoznacznie na centralny obszar kastylijskiej mesety (z ośrodkiem w rejonie Segovii, obejmujący także obecne prowincje Burgos, Soria, Guadalajara, Madryt, Toledo, Valladolid i Palencia), to głównym rejonem germańskiego nazewnictwa (toponomastyki germańskiej) jest północno-zachodnia część Półwyspu, odpowiadająca dawnej rzymskiej prowincji Galicji i obsza-

---

[6] W recenzji na łamach „Historische Zeitschrift" CCXXXI 1980, s. 146—149. Inne dotąd opublikowane recenzje książki Kampersa: L. Vones, Historisches Jahrbuch IC 1979, s. 457—458; J. Orlandis, Annuarium Historiae Conciliorum XI 1979, z. 1, s. 221—222.

[7] Por. najnowszą monografię i edycję tego ważnego zabytku: J. Prelog, *Die Chronik Alfons' III. Textausgabe und Kommentar* (Diss. Marburg 1979), Frankfurt a.M.-Bern-Cirencester/U.K. 1979.

rowi zamieszkałemu i rządzonemu do II połowy VI wieku przez Swebów. Co do czasu, w którym powstała zasadnicza część toponimów germańskich, Kampers przychyla się (s. 175) do teorii José Orlandisa, rozbudowanej ostatnio przez J. M. Piela i D. Kremera (zob. przyp. 9), tłumaczącej koncentrację w rejonie północno-zachodnim posunięciami kolonizacyjnymi podejmowanymi przez monarchię wizygocką po opanowaniu królestwa swebskiego, a więc poczynając od końca VI wieku. Oprócz wspomnianych dwóch głównych rejonów osadnictwa germańskiego Kampers ustala występowanie trzech kolejnych, pomniejszych (także usiłując uzgodnić swe wywody z rezultatami innych nauk): na pograniczu dawnych prowincji Baetica i Carthaginensis (wschodnia Andaluzja), w Katalonii (Gerona) i w Septymanii — już z północnej strony Pirenejów. Powstanie tych rejonów skłonny jest Autor tłumaczyć — podobnie jak koncentrację galicyjską — okolicznościami politycznymi: „reconquistą" południa Półwyspu kosztem Bizancjum (w pierwszym), separatyzmami pojawiającymi się w galijskiej części państwa (w ostatnim przypadku); okoliczności te sprzyjały lokalnemu wzmocnieniu wizygockiej obecności militarnej i w konsekwencji — osadniczej. Wyliczenia Kampersa umożliwiły mu wysunięcie wniosku generalnego, że wzrost udziału elementu germańskiego w obrębie episkopatu był szczególnie wyraźny na obszarach intensywnego osadnictwa germańskiego, natomiast obszary pozostałe, nie wykazujące wyraźniejszych śladów tego osadnictwa, partycypowały w tym procesie w stopniu znacznie słabszym.

Niemiecki recenzent[8] zarzucił Kampersowi mechaniczne i bezkrytyczne oparcie dociekań na ustaleniach podstawowego zresztą opracowania onomastyki wizygockiej Piela-Kremera, wobec którego recenzenci wykazali sporo rezerwy[9]. Zastrzeżenie to jest zapewne słuszne, wydaje się jednak, że nie ten moment zadecydował o słabości monografii Kampersa, lecz zbytnie zawierzenie wymowie danych antroponimii dla oceny stosunków etnicznych. Należy dodać, że Kampers nie jest odosobniony w nauce, gdy dowodzi dużej i rosnącej roli elementu germańskiego w późniejszych fazach dziejów państwa wizygockiego. Z innych przesłanek (zwłaszcza poprzez analizę uczestnictwa w synodach kościelnych oraz z faktu zanikania po połowie VII wieku magistratury rzymskiej) dowodził tego zwłaszcza E. A. Thompson[10], który w ogóle naszym zdaniem zbyt silnie akcentował rolę rzekomego antagonizmu rzymsko-germańskiego, czyniąc z niego poniekąd główną oś dziejów wizygockich. Kampers znalazł się niewątpliwie pod wpływem sugestywnych wywodów uczonego angielskiego. Charakterystyczne jest, że autor recenzowanej monografii zupełnie pominął milczeniem prace D. Claudego — niewątpliwie jednego z czołowych obecnie znawców dziejów wizygockich[11], który zupełnie inaczej niż Thompson tłumaczy ewolucję społeczeństwa wizygockiego. Wydaje się wszakże, że Claude, aczkolwiek jego interpretację uważamy za znacznie bardziej prawdopodobną, poszedł nieco zbyt daleko przyjmując, że w ciągu VII wieku proces zaniku odrębności etnicznych (rzymskich i germańskich) w obrębie państwa wizygockiego został całkowicie zakończony i że powstał jednolity naród hiszpański (choć występujący nadal pod nazwą „wizygocki"). Na elementy utrudniające proces ujednolicania, z których pewne zdają się jak gdyby pod koniec istnienia państwa wizygockiego występować ze wzmożoną siłą, zwrócił uwagę Reinhard Wenskus[12]. Uznajemy w zasadzie słuszność zastrzeżenia Claudego[13], że Kampers nie bierze pod uwagę okoliczności, iż biskup bynajmniej nie musiał pochodzić z obrębu swojej diecezji, a zatem brak koniecznego związku pomiędzy „germańskim" biskupem a domniemanymi obszarami intensywnego osadnictwa germań-

---

[8] Claude (zob. przyp. 6).

[9] J. M. Piel, D. Kremer, *Hispano-gotisches Namenbuch. Der Niederschlag des Westgotischen in den alten und heutigen Personen- und Ortsnamen der Iberischen Halbinsel*, Heidelberg 1976. Rec.: Ch. Wells, Beiträge zur Namenforschung NF XIII 1978, s. 38—42; N. Wagner, Göttingische Gelehrte Anzeigen CCXXX 1978, s. 242—252.

[10] E. A. Thompson, *The Goths in Spain*, Oxford 1969, zwłaszcza s. 311 nn.

[11] Poza pracami cyt. w przyp. 1 i 5 por. następujące prace D. Claudego: *Geschichte der Westgoten*, Stuttgart 1970; *Gentile und territoriale Staatsideen im Westgotenreich*, Frühmittelalterliche Studien VI 1972, s. 1—38; *Königs- und Untertaneneid im Westgotenreich*, w: *Historische Forschungen für W. Schlesinger*, Köln-Wien 1974, s. 358—378; *Soziale Spannungen im Westgotenreich*, Klio LX 1978, z. 2, s. 311—325; *Freedmen in the Visigothic Kingdom*, w: *Visigothic Spain*, ed. by E. James, Oxford 1980, s. 159—188.

[12] W: *Handbuch der europäischen Geschichte*, Bd.I, Stuttgart 1976, s. 445.

[13] W recenzji cyt. w przyp. 6.

skiego; z drugiej strony sądzimy jednak, że ewentualne błędy rachunku przy tak dużej próbie statystycznej nie mogą zmienić zasadniczo obrazu (chociaż faktem jest, że niektóre biskupstwa, o szczególnym znaczeniu politycznym i kościelnym, jak choćby Sewilla, Toledo czy Braga, potrafią wykazać obszerniejsze i kompletniejsze listy biskupów niż inne, mniej wybitne stolice). Nie przywiązując nadmiernej wagi do szczegółowych wyliczeń Kampersa (liczby procentowe w przypadku niewielkich liczb bezwzględnych mogą prowadzić do powstania fałszywego obrazu) i redukując wymowę jego obliczeń w sensie etnicznym, uznajemy wszakże zasadność głównej obserwacji: mimo postępującego procesu unifikacji etnicznej społeczeństwa wizygockiego, który mógł się przejawiać m.in. w swoistej germańskiej „modzie nazewniczej" (aczkolwiek nie potrafimy indukcyjnie wskazać przykładów przejmowania przez Hiszpanorzymian imion zdecydowanie germańskich)[14], pewien wzrost znaczenia elementu germańskiego w późniejszych fazach dziejów państwa wizygockiego wydaje się niewątpliwy.

O ile pierwsza, prozopograficzna część książki Kampersa, mimo podniesionych już przez krytykę, drobnych w gruncie rzeczy zastrzeżeń, spełnia naszym zdaniem postawione sobie zadanie i w połączeniu z zestawieniami García Moreno stanowić będzie trwałą podstawę do dalszych badań nad społeczeństwem wizygockim, o tyle część druga, oparta na zbyt niepewnych (a naszym zdaniem wręcz fałszywych) przesłankach, posiada wartość względną, raczej jedynie jako (mimowolne) zwrócenie uwagi na trudności badań nad problematyką etniczną we wczesnym średniowieczu.

Należy jeszcze wspomnieć o alfabetycznym wykazie osób, stanowiącym coś w rodzaju indeksu osobowego do dziejów państwa wizygockiego, a będącym zarazem indeksem do katalogów García Moreno i Kampersa. Niestety, książce poskąpiono wyposażenia kartograficznego, które ze względu na podniesioną w recenzji dążność Autora do osiągnięcia obrazu zróżnicowanego regionalnie, znakomicie ułatwiłoby percepcję jego wywodów.

Jerzy Strzelczyk (Poznań)

Eos LXX 1982
PL ISSN 0012-7825

Acta Conventus Neo-Latini Turonensi, éd. Jean Claude Margolin, Librairie Philosophique J. Vrin. Paris 1980.

Trzeci Międzynarodowy Kongres Studiów Nowołacińskich doczekał się wreszcie obszernej publikacji, reprezentowanej przez dwutomowe *Acta Conventus Neo-Latini Turonensis* — wydane w Paryżu, Librairie Philosophique J. Vrin, 1980 pod redakcją prof. Jean Claude Margolin. Z wielkiej liczby referatów wygłoszonych podczas kongresu *Acta* obejmują 103, a więc brakuje zaledwie kilkunastu, co jest dużym osiągnięciem redakcji, zważywszy, że całe 4 lata dzielą datę kongresu (6—10 września 1976) od czasu wydrukowania materiałów. Kongres w Tours, podobnie jak i pozostałe kongresy neolatynistyczne, nie miał tematyki jednorodnej. Bogactwo tematów wygłoszonych na kongresie konferencji czy komunikatów przez uczonych z różnych krajów dało się jednak ująć w pewne orientacyjne ramy, których podstawą było zastosowanie kryterium rzeczowego.

Na pierwsze miejsce wysunięto problemy podstawowe, bibliograficzne, wydawnicze, związane z krytyką tekstu. Każdy filolog, a może szczególnie neolatynista zdaje sobie sprawę z przydatności tego działu badań. W tym dziale opublikowanych 9 wypowiedzi ma jednak tematykę dość zróżnicowaną — obok problematyki ogólnej lub szczegółowej dotyczącej wydań pisarzy nowołacińskich (np. B. Coppel, *Vorarbeiten zu einer neuen Lotichius-Edition*; McFarlane, *Pour une édition des „Poemata" de George Buchanan (1506—1582)*; S. Zabłocki, *Über die Probleme der Ausgabe*

[14] Do tego zagadnienia instruktywny zwłaszcza artykuł Claudego *Gentile und territoriale Staatsideen im Westgotenreich* (zob. przyp. 11).

neulateinischer Dichter) mamy tu także zagadnienia specjalne, jak historia tekstów greckich (M. Mund-Dopchie, *Le rôle des humanistes dans l'histoire du texte eschyléen*). Skierowując uwagę na poszczególnych pisarzy nowołacińskich i ich konkretne edycje, autorzy wypowiadają się także na tematy ogólne związane z wydawaniem zwłaszcza nowołacińskiej poezji. Poruszają przy okazji cały szereg zagadnień natury praktycznej, np. wartości przedruków facsimile, potrzebę równoczesnego zamieszczania przekładów na języki nowożytne (Soubeille), ujednolicenia ortografii, ustalania chronologii, a przede wszystkim autentyczności utworów (Mc Farlane, Stawecka). Dział II, zatytułowany: „Dziedzictwo moralne, literackie i mitologiczne (odziedziczone) po starożytności klasycznej", obejmuje 13 artykułów, których zakres materiału wykazuje dużą rozpiętość w czasie. A więc, poczynając od Petrarki (R. Seagraves, *The Moral Virtues and Petrarch's „Africa"*) do Franciszka Bacona (R. Ginsberg, *Francis Bacon's „De sapientia veterum": Interpretation and Insight*). Problematyka podejmowana przez autorów również jest bardzo zróżnicowana. Jedyny wniosek, jaki wynika z jej przeglądu, to ciągle paląca potrzeba badań szczegółowych, związanych zarówno z hasłem wiodącym *imitatio antiquorum*, jak i z jego pogłębionym rozumieniem zasygnalizowanym przez tytuł działu: „Dziedzictwo" (Héritage), podkreśla, że istotny jest problem dalszego wykorzystywania, powiązania z nowymi prądami, nowym dorobkiem kulturalnym, sprawy synkretyzmu, zwłaszcza religijno-mitologicznego, w zakresie etyki itp. W dziale III, zatytułowanym „Humanizm i pedagogika" zamieszczono artykuły informujące o sposobach i pomocach dydaktycznych, jakimi posługiwano się w dobie Renesansu (R. J. Scheock, *Renaissance Guides to Renaissance Learning*), a także obejmujące zagadnienia z zakresu historii idei najszerzej rozumianej (C. Bene, *Thomas Murner et la défense de l'humanisme*; A. R. Baca, *The Educational Theory of Aeneas Silvius Piccolomini*). Delikatny problem rozwoju języków rodzimych na tle współistniejącej żywej łaciny renesansu i baroku rozpracowany został w szeregu artykułów zawartych w dziale IV. Warto wymienić dla przykładu artykuł K. Krauttera (*Dante und die Anfänge der neulateinischen Literatur*), C. Matheeussena (*Le rôle des langues vernaculaires dans l'enseignement du latin selon Georges d'Halluin, et les points de vue d'Erasme et de Vivès*), J. Lefebvre'a (*Le latin et l'allemand dans la correspondance humaniste*). Zwrócono tu także uwagę na problemy tłumaczenia (D. Briesemeister, *Zur Theorie der Übersetzung aus dem Spanischen in das neulateinische im deutschen Barockhumanismus*), na sposób korzystania z łaciny i języków nowożytnych w różnych gatunkach literackich (J. M. Valentin, *Latin et allemand dans le théâtre jésuite des pays germaniques*). W dziale V zgromadzono teksty artykułów, które dały się objąć tytułem: „Filozofia, historia nauki i techniki". Problematyka jest tu chyba najbardziej zróżnicowana, co zresztą nie może dziwić przy tak obszernym zakresie hasła tytułowego. Obok studium E. Kesslera pt. *Freiheit des Willens in Vallas „De libero arbitrio"* znajdziemy tu np. problematykę związaną z historią chemii (R. Hallaeux, *La controverse sur les origines de la chimie, de Paracelse à Borrichius*) czy architektury (G. Barbe, *L'Architecture de la Renaissance en Espagne: Andrés et Alonso de Vandelvira et les problèmes de la coupe des pierres à travers le „Libro de traças de cortes de piedras"*). W dziale VI zamieszczono problematykę dość trudną do połączenia — „Myśl religijna i myśl polityczna". Pierwszą reprezentują artykuły, jak: G. Chaix, *La place et la fonction du coeur chez le chartreux Jean Lansperge*; P. J. Ford, *George Buchanan et ses Paraphrases des Psaumes*; P. G. Kuntz, *The Hierarchical Vision of St. Roberto Bellarmino*. Obok zamieszczono wypowiedzi: M. J. Heath, *Erasmus and War against the Turks* czy A. Stegmann, *La littérature politique européenne en latin (1580—1640)*. Pomostem łączącym te dwa kręgi tematyczne są problemy walk religijnych i dyskusji pacyfistycznych. Problematyka ściśle literacka zawarta została w dwu ostatnich działach, jako że wyraźnie nie poświęcono jej zbyt wiele miejsca w obradach Kongresu. W dziale VII, chronologicznie obejmującym materiał od XV do XX wieku, znalazło się 14 artykułów o tematyce na ogół wąskiej, ograniczonej do jednego autora lub nawet do pojedynczych dzieł. Na prawach przykładu można wymienić artykuły: P. Simoniti, *Eine unbekannte Elegie des Basinius Parmensis*, B. R. Jenny, *Der poeta laureatus Gaspar Bruschius in Basel*; O. Sauvage, *„Lutetiae descriptio" d'Eustache de Knobelsdorf*. Problemy, związane z naśladownictwem spotykamy w artykułach: Cl. Balavoine, *A la suite des „Basia" de Joannes Secundus: questions sur l'imitation*; L. Szörenyi, *Il genere gesuitico metamorphosis e la poesia di Bernardo Pannagl*. Ostatni, VIII dział, poświęcono estetyce i teoriom literackim. Znalazły się tu zagadnienia dość szczegółowe, stanowiące sygnały, że neolatynistyka może się już pokusić o próbę ujęć syntetycznych przynaj-

mniej niektórych zagadnień. Warto wymienić artykuł A. Michel, *Erasme et les atticismes: du „De duplici copia verborum ac rerum" à Rabelais* lub P. Sharrat, *The Role of The Writer and the Uses of Literature: Critical Theory in the Prefaces to the Editions of the Classics in Sixteenth-century France.*

W sumie pokaźne tomy (łącznie 1407 stron) *Akt* z Kongresu w Tours stanowią doskonały przegląd i tematyki, i metod stosowanych w badaniach nad piśmiennictwem nowołacińskim na całym świecie.

Krystyna Stawecka (Lublin)

C O M M E N T A R I I

Eos LXX 1982
PL ISSN 0012-7825

LXXVII SPRAWOZDANIE
z czynności
POLSKIEGO TOWARZYSTWA FILOLOGICZNEGO

za okres od 21 X 1979 do 24 X 1980

(Opracowała Helena Cichocka)

A

1. LXXVII Walne Zgromadzenie Polskiego Towarzystwa Filologicznego w dniach 26—28 października 1980 r. w Wiśle

LXXVII Walne Zgromadzenie PTF otworzyła Prezes Zarządu Głównego, prof. dr Maria Cytowska, w dniu 26 X 1980 r. o godz. 9 w sali konferencyjnej D. W. „Halny" w Wiśle. Na wstępie minutą ciszy uczczono pamięć zmarłych członków PTF: prof. Józefa Pletni, Siostry Elżbiety Pochłopień i mgr Franciszka Grzesły z Koła Krakowskiego, prof. dr Leokadii Małunowicz z Koła Lubelskiego, mgr Wincentego Klimczaka z Koła Łódzkiego, mgr Zygmunta Rakowskiego z Koła Poznańskiego, mgr Józefa Psuty z Koła Toruńskiego oraz Henryka Ładosza z Koła Warszawskiego. W imieniu gospodarzy Zjazdu, Koła Katowickiego, powitali zebranych doc. dr Andrzej Kunisz oraz doc. dr Maciej Salamon.

Przedpołudniowej sesji naukowej przewodniczył prof. dr J. Łanowski. Referaty wygłosili: prof. dr M. Brożek — *Formy biografii antycznej jako produkt jej założeń funkcyjnych*, i prof. dr M. Plezia — *Biografowie Arystotelesa*. W dyskusji nad referatami zabrali głos: doc. dr B. Wiśniewski, prof. dr M. Brożek, doc. dr M. Salamon, doc. dr W. Wróblewski, prof. dr J. Łanowski i mgr J. Plewako (nad referatem prof. dra M. Plezi), doc. dr A. Komornicka, prof. dr S. Oświecimski, doc. dr J. Ławińska-Tyszkowska, doc. dr I. Lewandowski, mgr M. Wiśniowolski, mgr J. Plewako, prof. dr J. Wikarjak i dr H. Cichocka (nad referatem prof. dra M. Brożka).

Popołudniowej sesji naukowej przewodniczył prof. dr J. Wikarjak. Referaty wygłosili: doc. dr B. Wiśniewski — *Społeczna i polityczna rola filozofów w świetle „Żywotów i poglądów sławnych filozofów" Diogenesa Laertiosa i innych źródeł*, oraz dr hab. M. Pąkcińska — *Anegdota w „Biografiach filozofów" Diogenesa Laertiosa*.

W dyskusji nad referatami, która odbyła się na początku drugiego dnia obrad (27 X), udział wzięli: mgr K. Tuszyńska, dr M. Wesoły, dr M. Winiarczyk, prof. dr M. Plezia, doc. dr W. Wróblewski i prof. dr J. Wikarjak.

Przed rozpoczęciem części administracyjnej Zjazdu redaktor naczelny „Eos", prof. dr J. Wikarjak, wręczył prof. dr Lidii Winniczuk, członkowi honorowemu PTF, dedykowany jej zeszyt 1 rocznika 1980 „Eos". W krótkim przemówieniu, wygłoszonym w języku łacińskim, prof. dr J. Wikarjak przypomniał zasługi prof. dr L. Winniczuk na polu pracy naukowej i dydaktycznej. Prof. Winniczuk dziękując Redakcji „Eos" za zorganizowanie tak miłej dla niej uroczystości przedstawiła zebranym wspomnienie o swych latach szkolnych, uniwersyteckich oraz pracy po ukończeniu studiów, najpierw jako nauczycielki łaciny w szkolnictwie średnim, a następnie jako pracownika naukowego i dydaktycznego na Uniwersytecie Warszawskim.

Części administracyjnej obrad przewodniczyła prof. dr M. Cytowska. Sprawozdanie meryto-

ryczne Zarządu Głównego za okres od 21 X 79 do 24 X 80 przedstawiła dr H. Cichocka, sprawozdanie finansowe wraz z preliminarzem budżetowym na rok 1981 — dr hab. M. Pąkcińska, sprawozdanie Komisji Dydaktycznej — mgr I. Borzymińska-Majowa. Sprawozdanie Redakcji „Eos" odczytał redaktor naczelny, prof. dr J. Wikarjak. W okresie sprawozdawczym (od 16 X 79 do 25 X 80) ukazały się dwa zeszyty czasopisma, a mianowicie zeszyt 2 rocznika LXVII 1979 oraz zeszyt 1 rocznika LXVIII 1980 o łącznej objętości 32,4 ark. wyd. W druku znajduje się zeszyt drugi rocznika LXVIII. Zespół redakcyjny w składzie: prof. dr J. Wikarjak — redaktor naczelny, doc. dr J. Danielewicz i doc. dr S. Dworacki — redaktorzy, mgr A. Cejrowska — sekretarz redakcji, przygotował i przesłał do wydawnictwa Ossolineum dwa zeszyty rocznika LXIX 1981. Rocznik ten zawiera 29 artykułów, 28 recenzji oraz sprawozdanie z działalności PTF. Spośród artykułów 11 dotyczy literatury łacińskiej, 8 jest z zakresu hellenistyki; ponadto rocznik przynosi prace z historii starożytnej, językoznawstwa antycznego i neolatynistyki. Materiały nadsyłane są ze wszystkich ośrodków uniwersyteckich w Polsce (a także z ośrodków nieuniwersyteckich); na podkreślenie zasługuje fakt, że coraz więcej uczonych zagranicznych (z Węgier, NRD, Francji, Włoch, Stanów Zjednoczonych) ubiega się o publikowanie swych prac w czasopiśmie „Eos".

Sprawozdanie Komisji Rewizyjnej przedstawił prof. dr J. Łanowski. Komisja Rewizyjna w składzie: doc. dr A. Komornicka, doc. dr I. Lewandowski, doc. dr S. Stabryła, doc. dr H. Podbielski oraz prof. dr J. Łanowski, zapoznała się ze sprawozdaniem merytorycznym Zarządu Głównego i stwierdziła, że działalność Towarzystwa także w roku ubiegłym rozwijała się prawidłowo. Na szczególne podkreślenie zasługują starania Zarządu Głównego o uzyskanie dla języka łacińskiego i kultury antycznej właściwego miejsca w programach szkoły średniej. Zapoznawszy się ze sprawozdaniem skarbnika Komisja stwierdziła celowe i oszczędne gospodarowanie finansami PTF. Dokonano również wyrywkowej kontroli zapisów ksiąg i rachunków stwierdzając całkowitą ich zgodność. Komisja Rewizyjna postawiła wniosek o udzielenie absolutorium ustępującemu Zarządowi.

Do Komisji Matki Zarząd Główny PTF zaproponował 3 kandydatury: prof. dra J. Łanowskiego, doc. dra I. Lewandowskiego i doc. dr J. Ławińskiej-Tyszkowskiej; spośród zebranych na sali padły kandydatury: doc. dra W. Wróblewskiego i mgr K. Turskiej.

Następnie przeczytane zostały sprawozdania z działalności 10 kół terenowych PTF. W dyskusji nad sprawozdaniami zabrali głos: mgr L. Bobiatyński, mgr D. Zazulowa, prof. dr L. Winiczuk, mgr J. Plewako, mgr I. Kmiecik, mgr M. Wikarjakowa, prof. dr M. Brożek, prof. dr S. Oświecimski i mgr J. Bagińska.

W kolejnym punkcie programu udzielono jednogłośnie absolutorium ustępującemu Zarządowi.

Wnioski Zarządu Głównego przedstawiła prof. dr M. Cytowska: postanowiono wysłać depesze z pozdrowieniami od uczestników LXXVII Walnego Zgromadzenia do członków honorowych Towarzystwa: prof. dr Z. Abramowicz, prof. dr J. Pliszczyńskiej, prof. dra K. Michałowskiego i prof. dra W. Steffena; następnie doc. dr S. Stabryła odczytał projekt rezolucji w sprawie nauczania języków i kultury antycznej w Polsce, który postanowiono przesłać do: 1. Sejmowej Komisji Nauki i Oświaty, 2. Ministerstwa Oświaty i Wychowania, 3. Ministerstwa Szkolnictwa Wyższego, Nauki i Techniki, 4. Wydziału Nauki i Oświaty KC PZPR, 5. Komitetu Nauk o Kulturze Antycznej PAN, 6. Komitetu Porozumiewawczego Stowarzyszeń Twórczych i Naukowych oraz do 7. prasy, radia i telewizji. Po odczytaniu projektu prof. dr M. Brożek zaproponował przesłać od Zarządu Głównego PTF podziękowanie dla Związku Literatów Polskich za cenną inicjatywę utworzenia pierwszego w powojennej Polsce liceum klasycznego w Krakowie.

Następny wniosek ZG PTF zgłaszał akces Towarzystwa do Komitetu Porozumiewawczego Stowarzyszeń Twórczych i Naukowych; zgodnie z ostatnim wnioskiem Zarządu Głównego postanowiono rocznik 1982 „Eos" poświęcić prof. dr Zofii Abramowiczównie.

Wszystkie wnioski Zarządu Głównego PTF zostały przyjęte jednogłośnie. Tekst rezolucji zatwierdzonej przez uczestników Walnego Zgromadzenia zawierał także wnioski Koła Piotrkowskiego i Koła Lubelskiego. Wniosek Koła Gdańskiego miał charakter informacji dla metodyków nauczania języka łacińskiego.

Kolejnym punktem posiedzenia było wręczenie nagród i wyróżnień PTF: honorowe wyróż-

nienie PTF otrzymał dr Herbert Myśliwiec, wieloletni członek Koła Wrocławskiego, jego wiceprezes i prezes, za pełną oddania i owocną pracę w dziele krzewienia kultury antycznej wśród młodzieży szkolnej i akademickiej, wśród nauczycieli i społeczeństwa Dolnego Śląska; dwie równorzędne nagrody im. Profesora Kumanieckiego (w wysokości 3 tys. zł każda) otrzymali: mgr Helena Morawcowa i mgr Zdzisław Paździora z Koła Katowickiego za wieloletnią, niestrudzoną i ofiarną pracę nad utrzymaniem języka łacińskiego w szkole średniej i nad krzewieniem kultury antycznej w regionie Górnego Śląska. Mgr M. Wikarjakowa wręczyła przyznane na wniosek Krajowej Komisji Lektorów honorowe odznaki SZSP mgr Halinie Zemanek i mgr Stefanii Żerdce z Koła Katowickiego.

W wolnych wnioskach prof. dr M. Cytowska ogłosiła, że kolejny Zjazd PTF, o tematyce wergiliańskiej, odbędzie się w Poznaniu.

Wybory władz PTF odłożono na sesję popołudniową, której przewodniczył mgr K. Kopeć. Na wstępie odczytano telegram od prof. dra W. Steffena z życzeniami pomyślnych obrad.

Przewodniczący Komisji Matki przedstawił zebranym projekt listy członków Zarządu Głównego na następną kadencję.

Walne Zgromadzenie postanowiło przeprowadzić tajne głosowanie na prezesa, wiceprezesów, na członków Zarządu Głównego z Warszawy, Redaktorów „Eos", Sąd Polubowny, Komisję Rewizyjną PTF oraz Komisję Nagród i Wyróżnień. W skład Komisji Skrutacyjnej weszli: dr K. Korus, dr D. Łowicka, mgr J. Macjon, mgr K. Tuszyńska, mgr M. Wiśniowolski i mgr H. Zemanek. Wobec braku kandydatur do Zarządu Głównego z sali (prof. dr J. Łanowski i prof. dr J. Wikarjak nie przyjęli kandydatur na prezesa) głosowano na listę kandydatów przedstawioną Walnemu Zgromadzeniu przez Komisję Matkę.

W czasie obliczania głosów przez Komisję Skrutacyjną rozpoczęto posiedzenie sesji dydaktycznej, której przewodniczył dr H. Myśliwiec. Referat wygłosił doc. dr Z. J. Nowak — *Rola łaciny w kulturze językowej polskiego Oświecenia*; w dyskusji nad referatem udział wzięli: prof. dr M. Brożek, prof. dr M. Plezia, mgr J. Plewako, prof. dr M. Cytowska i mgr D. Zazulowa.

Po przerwie mgr H. Zemanek przedstawiła protokół z posiedzenia Komisji Skrutacyjnej — w tajnym głosowaniu został wybrany Zarząd Główny w następującym składzie:

prezes — prof. dr Maria Cytowska;

wiceprezesi — prof. dr Mieczysław Brożek, prof. dr Anna Sadurska, prof. dr Wiktor Steffen;

członkowie Zarządu Głównego z Warszawy: dr hab. Maria Pąkcińska, mgr Stanisław Skała; prof. dr Izabela Bieżuńska-Małowist, mgr Irena Borzymińska-Majowa, prof. dr Oktawiusz Jurewicz, dr Jerzy Mańkowski, prof. dr Hanna Szelest, prof. dr Anna Świderkówna;

redaktorzy „Eos": prof. dr Jan Wikarjak, doc. dr Jerzy Danielewicz, doc. dr Sylwester Dworacki;

Sąd Polubowny: doc. dr Janina Czerniatowicz, mgr Jan Lasocki, prof. dr Jerzy Łanowski, prof. dr Ludwika Rychlewska, prof. dr Romuald Turasiewicz;

następnie wybrano Główną Komisję Rewizyjną PTF w składzie: doc. dr Anna Komornicka, mgr Cyprian Mielczarski, mgr Ireneusz Mikołajczyk, doc. dr Alicja Szastyńska-Siemion, mgr Maria Wikarjakowa;

zastępcy członków Komisji Rewizyjnej: dr Helena Cichocka, doc. dr Henryk Podbielski, doc. dr Stanisław Stabryła;

Komisję Nagród i Wyróżnień wybrano w składzie: dr Herbert Myśliwiec (przewodniczący), mgr Irena Kmiecik, dr Kazimierz Korus, dr Wanda Popiak, mgr Maria Wujtewicz.

Drugi referat sesji dydaktycznej został wygłoszony przez dr W. Popiak — *Znaczenie i funkcja języka polskiego w nauczaniu języka łacińskiego* — na początku ostatniego dnia obrad (27 X); w dyskusji nad referatem udział wzięli: mgr T. Wikarjakówna, mgr K. Kopeć, mgr M. Wiśniowolski, mgr M. Oboron, mgr H. Morawcowa, mgr S. Światłowska, mgr J. Bagińska, mgr T. Simla, mgr D. Zazulowa, mgr M. Wikarjakowa; zamykając obrady sesji dydaktycznej dr H. Myśliwiec postulował, aby na zjazdach więcej czasu poświęcać na przedyskutowanie problemów dydaktyki szkoły średniej, a także szkoły wyższej.

Przedpołudniowej sesji naukowej 27 X przewodniczyła prof. dr L. Rychlewska. Referaty wygłosili: doc. dr I. Lewandowski — *Rzymska epitoma biograficzna*, i doc. dr M. Salamon — *Ge-*

neza bizantyńskiej „historia imperatorum"; z powodu braku czasu prof. dr H. Szelest zrezygnowała z wygłoszenia referatu — *Z badań nad zbiorem „Historia Augusta"*. W dyskusji nad referatami udział wzięli: mgr J. Plewako, mgr M. Wiśniowolski, dr H. Cichocka, prof. dr M. Brożek.

Zamykając obrady LXXVII Walnego Zgromadzenia PTF prof. dr Maria Cytowska podziękowała uczestnikom obrad, a zwłaszcza referentom, przewodniczącym poszczególnych sesji i dyskutantom; szczególnie serdeczne podziękowania skierowała do Koła Katowickiego, jego prezesa doc. dra M. Salamona, oraz współpracowników: mgr M. Maleszczyk-Zysko, mgr H. Zemanek, mgr S. Żerdki, mgr E. Bolek oraz 10-osobowej grupy studentek z UJ. Wszyscy zebrani zostali zaproszeni na kolejne Walne Zgromadzenie w 1981 r. do Poznania.

Na zakończenie doc. dr M. Salamon podziękował uczestnikom Zjazdu za przybycie i udział w obradach, a prof. dr M. Brożek podkreślił w swym wystąpieniu, że Zjazd był udany od strony organizacyjnej i naukowej oraz złożył gratulacje prezesowi Towarzystwa — prof. dr M. Cytowskiej.

2. Działalność Zarządu Głównego PTF za okres od 21 X 1979 do 24 X 1980

Okres sprawozdawczy był ostatnim rokiem kadencji Zarządu Głównego pracującego w składzie: prezes — prof. dr M. Cytowska, wiceprezesi — prof. dr A. Sadurska, prof. dr W. Steffen, prof. dr M. Brożek; sekretarz — dr H. Cichocka, skarbnik — dr hab. M. Pąkcińska, członkowie — prof. dr I. Bieżuńska-Małowist, prof. dr A. Świderkówna, prof. dr H. Szelest, prof. dr K. Michałowski, mgr I. Borzymińska-Majowa, dr J. Mańkowski; prezesi 10 kół terenowych, redaktor naczelny „Eos" — prof. dr J. Wikarjak, redaktorzy „Eos" — doc. dr J. Danielewicz, doc. dr S. Dworacki.

W okresie sprawozdawczym odbyło się pięć posiedzeń Zarządu Głównego PTF (7 XII 79, 11 I 80, 26 III 80, 22 V 80, 20 VI 80).

Z inicjatywy prof. dr A. Sadurskiej ZG PTF opracował program i preliminarz budżetowy cyklu 9 wykładów publicznych na temat „Antyk i jego recepcja w kulturze polskiej" na rok akad. 1980/81; pismo w tej sprawie zostało skierowane do Jego Magnificencji Rektora UW.

Zarząd Główny wraz z Katowickim Kołem PTF zajął się organizacją LXXVII Walnego Zgromadzenia Towarzystwa.

Na zebraniu Zarządu Głównego dnia 20 VI 80 omawiano propozycje dotyczące składu nowego Wydziału Zarządu.

Zarząd Główny PTF prowadził korespondencję w sprawach bieżących. W ciągu roku sprawozdawczego nastąpiła zmiana w składzie pracowników płatnych z osobowego funduszu płac PTF: na stanowisku kierownika sekretariatu jest zatrudniona od 1 VI br. p. Iwona Żółtowska; na stanowisku głównego księgowego pracował po odejściu p. A. Nowickiej od 1 III 80 do 15 VI 80 p. Tadeusz Nowak; z inicjatywy Prezesa i Skarbnika ZG PTF została przeprowadzona przez p. Jadwigę Harnas kontrola funkcjonalna dnia 18 VI 80 r. Stanowisko głównego księgowego Towarzystwa objęła od dnia 1 VIII br. mgr Ryszarda Kmiecik. W dniach od 7 X do 29 X odbywa się kontrola okresowa za lata 1976—1979, którą prowadzi p. Zofia Jaszczołt.

Polskie Towarzystwo Filologiczne liczy 519 członków zrzeszonych w 10 kołach terenowych: Gdańskim, Katowickim, Krakowskim, Lubelskim, Łódzkim, Piotrkowskim, Poznańskim, Toruńskim, Warszawskim i Wrocławskim.

3. Stan finansowy

Wpływy:

1. Dotacja PAN	105 000,—
2. Składki członkowskie	19 610,—
3. Sprzedaż wydawnictw	988,80
Razem	125 598,80
Saldo z dn. 30 IX 79	54 794,68
Ogółem aktywa	180 393,48

Wydatki:

1. Osobowy fundusz płac	44 260,—
2. Składki ZUS	7 335,50
3. Fundusz nagród	6 000,—
4. Fundusz prac zleconych	4 400, —
5. Koszty popularyzacji	3 609,60
6. Usługi materialne	11 210,—
7. Koszty Zjazdu w Kazimierzu n/Wisłą	35 119,—
8. Zakup „Eos" na wymianę zagraniczną	6 750,—
9. Materiały biurowe i zakup książek	5 694,—
10. Podatek obrotowy	315,—
Razem	124 693,10
Saldo w dn. 30 IX 80 —	55 700,38

B

SPRAWOZDANIE KÓŁ PTF

1. Sprawozdanie Koła Gdańskiego

Zarząd (wybrany na zebraniu sprawozdawczo-wyborczym dnia 9 VI 80): przew. — mgr Maria Wujtewicz, zast. przew. — prof. dr Stefan Zabłocki, sekr. — mgr Feliks Wujtewicz, skarbn. — mgr Elżbieta Roguszczak, czł. Zarządu — dr Zofia Głombiowska, dr Piotr Gruszka; Komisja Rewizyjna: przew. — mgr Barbara Mossakowska, członkowie — mgr Janina Belwon, mgr Adela Sławińska.

Zebranie naukowe:

1. Mgr M. Wujtewicz: Sprawozdanie z LXXVI Walnego Zgromadzenia PTF w Kazimierzu (5 XI 79).

2. Doc. dr K. Liman: *Studia nad średniowieczną literaturą łacińską w Polskiej Rzeczypospolitej Ludowej* (lata 1945—1978)

3. Prof. dr S. Zabłocki: *Antyturecka poezja polsko-łacińska w XV w.*

4. Doc. dr L. Witkowski: *Pompeje, miasto-pomnik.*

5. Dr P. Gruszka: *Krytyka luksusu w Kapadocji w świetle patrystyki.*

6. Prof. dr S. Mrozek: *Starożytność w literaturze futurologicznej.*

7. Zebranie sprawozdawczo-wyborcze; Dr P. Gruszka: *„Societas Jablonoviana" w Lipsku* (komunikat).

8. Prof. dr H. Kloft (Brema): *Getreiderversorgung in Rom und Ägypten.*

9. Mgr. J. Gruchała: *Impresje z pobytu w Italii — sierpień 1980.*

Wszystkie zebrania Koła są ogłaszane w miejscowej prasie (Głos Wybrzeża, Dziennik Bałtycki).

Na odczyty w Kole PTF zapraszani są studenci.

Działalność popularyzacyjna:

1. Mgr J. Kościńska: *Medycyna i zawód lekarza w starożytności* (w I LO w Gdańsku).

2. Mgr A. Sławińska: *Rzemiosło i sztuka w starożytnej Grecji* (w Liceum Medycznym w Gdyni).

3. Mgr M. Wujtewicz: *Kobieta w starożytnej Grecji i w Rzymie* (w Kole Gdyńskim Ligi Kobiet); udział w audycji: *Humanizacja oświaty* (w Radio Gdańskim).

4. Dr Z. Głombiowska prowadzi bezinteresownie kurs jęz. greckiego dla ochotników na Wydziale Humanistycznym Uniwersytetu Gdańskiego.

5. Dzięki staraniom Zarządu Koła od roku wznowiono na Wydziale Prawa i Administracji UG lektorat języka łacińskiego.

Koło liczy 32 członków.

2. Sprawozdanie Koła Katowickiego

Zarząd: przew. — doc. dr M. Salamon, zast. przew. — mgr H. Morawcowa, sekr. — mgr S. Żerdka, skarbn. — mgr H. Zemanek, członkowie Zarządu — mgr M. Małeszczyk-Zysko, mgr L. Kosyrczyk; Komisja Rewizyjna: mgr U. Kotzjan, mgr W. Olszowska, mgr H. Stachurowa.

Zebrania naukowe:

1. Doc. dr S. Stabryła: *Poetycki świat „Eneidy" Wergiliusza.*
2. Doc. dr M. Salamon: *Sprawozdanie z XII Powszechnego Zjazdu Historyków Polskich.*
3. Doc. dr M. Salamon, mgr M. Małeszczyk-Zysko: *Sprawozdanie z LXXVI Walnego Zgromadzenia PTF.*
4. Doc. dr S. Dworacki: *Satyra w elegii greckiej epoki archaicznej.*
5. Doc. dr M. Salamon: *Początki Konstantynopola — Nowego Rzymu.*
6. Dr H. Matyja: *Elementy barokowe w epickiej twórczości Grzegorza z Sambora.*
7. Mgr M. Sierosławska: *Rola tekstu w nauczaniu języka łacińskiego oraz nowe drogi interpretacji w przyswajaniu wiedzy o antyku.*
8. Mgr H. Zemanek, mgr S. Żerdka: *Formy pracy pozalektoratowej ze studentami w Śl. A.M.*

Zarząd Koła odbył kilkanaście zebrań, na których omawiano sprawy bieżące oraz sprawy dotyczące organizacji LXXVII Walnego Zgromadzenia PTF.

Działalność popularyzacyjna:

1. Mgr H. Morawcowa: *Wychowanie młodzieży rzymskiej*; *Urzędy w Rzymie*; *Wartości kultury greckiej dla kultury współczesnej w oparciu o książkę J. Parandowskiego „Ze świata antycznego"*; *Kobieta w starożytności greckiej i rzymskiej; Filozofia stoicka i epikurejska u poetów rzymskich I w. p.n.e. i I w. n.e.* (w IV LO w Bytomiu).
2. W LO im. Powstańców Śląskich w Rybniku działa nadal Koło Miłośników Antyku.
3. W Śl. A.M. kontynuowano cykl spotkań z kulturą antyczną, organizowanych przy współudziale studentów medycyny o następującej tematyce: *Medycyna starożytnej Grecji i Rzymu*; *Zwyczaje ludów starożytnej Europy, Azji i Afryki; Gajusz Juliusz Cezar.*

W pracy Katowickiego Koła PTF oprócz filologów klasycznych uczestniczą historycy, poloniści i neofilolodzy. Wielu referatów wygłoszonych na zebraniach członków Koła wysłuchała także młodzież z LO z Rybnika, z IV LO z Bytomia i studenci U.Śl.

3. Sprawozdanie Koła Krakowskiego

Zarząd: przew. — prof. dr M. Brożek, zast. przew. — mgr A. Siekierzyński, sekr. — dr K. Korus, zast. sekr. — mgr G. Zakrzewska, skarbn. — mgr L. Wysocki, członkowie Zarządu — doc. dr S. Stabryła, mgr D. Zazulowa; Komisja Rewizyjna: przew. — prof. dr R. Turasiewicz, członkowie — doc. dr J. Korpanty, mgr E. Polaszek.

Zebrania naukowe:

1. Mgr G. Zakrzewska: *Zabytki Grecji* (z przezroczami).
2. Mgr K. Czyż-Woś: *Książka i komunikacja literacka w starożytności.*
3. Prof. dr M. Brożek: *Hexahemeron w literaturze antycznej.*
4. Mgr L. Wysocki: *Recenzja książki F. H. Sandbacha, The Comic Theatre of Greece and Rome.*
5. Prof. dr M. Brożek: *50 lat pracy naukowej Profesora Wiktora Steffena.*
6. Mgr L. Wysocki: *Przegląd najnowszych numerów zagranicznych czasopism filologicznych.*

Działalność popularyzacyjna:

W ramach popularyzacji wiedzy o antyku w środowisku krakowskim, z inicjatywy i za pośrednictwem członka Krakowskiego Koła PTF p. Aleksandra Płazaka, Zarząd Koła podpisał dnia 2 IV 1980 porozumienie z Przedsiębiorstwem Budowy Obiektów Użyteczności Publicznej „Budopol-Kraków" w sprawie współpracy oświatowo-kulturalnej. W ramach tego porozumienia wygłoszone zostały na terenie Przedsiębiorstwa następujące odczyty:

1. Prof. dr M. Brożek: *Tematyka antyczna w świetlicach kulturalno-oświatowych* (odczyt inauguracyjny, uzupełniony przez dra K. Korusa).

2. Dr M. Bednarski: *Grecja współczesna.*

Dalsze odczyty przewidziane są na rok następny.

W Krośnie powstał pod przewodnictwem p. mgr H. Czuchry i za życzliwym poparciem Wizytatora KOiW, p. mgra S. Romana, oraz Dyrektora tamtejszego LO im. Mikołaja Kopernika, p. mgr M. Sochy, Zespół Nauczycieli Języka Łacińskiego. Nawiązał on kontakt z Kołem Krakowskim i przyjął status Krośnieńskiej Sekcji Dydaktycznej Krakowskiego Koła PTF.

Wygłosił tam referaty dr K. Korus: *Początki greckiej teorii literatury* (w Sekcji) oraz *Ponadczasowa problematyka tragedii antycznej* (w LO im. M. Kopernika).

W okresie sprawozdawczym Zarząd Koła odbył dwa zebrania (24 IV 80, 13 VI 80). Omawiano problemy dotyczące pracy Koła, zwłaszcza działalność popularyzatorską w środowisku krakowskim w związku z powstaniem w I LO im. B. Nowodworskiego klasy z językiem łacińskim i greckim. Klasa ta powstała dzięki poparciu i staraniom Krakowskiego Oddziału Związku Literatów Polskich oraz prof. dra Aleksandra Krawczuka, jak również dzięki życzliwości Dyrektora Liceum, Pani Pietkiewicz. Zajęcia z uczniami prowadzą członkowie Krakowskiego Koła PTF, pracownicy Katedry Filologii Klasycznej U.J., dr Kazimierz Korus i mgr Jerzy Styka.

Koło liczy 56 członków.

4. Sprawozdanie Koła Lubelskiego

Zarząd: przew. — dr R. Popowski, zast. przew. — doc. dr H. Podbielski, sekr. — mgr A. Budzisz, skarbn. — mgr M. Jędrych, członek Zarządu — dr R. Chodkowski; Komisja Rewizyjna: przew. — dr H. Ostrowski, członkowie — dr K. Stańczak, mgr K. Frąkowa.

Zebrania naukowe:

1. Prof. dr A. Sadurska: *Rzymskie kalendarze domowe i dzieje tygodnia w starożytności.*
2. Dr R. Popowski: *Starożytna teoria imperatiwu.*
3. Dr R. Chodkowski: *Zeus w „Orestei" Ajschylosa.*
4. Prof. dr J. Łanowski: *Tragedia „Rezos".*
5. Mgr R. Mikołajczyk: *Podręczniki języka łacińskiego dla studiów uniwersyteckich. Próba prezentacji i oceny.*

Na zebraniu 23 V 80 r. wybrano delegatów na LXXVII Walne Zgromadzenie PTF. Ponadto odbyły się 2 zebrania Zarządu Koła.

Koło liczy 38 członków.

5. Sprawozdanie Koła Łódzkiego

Zarząd: przew. — prof. dr S. Oświecimski, zast. przew. — mgr T. Simla, sekr. — mgr J. Macjon, skarbn. — mgr Ł. Macherowa, członek Zarządu — doc. dr B. Wiśniewski, dr I. R. Danka, dr W. Gawłowska; Komisja Rewizyjna — mgr Z. Lisik, mgr H. Pawlak, mgr M. Dębińska.

Zebrania naukowe:

1. Dr T. Fijałkowski: *Koncepcja praworządności Andrzeja Frycza Modrzewskiego.*
2. Mgr G. Kruszewska, mgr J. Macjon, mgr H. Pawlak: *Sprawozdanie z Walnego Zgromadzenia PTF w Kazimierzu nad Wisłą*; Mgr T. Simla: *O regulaminie konkursu znajomości słownictwa łacińskiego.*
3. Doc. dr A. M. Komornicka, doc. dr B. Wiśniewski: *Sprawozdanie z tematyki naukowej Kongresu FIEC w Budapeszcie*; Prof. dr J. Starnawski: *Sprawozdanie z IV Kongresu Neolatynistów w Bolonii*; Doc. dr A. M. Komornicka: *Stosunek Pindara do poetów i jego odzwierciedlenie u Platona.*
4. Prof. dr J. Matuszewski: *Najstarsze zdanie polskie.*
5. Mgr J. Macjon: *Sofistyczna geneza doktryny etyczno-pedagogicznej Izokratesa.*
6. Prof. dr J. Starnawski: *O „Antygonie" popularnie.*
7. Dr T. Fijałkowski: *Andrzeja Frycza Modrzewskiego antynomia wolności.*

8. Prof. dr E. Degani (Bolonia): *Hipponaks w literaturze łacińskiej.*
9. Doc. dr B. Wiśniewski: *Gorgiasz, Hippiasz a dzieło Cycerona „De oratore".*
10. Prof. dr S. Oświecimski: *Pozycja medycyny w rozwoju nauk starożytnych.*

W dniu 21 V 80 r. Walne Zebranie Koła Łódzkiego zadecydowało jednogłośnie o utworzeniu Sekcji Indoeuropejskiej. Do zadań Sekcji należy: a) nauczanie rekonstruowanego języka indoeuropejskiego, b) podjęcie w aspekcie porównawczym prac nad problematyką kulturową, literacką religijną dawnych ludów indoeuropejskich z uwzględnieniem kultury greckiej i rzymskiej, c) działalność popularyzująca prace Sekcji w szerokich kręgach społeczeństwa łódzkiego. Przewodniczącym Sekcji został wybrany członek Zarządu Koła, dr I. R. Danka. W okresie sprawozdawczym Sekcja Indoeuropejska Koła Łódzkiego odbyła trzy zebrania:

1. Dr I. R. Danka: *Prajęzyk indoeuropejski a problem języka międzynarodowego.*
2. Dr I. R. Danka: *Święta indoeuropejskie.*
3. Dr I. R. Danka: *October Equus — stind Aśvamedha.*

Działalność popularyzacyjna:

1. Mgr J. Trzankowska: *Motywy antyczne we współczesnym dramacie polskim.*
2. Mgr J. Macjon: *Dyskusja wokół pojęcia sprawiedliwości w filozofii greckiej V i IV w. p.n.e.*
3. Mgr M. Dębińska: *Sport w starożytności.*
4. Mgr D. Jędrzejczak: *Tragedia i wieczność Pompei.*
5. Mgr G. Kruszewska: *Zapożyczenia z łaciny w języku polskim*; *Wszyscy znamy łacinę.*

Pogadanki wygłoszono w łódzkich szkołach średnich oraz w szkole podstawowej.

W XXVI konkursie znajomości języka łacińskiego, organizowanym w Łodzi przy współudziale PTF, uczestniczyło 494 uczniów klas I i II łódzkich szkół licealnych, do eliminacji finałowych przystąpiło 79 uczniów. Praca konkursowa uczniów klas I dotyczyła znajomości słownictwa oraz podstawowych form fleksyjnych, uczniowie klas II pisali pracę obejmującą tłumaczenie tekstu łacińskiego, wyjaśnianie niektórych występujących w nim form fleksyjnych i struktur składniowych, jak również krótki tekst dotyczący kultury antycznej. Nad przebiegiem konkursu czuwała komisja w składzie: mgr A. Fiszer, mgr G. Kruszewska, mgr M. Klimczakowa, mgr Ł. Macherowa, mgr J. Macjon, mgr T. Simla. Przyznano ogółem 12 nagród I stopnia, 13 nagród II stopnia, 12 nagród III stopnia i 12 wyróżnień. Na uroczystości rozdania nagród, która odbyła się 13 VI 80 r., uczniowie XV LO im. Kasprowicza w Łodzi wystawili sztukę L. H. Morstina pt. *Obrona Ksantypy*. Reżyserem przedstawienia była mgr J. Trzankowska. Miernikiem rangi, jaką uzyskał sobie konkurs na terenie Łodzi, jest fakt ufundowania przez Kuratorium Okręgu Szkolnego w Łodzi nagród w postaci wycieczki do Związku Radzieckiego dla zdobywców dwóch pierwszych miejsc w konkurencji klas drugich.

W kwietniu i marcu 1980 r. w Akademii Medycznej w Łodzi odbywały się eliminacje do konkursu znajomości przysłów i sentencji łacińskich. Podobnie jak w roku ubiegłym konkurs zorganizował mgr W. Klimczak, zastępca kierownika SPNJO Akademii Medycznej. Do eliminacji pisemnych przystąpiły 503 osoby z wydziału lekarskiego, farmaceutycznego i stomatologicznego. Do drugiego etapu zakwalifikowało się 47 osób, a w finale, który odbył się w klubie studenckim „Eskulap" 24 IV 80 r., znalazło się 6 osób. Jury pod przewodnictwem prof. dr. J. Rożnieckiego, prorektora Akademii Medycznej, postanowiło przyznać 5 równorzędnych pierwszych nagród, premiując w ten sposób znakomite opanowanie tematu przez finalistów.

W przeprowadzeniu konkursu udział wzięli lektorzy: mgr B. Kalinowska, mgr A. Lorenc, mgr T. Macjon, mgr D. Szczepanek, mgr K. Szczepańczyk.

W Uniwersytecie Łódzkim odbył się w r. 1980 I Uczelniany Turniej Znajomości Przysłów i Zwrotów Łacińskich oraz Kultury Antycznej. W I etapie konkursu uczestniczyło 328 studentów I r. prawa, historii, archeologii, filologii polskiej, bibliotekoznawstwa i filologii rosyjskiej. Do drugiego etapu zakwalifikowano 110 osób, a do finału 16. Z tej liczby 5 osób uzyskało nagrody książkowe, a pozostałe — nagrody pocieszenia. Nad przebiegiem konkursu czuwała Komisja w składzie: mgr Ł. Macherowa, mgr T. Simla, mgr A. Lorenc, mgr J. Majewska, mgr M. Dębińska, mgr G. Kruszewska. Finał konkursu był połączony z wystawą plakatów ilustrujących w dowcipny sposób treść niektórych sentencji i przysłów.

Ogółem w konkursach zorganizowanych w okresie sprawozdawczym wzięło udział 1325 uczniów liceów i wyższych uczelni łódzkich.

Przy Kole Łódzkim PTF działa punkt konsultacyjny dla nauczycieli języka łacińskiego prowadzony przez mgr T. Simlę.

Koło liczy 47 członków.

6. Sprawozdanie Koła Piotrkowskiego

Zarząd: przew. — mgr A. Trybus, zast. przew. — mgr G. Paszkowska, sekr. — mgr I. Kmiecik, skarbn. — mgr Z. Rosenbach.

Zebranie naukowe:

1. Dr T. Kmiecińska-Kaczmarek: *Architektura renesansowa w Polsce* (z przezroczami).
2. Kol. M. Strychalski: *Wspomnienie o czterechsetleciu urodzin Jana Kochanowskiego.*
3. Kol. A. Justyna: *O niektórych błędach współczesnej polszczyzny.*

Działalność popularyzacyjna:

Zorganizowanie i przeprowadzenie konkursu na temat: „Wpływ języka łacińskiego na słownictwo polskie". Celem Konkursu było ułatwienie młodzieży zapamiętania wyrazów łacińskich przez kojarzenie ich z wyrazami polskimi, a przy tym wzbogacenie własnego słownictwa polskiego. W I etapie wzięli udział wszyscy uczniowie uczący się łaciny w województwie piotrkowskim (9 szkół). Do II etapu zawkalifikowano 64 osoby. Finał konkursu, do którego dopuszczono 31 uczestników, odbył się w Piotrkowie Trybunalskim, w szkole podstawowej nr 14 (26 IV 80) pod opieką wizytatora — mgr E. Siuty. Jury konkursu wyróżniło 11 prac. Dla zwycięzców przeznaczono nagrody książkowe wartości 950 zł, w tym 500 zł z dotacji kuratorium piotrkowskiego.

Na konferencjach nauczycieli języka łacińskiego członkowie Koła zreferowali z dziedziny dydaktyczno-metodycznej następujące zagadnienia:

1. Mgr A. Trybus: *Nauczanie słownictwa.*
2. Mgr A. Trybus: *Jak doskonalę warsztat pracy nauczyciela.*
3. Mgr I. Kmiecik: *Korelacja języka łacińskiego i francuskiego.*
4. Mgr G. Paszkowska: *Omówienie planu konkursu.*
5. Mgr I. Kmiecik: *Prowadzenie zeszytu przedmiotowego.*
6. *Sprawozdanie z Walnego Zgromadzenia w Kazimierzu n/Wisłą.*
7. Mgr I. Kmiecik: *Rola kształcąca i wychowawcza pisemnych prac domowych.*

Koło nawiązało ponownie kontakty z władzami oświatowymi. Propozycja, by Koło udzielało pomocy nauczycielom łaciny w zakresie metodyki, została przyjęta. Wizytator, metodyk języków zachodnioeuropejskich, mgr E. Siuta, zorganizowała 4 konferencje nauczycieli łaciny. Program tych konferencji przygotował i zrealizował Zarząd Koła Piotrkowskiego. Pomoc Kuratorium ułatwiła także Kołu zorganizowanie i przeprowadzenie konkursu łacińskiego.

Zebrania Zarządu odbywały się raz w miesiącu i częściej, jeżeli zachodziła potrzeba. Bardziej wnikliwa analiza planu pracy, zatwierdzonego przez ogólne zebrania członków Koła, przyczyniła się do ożywienia jego działalności.

Na ogólnym zebraniu Koła przyznano jednogłośnie kol. Michałowi Siemińskiemu, za zasługi dla rozwoju Koła, godność Honorowego Członka Piotrkowskiego Koła PTF.

Koło liczy 21 członków.

7. Sprawozdanie Koła Poznańskiego

Zarząd: przew. — doc. dr I. Lewandowski, zast. przew. — doc. dr K. Liman, sekr. — mgr T, Wikarjak, skarbn. — mgr K. Tuszyńska-Puchalska, członkowie Zarządu — prof. dr W. Steffen. prof. dr M. Swoboda, prof. dr J. Wikarjak, mgr T. Fabiszak, mgr D. Mierzejewska-Brzóska

Zebrania naukowe:

1. Doc. dr A. Wójcik: *Horacego list do Florusa.*
2. Doc. dr W. Pająkowski: *Satrapia Skudra — zagadnienie panowania perskiego w Europie.*
3. Mgr K. Tuszyńska-Puchalska: *Elektra Sofoklesa i Elektra Eurypidesa w świetle sofistyki.*

4. Doc. dr J. Danielewicz: *Relacja autor — podmiot literacki w liryce greckiej.*

5. Mgr A. Marcinkowska: *Tyber w poezji augustowskiej.*

6. Dr L. Mrozewicz: *Malowana inskrypcja łacińska w Novae z czasów Marka Aureliusza i Kommodusa.*

7. Mgr T. Fabiszak: *Układy przestrzenne: pion, poziom i krąg w „Eneidzie" Wergiliusza.*

8. Prof. dr J. Wikarjak: *Cyceron w służbie Muz: Klio i Kalliope.*

Działalność popularyzacyjna:

1. W okresie sprawozdawczym wygłoszono jedną prelekcję o tematyce antycznej dla młodzieży licealnej; do końca roku 1980 przewiduje się 4 dalsze prelekcje.

2. Wspólnie z Kuratorium Koło zorganizowało w roku szkolnym 1979/80 konkurs ze znajomości realiów antycznych dla młodzieży szkół średnich.

Koło współpracowało z Kuratorium Oświaty i wychowania w Poznaniu w zakresie organizowania konferencji metodycznych dla nauczycieli języka łacińskiego, zajmując się stroną merytoryczną — wygłoszono 4 prelekcje metodyczne (doc. dr I. Lewandowski).

Koło liczy 67 członków.

8. Sprawozdanie Koła Toruńskiego

Zarząd: przew. — doc. dr L. Witkowski, zast. przew. — prof. dr Z. Abramowiczówna, sekr. — mgr I. Mikołajczyk, skarbn. — mgr L. Jarzębowski, członek Zarządu odpowiedzialny za popularyzację — mgr W. Appel, członek Zarządu — mgr A. Domański.

Zebrania naukowe:

1. Mgr I. Mikołajczyk: *Analiza wybranych fragmentów Satyry Menippejskiej „Sexagessis" M. T. Warrona.*

2. Reż. E. Aniszczenko: *O kontrowersji między reżyserem a filologiem w poglądach na teatralność dramatu antycznego.*

3. Prof. dr Z. Abramowiczówna: *Pseudoplutarcha „De vita et poesi Homeri"*; Doc. dr L. Witkowski: *Aktualne problemy studiów filologii klasycznej w Polsce.*

4. Doc. dr W. Bojarski: *Ἐπιείκεια a aequitas.*

5. Doc. dr W. Wróblewski: *Arete w koncepcji Antystenesa.*

6. Mgr H. Wysłouch: *Aktualne problemy nauczania łaciny w liceach ogólnokształcących.*

Doc. dr L. Witkowski: *Recenzja książki Willego: Einführung in das römische Musikleben.*

7. Prof. dr Z. Abramowiczówna: *Osoba Homera.*

8. Mgr L. Jarzębowski: *Z greckiej antologii Alda.*

W ramach współpracy z innymi Kołami PTF i instytucjami przedstawiciel Koła Toruńskiego wygłosił następujące prelekcje:

1. Doc. dr L. Witkowski: *Pompeje — miasto pomnik* (Koło Gdańskie PTF).

2. Doc. dr L. Witkowski: *Pompeje — miasto pomnik. Z okazji 1900-ej rocznicy tragedii pompejańskiej* (Towarzystwo Polsko-Włoskie w Toruniu).

Działalność popularyzacyjna:

1. Doc. dr M. Szarmach: *O teatrze antycznym* (LO w Sztumie).

2. Doc. dr M. Szarmach: *Kontakty filologa klasycznego ze sztuką Italii* (LO w Sztumie).

3. Mgr W. Appel: *Poezja łacińska w I wieku p.n.e.* (I LO w Toruniu).

4. Mgr A. Kłopotowska: *Powstania niewolników w starożytnym Rzymie* (I LO w Toruniu).

5. Mgr I. Mikołajczyk: *Język łaciński, jego rola i znaczenie w kulturze polskiej* (LO im. J. Kasprowicza w Inowrocławiu).

6. Mgr I. Mikołajczyk: *Książka i biblioteki w starożytności* (LO im. J. Kasprowicza w Inowrocławiu).

7. Mgr I. Mikołajczyk: *Cyceron — polityk i literat* (LO im. J. Kasprowicza w Inowrocławiu).

Koło Toruńskie kontynuowało współpracę nawiązaną z Klubem Międzynarodowej Prasy i Książki we Włocławku. Wygłoszono tam następujące prelekcje:

1. Mgr I. Mikołajczyk: *Archaiczna literatura rzymska.*

2. Mgr W. Appel: *Poezja epoki augustowskiej.*
3. Mgr I. Mikołajczyk: *Literatura epoki Cesarstwa.*

Członkowie Koła Toruńskiego — doc. dr W. Wróblewski i mgr W. Appel byli organizatorami Seminarium na temat: „Wkład starożytności, średniowiecza i renesansu w rozwój nauk medycznych", które odbyło się w dniach 12—13 IX 1980 r.

Koło liczy 48 członków.

9. Sprawozdanie Koła Warszawskiego

Zarząd: przew. — prof. dr H. Szelest, zast. przew. — dr hab. M. Pąkcińska, sekr. — mgr M. Wysocka-Mielczarska, skarbn. — mgr M. Borowska, członkowie Zarządu — doc. dr J. Axer, dr J. Mańkowski, dr W. Popiak, dr hab. J. Wojtczak, mgr H. Kaczmarski; przew. Sekcji Popularyzacji — mgr K. Holzman; Komisja Rewizyjna — mgr H. Gesztoft, mgr K. Lasocki, mgr S. Światłowska.

Zebrania naukowe:

1. Prof. dr F. Kühnert (Jena): *Die Enzyklopädie als eine spezifisch römische Literaturgattung.*
2. Doc. dr J. Braun: *Praojczyzna Etrusków w świetle danych toponomastycznych.*
3. Doc. dr A. Komornicka: *Stosunek Pindara do poetów i jego odzwierciedlenie u Platona.*
4. Dr J. Mańkowski: *Formowanie się mitu o Argonautach i Złotym Runie.*
5. Mgr M. Wysocka-Mielczarska: *Moralia Plutarcha w tłumaczeniu Mikołaja Kochanowskiego — nowe uwagi o podstawie przekładu.*
6. Prof. dr G. Monaco (Palermo): *La nuova Elena.*

Prof. dr E. Degani (Bolonia): *Ipponatte nella letteratura latina.*

7. Prof. dr H. Szelest: *Adnotationes super Lucanum jako komentarz filologiczny.*

Przed posiedzeniami Koła odbywały się spotkania Sekcji Czytania Autorów Greckich, którą prowadził dr hab. J. Wojtczak.

Koło Warszawskie PTF było organizatorem Walnego Zgromadzenia PTF, które odbyło się w dniach 19—21 X 1979 r. w Kazimierzu nad Wisłą. W pracach związanych z ogranizacją Walnego Zgromadzenia brali udział: prof. dr H. Szelest, dr W. Popiak, mgr H. Kaczmarski, mgr C. Mielczarski, mgr S. Skała i mgr M. Wysocka-Mielczarska.

Działalność Sekcji Popularyzacji:

Sekcja Popularyzacji, zgodnie z wieloletnią tradycją, zajmowała się: 1. organizacją Olimpiady Języka Łacińskiego i Wiedzy o Antyku, 2. organizacją cyklu odczytów popularnych dla uczniów liceów oraz mieszkańców Warszawy, 3. organizacją lektoratów języka greckiego i łacińskiego.

Komisja do spraw organizacji Olimpiady pracowała w składzie: przew. — prof. dr M. Cytowska, członkowie — dr W. Popiak, mgr M. Borowska, mgr K. Holzman, mgr C. Mielczarski, mgr K. Turska. Do pierwszego etapu zgłosiło się 94 uczniów z liceów Warszawy i okolic. Po raz pierwszy wzięli w Olimpiadzie udział uczniowie z LO w Żyrardowie. Do drugiego etapu dopuszczono 68 osób, nagrodzono i wyróżniono 8 osób. Fundatorem nagród książkowych był Zarząd Główny PTF.

W okresie sprawozdawczym odbyły się następujące odczyty popularne:

1. Dr J. Mańkowski: *Rola wróżbity we wczesnej literaturze greckiej.*
2. Dr A. Łukaszewicz: *Papirologia — przygoda XX w.*
3. Mgr M. Niewęgłowska: *Znajomość przeszłości w Atenach w IV w. p.n.e.*
4. Dr J. Z. Lichański: *Z Pauzaniaszem po Grecji.*
5. Mgr C. Mielczarski: *System szkolny w Średniowieczu.*

Ponadto mgr M. Borowska wygłosiła dwa odczyty w XVII LO im. Frycza Modrzewskiego w Warszawie.

W okresie sprawozdawczym prowadzono następujące lektoraty:
łacina dla początkujących — mgr H. Kaczmarski,
greka dla początkujących — mgr I. Trębicka,
łacina dla zaawansowanych — mgr K. Turska,

greka dla zaawansowanych — mgr M. Szymański.

W okresie sprawozdawczym Zarząd zbierał się dwukrotnie (27 XI 79, 20 VI 80). Na zebraniach omawiano bieżące sprawy organizacyjne.

Koło liczy 124 członków.

10. Sprawozdanie Koła Wrocławskiego

Zarząd (do dnia 18 VI 80): przew. — dr H. Myśliwiec, zast. przew. — mgr K. Kopeć, sekr. — dr J. Sachse, zast. sekr. — mgr B. Zakrzowska, skarbn. — dr W. Tyszkowski, członkowie Zarządu — prof. dr L. Rychlewska, mgr W. Siwakowska, mgr L. Stankiewicz, dr M. Winiarczyk; Komisja Rewizyjna — dr J. Mantke, dr D. Łowicka, dr W. Jamróz.

Zarząd (wybrany 18 VI 80): przew. — dr J. Ławińska-Tyszkowska, zast. przew. — mgr K. Kopeć, sekr. — dr D. Łowicka, skarbn. — dr M. Winiarczyk, członkowie Zarządu — doc. dr H. Wałkówska, mgr W. Siwakowska, mgr B. Zakrzowska, mgr M. Oboron; Komisja Rewizyjna — dr H. Myśliwiec, dr J. Sachse, dr J. Mantke.

W ramach Koła działa Sekcja Metodyki Nauczania Języka Łacińskiego kierowana przez mgr. K. Kopcia oraz Sekcja Popularyzacji Wiedzy o Antyku kierowana przez prof. dr. J. Łanowskiego.

W okresie sprawozdawczym odbyły się cztery posiedzenia Zarządu poświęcone przede wszystkim konferencjom metodycznym organizowanym przez Sekcję Metodyki.

Zebrania naukowe:

1. Dr D. Łowicka: Dziecko w tragedii greckiej.
2. Prof. dr J. Łanowski, doc. dr A. Szastyńska-Siemion: *VIII Kongres FIEC'u w Budapeszcie (3—9 IX 79).*
3. Dr J. Mantke: *Obraz Wezuwiusza w literaturze rzymskiej.*
4. Prof. dr E. Konik: *Znaleziska złotych monet rzymskich w Polsce.*
5. Dr W. Suder: *Klasyfikacja wieku i początek starości ludzi w imperium rzymskim.*
6. Doc. dr A. Szastyńska-Siemion: *Jana Kochanowskiego fraszka „O Penelopie" i jej inspiracje.*
7. Dr H. Myśliwiec: *Grecki komponent w łacinie ludowej.*
8. Doc. dr H. Wałkówska: *Aśvamedha — królewska ofiara z konia.*

Działalność popularyzacyjna:

1. Doc. dr A. Szastyńska-Siemion: *Ifigenia w Aulidzie* (DKF).
2. Doc. dr A. Szastyńska-Siemion: *Safona* (Klub Dziennikarza).
3. Doc. dr H. Wałkówska: 7 odczytów w MPiK z zakresu kultury i religii Wschodu.
4. Prof. dr J. Łanowski:

Tragedia grecka (w Teatrze Kameralnym, dla Klubu 1212).
Komedia grecka (w Teatrze Kameralnym dla Klubu 1212).
Wstęp filologa do „Medei" Pasoliniego (DKF Wrocław).
Wprowadzenie do „Elektry" Kakojannisa (DKF Wrocław).
Gawęda „Święte igrzyska olimpijskie" (Klub Dziennikarza, Wrocław; MPiK w Lublinie).
Homerowe igrzyska (Koło Lubelskie PTF).
Rhesos (Koło Lubelskie PTF).
Gawęda „Miłość po grecku" (Klub Dziennikarza, Wrocław).
Grek Zorba i greckość (DKF Wrocław).
Gawęda „Helleński śmiech" (Klub Dziennikarza, Wrocław).
Gawęda „Magiczne sposoby" (Klub Dziennikarza, Wrocław).

Kontynuując podjętą w r. 1976 inicjatywę dokształcania nauczycieli języka łacińskiego Sekcja Metodyki Nauczania Języka Łacińskiego zorganizowała w roku sprawozdawczym trzy konferencje (10 XI 79, 23 II 80, 26 IV 80). W toku konferencji przeprowadzono 2 lekcje w III klasach LO (mgr S. Wilczyński i mgr M. Oboron) oraz wygłoszono następujące odczyty:

1. Mgr T. Zarych: *Sprawozdanie z Seminarium Metodycznego w Kołobrzegu* (23—30 IX 79) *nt. Dydaktyka jęz. łacińskiego na lektoratach w szkołach wyższych.*
2. Mgr J. Wlaźlak: *Spotkanie z Owidiuszem w klasie IV LO.*

3. Dr W. Jamróz: *Wprowadzenie do czytania heksametru.*
4. Dr H. Myśliwiec: *Interpretacja pieśni I 14 Horacego.*
5. Mgr K. Kopeć: *Nauczanie poezji w liceum.*
6. Mgr E. Pobiedzińska: *Nauczanie konstrukcji „ablativus absolutus".*

Mgr K. Kopeć brał udział w jury konkursu recytatorskiego zorganizowanego przez Muzeum Archeologiczne we Wrocławiu.

Koło liczy 41 członków.

Die XXIV° mensis Ianuarii A. D. MCMLXXXIII, dum hic Eus fasciculus typis excuditur,

IOANNES WIKARJAK

Eus moderator, Universitatis Studiorum Mickiewiczianae Posnaniensis professor ordinarius, complurium librorum commentationumque auctor, multorum philologorum Polonorum magister benevolentissimus, de multis societatibus domesticis ad antiquitatem perinentibus optime meritus, externarum quoque societatum philologarum socius Polonus, annis duodeseptuaginta peractis de vita decessit.

Mors inexpiabilis virum clarissimum ac doctissimum, studiorum Graecorum et Latinorum fautorem indefessum, Eus editorem strenuum e numero viventium indigne ripuit.

Pieis Manibus viri memorabilis Eus volumen LXXIII offeretur.

CONSPECTUS MATERIAE

Paginae

COMMENTATIONES

Bernhard Marie-Louise: Kazimierz Michałowski (1901—1981) . . . . . 5—23
Szastyńska-Siemion Alicja: Chóry tragedii greckich w przekładach polskich (The Polish Translations of the Choral Odes of the Greek Tragedies) . . . . . 25—39
Wesoły Marian: In margine al principio aristotelico di non contraddizione ed al problema della verità . . . . . 41—48
Porawski Roman: Wokół krytyki idealizmu akademickiego w *De ideis* i *Metafizyce* A9 Arystotelesa (De rationibus ab Aristotele ad Academicorum de ideis doctrinam evertendam adhibitis) . . . . . 49—60
Szarmach Marian: Ερωτικοὶ λόγοι von Maximos Tyrios . . . . . 61—69
Czerniatowicz Janina: Bazyli Wielki w nurcie humanizmu w Polsce (St. Basil the Great in the Humanistic Trend in Poland) . . . . . 71—81
Swoboda Michaël: De litterarum censura apud Catullum . . . . . 83—101
Brożek Miecislaus: De Cicerone Serrani laudatore . . . . . 103—104
Böhm Richard Gregor: Ciceroniana I. L. Munatius Plancus an Cicero, *ad Fam.* X 24 105—136
Appel Włodzimierz: De verbis aut locis apud Liddellium-Scottium neglectis 137
Mrozek Stanisław: Zur Religion der römischen Bergleute in der Prinzipatzeit . . . 139—148

CENSURAE LIBRORUM

Poetarum elegiacorum testimonia et fragmenta. Ediderunt Bruno Gentili et Carolus Prato, pars prior, Leipzig 1979 (Włodzimierz Appel) . . . . . 149—151
Catullus. A critical edition, edited and introduced by D.F.S. Thomson, University of North Carolina Press 1978 (Maria Cytowska) . . . . . 151—152
Diogo de Teive, Tragédia do princípe João por Nair de Nazaré Castro Soares. Centro de Estudos Clássicos e Humanísticos da Universidade de Coimbra, Coimbra 1977 (Lidia Winniczuk) . . . . . 153—155
La sfida linguistica. Lingue classiche e modelli grammaticali a cura di Germano Proverbio. Torino 1979 (Michał Kaczmarkowski) . . . . . 155—160
Furio Murru, Giuseppe Pessolano Filos, Alla riscoperta della didattica del latino in Italia nel Settecento e nell' Ottocento, Roma 1980 (Teodozja Wikarjakówna) . . . 160—162
The Conflict of Generations in Ancient Greece and Rome, ed. by Stephen Bertman, Amsterdam 1976 (Wiesław Suder) . . . . . 162—164
Tadeusz Łoposzko, Mouvements sociaux à Rome dans les années 57—52 av.J.C. Lublin, 1980 (Krystian Kik) . . . . . 164—167
Horst Dieter, Rigobert Günther, Römische Geschichte bis 476, Berlin 1979 (Leszek Mrozewicz) . . . . . 167—171
Gerd Kampers, Personengeschichtliche Studien zum Westgotenreich in Spanien (Spanische Forschungen der Görresgesellschaft, II. Reihe, Bd. XVII), Münster/Westfalen 1979 (Jerzy Strzelczyk) . . . . . 171—175
Acta Conventus Neo-Latini Turonensis. Éd. Jean Claude Margolin, Librairie Philosophique J. Vrin, Paris 1980 (Krystyna Stawecka) . . . . . 175—177

COMMENTARII

Cichocka Helena: LXXVII Sprawozdanie z czynności Polskiego Towarzystwa Filologicznego za okres od 21 X 1979 do 24 X 1980 . . . . . 179—191

CONSPECTUS TABULARUM

Kazimierz Michałowski . . . . . ante p. 5
Karta tytułowa mowy Bazylego *De evolvendis libris scriptorum gentilium*, wydanej przez Macieja Waleriana OP w Krakowie w 1534 r. (Egz. B. Czart. XVI 1989/I) . . . 76

Cena zł 80.—
Indeks 35715

Paginae

INDEX AUCTORUM

Appel Włodzimierz (Torunii) 137
Bernhard Maria Ludwika (Varsaviae) 5
Böhm Richard Gregor (Friburgi Brisgoviae) 105
Brożek Mieczysław (Cracoviae) 103
Cichocka Helena (Varsaviae) 179
Cytowska Maria (Varsaviae) 151
Czerniatowicz Janina (Varsaviae) 71
Kaczmarkowski Michał (Lublini) 155
Kik Krystian (Wratislaviae) 164
Mrozek Stanisław (Gedani) 139
Mrozewicz Leszek (Posnaniae) 167
Porawski Roman (Posnaniae) 49
Stawecka Krystyna (Lublini) 175
Strzelczyk Jerzy (Posnaniae) 171
Suder Wiesław (Wratislaviae) 162
Swoboda Michał (Posnaniae) 83
Szarmach Marian (Torunii) 61
Szastyńska-Siemion Alicja (Wratislaviae) 25
Wesoły Marian (Posnaniae) 41
Wikarjakówna Teodozja (Posnaniae) 160
Winniczuk Lidia (Varsaviae) 153

WARUNKI PRENUMERATY

Prenumeratę na kraj przyjmują Oddziały RSW „Prasa-Książka-Ruch" oraz urzędy pocztowe i doręczyciele w terminie do dnia 25 listopada na rok następny.
Cena prenumeraty rocznej zł 160,—
Jednostki gospodarki uspołecznionej, instytucje, organizacje i wszelkie zakłady pracy zamawiają prenumeratę w miejscowych Oddziałach RSW „Prasa-Książka-Ruch", w miejscowościach zaś, w których nie ma Oddziałów RSW — w urzędach pocztowych. Czytelnicy indywidualni opłacają prenumeratę wyłącznie w urzędach pocztowych i u doręczycieli.
Prenumeratę ze zleceniem wysyłki za granicę przyjmuje RSW „Prasa-Książka-Ruch", Centrala Kolportażu Prasy i Wydawnictw, ul. Towarowa 28, 00—958 Warszawa, konto NBP XV Oddział w Warszawie Nr 1153—201045—139—11.
Prenumerata ze zleceniem wysyłki za granicę jest droższa od prenumeraty krajowej o 50% dla zleceniodawców indywidualnych i o 100% dla zleceniodawców instytucji i zakładów pracy.

Sprzedaż numerów bieżących i archiwalnych
— w Księgarni Ośrodka Rozpowszechnienia Wydawnictw Naukowych PAN; płatność gotówką, przelewem lub za zaliczeniem pocztowym.
Adres: OR PAN, Pałac Kultury i Nauki, 00-901 Warszawa, konto PKO 15—912 I Oddział Warszawa,
w PPDK Księgarni Ossolineum nr Wr. 93—009 Rynek 8, 50—106 Wrocław, konto NBP IV O/M Wrocław 93044—55.

Orders for this periodical from abroad can be placed with „Ars Polona", Krakowskie Przedmieście 7, 00-068 Warszawa, Poland or with
— Kubon Sagner, Inhaber Otto Sagner, D 8 München 34, Postfach 68, Bundesrepublik Deutschland;
— Earlscourt Publications Ltd., 130 Shepherd Bush Centre, London W 12, Great Britain;
— Licasa Commissionaria Sansoni, Via Lamarmora 45, 50 121 Firenze, Italy.